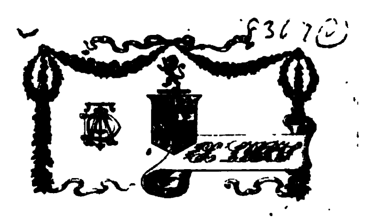
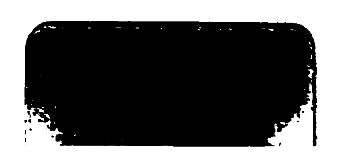

Œuvres de Virgile
Virgil, Desfontaines (Guillaume François Fouques Deshayes)





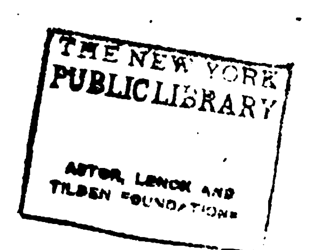


ŒUVRES

DE

VIRGILE.

TOME PREMIER.





Dupréel Sculpsit.

ŒUVRES

DE

VIRGILE,

TRADUITES EN FRANÇOIS,

LE TEXTE VIS-A-VIS LA TRADUCTION,

AVEC DES REMARQUES,

PAR M. L'ABBÉ DES FONTAINES.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME PREMIER.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE P. PLASSAN.

AN IV.e (1796, v. st.)

PRÉFACE.

J'OSE donner au public une nouvelle traduction de l'auteur de l'antiquité qui a été le plus souvent traduit. Sans parler de plusieurs versions ignorées ou oubliées, nous avons en prose celles de Marolles, de Martignac, du P. Catrou, de l'abbé de la Landelle de Saint-Remy, du P. Fabre de l'Oratoire, avec celle de Ségrais en vers. Tant de traductions ne m'ont point détourné d'entreprendre la mienne. Persuadé que Virgile pouvoit être mieux rendu qu'il ne l'a été par tous ces écrivains, je me suis livré sans orgueil à une louable émulation.

Si l'espérance de les surpasser m'a fait illusion, je suis sûr au moins de ne m'être trompé ni sur la valeur de leurs traductions, ni sur la nécessité d'une meilleure. Il n'y a personne aujourd'hui qui ne convienne que Marolles est ridicule et barbare, et Martignac aussi plat qu'ignorant. On sait qu'une vive et singulière imagination a dicté la version du

P. Catrou, où le sens du texte est à chaque page exposé d'une façon familière ou bizarre, où l'original même est fort souvent altéré dans son texte placé vis-à-vis de la traduction : car, sans égard aux éditions de Nicolas Heinsius et de Masvicius, faites avec soin sur les manuscrits les plus anciens et les plus authentiques, le P. Catrou prend souvent la liberté de réformer les expressions de Virgile, en citant faussement les manuscrits sur lesquels il s'appuie, et quelquefois n'en citant aucun, et, de son propre aveu, ne consultant alors que son goût particulier. Souvent, pour trouver dans le texte le sens qu'il imagine, il ajoute des mots et des phrases entières dans sa traduction, et supplée quelquefois jusqu'à trois à quatre lignes, qu'il a néanmoins l'attention de mettre d'un caractère différent : comme s'il y avoit des lacunes à remplir dans son original ! Il y a de l'esprit et des recherches dans ses notes : mais il y en a un grand nombre qui ne sont guère judicieuses. La plupart servent à étayer les sens

faux qu'il donne à son auteur. Ainsi ces notes en général sont moins faites pour le poète que pour le traducteur. Tel est le Virgile du P. Catrou, dont on a publié plusieurs éditions avant que la traduction de l'abbé de Saint-Remy eût paru.

Celui-ci a écrit d'un style plus sage, plus régulier et plus poli. Mais s'il ne rend jamais Virgile plat et ridicule, il le rend toujours froid et ennuyeux. Ce n'est pas un poëme qu'il nous fait lire; c'est un roman insipide, une histoire, ou quelquefois même une gazette. Sa prose triste, lourde et languissante, éteint tout le feu poétique de son original. C'est presque par-tout une paraphrase sans génie, sans goût, sans art, d'un style foible et souvent entortillé. Il est communément assez fidèle au fond des pensées; mais il ne rend jamais les images, ou les rend mal. Le P. Catrou savoit mieux le latin que l'abbé de Saint-Remy; mais celui-ci savoit un peu mieux le françois. On ne trouve donc ni termes populaires, ni phrases barbares, ni

expressions comiques dans sa traduction ; mais on y remarque quelques contre-sens, qui lui sont échappés faute de capacité ou d'attention. Ses notes placées au bas des pages n'éclaircissent presque aucun des endroits difficiles : les remarques mythologiques et géographiques sont triviales ; il semble avoir épuisé toute son érudition sur de petites étymologies grecques, qu'on trouve dans tous les dictionnaires, et qui paroissent ici très-superflues.

Comme la traduction du P. Fabre est peu connue, et que d'ailleurs ce traducteur de Virgile est encore vivant, je ne dirai rien de la médiocrité de son ouvrage, peu capable de former le goût de la jeunesse. A l'égard de quelques autres traducteurs de Virgile en entier ou en partie, ceux qui auront la curiosité de les connoître pourront lire le sixième volume de la *Bibliothèque françoise* de M. l'abbé Goujet. Il est inutile de faire mention d'une certaine *paraphrase* en manuscrit de l'*Énéide*, dont je n'ai vu que le

premier livre, qui est d'un goût détestable.

Si je parle ainsi de tous ceux qui m'ont précédé dans la carrière que je cours, ce n'est point dans la vue de profiter de leur ruine, ni de sacrifier leur réputation à la mienne. Le caractère de leur ouvrage a fait naître le mien. S'ils ont réussi, j'ai tort d'avoir travaillé après eux. En les faisant connoître, je me justifie. Quiconque travaille sur une matière après plusieurs autres écrivains est toujours censé ne les pas estimer. C'est une politesse affectée et une modestie insipide que de leur donner des éloges dans une humble préface.

Toutes ces versions, sans en excepter aucune, ont déshonoré le prince des poètes latins dans l'esprit d'une infinité de personnes incapables d'en juger immédiatement par elles-mêmes en le lisant dans sa langue. Ainsi, graces aux traducteurs, la haute estime de tous les gens de lettres pour cet auteur a peut-être passé chez plusieurs pour un préjugé de collége. Cependant celui qui

entend et goûte le plus les vers de Virgile convient avec l'ignorant que les œuvres de cet auteur ne sont pas supportables en françois; mais il soutient en même temps que ce n'est pas la faute de ce grand poète, plus heureux en Italie et en Angleterre par les traductions d'Annibal Caro et de M. Dryden.,

Certainement Virgile ne cédera jamais le rang suprême qu'il tient parmi les poètes. Malgré l'ignorance et le mauvais goût, il est encore aujourd'hui, de l'aveu de tous ceux qui se connoissent en poésie, le plus grand auteur que le Parnasse ait jamais produit. Pourquoi donc a-t-il paru jusqu'ici en françois sous de si mauvais auspices? Dira-t-on que notre idiôme est incapable d'exprimer ses pensées délicates ou sublimes, d'approcher de la noblesse et de la force de ses expressions, et de rendre la magnificence de ses images? Mais notre langue est-elle donc si foible et si indigente? Que d'excellens ouvrages en tout genre n'avons-nous pas produits, de l'aveu des nations étrangères! Elle

a certainement de la force, de l'agrément et de l'harmonie; et les Romains du siècle d'Auguste auroient accordé eux-mêmes leur estime à nos célèbres orateurs et à nos fameux poètes. Ce n'est donc pas la faute de notre langue si nous n'avons pu jusqu'ici supporter en françois ce que nous admirons en latin: il faut s'en prendre nécessairement à nos traducteurs.

Dire que nous sommes aujourd'hui plus éclairés, plus délicats, plus instruits des propriétés et du vrai mérite de la poésie, qu'on ne l'étoit à Rome sous Auguste, ce seroit une absurdité qui justifieroit mal nos traductions de Virgile et d'Horace, et qui rendroit ridicules les imbécilles contempteurs de ces divins originaux. On sait que tous ceux qui ont fait de bonnes études dans leur jeunesse, et qui ont l'esprit juste et le goût délicat, ne se lassent point de les lire et de les admirer, et que nos grands écrivains n'ont fait cas de leurs propres écrits qu'autant qu'ils approchoient de ces modèles. Ainsi ont pensé les

Corneille, les Racine, les la Fontaine, les Fénélon, les Despréaux, les Rousseau; ainsi pensent encore dans notre siècle ceux qui contribuent à nous consoler de la perte de ces auteurs illustres.

Convaincu donc que notre langue peut en quelque sorte s'élever jusqu'à la grandeur et à la majesté de la langue romaine, et en égaler la douceur et l'énergie, qu'elle a son harmonie et ses graces, et qu'enfin la belle antiquité n'a rien qu'elle ne puisse rendre heureusement, j'ai eu la hardiesse d'en faire l'essai sur le plus élégant et le plus sublime des poètes latins, et sur le genre d'écrire le plus auguste, qui est l'épopée. Pour concevoir ce dessein, il m'a fallu oublier ma foiblesse, et j'ai dû témérairement me supposer des talens. Une sorte d'ivresse m'a inspiré cette présomption, que j'ai moi-même plus d'une fois condamnée, en me repentant d'avoir entrepris un ouvrage si long, si pénible, et si au-dessus de mes forces. Des alternatives de présomption et de modestie, de

courage et de défiance, d'opiniâtreté et de lassitude, ont enfin produit cette nouvelle traduction de toutes les *Œuvres de Virgile*, qui m'a coûté plus de travail qu'aucun de mes autres écrits, puisqu'il n'y a presque aucune partie de cet ouvrage que je n'aie faite de trois ou quatre manières. Deux fois j'ai écrit de ma main l'ouvrage entier, et deux fois je l'ai fait copier au net. Les épreuves ont encore essuyé à l'impression tant de corrections et de changemens, qu'elles pourroient passer pour autant de copies nouvelles. Ce sont ces nombreuses épreuves, dont les dernières détruisoient toutes les précédentes, qui ont retardé une édition dont le public m'a reproché le délai, tandis que je m'épuisois pour me rendre digne de ses suffrages. Malgré tous ces soins, et quatre années de retraite et de travail, je suis bien éloigné de penser que ma traduction soit dans l'état de perfection où elle pourroit être. Je ne dis rien d'un cruel procédé tenu à mon égard, dans le temps que j'étois le plus occupé de mon ou-

vrage. Je ne me suis point abaissé à me justifier, et j'ai dédaigné de réfuter un bruit follement injurieux. Indignement accusé, j'ai marché au Capitole.

Je vais maintenant rendre un compte plus particulier de la méthode que j'ai jugé à propos de suivre dans cette traduction. Je me suis proposé de rendre tous les vers de Virgile le plus littéralement que le génie de la langue françoise a pu le permettre. J'ai tâché de ne jamais supprimer ni travestir ses expressions figurées, et j'ai soigneusement évité de les réduire au sens propre, comme ont fait jusqu'ici la plupart des traducteurs des anciens poètes, qui par là ont fait disparoître toute la poésie de leurs originaux, dont ils n'ont présenté que les squelettes. Cependant j'ai été obligé quelquefois d'avoir recours à des figures équivalentes, parce que chaque langue a ses images et ses métaphores, comme chaque nation a ses lois et ses usages. Mais lorsque j'ai cru qu'une figure de la langue latine pourroit avoir de la force ou de la

grace dans la nôtre, je me suis abstenu de lui substituer une autre figure, et je n'ai eu garde de réduire l'image à l'idée nue, quoique rien ne soit plus ordinaire dans toutes les traductions. J'ai donc été assez hardi pour adopter quelques-unes de ces figures en usage chez les Romains, et j'ai tâché de les ajuster à notre goût, dans la pensée que ces sortes de nouveautés étoient de bien plus solides enrichissemens pour notre langue que cette foule inutile de termes nouveaux et précieux que le bel esprit moderne s'est efforcé d'introduire parmi nous. Malgré ces principes, dont dépend l'exactitude et la force d'une traduction, je crains bien d'avoir été infidèle à moi-même et à mon auteur, faute de courage ou d'attention, et d'avoir plus d'une fois péché du côté de l'exactitude littérale, dont un traducteur ne doit jamais s'écarter, autant qu'il est possible, en prenant cette exactitude au sens que j'expliquerai dans le discours suivant.

Il y a peu d'auteurs qui aient plus besoin

de commentaires que Virgile, par rapport à la mythologie, à la géographie, à l'histoire ancienne, et aux usages des peuples dont il fait mention. Son style exige aussi quelques notes grammaticales, dont je n'ai employé qu'un petit nombre, étant ennemi des minuties de grammaire et de toutes sortes de notes enfantines, telles qu'il y en a plusieurs dans le Virgile du P. de la Rue et dans l'Horace du P. Sanadon.

Outre les éclaircissemens que j'ai crus nécessaires par rapport aux endroits obscurs de mon auteur et à la manière dont je les ai rendus, je me suis encore proposé d'être utile au public d'une autre façon; et principalement à la jeunesse. Pour cet effet, 1°. je rappelle dans mes remarques quelques morceaux remarquables des auteurs anciens et modernes qui ont ou traité les mêmes sujets, ou employé les mêmes pensées que Virgile. J'ai cru que ces citations, qui sont en petit nombre, ne déplairoient point, et serviroient à orner l'esprit des jeunes gens. 2°. Dans la

même vue j'y ai inséré quelques réflexions morales et littéraires. 3°. Je présente de temps en temps au lecteur la manière dont les deux derniers traducteurs de Virgile, qui sont les plus connus, ont rendu les vers de cet auteur, et je fais voir les défauts de leurs traductions ; non pour les humilier en détail, ou insulter à leurs cendres, ni pour mortifier (ce qu'à Dieu ne plaise !) ceux qui peuvent encore s'intéresser à leur gloire ; mais uniquement pour l'instruction de la jeunesse, à qui les exemples du mauvais sont aussi utiles pour les en préserver, que les exemples du bon pour le leur faire suivre. Apprendre à éviter les défauts, c'est apprendre à marcher vers la perfection ; et la critique des ouvrages d'esprit, quand elle est judicieuse, est la meilleure rhétorique qu'on puisse étudier. Je sens assez de défauts dans ma traduction pour pouvoir par elle procurer cet avantage au public. On y remarquera sur-tout plusieurs endroits où j'aurois pu être plus exact. Mais je me suis apperçu trop tard de ces négli-

gences. Les connoisseurs en découvrent dans les tableaux les plus travaillés.

Quoique ce soit l'usage de placer la vie des auteurs à la tête de leurs ouvrages, il a été nécessaire de placer celle de Virgile à la fin de cette édition, afin de mettre de l'égalité entre les volumes, et que le premier fût moins chargé.

DISCOURS

SUR

LA TRADUCTION

DES POÈTES.

Si l'art de la traduction avoit été jusqu'ici plus honoré parmi nous, il est vraisemblable que nous aurions eu de meilleures versions françoises des anciens auteurs. Mais on s'est imaginé jusqu'ici qu'un traducteur n'étoit qu'une espèce de trucheman; que pour réussir dans ce travail, il suffisoit d'entendre deux langues; que quelque exactitude, quelque élégance qu'on employât dans une traduction, ce n'étoit toujours qu'une simple copie, qui n'exigeoit que de l'attention et du bon sens. On a confondu les traducteurs d'ouvrages secs et dogmatiques, de ces écrits sans esprit où il n'y a que du raisonnement ou des faits, avec les écrivains qui entreprennent de faire passer d'une langue dans une autre des ouvrages admirés dans tous les siècles, soit pour les choses qu'ils renferment, soit

pour la manière dont elles y sont exprimées, et dont le goût, l'esprit et le génie demandent nécessairement ces trois qualités réunies dans quiconque ose les traduire.

Il est vrai que la plupart des traductions françoises que nous avons de ces précieux monumens de l'antiquité ont été malheureusement fabriquées par des personnes à qui la nature n'avoit pas accordé les dispositions nécessaires, et qui, n'ayant aucun talent pour produire, se sont persuadés qu'ils en avoient assez pour représenter dans leur propre langue les chefs-d'œuvre des langues grecque et romaine, et pour en exprimer le feu et l'élévation. Les ignorans, qui ont supposé de la ressemblance entre ces insipides versions et leurs fameux originaux, ont méprisé ceux-ci, tandis qu'ils ne devoient mépriser que les copies; et par là ces grands modèles du bel esprit et du bon goût n'ont été regardés que comme des ouvrages médiocres, ennuyeux, ridicules même : car quelle autre idée peut-on avoir des grands poètes de la Grèce et de Rome, quand on en juge par la plupart des traductions françoises,

soit en prose, soit en vers, que nous en avons eues jusqu'ici ?

D'un autre côté, ceux qui se sentent du goût et du génie croiroient se dégrader et étouffer leurs rares talens, s'ils s'amusoient à rendre dans leur langue les pensées des anciens : ils voient que les grands peintres ne copient point, mais peignent de génie et d'après nature ; ce seroit donc pour eux trop de modestie que de s'abaisser à traduire. Originaux à leurs propres yeux, ils croient faire assez d'honneur aux anciens que de leur ressembler quelquefois et comme par hasard : la plupart même, mettant leur siècle au-dessus de celui d'Auguste, n'ont garde de s'amuser à des ouvrages qu'ils croient effacés par ceux de leurs contemporains. A peine daignent-ils les lire : comment leur viendroit-il en pensée de les rendre en leur propre langue ? Les traductions de ces célèbres auteurs étant dédaignées de cette manière par les beaux esprits, qui seroient le plus capables de les faire valoir, s'ils étoient moins prévenus en faveur du mérite des modernes et du leur, et étant abandonnées à des

écrivains subalternes et sans talens, faut-il s'étonner que presque tout ce qui a paru jusqu'ici en ce genre soit ou mauvais ou médiocre?

Les gens d'esprit sont ordinairement paresseux : si quelques-uns sont moins ennemis du travail, ils n'aiment pas celui dont ils ne sont pas l'objet eux-mêmes; les pensées d'autrui leur plaisent moins que leurs propres pensées. Il est pénible et dégoûtant d'être asservi à des idées étrangères, et de ne pouvoir donner l'essor à son génie : liberté interdite au traducteur, qui ne doit jamais s'élever qu'au niveau de son original. Il est bien plus doux de voler de ses propres ailes. De plus, le métier de traducteur est dur et ingrat : les soins qu'il exige vont quelquefois jusqu'à désoler ceux qui les prennent. Non que notre langue françoise soit aussi indigente et aussi rebelle qu'on le prétend : l'inconvénient dont il s'agit est attaché à quelque langue que ce soit. Cicéron auroit eu de la peine à mettre en latin les ouvrages de Bossuet, Tacite les *Caractères de la Bruyère*, et Pline les écrits de Saint-Évremond. Tel qui sait bien le latin,

qui écrit parfaitement en françois, et mieux peut-être que M. Rollin, ne seroit pas néanmoins capable de rendre comme lui les beaux endroits des anciens. Enfin nous savons par expérience qu'un bon traducteur est plus rare qu'un bon auteur, en quelque genre que ce soit. On a bientôt compté nos traducteurs estimables, tandis que la France peut se glorifier d'un grand nombre d'auteurs excellens.

Cependant les traducteurs sont placés par le préjugé dans la plus basse classe de la littérature. Ce sont, pour ainsi dire, des esclaves qui semblent à peine mériter quelquefois que la république des lettres les déclare affranchis, en considération de quelques heureuses productions de leur imagination. Voilà le honteux état où les a réduits jusqu'ici cette foule ignoble de traductions platement littérales, ou misérablement prolixes; traductions sans fidélité et sans goût, sans force et sans génie, dont les auteurs, en avilissant leurs originaux, ont avili leur personne et leur métier. Quel courage ne faut-il pas avoir pour s'appliquer aujourd'hui à la traduction!

Mais cet art, demande-t-on, est-il de quelque utilité? Est-il à propos de traduire les anciens auteurs en langue vulgaire? N'est-ce point les dégrader? N'est-ce point favoriser la paresse et l'ignorance, et empêcher de lire ces grands écrivains dans leur propre langue? Je vais répondre à ces questions.

1°. Si notre langue étoit aussi grossière, aussi rude, aussi foible qu'elle étoit autrefois, j'avoue qu'elle seroit peu capable de faire honneur aux anciens : mais elle est devenue si douce, si harmonieuse, si régulière, si délicate, si expressive, qu'elle pourroit presque être mise en parallèle avec les belles langues de l'antiquité. Les pensées des auteurs de la Grèce et de Rome ne sont donc point rabaissées, lorsque nous savons leur donner un air françois, et les revêtir de toutes les graces de notre langage. D'ailleurs, quelque estimables que soient ces anciennes langues, nous devons toujours leur préférer la nôtre, quoiqu'inférieure, parce qu'elle nous appartient, qu'elle est celle de notre patrie, celle qui la première a fourni des signes à nos idées, et qui tous les jours est leur inter-

prête nécessaire. Nous sommes par conséquent obligés de la mieux savoir, de la parler et de l'écrire avec plus de correction et d'élégance, que quelque autre langue que ce soit.

C'est pour nous perfectionner dans l'usage de notre propre idiôme, pour nous former le goût, et nous plier à écrire en françois avec pureté, avec élégance, avec force, avec une douce harmonie, que nous devons étudier les fameux auteurs grecs et latins, surtout les poètes. Tout autre motif est étranger, au moins au commun des hommes, qui n'écrivent ni en grec ni en latin. Ceux donc qui parmi nous ont le plus de goût pour ces deux langues ne doivent pas mépriser les versions françoises des anciens auteurs, si elles sont bien faites. Ils doivent au contraire se réjouir de les voir, par de fidèles traductions, recevoir des hommages qui justifient le culte qu'ils leur rendent. Ces savans austères, qui dédaignent toutes les versions, et qui se piquent de ne jamais lire les auteurs grecs et latins que dans leur langue originale, sont assurément des hommes fort respectables : mais quelle idée pouvons-nous

avoir de leur savoir et de leur esprit, lorsque nous les prions de vouloir bien nous faire part des belles choses qu'ils admirent? Quel importun verbiage pour rendre un discours précis et sensé! que de termes impropres! quel langage barbare et grossier, substitué à un style pur et délicat! Si c'est de la poésie qu'ils s'efforcent de faire sentir, ne courent-ils pas risque d'apprêter à rire par leur jargon et par leurs pédantesques périphrases?

2°. C'est une erreur que de se figurer que les traductions favorisent la paresse et l'ignorance, et qu'elles empêchent de lire les anciens dans leur langue originale. Un savant Anglois *(M. Thirlby)* prétend que s'il y a si peu de savans qui méritent ce nom, et un si grand nombre de demi-savans, il faut s'en prendre non-seulement aux traductions en langue vulgaire, mais même à celles de grec en latin. *Omnibus versionibus de græca in latinam, de utravis in vernaculas, hanc cum doctorum incredibilem paucitatem, tum semi-doctorum et sciolorum multitudinem præcipue, ni fallor, debemus* *. C'est à peu près comme si

* Præf. in Just. Philos.

on blâmoit la coutume d'aller en carrosse, sous prétexte que cela empêche d'aller à pied, ou l'usage des charrettes, qui dispensent les hommes de porter des fardeaux sur leurs épaules. Malgré la commodité des carrosses et des charrettes, il y aura toujours des piétons et des porte-faix; et malgré les traductions, la république des lettres ne manquera point d'un certain nombre de savans qui ne liront jamais les auteurs grecs et latins que dans leur langue originale.

J'avoue cependant qu'il y a certaines versions serviles qui rendent les auteurs mot à mot, lesquelles sont capables de porter un grand préjudice aux jeunes gens, qu'elles empêchent de faire des efforts pour chercher le sens des auteurs. De plus, ces traductions grossières leur gâtent le goût, par rapport à l'original, qu'elles dégradent, et par rapport à leur propre langue, où elles les accoutument à s'exprimer maussadement. Ces sortes de versions ne doivent donc jamais être mises entre les mains de la jeunesse. Il n'en est pas de même des traductions élégantes et fidèles. Un des plus importans exercices

des colléges est l'explication des anciens auteurs qu'on y apprend à traduire. Il faut donc mettre entre les mains des étudians des modèles de traduction, afin de les accoutumer à trouver dans leur langue naturelle des termes propres et justes, et des tours élégans, qui rendent non-seulement le fond des pensées des auteurs, mais encore leurs images, leurs ornemens, leur vivacité, leurs graces, et tout ce qu'il y a d'accessoire dans leurs idées. La version que le professeur le plus habile fait sur-le-champ d'un morceau de quelque auteur ancien, peut-elle avoir ces conditions? C'est nécessairement une foible version, quelque fidèle qu'elle soit; parce qu'il n'est pas possible de faire passer rapidement, et sans réflexion, les beautés d'une langue dans une autre, sur-tout lorsqu'il s'agit d'une poésie telle que celle de Virgile ou d'Horace.

Ce n'est pas seulement par une interprétation purement littérale qu'on avilit les grands écrivains de l'antiquité; on les dégrade encore par des circonlocutions et des paraphrases. C'est le défaut de presque toutes

les traductions modernes que nous avons des poètes latins. J'appelle paraphrase cet amas de termes inutiles qui enflent et étendent la pensée du poète qu'on traduit, ces vaines additions, ces plats éclaircissemens insérés dans le texte, ces petites attentions à des minuties, qui refroidissent et métamorphosent l'original. Comme la clarté est une qualité essentielle, le traducteur peut néanmoins employer des expressions un peu moins précises que celles de son auteur, et insérer quelques mots qui l'éclaircissent : mais en cela même il doit toujours avoir égard à la briéveté, et compter les paroles.

Tous nos traducteurs des poètes de l'antiquité les rendent ou par un discours sec, trivial, bas et populaire, ou par un langage verbeux et ampoulé, qui n'a ni force ni grace, et que les ignorans appellent néanmoins de la prose poétique. Souvent des figures latines, qui, maniées par une habile main, peuvent être exprimées heureusement dans notre langue, sont absolument négligées et omises par des traducteurs sans esprit et sans talent, qui les rendent froidement au sens

propre, ou qui, dans la vue dé les remplacer à leur manière, leur substituent des figures modernes, usées, inconnues aux anciens, et qui, employées sans goût, font un ridicule effet. Pour faire sentir ce vice très-commun, et en même temps tous ceux que j'ai indiqués ci-dessus, je vais citer une ode d'Horace de la plus grande beauté, que tous les traducteurs ont dégradée par la manière dont ils l'ont rendue. C'est la quatrième du premier livre.

SOLVITUR acris hiems grata vice veris et favoni,
Trahuntque siccas machinæ carinas;
Ac neque jam stabulis gaudet pecus, aut arator igni,
Nec prata canis albicant pruinis.
Jam cytherea choros ducit Venus, imminente luna,
Junçtæque Nymphis Gratiæ decentes
Alterno terram quatiunt pede, dum graves Cyclopum
Vulcanus ardens urit officinas.
Nunc decet aut viridi nitidum caput impedire myrto,
Aut flore, terræ quem ferunt solutæ.
Nunc et in umbrosis Fauno decet immolare lucis,
Seu poscat agnam, sive malit hædum.
Pallida mors æquo pulsat pede pauperum tabernas,
Regumque turres. O beate Sesti,
Vitæ summa brevis spem nos vetat inchoare longam:
Jam te premet nox, fabulæque Manes,

Et domus exilis plutonia; quo simul mearis,
Nec regna vini sortiere talis,
Nec tenerum Lycidan mirabere, quo calet juventus
Nunc omnis, et mox virgines tepebunt.

Je joins ici trois traductions de cette ode, savoir, par M. Dacier, par le P. Tarteron, et par le P. Sanadon. Les mots qui sont en caractères italiques sont ceux que je juge répréhensibles, soit pour être impropres, plats, superflus, soit pour être contraires au sens du texte. Outre ces défauts particuliers, il y en a un autre qui est général, et qui règne également dans ces trois versions : c'est qu'elles sont tellement prosaïques, qu'il est difficile de décider laquelle des trois l'est davantage.

Écoutons d'abord le savant M. Dacier.

Le printemps, avec ses doux zéphyrs, vient nous délivrer des excessives rigueurs de l'hiver : on travaille déja à remettre en mer les vaisseaux qui étoient à sec sur le rivage; les troupeaux ne se tiennent plus dans l'étable; le laboureur ne se *plaît plus près* du feu, et les *prés* ne sont plus couverts de *gelées blanches*. Vénus commence déja à danser au clair de la lune avec les Graces et les Nymphes, pendant

que Vulcain son mari est empressé à faire travailler ses Cyclopes. Il est temps de se faire des couronnes de myrte ou de fleurs que la terre *pousse de son sein*. Il est temps d'aller dans les bocages immoler à Faune un chevreau ou une brebis. *Profitons de ces momens*, heureux Sestius : la mort *renverse également* les palais des rois et les cabanes des bergers; et notre vie la plus longue est si courte, qu'elle ne nous permet pas de former de grands desseins, et de concevoir de longues espérances. Vous-même *vous serez bientôt enveloppé dans cette nuit qui enveloppera tout le monde*. Les dieux Mânes, *dont on nous fait tant de contes*, et la *triste* maison de Pluton, vous attendent. Dès que vous y serez entré, vous ne tirerez plus au sort *à qui sera* le roi des festins; vous n'admirerez plus la beauté du jeune Lycidas, qui est recherché de tous nos jeunes gens, et qui donnera bientôt de l'amour à toutes nos jeunes filles.

Voici la version du P. Tarteron, tirée de l'édition de M. Coste, qui est regardée comme la meilleure, quoique les remarques de cet éditeur soient peu de chose, et que son goût pour la traduction soit bien médiocre, à en juger par sa critique.

Le retour du printemps et des zéphyrs fait disparoître l'affreuse saison : *on met à l'eau, à force de*

machines, les vaisseaux qui étoient auparavant à sec. Les troupeaux ne se *plaisent plus enfermés* dans leurs étables, ni le laboureur *au coin de son feu*. Nos prairies ne sont plus *couvertes de gelées*. Vénus recommence déja ses danses au clair de la lune; les Nymphes et les Graces, *toutes charmantes*, se tiennent par la main, dansent et sautent en cadence sur l'herbe, pendant que Vulcain, *tout en feu, est attaché à sa forge* avec ses Cyclopes. *Quel plaisir pour nous* de couronner nos têtes d'un myrte naissant, ou de fleurs que la terre nous prodigue en ouvrant à présent son sein! C'est en cette saison qu'il faut immoler au dieu Pan, dans ses bois sacrés, un bouc, ou un tendre agneau, s'il lui est plus agréable. *Profitez*, Sestius, *de ces beaux jours; vous le pouvez mieux qu'un autre*. La triste mort frappe sans distinction aux palais des rois comme aux cabanes des pauvres. Nous vivons trop peu pour porter loin nos espérances. Les ombres de la mort vous envelopperont tout à coup; vous n'échapperez point aux Mânes : *fables tant qu'il vous plaira*, vous vous trouverez, *sans y penser, logé à l'étroit chez Pluton;* et quand vous y serez une fois, vous ne tirerez plus *en un coup de dé* la royauté du festin.

On vient de voir deux traductions bien défectueuses : la troisième et la dernière, qui est du P. Sanadon, ne sera-t-elle pas meilleure? On en jugera.

Enfin l'aimable printemps, *porté sur les ailes des zéphyrs* *, chasse l'affreux hiver. *On travaille* à remettre en mer, *à force de machines*, les vaisseaux qui étoient à sec sur le rivage. Les troupeaux ne se *plaisent plus* dans l'étable, ni le laboureur *au coin* de son foyer, et nos prairies ne sont plus couvertes de *gelées blanches*. Vénus rassemble plusieurs troupes de jeunes filles au lever de la lune : les Nymphes et les Graces, modestement parées, se tiennent par la main, et sautent en cadence *sur l'herbe tendre*, pendant que Vulcain, *au visage brûlé*, presse le pénible travail de ses Cyclopes, et redouble le feu de ses forges embrasées. Tout nous invite à nous *parfumer d'essences*, et à ceindre nos têtes de couronnes de myrte, ou de fleurs nouvelles que la terre a fait éclore de son sein. La saison ramène les fêtes de Faune : il est temps d'aller dans les bois consacrés à ce dieu. *Cherchons-lui* une jeune brebis, s'il n'aime mieux un chevreau, pour lui en faire un sacrifice. Heureux Sestius, *ne laissons pas échapper ces beaux jours, qui durent si peu*. La triste mort frappe sans distinction aux palais des rois comme aux cabanes des bergers. Notre vie la plus longue est trop courte pour porter loin nos espérances. Une éternelle nuit, les Mânes *dont on nous parle tant*, le *morne* séjour de Plu-

* Ce printemps *porté sur les ailes des zéphyrs* n'est jamais tombé dans l'esprit d'Horace, et une image aussi ridicule ne se trouve chez aucun ancien poète. En effet, comment se représenter un jeune garçon (comme on le suppose sans doute dans cette figure) étendu de son long sur les ailes des zéphyrs? et en ce cas, comment ces zéphyrs peuvent-ils voler?

ton, sont *le terme où vous aboutirez* bientôt. Quand vous y serez une fois, il n'y aura plus pour vous ni royauté dans les festins, *ni de jeu de hasard pour en décider.*

Sans entrer dans le détail des fautes semées dans ces trois versions, et du mauvais goût qui y règne, je remarquerai seulement: 1°. qu'il y a une bévue grossière dans celle du docte Dacier, qui traduit *Pallida mors æquo pulsat pede*, etc. par ces mots : *La mort renverse également*, etc. *Pulsare domum* ne signifie point renverser une maison. Un rocher *vento pulsatus et imbri* signifie-t-il un rocher renversé? *Pulsare domum* a ici la même signification que *pulsare fores*. C'est ce que Lambin et tous les savans commentateurs d'Horace ont fait voir clairement. Aussi les deux jésuites n'ont eu garde d'adopter cette fausse interprétation, étant d'ailleurs guidés par le bon sens, qui dit à tout le monde que quand le maître d'une maison meurt, la maison ne tombe pas pour cela. M. Dacier prête donc à Horace une pensée contraire à la raison. Mais tous les trois traducteurs, comme de concert, ont affoibli en cet endroit l'image

de leur original, où il y a que c'est le *pied de la mort qui frappe également*, etc. M. Dacier croit satisfaire à son devoir de traducteur en mettant en note à la marge, *le pied égal.* Comment n'est-il pas venu à l'esprit de l'académicien et des deux jésuites de changer cet adjectif en adverbe, et de conserver par ce moyen l'image de la mort *frappant du pied* à la porte des palais comme à la porte des cabanes? ce qui exprime la cruelle impartialité de la mort, qui ne ménage personne. Quelle image expressive que ce *pâle spectre* dont *le pied* brutal frappe à la porte, et qui semble dire aux grands comme aux petits: Ouvre, viens, suis-moi, etc.

2°. Ces trois traducteurs s'avisent de vouloir lier par une transition arbitraire la seconde partie de cette ode avec la première. Rien de plus froid que ces liaisons dans le genre lyrique: c'est au lecteur à appercevoir ce que le poète a sous-entendu. Mais qu'est-il besoin de transition en cet endroit? Après avoir décrit le renouvellement de la nature par le retour du printemps, après avoir peint les plaisirs de cette saison, quoi de plus

naturel et de plus philosophique que de rappeler, comme fait Horace, à l'esprit de son ami Sestius, que tous les plaisirs de cette vie passent, et qu'après avoir joui d'un sort heureux *(beate Sesti)* il faudra bientôt mourir? La liaison de ces idées ne se sent-elle pas, et faut-il qu'un traducteur supplée une lourde et triviale transition de deux lignes, comme font ici le docte et plat académicien et les deux jésuites, à l'envi l'un de l'autre?

3°. Ces traducteurs n'ont pas entendu le *fabulæ Manes;* ce qui les a obligés d'avoir recours à la plus insipide circonlocution. M. Dacier et le P. Sanadon justifient leur interprétation par l'expression de *fabulosus Hydaspes.* Mais il y a bien de la différence entre *fabulæ* et *fabulosus.* J'avoue que *fabulosus* ne signifie pas ce que nous entendons par *fabuleux;* mais je soutiens que *fabulæ* signifie des *fables*, et que *fabulæ Manes* veut dire *la fable des Mânes*, ou *les Mânes fabuleux.* Le mot de *fabulæ* dans les comiques signifie toujours une chose fausse. C'est faute de logique, et non par ignorance, que les trois traducteurs ont donné dans le contre-sens dont il s'agit.

Ils n'ont point compris qu'Horace, qui suivoit le systême trompeur d'Épicure, insinue finement à son ami qu'après la mort il n'y a plus rien : le *domus exilis plutonia* n'a pas d'autre sens. Est-ce que cette épithète *exilis* peut signifier *morne, triste, etc.?* Elle exprime clairement que c'est une pauvre maison où il n'y a rien, qui est vuide. Le P. Tarteron entend par *exilis domus*, qu'on sera *logé à l'étroit* dans cette maison. Sans parler de la familiarité de cette expression, peut-on dire qu'on sera *logé à l'étroit* dans le vaste empire de Pluton, que la fable suppose peuplé seulement d'ombres légères? Virgile nous peint-il l'Élysée, le Tartare, et le lieu où les ames sont purgées de leurs souillures, comme des lieux *étroits?*

La difficulté de bien traduire les odes d'Horace peut excuser, je l'avoue, ces traducteurs; et si j'ai cité leurs versions, ce n'est point dans la vue de rabaisser ces savans hommes, mais uniquement pour donner un exemple des défectuosités que j'ai indiquées par rapport aux traductions des anciens poètes. Il n'y a pas une ode d'Horace

traduite par ces trois écrivains, à laquelle je ne pusse faire les mêmes reproches. Tantôt ils omettent, tantôt ils ajoutent, tantôt ils défigurent et changent entièrement les pensées de leur original. Il en est ainsi de tous nos traducteurs des poésies de l'antiquité.

J'ai essayé d'exposer cette ode dans notre langue selon mon goût particulier. Si le public préfère ma version à celles que je viens de citer, mon systême de traduction se trouvera solidement établi, et mon raisonnement confirmé par l'expérience.

L'AGRÉABLE retour du printemps et du zéphyr bannit le rigoureux hiver : les machines lancent en mer les navires qui étoient à sec sur le rivage ; l'étable cesse de plaire aux troupeaux, et le feu aux laboureurs ; les brouillards glacés ne blanchissent plus les prairies. La déesse de Cythère rassemble déja les jeunes filles au clair de la lune, et les Graces, tenant d'un air décent les Nymphes par la main, sautent d'un pied léger, et frappent la terre en cadence, tandis que le laborieux époux de la déesse embrase ses fourneaux, et hâte les pénibles travaux des Cyclopes. Voici le temps de se parer, et d'orner sa tête de branches de myrte, ou de quelque fleur nouvellement éclose du sein libre de la terre. C'est aussi la saison des fêtes en l'honneur du dieu Faune, et le temps de lui

sacrifier dans un sombre bois, selon ses desirs, ou de jeunes brebis, ou des chevreaux. O Sestius, dont le sort est si heureux, le pied de la pâle mort frappe également à la porte des cabanes et des palais. La briéveté de la vie défend de concevoir de grands projets. La nuit approche : tu n'es pas loin du fabuleux séjour des Mânes et du vuide de la demeure de Pluton. Là tu ne tireras plus au sort les royautés de la table, et tu n'admireras plus la beauté du jeune Lycidas, qui charme aujourd'hui tous ceux de son âge, et qui bientôt fera soupirer nos jeunes Romaines.

Si le lyrique rendu par la prose peut être souffert, il me semble que le génie d'Horace est moins déguisé dans cet essai de traduction que dans celles que j'ai citées ci-dessus. Cette version n'est ni servilement littérale, ni platement prolixe, ni fadement paraphrasée, ni avilie par des expressions basses, par des tours prosaïques et languissans, par un langage familier et populaire. Je sais qu'une ode, et même toute sorte de poésie en général, plairoit beaucoup plus dans une traduction en vers que dans une traduction en prose, parce que la poésie aime à marcher avec une légèreté pompeuse et cadencée, et à mesurer tous ses pas. Une marche libre et

naturelle semble la rapprocher du vulgaire. La prose enfin n'est point le langage des dieux. Il est certain néanmoins que la prose, comme les vers, a sa légèreté, sa pompe et sa cadence, et que pour en avoir tout le mérite, la seule mesure lui manque : car pour ce qui est de la rime, qui caractérise particulièrement nos vers, on me permettra de compter pour rien ce prétendu agrément, qui n'est point naturel, et qui est incapable de faire par lui-même d'autre impression sur notre ame que celle du dégoût et de l'ennui.

Tout le monde convient que comme il peut y avoir des vers sans poésie, il peut aussi y avoir de la poésie sans vers. Que la poésie soit mesurée et rimée, ou qu'elle soit parfaitement libre et asservie aux seules lois de la *superbe oreille*, sans dépendre des lois arbitraires de la versification, c'est toujours de la poésie, qui ne consiste essentiellement que dans les images hardiment dessinées, dans les couleurs vives, dans les expressions vigoureuses, dans les tours serrés et expressifs, dans un langage doux, coulant et mélodieux, sans foiblesse, sans langueur, sans

prolixité. Or je demande quelle connexion nécessaire ces qualités, qui constituent l'essence de la poésie, ont avec ce qu'on appelle le rhythme ou le mètre. Ce rhythme et ce mètre est, je l'avoue, un ornement de plus. Je suis, pour cette raison, bien éloigné d'égaler entièrement la prose aux vers; et un poète élégant versificateur est à mes yeux un plus grand artiste que le plus habile prosateur qui saura s'exprimer poétiquement. Mais s'il s'agit de traduire de la poésie, je préférerai toujours le prosateur au versificateur, parce qu'il me paroît plus convenable de traduire en prose qu'en vers.

Une traduction en vers, quelque travail qu'elle ait coûté, n'est jamais exacte, et ne peut l'être : le traducteur omet ou ajoute nécessairement, et dès lors il cesse d'être traducteur proprement dit; ce n'est qu'un imitateur ou un paraphraste. Cependant, si l'on en croit M. le président Bouhier dans la préface de sa traduction du liv. IV de l'*Énéide* de Virgile, « la prose ne sauroit représenter « qu'imparfaitement les graces de la poésie: « les traductions en prose sont moins faites

« pour le plaisir des lecteurs que pour leur « faciliter l'intelligence du texte original. « Ainsi *tout leur mérite* consiste dans l'exacti- « tude : en sorte qu'il est nécessaire qu'elles « soient aussi littérales que peut le permettre « le génie de la langue dans laquelle elles « sont écrites ». J'ai combattu ce sentiment de M. le président Bouhier avec tous les égards dus à son rang, à ses talens et à sa respectable érudition, dans la feuille 477 des *Observations sur les écrits modernes*, à laquelle je renvoie le lecteur. Je me contenterai d'opposer ici à l'opinion de ce savant homme le raisonnement d'un autre savant, faisant grace au lecteur de plusieurs autres autorités en ma faveur que je pourrois citer encore, entre autres celle de madame Dacier.

« La traduction des poëtes (dit le P. Sanadon dans la préface de sa traduction des « *Œuvres d'Horace*) a des difficultés particu- « lières. Des personnes de mérite sont per- « suadées que les vers ne doivent être tra- « duits qu'en vers; qu'on ne sauroit les mettre « en prose, quelque excellente qu'elle soit, « sans leur faire perdre beaucoup de leur

« force et de leur agrément; qu'un poète à qui « l'on se contente, en le traduisant, de laisser ses pensées toutes seules, destituées de « l'harmonie et du feu des vers, n'est plus un « poète, mais le cadavre d'un poète; et que « toutes ces traductions de vers en prose, « que l'on nomme fidèles, sont très-infidèles, « puisque l'auteur que l'on y cherche y est « si défiguré. Ces raisons, toutes sensibles « qu'elles paroissent, sont plus séduisantes « que solides. La fidélité essentielle d'un tra- « ducteur consiste à bien prendre le carac- « tère et le génie de son auteur, à repré- « senter ses pensées dans leur entier, sans « omettre aucun mot nécessaire ou impor- « tant; enfin à lui conserver tous ses traits, « toutes ses couleurs et tout son prix, en rem- « plaçant par des beautés équivalentes celles « que l'on ne peut retenir également dans « les deux langues. Avec ces qualités une tra- « duction d'un poète faite en prose aura « toute la perfection qu'elle peut avoir du « côté de la fidélité.

« Pour ce qui est de l'harmonie du vers, « j'avoue que c'est un agrément : mais outre

« que cet agrément n'est qu'une partie ac-
« cessoire dans une traduction, je suis per-
« suadé qu'il n'est pas impossible de le faire
« passer dans la prose, en lui donnant tout
« ce qu'elle peut emprunter du langage des
« muses. C'est une remarque judicieuse que
« l'on a faite après Aristote, Denys d'Halicar-
« nasse et Strabon, que l'épopée est indé-
« pendante de la versification, et que comme
« on peut faire des vers sans poésie, on peut
« aussi être poète sans faire de vers. Ce qui
« fait la poésie, dit l'auteur d'un discours sur
« le poëme épique, ce n'est pas le nombre
« fixe et la cadence réglée des syllabes; c'est
« la vivacité de la fiction, la magnificence
« des figures, la hardiesse des inversions, la
« beauté et la variété des images; c'est l'en-
« thousiasme, le feu, l'impétuosité, la force,
« je ne sais quel tour de pensées et d'expres-
« sions que la nature peut donner. Or tout
« cela peut se trouver dans une traduction
« en prose; au lieu qu'une traduction en vers
« ne sauroit manquer de sacrifier souvent
« l'essentiel à l'accessoire, et d'altérer les
« pensées et les expressions de l'auteur pour

« conserver les graces de la versification ».

Ce raisonnement est si judicieux et si sensible, que je ne ferois peut-être que l'affoiblir en le voulant étendre. Voici néanmoins quelques raisons qui serviront, si je ne me trompe, à le fortifier. L'usage des Anglois est de traduire toujours en vers les anciens poètes grecs et latins, et ils condamnent notre coutume de les traduire en prose. Un jour que je m'entretenois sur ce sujet avec quelques beaux esprits d'Angleterre, je pris le Virgile en vers anglois de M. Dryden; et leur ayant fait voir qu'il n'y avoit presque pas une seule pensée de l'auteur que ce traducteur n'eût altérée ou travestie, il fallut qu'ils m'avouassent que ce n'étoit pas là traduire. Une traduction, leur dis-je, est une copie fidèle : peut-on croire qu'un tableau est la copie d'un autre tableau, si dans cette prétendue copie il y a des attitudes, des draperies, une perspective, qui ne se trouvent point dans l'original, auquel elle ne ressemble que dans le dessein général et dans quelque partie de l'ordonnance? Ce sont assurément deux tableaux différens : on dira

seulement qu'un des deux peintres a imité l'autre. Telles sont les traductions en vers: ce sont seulement des imitations auxquelles on donne abusivement le nom de traductions.

Je ne nie pas cependant qu'un passage de quelque ancien poète ne puisse être traduit en vers avec une certaine fidélité qui ne fera tort ni à l'auteur ni au traducteur, si ce morceau est court et traité par une main très-habile. M. Despréaux, par exemple, a exprimé heureusement ces vers du xx.e livre de l'*Iliade*, où le poète grec dit, suivant la version de madame Dacier : « Le roi des en-« fers, épouvanté au fond de son palais, « s'élance de son trône, et s'écrie de toute « sa force, dans la frayeur où il est que Nep-« tune de son trident n'entr'ouvre la terre « qui couvre les ombres, et que cet affreux « séjour, demeure éternelle des ténèbres et « de la mort, abhorré des hommes et craint « même des dieux, ne reçoive pour la pre-« mière fois la lumière et ne paroisse à décou-« vert ». Cette traduction est noble et fidèle. Voici celle de M. Despréaux.

L'enfer s'émeut au bruit de Neptune en furie:
Pluton sort de son trône, il pâlit, il s'écrie;
Il a peur que ce dieu dans cet affreux séjour
D'un coup de son trident ne fasse entrer le jour,
Et, par le centre ouvert de la terre ébranlée,
Ne fasse voir du Styx la rive désolée,
Ne découvre aux vivans cet empire odieux,
Abhorré des mortels, et craint même des dieux.

Voilà une traduction admirable, soit pour l'exactitude, soit pour la beauté des vers.

L. P. Bouhours, dans sa *Manière de bien penser*, après avoir proposé l'épigramme d'Ausone* sur les aventures de Didon comme le modèle d'une pensée parfaitement juste, quoique ce ne soit qu'une jolie antithèse, admire la traduction en vers françois qui en a été faite. Elle a été, dit-il, traduite *si heureusement*, de cette manière:

Pauvre Didon, où t'a réduite
De tes maris le triste sort!
L'un en mourant cause ta fuite;
L'autre en fuyant cause ta mort.

Mais peut-on appeler *traduction heureuse*

* Infelix Dido, nulli bene nupta marito,
Hoc pereunte fugis, hoc fugiente peris.

quatre vers dont les deux premiers ne rendent aucunement le premier vers latin, et offrent même une pensée contraire et fausse? Est-ce que le sort des deux maris de Didon fut *triste?* Cela ne se peut dire que de Sychée, son premier époux, et nullement d'Énée, qui la quitta pour obéir aux dieux, se rendre en Italie, y conquérir le Latium, et épouser la fille unique du roi. Le sort d'Énée, après avoir abandonné Didon, ne fut donc point *triste*. Aussi Ausone ne dit point que le *triste sort des deux maris de Didon* fut *la cause* de ses malheurs.

La contrainte de la mesure et de la rime a occasionné sans doute cette absurde infidélité du traducteur. S'il eût traduit en prose, il eût pu dire conformément au texte : *Infortunée Didon, que tu as été malheureuse dans tes époux! Quand l'un meurt, tu fuis : quand l'autre fuit, tu meurs*. Cependant, comme les petites pièces de poésie, et sur-tout les épigrammes, faites d'ailleurs pour l'ornement de la mémoire, sont bien plus agréables dans un langage mesuré qu'elles ne le sont en prose, l'épigramme d'Ausone pourroit être

rendue ainsi en deux vers, comme dans l'original:

Hélas! que tes époux te causent de malheurs,
Didon! L'un meurt, tu fuis : l'autre fuit, et tu meurs.

Il n'en est pas de même des longs poëmes, où il est impossible au versificateur de soutenir le ton de traducteur fidèle depuis le commencement jusqu'à la fin. D'ailleurs les longs ouvrages en vers françois ne plaisent point : quelque mérite qu'ils aient, ils fatiguent, dégoûtent et ennuient. *La Henriade* de M. de Voltaire, si l'on en croit quelques personnes, est un poëme digne de Virgile pour la versification et pour les images, pour la noble hardiesse des pensées, pour l'élégance et l'harmonie de la diction. Cependant peut-on en lire deux chants de suite? N'a-t-on pas de la peine à en achever un seul, quelque courts que soient tous les chants? Est-ce la faute du poète? Je suis bien éloigné de le penser. Si nous n'éprouvons pas la même satiété à la lecture d'une bonne tragédie, c'est que l'action, le dialogue, l'intérêt, la curiosité, nous soutiennent. Je dis la même

chose d'une comédie. Pour prévenir le dégoût, nous ne faisons aucune attention à la forme; et l'acteur sur le théâtre tâche aussi de la déguiser par sa déclamation. Il faut conclure que c'est la mauvaise constitution de nos vers qui les rend ainsi fastidieux à la longue, puisqu'il en naît une langueur et un ennui qu'on n'éprouve point à la lecture continue des vers d'Homère, de Virgile ou d'Ovide.

Mais cet effet n'est-il pas physiquement nécessaire? Une longue suite de vers uniformes, où il n'y a qu'une sorte de pied, qui est le spondée, peut-elle ne pas assoupir le lecteur? Quelle oreille insatiable de musique pourroit écouter jusqu'au bout un opéra tout entier sur la même mesure, et dont chaque mesure seroit constamment composée de quatre notes égales? Tels sont de longs poëmes en vers alexandrins. Je ne parle point de la rime, ornement dont l'origine est barbare, et qui, en lassant l'oreille par une insipide répétition de sons, n'a d'autre avantage que de soulager la mémoire et de lui aider à retenir les vers. L'égalité des

hémistiches dans les vers alexandrins est encore une autre source de fatigue et d'ennui. Pour remédier un peu à cet inconvénient qui est sensible, il seroit peut-être à propos que tous les longs poëmes fussent composés de vers décasyllabes, à cause de la variété de leurs hémistiches, causée par la liberté des enjambemens. Les Italiens, dont les grands vers ont trois sortes de repos, au choix du poète, et qui d'ailleurs croisent leurs rimes, nous donnent un exemple de bon goût, qu'il seroit à souhaiter que nous voulussions suivre. Ils ont fait plus, puisqu'ils ont secoué dans beaucoup d'ouvrages le joug importun de la rime. Les Anglois, peuple libre en littérature comme en politique, ont marché sur leurs traces.

Mais, oserai-je le dire? ni les François, ni les Italiens, ni les Anglois, ni quelque autre nation moderne que ce soit, n'ont aujourd'hui de vers depuis l'extinction des langues grecque et romaine, auxquelles ont succédé des idiômes grossiers, polis néanmoins peu à peu, ensuite mis en honneur et érigés en vraies langues par les lumières, le bel esprit,

le génie et les travaux de ceux qui se sont, depuis quelques siècles, appliqués à écrire en langue vulgaire, que les savans ont appelée *lingua vernacula ;* ce qui veut dire, *langue des valets, langue du peuple :* injurieuse dénomination qui continue d'être toujours en usage parmi les savans. Pour ce qui est des vers de toutes les langues vulgaires, comme ils n'ont point de rhythme, point de longues et de brèves, que deux syllabes ont toujours la double valeur d'une seule dans l'énumération des pieds et dans la prononciation, et que par conséquent il n'y a plus de mesure métrique proprement dite, mais seulement un nombre exact de syllabes égales, on peut soutenir, sans air de paradoxe, qu'il n'y a plus dans le monde que de la prose, et que tous les vers en langue vulgaire, chez toutes les nations modernes, ne sont que des phrases coupées, dont les mots sont comptés avec une marque au bout de chaque ligne, inventée pour la distinguer de la suivante, et appelée rime. Les Italiens et les Anglois, qui font des vers sans rimes, appelés *versi sciolti,* sont encore plus prosa-

teurs que nous par cette sorte de versification. Mais, comme le mal est sans remède, et que nous n'atteindrons jamais à la délicatesse des oreilles grecques et romaines, qui savoient mesurer les syllabes brèves et longues, et les combiner ensemble pour le rhythme et le mètre, il faut nous contenter de ce que nous avons, et nous borner au genre imparfait de versification que nos pères nous ont transmis, à condition de le mettre fort au-dessous de la versification des langues savantes, et de ne pas s'imaginer qu'y ayant aussi peu de différence entre nos vers et notre prose, on ne puisse pas exprimer la plus sublime poésie sans employer des syllabes uniformes, comptées par les doigts, et rimées à la fin des lignes. Quelque magnifiques que soient les huit vers de M. Despréaux que j'ai rapportés ci-dessus, je doute beaucoup que toute l'*Énéide* de Virgile, traduite avec la même beauté de style, et rendue avec une pareille force, pût se lire de suite sans quelque ennui. Si ma prose n'a pas le même sort, j'estime ma proposition démontrée.

Mais j'ai tort d'opposer ici mon ouvrage à une traduction des *Œuvres de Virgile* qu'une muse distinguée pourroit entreprendre. J'ai fait sentir que le principal défaut d'une traduction de ce genre seroit une infidélité presque continuelle, nécessairement occasionnée par la contrainte de la mesure et de la rime : car si le traducteur en prose, qui jouit d'une pleine liberté, a tant de peine à trouver dans sa langue les expressions et les tours qui conviennent; s'il est obligé de se contenter quelquefois d'approcher de son original, à cause du goût différent des deux langues; s'il est souvent forcé d'omettre ou de suppléer quelques mots, quelles licences ne prendra pas nécessairement celui qui est tyrannisé tout à la fois et par les pensées de son auteur, qu'il est obligé de rendre, et par les règles gênantes de son art, qu'il est forcé de suivre?

La seule diversité des deux langues m'a obligé moi-même de prendre quelquefois des libertés dans ma traduction de Virgile. Peut-être qu'à force de chercher j'aurois pu trouver le moyen d'être plus constamment

littéral : mais est-il possible dans un long travail de ne se pas quelquefois pardonner à soi-même un peu d'inattention et de négligence? Il semble qu'en ce cas l'indulgence du lecteur est de droit. *Væ tibi, per quem non licet esse negligentem!* C'est en gros, et non en partie ni dans de menus détails, qu'une longue traduction doit être jugée. Pour être absolument irrépréhensible à tous égards dans un ouvrage de cette espèce, il est incertain si, en supposant d'ailleurs tous les talens et toute l'application nécessaires, la vie la plus longue pourroit suffire. Je ne crois pas qu'il me soit échappé aucun contre-sens, m'étant toujours conformé aux meilleurs interprètes, et ne m'étant jamais éloigné de leur sentiment, que fondé sur de solides raisons. Quand même je me serois trompé, ce n'est que la nombreuse multiplicité de ces sortes de méprises qui doit rendre une version méprisable. Cette maxime est de principe chez tous ceux qui savent apprécier les traductions : car à qui ne doit-il pas arriver naturellement de sommeiller dans un long ouvrage !

Quelle rigueur ne seroit-ce pas encore de chicaner un traducteur sur quelques légères omissions, quelquefois nécessaires pour ne pas rendre la phrase prolixe et traînante! De plus, l'excessive exactitude conduit toujours à la platitude ou à la sécheresse, et rend souvent le style confus ou entortillé. Il faut, de l'aveu de tout le monde, qu'une traduction, pour plaire, ait un air libre et original; ce qui ne s'allie guère avec une dépendance servile. Tout traducteur a, pour ainsi dire, un maître : c'est son auteur. Mais ce maître ne doit pas exercer sur lui un empire oriental et despotique, ni le charger de chaînes comme un vil esclave. L'unique devoir de celui-ci est de le suivre toujours, mais quelquefois d'un peu loin; c'est même par cette espèce de liberté qu'il lui fait honneur : en marchant scrupuleusement et immédiatement sur toutes ses traces, il ne pourroit avoir qu'une démarche contrainte, et sa basse servitude seroit honteusement marquée par ses pas timides et par la mauvaise grace de tous ses mouvemens.

Peut-on après cela trouver de l'exactitude

dans la comparaison qu'on fait souvent des traducteurs avec des estampes gravées d'après des tableaux? « Qu'on ne croie pas connoître » les poètes par les traductions, dit M. de » Voltaire : ce seroit vouloir appercevoir le » coloris d'un tableau dans une estampe ». L'estampe ne représente que le simple dessein : mais une traduction fidèle et élégante n'exprime-t-elle que le fond de la pensée du poète? N'en a-t-elle pas tout le coloris, c'est-à-dire, les images, les agrémens, la vivacité, l'harmonie? Tout au plus son coloris est moins vif, par le défaut du mètre. Une traduction en prose n'est donc point à un original en vers ce que le burin est au pinceau. Si on vouloit comparer une bonne traduction à une bonne copie de tableau, la comparaison dans un sens pourroit sembler plus juste : cependant elle est encore imparfaite, en ce que le peintre copiste ne fait aucun usage de son génie, et n'a d'autre emploi que de choisir les couleurs sur sa palette, et de les appliquer suivant son modèle. Le traducteur au contraire doit, pour ainsi dire, créer lui-même ses couleurs : il

faut que son génie les cherche, les trouve, les assortisse et les applique avec goût. Cependant l'estampe et la copie d'un tableau ayant une espèce d'analogie avec une traduction, cela suffit pour le parallèle : mais il n'en faut pas abuser jusqu'à prétendre qu'une bonne traduction n'a d'autre mérite que celui d'une belle estampe, ou de la fidèle copie d'une peinture. « Les traductions, ajoute « M. de Voltaire, augmentent les fautes d'un « ouvrage, et en gâtent les beautés ». Cela arrive très-souvent, et M. de Voltaire a raison de penser ainsi de toutes les traductions que nous avons des poètes de l'antiquité. « Qui « n'a lu, continue-t-il, que madame Dacier, « n'a point lu Homère ». M. de Voltaire, qui assurément n'a lu que madame Dacier, n'a donc point lu Homère. Pourquoi donc en juge-t-il si souverainement dans son *Essai sur la poésie épique*, jusqu'à vouloir apprécier toutes ses beautés et tous ses défauts, et à juger madame Dacier elle-même ?

Le style élégant, élevé, coulant et harmonieux, qu'exige la traduction en prose d'un poète tel que Virgile ou Horace, entraîne

nécessairement dans son cours tantôt des vers décasyllabes, tantôt des vers alexandrins. On prétend que c'est un défaut en françois, parce que c'en est un en latin. Mais il y a bien de la différence. Comme les vers latins ont un rhythme et sont composés de brèves et de longues, cette versification est beaucoup plus sensible, et plus aisée, ce me semble, à éviter dans la prose latine que dans la prose françoise. De plus, la rime étant essentielle à notre versification, on peut dire que douze syllabes, même avec leur repos au milieu, ne font point un vers: ces douze syllabes ne forment un vers qu'en vertu d'un autre vers dont le dernier mot rime avec le dernier mot de celui-là. Dans ce sens, il n'y a point d'unité dans nos vers, qui doivent toujours marcher en compagnie. M. de la Motte a donc eu raison de se moquer de cette fausse délicatesse qui proscrit de la prose douze syllabes arrangées par hasard suivant la forme du vers alexandrin. Les Grecs et les Latins ont eu même de l'indulgence sur cet article. La langue grecque est tellement constituée, que le vers ïambe

s'insinue naturellement dans une prose élégante, et qu'il est même difficile de l'éviter: aussi remarque-t-on une foule de vers ïambes dans les discours d'Isocrate. Le vers héroïque ou hexamètre est assez naturel par rapport à la langue latine, et l'on en remarque quelques-uns dans la prose des plus célèbres auteurs de cette langue. On lit par exemple cette phrase dans Tite-Live, au sujet de l'action d'un brave officier immédiatement après la défaite de Cannes : *Hæc ubi dicta dedit, stringit gladium, cuneoque facto per medios;* ce qui forme un vers et demi. Tacite commence ses annales par un vers hexamètre non héroïque, et dans le goût de ceux d'Horace : *Urbem Romam a principio reges habuere.* On ne doit donc pas être surpris que dans la traduction d'un poëme tel que l'*Énéide,* il me soit échappé quelques vers alexandrins : j'avoue même que j'y en ai laissé plusieurs avec connoissance, parce que je ne les pouvois rompre sans nuire à mon impression.

DISCOURS
SUR
LES PASTORALES
DE VIRGILE.

Si l'on juge du mérite de l'ancienne poésie pastorale sur l'idée peu avantageuse qu'on a essayé d'en donner vers la fin du dernier siècle, et si l'on est prévenu en faveur du nouveau systême sur l'églogue, on pourra ne prendre aucun plaisir à la lecture de celles de Virgile. Il faut aimer le naturel et le simple pour aimer les pastorales de Théocrite et de Virgile, et savoir goûter autre chose que des traits ingénieux et délicats. Il faut ne pas vouloir que dès habitans de la campagne soient des discoureurs de ruelle, ou des personnages de roman. Le lecteur judicieux doit se transporter dans ces siècles reculés, où la condition pastorale, sans être stupide ni misérable, étoit affranchie de certaines bienséances arbitraires, établies dans la suite par un nouveau genre de société qui a exigé des lois, et conséquemment de nouvelles mœurs. Delà est né ce que nous appellons politesse; qualité nécessaire dans l'état présent de la société, capricieuse

néanmoins dans ses divers usages, et qui vaut peut-être moins que ces anciennes manières, conformes à la nature et à l'aimable candeur, qui étoient celles de tous les hommes avant qu'ils eussent, dans le dessein de se civiliser, renoncé à la liberté champêtre, pour s'emprisonner dans des murs et se soumettre à une foule de maîtres.

Dans ces premiers temps, l'unique passion de l'homme étoit peut-être l'amour. Mais comme ce n'étoit pas un desir effréné, ce n'étoit pas non plus une molle galanterie, ni un sentiment chimérique. Le berger n'aimoit pas plus sa bergère que ses brebis, ses pâturages et ses vergers. Des troupeaux féconds, une abondante récolte, une heureuse vendange combloient ses desirs. Son amour-propre se bornoit à avoir de la beauté et à être loué sur cet avantage, à exceller dans la poésie et dans le chant. Car les bergers furent les premiers poètes et les premiers musiciens: ils furent encore les premiers astronomes, les premiers physiciens et les premiers naturalistes. D'ailleurs leur simplicité les rendoit extrêmement religieux. Comme les bois, les moissons, les fleurs, les fruits, les troupeaux, les bêtes farouches, les fontaines, les fleuves, les montagnes, les rochers, les prairies étoient sans cesse présens à leurs yeux et à leur esprit, c'étoit le

sujet le plus ordinaire de leurs entretiens, et c'étoit de là qu'ils empruntoient leur langage figuré. Leurs vers n'avoient point d'autre objet, et s'ils réussissoient à peindre, ils se croyoient, avec raison, excellens poètes. Leur galanterie ignoroit une certaine délicatesse que la nature n'enseigne point; elle ne connoissoit dans le commerce amoureux que la tendresse, que la bonne-foi et la constance; et quoique le jeu de cette passion fût apparemment le même que parmi nous, et qu'il y eût alors, comme aujourd'hui, des jaloux, des ingrats, des infidèles, tout cela se pratiquoit au moins modérément, sans ruse et sans dissimulation. La vertu et le vice étoient également simples et naturels.

Telles sont les idées que nous donnent de la vie et des mœurs des premiers hommes les anciens auteurs. Les hommes riches et puissans étoient ceux qui possédoient de nombreux troupeaux, dont ils prenoient soin eux-mêmes, et que leurs enfans conduisoient. Ce n'étoient donc pas des gens grossiers, sans esprit et sans éducation, que ces anciens pasteurs, bien différens de ceux qui exercent aujourd'hui cette profession injustement avilie. Or, après qu'elle eut été abandonnée à des esclaves et à des mercenaires, le souvenir de ce qu'elle avoit autrefois été ne

fut point effacé de la mémoire des hommes, et il y eut des poètes qui prirent plaisir à peindre les charmes de cet ancien genre de vie. Tels furent, entre les Grecs, le fameux Théocrite, et Virgile parmi les Latins.

Celui-ci se proposa quelquefois un autre but que la simple peinture de cette vie champêtre; il imagina des dialogues allégoriques entre des bergers, afin de rendre ses pastorales plus intéressantes. Telles sont la première et la neuvième églogue. Il donne à la seconde le goût d'une élégie champêtre, à laquelle il ne manque que d'être boiteuse dans sa versification, selon l'expression d'Ovide. La quatrième renferme un magnifique horoscope, et la cinquième un éloge funèbre; mais l'une et l'autre dans le style pastoral : car les pensées et les images de ces deux pièces admirables sont empruntées des objets qu'offre la campagne. La sixième est toute philosophique, soit par rapport à la physique générale et au systême de l'univers, soit par rapport à la morale et aux funestes effets des passions. Cette églogue est un peu dans le goût lyrique : elle en a le beau désordre, effet de l'art, et les vives images. La septième, comme la troisième, est un combat de deux bergers qui se disputent la gloire du chant; l'une et l'autre sont

un peu satyriques, et renferment vraisemblablement des allusions; mais ces traits sont perdus pour nous, que la distance des temps empêche de les saisir. La huitième est toute galante : c'est d'abord un berger, trahi par sa bergère, qui se plaint; et ses plaintes partent de la nature; c'est elle seule qui gémit. Cette nature simple étoit alors goûtée à Rome, quoique les Romains fussent au moins aussi délicats et aussi polis que nous le pouvons être. Dans la seconde partie de cette même églogue, une bergère abandonnée par son amant a recours aux secrets de la magie pour le faire rentrer dans sa chaîne : elle en pratique tous les rites mystérieux, et ce moyen lui réussit. Car à peine a-t-elle achevé la cérémonie, que son chien aboie : c'est Daphnis qui revient à elle. La plus belle de toutes est sans contredit la dixième et dernière. Ce sont les amours de Gallus, représenté sous l'image d'un berger d'Arcadie, que l'infidélité de sa maîtresse a plongé dans le désespoir. Virgile le fait parler avec une vivacité et une tendresse qui surpassent tout ce que le bel esprit moderne pourroit imaginer. Quelle précision, quelle élégance, quels sentimens, quels tours de pensée, quelle poésie!

Car il faut observer que quoique le langage des bergers de Virgile ait pour objet ou des amours

champêtres, ou des choses communes et rustiques, ce langage est toujours élégant, figuré et poétique, et est bien éloigné de ce style prosaïque, froid et négligé, que nous confondons mal à propos avec le style simple et naturel qu'exige l'églogue en général. La simplicité du style n'est point incompatible avec la vraie poésie, parce qu'il y a une poésie simple et une poésie sublime. Je ne prétends point ici mortifier un auteur célèbre, dont la réputation est justement établie par plusieurs ouvrages qui passeront à la postérité. Quoique le goût de ses poésies soit fort éloigné du goût de l'antiquité, elles ont néanmoins un mérite qui leur est particulier. C'est un nouveau genre pastoral qui tient un peu du roman, et dont l'*Astrée* de d'Urfé, et les comédies de l'*Aminte* et du *Pastor fido*, ont fourni le modèle. Tout ce qui ne ressemble point à l'antiquité, n'est pas pour cela digne de mépris. M. Rémond de Saint-Mard, dans ses réflexions sur l'églogue, s'est proposé de faire sentir les défauts qu'il a cru voir dans les pastorales de ce célèbre écrivain. Comme je ne prétends point le critiquer, (ce que j'aurois néanmoins droit de faire, sans qu'il eût celui de s'en plaindre, la critique étant de droit commun) j'aime mieux y renvoyer le lecteur, et me borner

à défendre Virgile, qu'il a essayé de rabaisser par des remarques qui me paroissent peu justes.

M. de Fontenelle, après avoir reproché à Théocrite beaucoup de rusticité et de grossiéreté, (défaut par rapport à nous qui avons d'autres mœurs) sans lui donner le moindre éloge sur les charmes de son style, sur la beauté de ses images champêtres, ni sur le naturel de son dialogue, ne traite guères mieux Virgile, tout prince des poètes qu'il est. La quatrième églogue, *Sicelides Musæ*, ne lui paroît point dans le genre pastoral, et il la critique ainsi:

« Il n'appartient point aux bergers, dit-il, de « parler de toutes sortes de matières; et quand « on veut s'élever, il est permis de prendre « d'autres personnages. Si Virgile vouloit faire « une description pompeuse de ce renouvelle- « ment imaginaire que l'on alloit voir dans l'uni- « vers à la naissance du *fils de Pollion*, il ne « falloit point qu'il priât les Muses pastorales de « le prendre sur un ton plus haut qu'à leur or- « dinaire : leur voix ne va point jusqu'à ce ton- « là. Ce qu'il y avoit à faire étoit de les aban- « donner, et de s'adresser à d'autres qu'à elles ». Il est vrai que dans cette pièce Virgile déclare qu'il ne veut parler ni de vergers ni d'humbles bruyères:

Non omnes arbusta juvant, humilesque myricæ.

Cependant c'est un horoscope dans le goût champêtre. Cette nouvelle révolution de siècles et ce renouvellement de la nature dont il s'agit au commencement, n'a rien qui ne se puisse allier au goût pastoral; parce que, comme j'ai dit ci-dessus, l'astronomie et la physique ont été d'abord cultivées par les bergers, soit dans la Chaldée, soit en Égypte.

« Je ne sais cependant, continue-t-il, s'il ne « devoit pas s'en tenir aux Muses pastorales. Il « eût fait une peinture agréable des biens que « le retour de la paix alloit produire à la cam- « pagne; et cela, ce me semble, eût bien valu « toutes ces merveilles incompréhensibles qu'il « emprunte de la sibylle de Cumes; cette nou- « velle race d'hommes qui descendra du ciel; « ces raisins qui viendront à des ronces, et ces « agneaux qui naîtront de couleur de feu ou « d'écarlate, pour épargner aux hommes la « peine de teindre leurs laines. On auroit mieux « flatté Pollion par des choses qui eussent eu « un peu plus de vraisemblance. Peut-être ce- « pendant celles-là n'en manquoient-elles pas « trop. Il est bien difficile que les louanges en « manquent pour ceux à qui elles s'adressent ».
Dès qu'il est constant que les matières qui

concernent l'astronomie, la cosmogonie, et la religion même, conviennent au genre pastoral, rien ne doit blesser dans cette églogue. Mais il faut remarquer que ces choses, quoique sublimes, ne sont point traitées dans le style sublime. Ce sont des peintures charmantes et vraiment poétiques; telles que le retour d'Astrée sur la terre, l'avarice bannie; la fécondité de la terre qui, sans être cultivée, portera tout en tous lieux; l'abolition des serpens et de tous les poisons; les fleurs qui croîtront autour du berceau du céleste enfant; les plantes rares et précieuses qui deviendront communes; les couleurs éclatantes et naturelles qui pareront les agneaux paissans dans les prairies, etc. Qu'y a-t-il là qui ne soit point pastoral? Il n'y a pas de vraisemblance à ces choses, dit M. de Fontenelle. Mais l'hyperbolique et le merveilleux ne sont-ils pas l'ame de la poésie? Celui à qui ces sortes de louanges s'adressent s'avise-t-il jamais de les prendre à la lettre, et la réflexion ingénieuse de M. de Fontenelle, sur les louanges, est-elle ici bien placée? Au reste, les éclaircissemens qui suivent ma traduction de cette églogue, sur tout ce qui concerne la sibylle de Cumes, ne laisseront aucun lieu de douter que cette pièce de Virgile ne soit au-dessus de la critique moderne. Si les peintures

qu'elle renferme sont aujourd'hui peu frappantes, c'est qu'elles ont été empruntées plus d'une fois. Mais un original cesse-t-il d'être admirable pour avoir été souvent copié? Ceux qui sont épris du neuf, et qui ne goûtent que cela, peuvent se dispenser de lire les anciens. Ils trouveront les anciens dans les modernes, comme on trouve les inestimables tableaux de Raphaël et du Titien dans une foule de copies de peu de prix.

Il ne faut pas croire que M. de Fontenelle, qui a mis tant d'esprit dans les dialogues de ses bergers, et tant de délicatesse dans les sentimens qu'il leur prête, ait ignoré que la simplicité du style et le naturel des pensées sont le principal mérite de l'églogue. Il blâme dans les bergers, non-seulement les subtilités et les folles pointes des Italiens du dix-septième siècle, mais même tout ce qui a l'air trop pensé et trop fin. Cependant, outre qu'il n'a pas toujours observé ses propres maximes, comme il en convient lui-même, il semble encore se contredire en quelque sorte, en exigeant dans l'églogue ce qui ne peut s'accorder avec la simplicité pastorale. « Il « faut, dit-il, que les bergers aient de l'esprit, « et de l'*esprit fin et galant* : ils ne plairoient « pas sans cela ». Il est vrai qu'il veut qu'ils n'en

aient que jusqu'à un certain point. Mais qu'est-ce que ce certain point? Il s'efforce de le fixer par ce raisonnement, qui ne me paroît pas d'une extrême clarté.

« Les hommes, dit-il, qui ont le plus d'esprit, « et ceux qui n'en ont que médiocrement, ne « diffèrent pas tant par les choses qu'ils sentent, « que par la manière dont ils les expriment. Les « passions portent avec tout leur trouble une « espèce de lumière, qu'elles communiquent « presque également à tous ceux qu'elles pos- « sèdent. Il y a une certaine pénétration, de « certaines vues attachées, indépendamment de « la différence des esprits, à tout ce qui nous « intéresse et nous pique. Mais ces passions *qui* « *éclairent* à peu près tous les hommes de la « même sorte, ne les font pas tous parler les uns « comme les autres. Ceux qui ont l'esprit plus « fin, plus étendu, plus cultivé, en exprimant « ce qu'ils sentent, y apportent je ne sais quoi « qui a l'air de réflexion, et que la passion seule « n'inspire point : au lieu que les autres expri- « ment leurs sentimens plus simplement, et n'y « mêlent, pour ainsi dire, rien d'étranger ». Comme tout cela est un peu subtil, M. de Fontenelle tâche de rendre sa pensée sensible par deux exemples. Selon lui, « un homme du com-

« mun dira bien : *J'ai si fort souhaité que ma*
« *maîtresse fût fidelle, que j'ai cru qu'elle l'étoit.*
« Mais il n'appartient qu'à M. de la Rochefou-
« cault de dire : *L'esprit a été en moi la dupe du*
« *cœur.* Le sentiment est égal, la pénétration
« égale ; mais l'expression est si différente, que
« l'on croiroit volontiers que ce n'est plus la
« même chose ».

Ce n'est plus la même chose en effet ; car cette expression, *l'esprit a été en moi la dupe du cœur,* ne représente pas assurément la même idée que ces paroles, *j'ai si fort souhaité, etc.* qui peignent naturellement et clairement un effet particulier de la passion ; au lieu que l'expression du duc de la Rochefoucault représente en général ce que produit la passion chez tous les hommes à l'égard de toutes choses. Le *sentiment* n'est donc point *égal.* Ce sont deux pensées différentes : la première est simple et naturelle, et exprime sans affectation le jugement particulier que forme une personne qui desire avec ardeur : la seconde est une expression générale et commune, qui peut s'appliquer à tous les genres de prévention causée par le cœur, par rapport à toute sorte d'objets.

Il veut ensuite que dans l'églogue *le simple* soit *fin.* Cela n'a-t-il pas un peu l'air contradic-

toire? « On ne prend pas moins de plaisir, dit-il, « à voir un sentiment exprimé d'une manière « simple, pourvu qu'il soit toujours également « fin ». Peut-être que par ce *simple fin*, il n'entend que le naïf; mais il ne s'explique point là-dessus, ce qui rend son discours moins instructif. Enfin il condamne l'usage des comparaisons dans l'églogue. Il a raison par rapport à celles qui sont usées; mais n'en sauroit-on faire de neuves? Les comparaisons, selon lui, ne sont point du génie de la passion, et les bergers ne s'en devroient servir que par la difficulté de s'exprimer autrement. Il est vrai que la passion exclut absolument les comparaisons, qui ne sont faites que pour peindre mieux les objets, en les rapprochant de ceux qui nous sont le plus connus, et qui servent médiocrement pour rendre ce qu'on sent et les mouvemens de son ame. C'est le langage de l'esprit, et non du cœur, parce qu'il n'appartient qu'à l'esprit de comparer des idées. Mais faut-il donc qu'il y ait toujours de la passion dans une églogue? Les bergers sont le plus souvent des personnages tranquilles, à qui il sied de n'être que foiblement passionnés : c'est ce qui rend les pastorales si froides sur le théâtre. Que leurs dialogues roulent sur les plaisirs et sur les peines de l'amour, sur le bonheur de la vie

champêtre ou sur ce qui peut l'altérer; les bergers peuvent s'entretenir de ces choses sans que la passion les transporte. En ne leur donnant que des passions douces, comme il convient, on peut assurément leur faire faire des comparaisons, qui sont les fruits de la réflexion, et qui demandent une imagination paisible.

La passion que M. de Fontenelle suppose comme essentielle aux bergers, est ce qui l'engage à leur défendre en quelque sorte les comparaisons; et cette passion est l'amour. Il ne connoît, soit dans sa dissertation, soit dans ses ingénieuses églogues, que ce sentiment qui convienne aux bergers: en sorte qu'on peut appliquer à toutes ses pastorales, ce vers qui est au commencement de la première:

Toujours de l'amour; toujours.

Si la galanterie qui s'est emparée de notre théâtre est un grand défaut, au jugement de tous les connoisseurs; si au moins l'amour tragique ne doit jamais être fade ni doucereux, comme dans la *Bérénice* et l'*Alexandre* de Racine, et dans plusieurs autres tragédies françoises, cet amour est-il plus supportable et moins insipide dans le genre pastorale?

M. Rémond de Saint-Mard, en censurant les

églogues de M. de Fontenelle, dont il trouve le style trop recherché et trop ingénieux, paroît néanmoins avoir adopté son système sur l'objet de ce genre d'écrire, et avoir cru qu'il ne devoit s'exercer que sur des sentimens d'amour. Ce qu'il trouve de plus charmant dans les bergers, est « qu'ils aiment toute la journée, presque sûrs « d'être aimés, du moins sûrs de l'être avec déli« catesse : ils aiment dans les plus beaux lieux du « monde. J'aime bien à voir ainsi faire l'amour : je « suis presque aussi heureux que si je le faisois ».

C'est ainsi que nos plus beaux esprits ont oublié le goût primitif de l'églogue. Se rappellant à peine quelques vers des bucoliques de Virgile, qui les ont frappés au collége, ils croient que ce que les modernes ont écrit en ce genre est le vrai modèle, et dédaignent de remonter aux sources. Négligeant même de lire les modernes qui s'en sont médiocrement écartés, tels que Racan et Segrais, ils se contentent de demander que les madrigaux champêtres soient plus simples, et que les bergers fassent l'amour sans métaphysique et sans passion. Le correctif est judicieux; mais est-ce là traiter la matière de l'églogue? Ne doit-on pas exiger que l'amour n'entre dans la pastorale qu'indirectement et en passant, comme dans les églogues de Virgile, et

que de peur d'affadir le lecteur, le langage doucereux de cette passion ne soit pas sans cesse dans la bouche des bergers? Doit-on avoir ainsi oublié le mérite de ces églogues allégoriques, dont Virgile a fourni le modèle? Et pourquoi néglige-t-on d'insister sur l'élégance de la diction, l'harmonie des vers, et leur style poétique et figuré, que ce genre exige? Quel style, quelles images dans les bucoliques de Virgile!

Voilà ce que n'a pas seulement effleuré M. l'abbé Genest, dans ses longues et ennuyeuses dissertations sur la poésie pastorale, où l'on ne trouve rien de solide, rien de suivi, mais des citations sans jugement, et des raisonnemens sans dialectique. Qu'il justifie mal le goût du dialogue pastoral, et la supposition des mœurs simples des bergers! « Ce sont, dit-il, des bergers polis, « et, si l'on veut, savans, qui parlent dans « l'églogue. Le loup et l'agneau, les arbres et « les *pierres* ne parlent-ils pas raisonnablement « dans les fables d'Ésope, de Phèdre et de la « Fontaine? Ne voyons-nous pas tous les jours « sur nos théâtres Cyrus, Alexandre, César et « mille autres personnes qui ne sont plus il y a « tant de siècles? Ils parlent notre langue : ils « sont à Paris, et nous nous transportons avec « eux dans tous les pays du monde. Ainsi, à

« l'égard de nos églogues et de nos idylles, nous « parlons en françois, et non en grec ou en latin; « nous nous transportons en Sicile et en Arca- « die, ou bien nous amenons ces anciens bergers « aux bords de la Seine et de la Loire ». Justifier les dialogues des bergers dans l'églogue par ceux des bêtes dans l'apologue, et leur langage en françois par celui des héros de nos tragédies, n'est-ce pas là un beau raisonnement, et une solide apologie? Il est vrai que M. Remond dit, dans ses *Réflexions sur la poésie*, que les mœurs pastorales de l'églogue sont une chimère; mais ce sont les mœurs pastorales qu'il imagine et adopte, c'est-à-dire, ces mœurs qui sont *toujours des amours, toujours*, et cette galanterie qu'il croit devoir occuper sans cesse les bergers et les bergères. Cependant on n'a jamais révoqué en doute qu'il n'y ait eu en Arcadie et en Sicile des bergers tels que ceux de Théocrite, de Virgile, de Calpurnius, et de Némésianus. Ce sont ces mœurs réelles qu'il faut peindre dans l'églogue moderne, et non des mœurs imaginaires, telles que celles des héros de l'Astrée. Or, pour justifier ces peintures, qu'est-il besoin d'avoir recours aux fictions, autorisées de l'apologue, de l'épopée et du cothurne?

Mais, diront les partisans des églogues de

Cythère, si la galanterie n'est pas le principal objet de la poésie pastorale, ce sera un genre insipide. Je demande si la peinture d'une vie innocente et d'une société entièrement différente de la nôtre, telle qu'étoit l'ancienne société humaine, n'est pas digne de notre attention. Quoi de plus capable d'animer la poésie et de plaire à l'imagination, que les prairies, les vergers, les bois, les fontaines, les ruisseaux, la douce haleine du zéphyre, les fleurs, le chant des oiseaux, les abeilles, les grottes, l'azur des cieux? Les bergers de Virgile parlent souvent de leurs troupeaux, mais sans grossièreté et sans bassesse, et nullement comme nos paysans en pourroient parler aujourd'hui. Loin que les comparaisons rendent leurs discours froids et languissans, et qu'elles gâtent l'églogue, comme l'insinue M. de Fontenelle, c'est au contraire ce qui l'anime et l'embellit. Comme ils sont supposés avoir beaucoup de loisir et de tranquillité d'esprit, ils peuvent s'exercer plus aisément et avec plus de justesse que les autres hommes, à comparer les choses. Mais leurs comparaisons sont toujours champêtres, et c'est ce qui en fait l'agrément. Bornés à ce qui frappe sans cesse leurs yeux, et occupés de la pluie et du beau temps, du cours du soleil et des étoiles, de la fécondité de la

terre, de leurs troupeaux, de la verdure des prés et des bois, ils y rapportent toutes leurs pensées; et c'est ce qui leur fournit une abondance merveilleuse de similitudes, infiniment agréables à l'esprit, qui aime toujours ou à comparer lui-même, ou à jouir des comparaisons qu'on lui offre.

On ne peut guères juger, par toutes nos églogues modernes, du bon goût et de l'élévation du génie de leurs auteurs. Il n'en fut pas de même autrefois par rapport aux pastorales de Virgile. Ce furent ses Eglogues qui firent sa réputation. Elles plurent tellement aux Romains, et sur-tout à Auguste, que cet empereur y ayant découvert le génie vraiment poétique de l'auteur, l'engagea à entreprendre un poëme sur les Géorgiques, et ensuite son divin poëme de l'Enéide. Auguste, dit l'abbé Genest, (et c'est ce qu'il y a de plus sensé dans son ouvrage) ayant trouvé Rome bâtie de brique, la voulut laisser construite de marbre, comme il s'exprima lui-même. Mais s'il l'embellit par la magnificence des ouvrages matériels, il voulut qu'elle empruntât son principal ornement des ouvrages de l'esprit. Il voulut faire régner en Italie tous les beaux arts et toutes les sciences de la Grèce. Comme il aimoit la poésie, à l'exemple de Jules

César, ayant même l'un et l'autre composé des tragédies, toutes les beautés de la poésie grecque parurent à Rome sous son regne. Plaute et Térence y avoient déja fait connoître la comédie. Gallus, Catulle, Ovide, Tibulle, Properce excellèrent dans l'élégie; Horace dans le lyrique et dans la satyre, c'est-à-dire, dans les discours moraux. Varius et Pollion dans la tragédie. Virgile osa entreprendre d'égaler les trois plus grands poètes de la Grèce, et peut-être de les surpasser, savoir, Théocrite, Hésiode et Homère. « Quelle « assemblée (s'écrie l'abbé Genest, en parlant à « l'académie françoise), quel commerce se trou- « voit alors dans le palais d'Auguste! Avouons, « messieurs, que *c'étoit là une belle académie*, « Mécénas, Pollion, Tucca, Varius, Gallus, « Horace, l'empereur même. Et ce qui fait à « notre sujet, nous découvrons le jugement « qu'on fit de l'églogue dans cette assemblée, « par l'immense travail dont Virgile fut chargé, « après ce premier essai de son génie. Ses éIglo- « gues, déclamées ou chantées sur le théâtre, « furent d'abord l'admiration de Rome ». Il ajoute que dans une de ces représentations, Cicéron s'écria, *magnæ spes àltera Romæ*. Mais ce fait est apocryphe, selon tous les critiques. Auguste jugea la poésie et tous les beaux arts propres à

se concilier l'estime et l'amour des peuples, et capables d'adoucir les mœurs, que les guerres civiles avoient rendues farouches. Il s'appliqua principalement à rétablir la culture des terres. Les Bucoliques et les Géorgiques de Virgile furent destinées à faire goûter la vie champêtre, et à réveiller dans les Romains leur ancienne inclination pour l'agriculture. Lorsqu'il fut affermi sur le trône, les peuples, délivrés du fléau de la guerre, se virent dans l'abondance, et les campagnes cessèrent enfin d'être désolées, soit par les levées de soldats, soit par les impositions ruineuses, soit par les ravages des partis contraires.

Tutus bos etenim rura perambulat:
Nutrit rura Ceres, almaque Faustitas.

HORAT.

C'est ainsi que Regnier disoit à Henri IV:

Par-tout le villageois entonnant tes louanges,
Riant, coupe ses bleds; chantant, fait ses vendanges.

Je finis ce discours par la définition de l'églogue, telle que la donne l'abbé Genest. « L'églogue, dit-il, est un poëme composé d'un style « pur, harmonieux et fleuri, où sous le nom de « bergers, et sous des images champêtres, on « peut décrire l'état et les sentimens des person-

« nes les plus élevées, et leur insinuer l'amour des « plaisirs innocens, et les leçons d'une sage et « douce morale ». Cette définition, trop longue, est plutôt une description, qui n'est pas même exacte, puisqu'elle ne fait aucune mention de la simplicité du style, qui est essentielle à l'églogue, *deductum carmen*. Ainsi, pour donner une définition courte et générale, j'aimerois mieux dire, que l'églogue est un ouvrage de poésie qui a pour objet immédiat les mœurs et les occupations des bergers. Cette définition embrasse leurs amours, leurs passe-temps, leurs bois, leurs vergers, leurs troupeaux, les agrémens de leur séjour, leur vie douce, tranquille et oisive : enfin elle n'exclut point les allégories, qui, selon moi, font le principal mérite de l'églogue, comme on le voit par quelques-unes de Virgile.

LES PASTORALES DE VIRGILE.

PUBLII VIRGILII

MARONIS

BUCOLICA.

ECLOGA PRIMA.

TITYRUS, MELIBŒUS.

MELIBŒUS.

TITYRE, tu patulæ recubans sub tegmine fagi,
Sylvestrem tenui musam meditaris avena.
Nos patriæ fines et dulcia linquimus arva;
Nos patriam fugimus; tu, Tityre, lentus in umbra
Formosam resonare doces Amaryllida sylvas.

TITYRUS.

O Melibœe, deus nobis hæc otia fecit.
Namque erit ille mihi semper deus; illius aram
Sæpe tener nostris ab ovilibus imbuet agnus.
Ille meas errare boves, ut cernis, et ipsum
Ludere, quæ vellem, calamo permisit agresti.

MELIBŒUS.

Non equidem invideo; miror magis: undique totis
Usque adeo turbatur agris. En ipse capellas

LES PASTORALES

DE

VIRGILE.

PREMIÈRE ÉGLOGUE.

TITYRE ET MÉLIBÉE.

MÉLIBÉE.

COUCHÉ sous l'épais feuillage de ce hêtre, tu essayes, ô Tityre, un air pastoral sur ton léger chalumeau. Tandis que forcés d'abandonner notre pays, nous fuyons ces agréables campagnes, tranquille à l'ombre, tu apprends aux échos de ces bois à répéter le nom de la belle Amaryllis [1].

TITYRE.

O Mélibée, c'est à un dieu [2] que je dois cette tranquillité. Oui, je regarderai toujours mon bienfaiteur comme un dieu : les tendres agneaux de nos bergeries arroseront souvent ses autels de leur sang. Il veut bien que mon troupeau, comme tu vois, continue d'errer en ces lieux, et il m'a permis de jouer à mon gré toutes sortes d'airs sur mon rustique chalumeau.

MÉLIBÉE.

Je ne porte point envie à ton bonheur : je n'en suis que plus étonné, à la vue de ce trouble affreux qui agite nos campagnes. Tu me vois sur le point d'em-

mener tristement mes chèvres loin d'ici. En voici une que j'ai bien de la peine à conduire : elle vient de mettre bas deux chevreaux, hélas! l'espérance de mon troupeau, qu'elle a laissés sur un rocher, au milieu de cette épaisse coudraie. Si mon esprit n'avoit pas été aveuglé, je me souviens que ce malheur m'a été prédit plus d'une fois par des chênes frappés de la foudre : une funeste corneille, croassant sur un arbre creux, me l'a souvent annoncé. Cependant apprends-moi, Tityre, quel est ce dieu qui t'a été si favorable.

TITYRE.

O Mélibée, j'avois été assez simple jusqu'ici pour me figurer cette ville, qu'on appelle Rome, semblable à celle où nous avons coutume de mener nos agneaux. C'est comme si j'eusse comparé à leurs pères de petits chiens qui viennent de naître, ou des chevreaux à leurs mères. Mais Rome élève autant sa tête au-dessus de toutes les autres villes, que le cyprès surpasse les viornes.

MÉLIBÉE.

Eh! quel puissant motif t'a inspiré le dessein de voir cette grande ville?

TITYRE.

La liberté, qui, quoique tardive, a jeté les yeux sur moi, comme sur un esclave oisif, dont la barbe a blanchi dans la servitude [3]. Elle m'a regardé favorablement, et elle est enfin venue depuis que Galatée m'a quitté, et qu'Amaryllis me tient sous ses lois : car, je te l'avouerai, tandis que j'étois asservi à Galatée, je n'avois ni espérance d'être libre, ni soin de mes intérêts. Quoiqu'il sortît de mes bergeries un grand nombre

Protenus æger ago: hanc etiam vix, Tityre, duco;
Hic inter densas corylos modo namque gemellos,
Spem gregis, ah! silice in nuda connixa reliquit.
Sæpe malum hoc nobis, si mens non læva fuisset,
De cœlo tactas memini prædicere quercus;
Sæpe sinistra cava prædixit ab ilice cornix.
Sed tamen, iste deus qui sit, da, Tityre, nobis.

TITYRUS.

Urbem quam dicunt Romam, Melibœe, putavi
Stultus ego huic nostræ similem, quo sæpe solemus
Pastores ovium teneros depellere fœtus:
Sic canibus catulos similes, sic matribus hædos
Noram; sic parvis componere magna solebam.
Verum hæc tantum alias inter caput extulit urbes,
Quantum lenta solent inter viburna cupressi.

MELIBŒUS.

Et quæ tanta fuit Romam tibi causa videndi?

TITYRUS.

Libertas: quæ, sera, tamen respexit inertem,
Candidior postquam tondenti barba cadebat;
Respexit tamen, et longo post tempore venit,
Postquam nos Amaryllis habet, Galatea reliquit.
Namque, fatebor enim, dum me Galatea tenebat,
Nec spes libertatis erat, nec cura peculi.
Quamvis multa meis exiret victima sæptis,

Pinguis et ingratæ premeretur caseus urbi,
Non umquam gravis ære domum mihi dextra redibat.

MELIBŒUS.

Mirabar quid mœsta deos, Amarylli, vocares:
Cui pendere sua patereris in arbore poma:
Tityrus hinc aberat: ipsæ te, Tityre, pinus,
Ipsi te fontes, ipsa hæc arbusta, vocabant.

TITYRUS.

Quid facerem? neque servitio me exire licebat,
Nec tam præsentes alibi cognoscere divos.
Hic illum vidi juvenem, Melibœe, quotannis
Bis senos cui nostra dies altaria fumant;
Hic mihi responsum primus dedit ille petenti:
Pascite, ut ante, boves, pueri; submittite tauros.

MELIBŒUS.

Fortunate senex! ergo tua rura manebunt!
Et tibi magna satis! quamvis lapis omnia nudus
Limosoque palus obducat pascua junco:
Non insueta graves tentabunt pabula fœtas,
Nec mala vicini pecoris contagia lædent.
Fortunate senex, hic, inter flumina nota
Et fontes sacros, frigus captabis opacum.
Hinc tibi, quæ semper vicino ab limite sæpes,
Hyblæis apibus florem depasta salicti,
Sæpe levi somnum suadebit inire susurro;

de victimes, et que je fisse d'excellens fromages pour l'ingrate Mantoue, ma main n'en revenoit jamais chargée d'argent [4].

MÉLIBÉE.

O Amaryllis [5], j'étois surpris de te voir tristement invoquer les dieux. J'étois en peine de savoir pour qui tu laissois pendre tes fruits à leurs arbres. Tityre étoit absent de ces lieux : ces pins, Tityre, ces fontaines, ces vergers te redemandoient.

TITYRE.

Que faire? Je ne pouvois autrement sortir d'esclavage, ni trouver ailleurs des dieux aussi propices. C'est là, Mélibée, que j'ai vu ce jeune dieu, pour qui tous les mois l'encens fume sur nos autels. A peine lui ai-je adressé ma prière, qu'il m'a répondu : Continuez, mes enfans, de faire paître vos troupeaux, et de labourer vos terres.

MÉLIBÉE.

Heureux vieillard [6], vous conserverez donc vos champs, assez étendus pour vous, quoique le terrein soit pierreux, et que le limon d'un marais couvre votre herbage de joncs. Des pâturages inconnus ne feront point tort à vos brebis pleines, et le mal contagieux d'un troupeau voisin ne nuira point au vôtre. Heureux vieillard, à l'ombre de ces arbres, vous jouirez de la fraîcheur de ces fontaines sacrées, et de ces ruisseaux auxquels vos yeux sont accoutumés. Ici, le doux bruit des abeilles, qui viennent sucer la fleur de cette haie de saules, vous invitera souvent au sommeil. Là, vous entendrez le bucheron, qui émonde les arbres sur cette haute montagne [7], faire retentir les airs de ses chan-

sons. Cependant, vos chers ramiers ne cesseront de roucouler, ni la tourterelle de gémir sur ces grands ormes.

TITYRE.

Aussi les rapides cerfs paîtront dans les plaines de l'air, et les flots laisseront les poissons à sec sur les rivages; le Parthe boira des eaux de la Saône, le Germain des eaux du Tigre [8], changeant l'un et l'autre de climat, avant que l'image de mon bienfaiteur s'efface de mon esprit.

MÉLIBÉE.

Et nous, malheureux exilés, nous irons vivre, les uns dans la brûlante Afrique, les autres dans la Scythie ou dans l'île de Crète, sur les bords de l'impétueux Oaxe; ou parmi les Bretons, peuple séparé du reste de l'univers. Hélas! reverrai-je jamais ma chère patrie, ma chaumière, mon champ, qui étoit pour moi un royaume? Un soldat inhumain va s'emparer de ces campagnes, que j'ai cultivées avec tant de soin : ces moissons seront la proie d'un barbare. Voilà où la discorde a conduit de malheureux citoyens. Voilà ceux pour qui nous avons ensemencé nos terres. Ente maintenant des poiriers, Mélibée, et plante des vignes. Allez, mes chèvres, allez, troupeau jadis heureux. Couché sur le gazon, dans une de ces grottes, je ne vous verrai plus de loin paître sur le penchant de cette montagne couverte de buissons. Je ne chanterai plus, et votre berger ne vous fera plus brouter la fleur du cytise, ni la feuille amère du saule.

TITYRE.

Tu peux cependant passer cette nuit avec moi, sur

Hinc alta sub rupe canet frondator ad auras:
Nec tamen interea raucæ, tua cura, palumbes,
Nec gemere aëria cessabit turtur ab ulmo.

TITYRUS.

Ante leves ergo pascentur in æthere cervi,
Et freta destituent nudos in littore pisces;
Ante, pererratis amborum finibus, exsul
Ant Ararim Parthus bibet, aut Germania Tigrim,
Quam nostro illius labatur pectore vultus.

MELIBŒUS.

At nos hinc alii sitientes ibimus Afros;
Pars Scythiam; et rapidum Cretæ veniemus Oaxem,
Et penitus toto divisos orbe Britannos.
En umquam patrios, longo post tempore, fines,
Pauperis et tuguri congestum cespite culmen
Post aliquot, mea regna videns, mirabor aristas!
Impius hæc tam culta novalia miles habebit!
Barbarus has segetes! En quo discordia cives
Perduxit miseros! En queis consevimus agros!
Insere nunc, Melibœe, piros, pone ordine vites.
Ite meæ, felix quondam pecus, ite, capellæ:
Non ego vos posthac, viridi projectus in antro,
Dumosa pendere procul de rupe videbo;
Carmina nulla canam; non, me pascente, capellæ,
Florentem cytisum et salices carpetis amaras.

TITYRUS.

Hic tamen hanc mecum poteris requiescere noctem,

Fronde super viridi : sunt nobis mitia poma,
Castaneæ molles, et pressi copia lactis :
Et jam summa procul villarum culmina fumant,
Majoresque cadunt altis de montibus umbræ.

un lit de feuillage. J'ai des fruits mûrs, des châtaignes cuites, et du laitage en abondance. Déja la fumée s'élève des toits de ces hameaux éloignés [9] : déja les grandes ombres tombent des hautes montagnes.

REMARQUES

SUR

LA PREMIÈRE ÉGLOGUE.

Octave, après la bataille de Philippes, où, conjointement avec Marc-Antoine, il avoit vaincu Brutus et Cassius, donna pour récompense à ses soldats vétérans toutes les terres situées autour de Crémone et de Mantoue, et, par une injustice criante, il en dépouilla les légitimes possesseurs. Le père de Virgile, dont le petit bien étoit situé près de Mantoue, fut enveloppé dans cette disgrace. Mais comme on avoit alors des égards pour le mérite et les talens, il y eut une exception en sa faveur. Virgile le fils ayant par ses vers mérité les bonnes graces de Pollion, qui commandoit quelques légions dans le pays, celui-ci lui donna une lettre de recommandation pour Mécène, qui étoit à Rome. Il s'y rendit avec son père, et Mécène les présenta l'un et l'autre à Octave, qui voulut bien leur conserver leurs terres. Ce fut pour en témoigner sa reconnoissance que le poète composa cette églogue, étant pour lors âgé de vingt-neuf ans. Il s'y représente lui-même sous le nom de Tityre. Quoique le père de Virgile ne soit pas censé présent, c'est cependant à lui que s'adressent le 47.e vers, qui commence par ces mots *Fortunate senex*, et les vers suivans, jusqu'au 59e. Il est ridicule de supposer, comme le P. Catrou, que Tityre représente le vieux père de Virgile, jouant du chalumeau et chantant ses amours. Dans cette hypothèse, l'amoureux Tityre est un berger à barbe blanche, qui a attendu jusqu'à la fin de ses jours à cesser d'être amoureux de Galatée, pour aimer Amaryllis. Dire, comme ce traducteur, qu'il ne s'agit que d'un amour allégorique, et que *Galatée* est Mantoue, et *Amaryllis* Rome, c'est une explication absurde. Amaryllis, la nouvelle maîtresse de Tityre, fait des vœux pour le retour de ce berger, *qui étoit allé à Rome*, et elle lui conserve ses fruits. Comment Rome seroit-elle cette prétendue amante ? La supposition est

inconcevable. D'ailleurs une ville, représentée comme une maîtresse charmante, rappelle *les beaux yeux de ma cassette* de la comédie de Molière.

[1] *Le nom de la belle Amaryllis.* Aucun des interprètes et des traducteurs n'a jusqu'ici compris que Mélibée commence par témoigner à Tityre combien sa tranquillité l'étonne. Faute d'y faire attention, et de voir qu'il s'agit d'une espèce de reproche, ils ont rendu le commencement de cette églogue d'une manière insipide. Le P. Catrou commence ainsi : *Vous voilà donc, Tityre, etc.*

[2] *O Mélibée, c'est à un dieu, etc.* Il y a dans le titre de *dieu*, que Tityre donne ici à Octave, une flatterie poétique. Le titre de *divus* ne fut donné au triumvir qu'après la dernière défaite de Sext. Pompeius, l'an de Rome 718, sous le consulat de Vipsanius Agrippa et de Cananius Gallus, Octave étant alors âgé de vingt-sept à vingt-huit ans. Or cette églogue n'a été composée que l'an de Rome 713, sous le consulat de P. Servilius, et de Lucius Antonius, frère de Marc-Antoine. Ce fut cette même année 713 que se fit le partage célèbre des terres, tyrannie qui révolta les peuples, et donna lieu à la guerre de Pérouse; parce que les anciens possesseurs eurent recours à Lucius Antonius, pour se venger de cette oppression, et conspirèrent contre les triumvirs.

[3] *Dont la barbe a blanchi dans la servitude.* Il est manifeste que Tityre en cet endroit se compare à un esclave que l'on n'affranchit que sur la fin de ses jours; *candidior postquam, etc.* Sans cela, ce qu'il dit seroit ridicule. Le *peculium*, dont il parle en ce même endroit, confirme cette idée, puisque *peculium* étoit l'argent que les esclaves amassoient. Servius s'avise de rapporter *candidior* à *libertas*. Un autre (c'est Pomponius) dit que *candidior barba* c'est le poil follet, *lanugo*. Virgile avoit alors vingt-neuf ans, et il n'y a plus de poil follet à cet âge.

[4] *Ma main n'en revenoit jamais chargée d'argent.* C'est que sa maîtresse Galatée lui prenoit tout ce qu'il pouvoit gagner.

[5] *O Amaryllis, j'étois surpris, etc.* Des commentateurs, et le dernier traducteur de Virgile (l'abbé de la Landelle de Saint-Remy), à l'exemple du P. Catrou, ne pouvant entendre le fil du dialogue de cette pièce, ont pris la liberté d'altérer le texte, et de substituer *Galatea* au mot *Amarylli*, sans faire réflexion que le manuscrit de Florence, et celui de la bibliothèque du roi, qui sont les plus parfaits, de l'aveu de tout le monde, portent *Amarylli*. En supposant *Galatea* au lieu d'*Amarylli*, les vers suivans deviennent un vrai galimatias. Une amante abandonnée peut-elle avoir les sentimens qui y sont exprimés?

[6] *Heureux vieillard, etc.* Ces vers, qui s'adressent au père de Virgile, ne formoient point d'équivoque dans son temps. On savoit que le jeune poète avoit un père âgé, à qui les champs dont il s'agit appartenoient. On ne pouvoit s'y méprendre, comme on a fait depuis; ce qui a été la source de plusieurs fausses interprétations.

[7] *Le bucheron qui émonde les arbres sur cette haute montagne.* Parce que Servius a avancé qu'il y avoit certains oiseaux toujours perchés sur les arbres, qu'on appeloit *frondatores*, l'abbé de Saint-Remy s'est avisé de traduire ici *frondatores* par les *rossignols*. Dans quel auteur a-t-il vu le *rossignol* appelé *frondator?* Virgile ne se seroit-il pas servi du mot de *luscinia* ou de *philomela*, s'il avoit eu en vue de parler ici des rossignols?

[8] *Le Germain boira des eaux du Tigre.* Sans égard à la syntaxe, le même traducteur rapporte le mot d'*exul* à la Saône et au Tigre, deux fleuves, dont le premier coule dans la Gaule, et le second dans l'Assyrie et la Mésopotamie. Du reste les commentateurs se sont beaucoup tourmentés pour expliquer géographiquement, *aut Ararim Parthus bibet, aut Germania*

Tigrim; comme s'il étoit nécessaire, pour le sens de ces vers, que la Saône fût dans la Germanie, et le Tigre dans la Parthie. L'abbé de Saint-Remy, pour autoriser le contre-sens de sa traduction, dit que les migrations des peuples étoient anciennement fort fréquentes. Mais s'agit-il ici d'une colonie de Parthes qui s'établiroit dans la Gaule, ou d'un essaim de Germains qui se transporteroit dans la Mésopotamie? Non, ce ne sont pas ces sortes de migrations que Virgile regarde ici comme des choses impossibles. Il est question de toute une nation, *Parthus, Germania.* Or il n'est jamais arrivé qu'une nation entière, une nation nombreuse et étendue, telle que les Parthes et les Germains, abandonnât à la fois son pays pour s'établir dans un autre. C'est ainsi que faute d'entendre un auteur, tantôt on prend la liberté de corrompre son texte, tantôt de n'avoir aucun égard à l'arrangement des termes, tantôt de lui substituer des sens ridicules. Ce que je dis ici des traducteurs, doit aussi s'appliquer aux mauvais commentateurs qui les ont guidés.

[9] *Déja la fumée s'élève des toits de ces hameaux éloignés.* La plupart des traducteurs font *fumer les cheminées* de ces hameaux. Mais il n'y avoit pas alors de cheminées en Italie, sur-tout à la campagne, et il y en a encore fort peu aujourd'hui.

ECLOGA II.

ALEXIS.

FORMOSUM pastor Corydon ardebat Alexin,
Delicias domini; nec, quid speraret, habebat.
Tantum inter densas, umbrosa cacumina, fagos
Assidue veniebat; ibi hæc incondita solus
Montibus et sylvis studio jactabat inani:
O crudelis Alexi, nihil mea carmina curas?
Nil nostri miserere? mori me denique coges.
Nunc etiam pecudes umbras et frigora captant;
Nunc virides etiam occultant spineta lacertos;
Thestylis et rapido fessis messoribus æstu
Allia, serpyllumque herbas contundit olentes:
At mecum raucis, tua dum vestigia lustro,
Sole sub ardenti resonant arbusta cicadis.
Nonne fuit satius tristes Amaryllidis iras
Atque superba pati fastidia? Nonne Menalcan?
Quamvis ille niger, quamvis tu candidus esses,
O formose puer, nimium ne crede colori.
Alba ligustra cadunt, vaccinia nigra leguntur.
Despectus tibi sum, nec, qui sim, quæris, Alexi;
Quam dives pecoris nivei, quam lactis abundans.
Mille meæ siculis errant in montibus ágnæ;

II.e ÉGLOGUE.

ALEXIS.

Le berger Corydon aimoit avec ardeur et sans espoir le charmant Alexis, les délices de son maître. Seulement il venoit tous les jours sous des hêtres chargés d'un épais feuillage. Là, son amour solitaire faisoit sans art retentir les montagnes et les bois de ces inutiles plaintes.

O cruel Alexis, tu dédaignes mes chants, et tu n'es point touché de ma peine. A la fin tu seras la cause de ma mort. Voici l'heure que les troupeaux cherchent l'ombre et le frais; que les lésards sont cachés dans les buissons; que Thestylis broie l'ail et le serpolet, pour les moissonneurs accablés de la chaleur dévorante [1]: et moi, attaché à la trace de tes pas, je m'expose aux rayons d'un soleil brûlant, et ma voix se joint au chant des importunes cigales [2], dont ces buissons retentissent. Ne m'eût-il pas été moins dur d'essuyer la triste colère et les superbes dédains d'Amaryllis? N'aurois-je pas mieux fait de m'attacher au jeune Ménalque, quoiqu'il soit brun, et que tu sois blanc? Bel enfant, ne te glorifie point de ta blancheur : on laisse dans les champs les marguerites, pour cueillir les violettes [3].

Alexis, tu me méprises, et tu te mets peu en peine de savoir qui je suis, combien je suis riche en troupeaux, combien ils me fournissent de laitage. Mille brebis, qui m'appartiennent, errent sur les montagnes

de Sicile : l'hiver et l'été, le lait nouveau ne me manque point. Je sais chanter les mêmes airs que chantoit Amphion sur le mont Aracynthe [4], lorsqu'il vouloit rassembler ses troupeaux. Enfin je ne suis point d'une figure si désagréable. Je me suis vu dernièrement dans l'onde, lorsque la mer étoit calme. Si un tel miroir est fidèle, je ne craindrai pas de le disputer à Daphnis, ni de te prendre toi-même pour juge.

Ah! daigne seulement habiter avec moi ces campagnes et loger sous d'humbles toits. Viens armé de javelots poursuivre des cerfs, et la houlette à la main conduire des troupeaux. Tu imiteras comme moi le dieu Pan, en faisant retentir les forêts de tes chansons. Pan a le premier enseigné à joindre ensemble plusieurs chalumeaux avec de la cire : il protège les brebis et les bergers. Tu ne te repentiras point d'avoir approché la flûte de tes lèvres. Que ne faisoit point Amyntas pour apprendre les airs que je sais jouer! J'ai une flûte à sept tuyaux de différente longueur [5], dont autrefois Damétas m'a fait présent. En mourant il me dit : Corydon, tu es le second qui possède cette flûte. Ainsi me parla Damétas : Amyntas l'a follement enviée. De plus, j'ai trouvé au fond d'un périlleux ravin deux petits chevreuils tachetés de blanc, qui épuisent tous les jours le lait de deux brebis. Je les garde pour toi. Il y a déja quelque temps que Thestylis me presse de les lui donner; et elle les aura, puisque tu dédaignes mes présens.

Viens, aimable enfant : les nymphes te présentent des corbeilles remplies de fleurs : une blanche naïade t'offre des violettes pâles [6], des pavots, des narcisses,

Lac mihi non æstate novum, non frigore defit.
Canto, quæ solitus, si quando armenta vocabat,
Amphion Dircæus in actæo Aracyntho.
Nec sum adeo informis : nuper me in littore vidi,
Cum placidum ventis staret mare; non ego Daphnin,
Judice te, metuam, si numquam fallat imago.
O tantum libeat mecum tibi sordida rura
Atque humiles habitare casas, et figere cervos,
Hædorumque gregem viridi compellere hibisco!
Mecum una in sylvis imitabere Pana canendo.
Pan primus calamos cera conjungere plures
Instituit; Pan curat oves oviumque magistros.
Nec te pœniteat calamo trivisse labellum :
Hæc eadem ut sciret, quid non faciebat Amyntas?
Est mihi disparibus septem compacta cicutis
Fistula, Damœtas dono mihi quam dedit olim;
Et dixit moriens : te nunc habet ista secundum :
Dixit Damœtas; invidit stultus Amyntas.
Præterea duo, nec tuta mihi valle reperti,
Capreoli, sparsis etiam nunc pellibus albo,
Bina die siccant ovis ubera; quos tibi servo.
Jam pridem a me illos abducere Thestylis orat;
Et faciet, quoniam sordent tibi munera nostra.
Huc ades, ô formose puer : tibi lilia plenis
Ecce ferunt nymphæ calathis : tibi candida Nais,
Pallentes violas et summa papavera carpens,

Narcissum et florem jungit bene olentis anethi;
Tum, casia atque aliis intexens suavibus herbis,
Mollia luteola pingit vaccinia caltha.
Ipse ego cana legam tenera lanugine mala,
Castaneasque nuces, mea quas Amaryllis amabat.
Addam cerea pruna; honos erit huic quoque pomo:
Et vos, ô lauri, carpam, et te, proxima myrte:
Sic positæ quoniam suaves miscetis odores.
Rusticus es, Corydon, nec munera curat Alexis;
Nec, si muneribus certes, concedat Iolas.
Heu heu quid volui misero mihi! floribus austrum,
Perditus, et liquidis immisi fontibus apros.
Quem fugis, ah demens? habitarunt di quoque silvas,
Dardaniusque Paris. Pallas, quas condidit, arces
Ipsa colat: nobis placeant ante omnia sylvæ.
Torva leæna lupum sequitur, lupus ipse capellam;
Florentem cytisum sequitur lasciva capella;
Te Corydon, o Alexi: trahit sua quemque voluptas.
Aspice, aratra jugo referunt suspensa juvenci,
Et sol crescentes decedens duplicat umbras:
Me tamen urit amor; quis enim modus adsit amori?
Ah! Corydon, Corydon, quæ te dementia cepit!
Semiputata tibi frondosa vitis in ulmo est:
Quin tu aliquid saltem, potius quorum indiget usus,
Viminibus mollique paras detexere junco?
Invenies alium, si te hic fastidit, Alexin.

et des fleurs d'anet, dont l'odeur est délicieuse. Elle te compose un bouquet de romarin, de hyacinthe et de souci. Pour moi, je t'offre des pommes de coin couvertes d'un tendre duvet, et des châtaignes que mon Amaryllis aimoit. J'ajouterai des prunes de couleur de cire, et ce fruit aura aussi l'honneur de t'être destiné. Je vous cueillerai pour le même dessein, laurier et myrte, vous dont les odeurs ainsi mariées exhalent un si doux parfum.

Corydon, tu es grossier. Alexis est peu sensible à tes libéralités champêtres; et si tu voulois le gagner par des présens, Iolas l'emporteroit sur toi. Ah! malheureux que je suis, qu'ai-je dit [7]? J'ai déchaîné un vent de midi sur des fleurs; j'ai fait entrer des sangliers dans les eaux pures d'une claire fontaine.

Cependant quel caprice, ô Alexis, te force à me fuir? Les dieux eux-mêmes, et Pâris, du sang de Troie, ont habité les forêts [8]. Que Pallas s'enferme dans les villes qu'elle a bâties : pour nous, préférons les bois à tout autre séjour. La féroce lionne cherche le loup; le loup, la chèvre; la chèvre, le cytise fleuri: Corydon te cherche, ô Alexis. Chacun est entraîné par son goût. Vois ces bœufs chargés du soc de la charrue, qui retournent à leurs étables; vois le soleil qui finit sa carrière, et qui réunit les ombres qu'il a fait croître. Cependant l'amour continue de me consumer. Est-il un frein pour l'amour?

Ah! Corydon, Corydon, que tu es insensé! Ta vigne, unie à cet ormeau chargé de feuillage, n'est qu'à demi taillée. Que ne prépares-tu au moins quelque utile ouvrage, tissu d'osier, ou d'un jonc flexible! Si cet Alexis te dédaigne, tu en trouveras un autre.

REMARQUES

SUR

LA DEUXIÈME ÉGLOGUE.

Le sujet de cette églogue s'explique assez de lui-même. Il s'agit, suivant les interprètes, d'un jeune esclave de Pollion, que Virgile vouloit avoir; et il paroît par cette pièce que le jeune homme avoit de la répugnance à passer au service du poète. La plupart des traducteurs ont cru embellir leur traduction, en regardant Alexis comme un jeune berger, que Corydon invitoit à venir demeurer avec lui. Mais cette supposition est manifestement contraire au sens de l'auteur, et fait dire à Corydon des choses plates et inutiles. A quoi bon vanteroit-il les agrémens de la campagne à un berger qui les connoîtroit aussi bien que lui, et lui diroit-il de ne point dédaigner la vie pastorale? Pourquoi craindroit-il que les présens champêtres qu'il lui offre ne le rebutassent? Le but de cette églogue est d'engager Pollion à donner au poète un esclave qui lui plaisoit. Il feint qu'il est berger, et sous cette idée champêtre il représente à ce jeune homme la médiocrité de sa condition, en comparaison de celle de l'illustre Romain à qui ce joli esclave appartenoit. Il fait sentir en même temps qu'il sera aussi heureux chez lui que dans la maison d'un grand; que rien ne lui manquera; qu'il y goûtera des plaisirs innocens; qu'il lui apprendra à faire des vers, etc.

A l'égard de la passion qui paroît régner dans cette pièce, je n'ai autre chose à dire après les interprètes, sinon que Virgile a voulu exprimer, dans le goût des églogues de Théocrite, l'envie extrême qu'il avoit qu'on lui donnât le jeune esclave, qui, à ce qu'on dit, s'appeloit Alexandre. *Fabrini*, un des meilleurs commentateurs de Virgile, et qui a écrit son commentaire en italien, dit à ce sujet : *Altri, atteso che il poeta fù di vita e costumi honestissimi, e lontano da ogni brutezza, hanno inteso questo fatto sanamente, e hassi a mio parere a creder così; cioè, che questo fanciullo fusse amato da Virgilio di amor honesto e gentile, si come dicesi che Socrate amò Alcibiade*. Voyez le Banquet de Platon, traduit par le grand Racine, où est le systême de Vénus-Uranie et la distinction des deux amours. Les anciens mettoient une grande différence entre *Cupidon* et l'*Amour*, comme M. Dacier le fait voir dans ses Notes sur les Odes d'Horace.

[1] *Accablés de la chaleur dévorante.* Le mot de *rapidus* doit être ici rapporté à son étymologie, qui est *rapio.* Ainsi *æstus rapidus* signifie *æstus rapax, vorax,* dévorant.

[2] *Au chant des importunes cigales, etc.* Des naturalistes modernes ont dit que le bruit que font les cigales vient de l'agitation de leurs aîles; ce qui n'est point vrai. Il est causé par le mouvement d'une membrane de leur estomac, composé singulièrement. Voyez le 5e. volume de l'*Histoire des insectes,* par M. de Réaumur. Ce bruit est un *chant* pour les poètes. La Fontaine dit : *la cigale ayant chanté tout l'été.*

[3] *On laisse les marguerites pour cueillir les violettes.* Il y a dans le texte, *on laisse le troëne pour cueillir le glaïeul.* Ces fleurs étant peu connues, je leur en ai substitué d'autres, qui forment la même idée.

[4] *Sur le mont Aracynthe.* Le mont Aracynthe est dans la Béotie, près de Thèbes. Virgile l'appelle *actæus,* parce qu'il est sur le bord de la mer : ἀκτὴ, *littus.*

[5] *J'ai une flûte à sept tuyaux de différente longueur.* Chez les anciens cet instrument avoit autant de tuyaux qu'il y a de tons dans la musique. L'orgue en est une imitation, ainsi que la musette. On sent bien qu'il étoit impossible que les poumons pussent fournir du vent à sept tuyaux joints ensemble avec de la cire. Ce devoit donc être une espèce de musette.

[6] *Des violettes pâles.* Il y a des violettes blanches ou pâles. La couleur pâle étant celle de l'amour, dit le P. de la Rue, Corydon offre au jeune Alexis des violettes de cette couleur. *Et tinctus violâ pallor amantium.* Hor. lib. III, od. 10.

[7] *Ah! malheureux que je suis, qu'ai-je dit?* J'ai suivi l'interprétation du P. Abraham, jésuite, qui m'a paru la meilleure, ainsi qu'au P. de la Rue. Cet Iolas est ici représenté comme le rival de Corydon. Son nom, prononcé devant Alexis, rend inutiles toutes les offres du berger, parce que Iolas est bien plus riche. Corydon a donc ruiné lui-même ses espérances : c'est ce que signifient les expressions figurées dont il se sert, *floribus austrum, etc.*

[8] *Pâris, du sang de Troie, etc.* Le poète cite Pâris à cause de sa beauté, qui attira les trois déesses à son tribunal.

ECLOGA III.

MENALCAS, DAMŒTAS, PALÆMON.

MENALCAS.

Dic mihi, Damœta, cujum pecus? an Melibœi?

DAMŒTAS.

Non; verum Ægonis: nuper mihi tradidit Ægon.

MENALCAS.

Infelix ô semper, oves, pecus! ipse Neæram
Dum fovet, ac, ne me sibi præferat illa, veretur,
Hic alienus oves custos bis mulget in hora:
Et succus pecori, et lac subducitur agnis.

DAMŒTAS.

Parcius ista viris tamen objicienda memento.
Novimus et qui te, transversa tuentibus hircis,
Et quo, sed faciles nymphæ risere, sacello.

MENALCAS.

Tum, credo, cum me arbustum videre Myconis
Atque mala vites incidere falce novellas.

DAMŒTAS.

Aut hic ad veteres fagos, cum Daphnidis arcum
Fregisti et calamos: quæ tu, perverse Menalca,
Et, cum vidisti puero donata, dolebas;
Et, si non aliqua nocuisses, mortuus esses.

III.e ÉGLOGUE.

MÉNALQUE, DAMÉTAS, PALÉMON.

MÉNALQUE.

DIS-MOI, Damétas, à qui appartient ce troupeau? Est-ce à Mélibée?

DAMÉTAS.

Non : il appartient à Égon, qui depuis peu me l'a confié.

MÉNALQUE.

O troupeau toujours malheureux! tandis que le jaloux Égon est sans cesse auprès de Néera, dans la crainte qu'elle ne me préfére à lui, il se fie à un mercenaire, qui deux fois par heure traît les brebis, épuise le troupeau, et dérobe le lait aux agneaux.

DAMÉTAS.

Souviens-toi que de pareils reproches doivent se faire avec plus de réserve. Nous savons ce qui t'est arrivé....... quand les boucs te regardèrent de travers, et ce qui se passa dans cet antre consacré aux nymphes, qui eurent l'indulgence d'en rire.

MÉNALQUE.

Ce fut sans doute quand on me vit couper méchamment les arbres et les jeunes vignes de Mycon.

DAMÉTAS.

Et toi, quand près de ces vieux hêtres tu brisas l'arc et les chalumeaux de Daphnis. Jaloux qu'on en eût fait présent à ce jeune berger, tu serois mort, méchant Ménalque, si tu ne lui avois fait quelque mal.

MÉNAIQUE.

Que feront les maîtres, si des frippons tels que toi ont tant d'audace? Ne t'ai-je pas vu, scélérat, dérober un chevreau à Damon? Sa chienne Lycisque aboya. Et lorsque je criai, où va ce voleur? Tityre, rassemble ton troupeau; alors tu te cachas derrière des roseaux.

DAMÉTAS.

Que Damon ne me donnoit-il le chevreau, prix de la victoire que ma flûte avoit remportée sur la sienne? Car si tu l'ignores, ce chevreau étoit à moi : Damon en convenoit lui-même; mais il disoit qu'il n'étoit pas le maître de me le donner.

MÉNALQUE.

Toi, tu l'as vaincu! Ignorant, as-tu seulement jamais eu une flûte à plusieurs tuyaux? N'est-ce pas toi qu'on a souvent entendu dans les carrefours jouer de misérables airs sur un mauvais chalumeau?

DAMÉTAS.

Veux-tu que nous éprouvions qui de nous deux est le plus habile? Je gage cette génisse. Tu ne dois pas la mépriser : elle donne du lait deux fois par jour, et elle nourrit encore deux veaux. Dis ce que tu veux gager de ton côté.

MÉNALQUE.

Je n'oserois rien risquer de mon troupeau. J'ai un père attentif et une marâtre sévère, qui deux fois par jour comptent le troupeau, l'un les brebis, l'autre les chevreaux. Mais puisque tu es assez insensé pour me faire un défi, je vais te proposer un gage, que tu avoueras toi-même être au-dessus du tien. Ce sont deux coupes de bois de hêtre, tournées et recherchées

MENALCAS.

Quid domini faciant, audent cum talia fures?
Non ego te vidi Damonis, pessime, caprum
Excipere insidiis, multum latrante Lycisca?
Et cum clamarem : Quo nunc se proripit ille?
Tityre, coge pecus! tu post carecta latebas.

DAMŒTAS.

An mihi, cantando victus, non redderet ille
Quem mea carminibus meruisset fistula caprum?
Si nescis, meus ille caper fuit; et mihi Damon
Ipse fatebatur, sed reddere posse negabat.

MENALCAS.

Cantando tu illum....? aut umquam tibi fistula cera
Juncta fuit? Non tu in triviis, indocte, solebas
Stridenti miserum stipula disperdere carmen?

DAMŒTAS.

Vis ergo inter nos quid possit uterque vicissim
Experiamur? ego hanc vitulam (ne forte recuses,
Bis venit ad mulctram, binos alit ubere fœtus)
Depono : tu dic mecum quo pignore certes.

MENALCAS.

De grege non ausim quidquam deponere tecum.
Est mihi namque domi pater, est injusta noverca;
Bisque die numerant ambo pecus, alter et hædos.
Verum, id quod multo tute ipse fatebere majus,
Insanire libet quoniam tibi pocula ponam

Fagina cælatum divini opus Alcimedontis;
Lenta quibus torno facili super addita vitis
Diffusos edera vestit pallente corymbos.
In medio duo signa : Conon... et, quis fuit alter?
Descripsit radio totum qui gentibus orbem,
Tempora quæm essor, quæ curvus arator haberet.
Necdum illis labra admovi, sed condita servo.

DAMŒTAS.

Et nobis idem Alcimedon duo pocula fecit,
Et molli circum est ansas amplexus acantho;
Orpheaque in medio posuit, sylvasque sequentes.
Necdum illis labra admovi, sed condita servo.
Si ad vitulam spectas, nihil est quod pocula laudes.

MENALCAS.

Numquam hodie effugies : veniam quocumque vocaris.
Audiat hæc tantum vel qui venit: ecce Palæmon.
Efficiam posthac ne quemquam voce lacessas.

DAMŒTAS.

Quin age, si quid habes; in me mora non erit ulla;
Nec quemquam fugio. Tantum, vicine Palæmon,
Sensibus hæc imis, res est non parva, reponas.

PALÆMON.

Dicite : quando quidem in molli consedimus herba,
Et nunc omnis ager, nunc omnis parturit arbos;

au ciseau par le fameux Alcimédon. Un cep de vigne entrelacé d'un lierre [1], embrasse le contour du vase. Dans le fond d'une de ces coupes est la figure de Conon [2] : quelle est l'autre? C'est celle de cet homme qui, par des lignes tracées, a décrit tout le globe de la terre habité par différentes nations [3], qui a distingué les saisons où il faut labourer les champs et couper la moisson : je ne me suis point encore servi de ces deux vases, que je conserve précieusement.

DAMÉTAS.

J'ai, comme toi, deux coupes de la main du même Alcimédon, ornées de branches d'acanthe parfaitement ciselées, qui embrassent les deux anses. Il a gravé au fond un Orphée, entraînant les arbres par le son mélodieux de sa lyre. Je n'en ai pas non plus fait usage, et je les garde soigneusement. Cependant ces deux coupes ne valent pas la génisse que j'ai proposée.

MÉNALQUE.

Tu ne m'échapperas pas aujourd'hui : j'accepterai toutes les conditions que tu voudras. Que celui qui vient vers nous, quel qu'il soit, écoute nos chants. C'est Palémon. Je vais te faire perdre l'envie de proposer jamais un défi.

DAMÉTAS.

Allons, chante le premier, si tu sais quelque chanson : je ne tarderai pas à te répondre. Je ne récuse personne pour juge. Palémon, il ne s'agit pas de peu de chose; sois attentif à nos chants.

PALÉMON.

Chantez, jeunes bergers, puisque nous sommes assis sur ce tendre gason. Tous les champs se parent de ver-

dure, tous les arbres se renouvellent; les bois se couvrent de feuillage : c'est la riante saison. Commence, Damétas : toi, Ménalque, tu répondras. Vous chanterez tour à tour : les muses aiment cette sorte de chant.

DAMÉTAS.

Muses, je commence par les louanges de Jupiter. Ce dieu remplit l'univers [4]; c'est par lui que nos campagnes sont fertiles. Mes chants ont le bonheur de lui plaire.

MÉNALQUE.

Et moi je suis aimé d'Apollon. J'ai toujours des présens à lui offrir, du laurier et de l'agréable fleur d'hyacinthe.

DAMÉTAS.

La jeune et folâtre Galatée me jette une pomme, et court se cacher parmi les saules. Mais auparavant elle veut être aperçue.

MÉNALQUE.

Mon cher Amyntas vient de lui-même s'offrir à moi. Délie n'est pas maintenant plus connue de mes chiens [5].

DAMÉTAS.

J'ai des présens tout prêts pour mon aimable bergère; car j'ai remarqué un endroit où des ramiers ont fait leur nid.

MÉNALQUE.

J'ai cueilli dans la forêt dix pommes de couleur d'or [6]. C'est tout ce que j'ai pu envoyer à mon ami. Demain je lui en enverrai autant.

DAMÉTAS.

Que de choses touchantes Galatée m'a dites mille fois! Vents, portez-en une partie aux oreilles des dieux.

Nunc frondent sylvæ, nunc formosissimus annus.
Incipe, Damœta; tu deinde sequere, Menalca.
Alternis dicetis; amant alterna Camœnæ.

DAMŒTAS.

Ab Jove principium, musæ; Jovis omnia plena:
Ille colit terras; illi mea carmina curæ.

MENALCAS.

Et me Phœbus amat: Phœbo sua semper apud me
Munera sunt; lauri, et suave rubens hyacinthus.

DAMŒTAS.

Malo me Galatea petit, lasciva puella,
Et fugit ad salices, et se cupit ante videri.

MENALCAS.

At mihi sese offert ultro, meus ignis, Amyntas;
Notior ut jam sit canibus non Delia nostris.

DAMŒTAS.

Parta meæ Veneri sunt munera; namque notavi
Ipse locum aeriæ quo congessere palumbes.

MENALCAS.

Quod potui, puero sylvestri ex arbore lecta
Aurea mala decem misi; cras altera mittam.

DAMŒTAS.

O quoties, et quæ, nobis Galatea locuta est!
Partem aliquam, venti, divum referatis ad aures.

MENALCAS.

Quid prodest quod me ipse animo non spernis, Amynta,
Si, dum tu sectaris apros, ego retia servo?

DAMŒTAS.

Phyllida mitte mihi, meus est natalis, Iola:
Cum faciam vitula pro frugibus, ipse venito.

MENALCAS.

Phyllida amo ante alias; nam me discedere flevit,
Et, longum, formose, vale, vale, inquit, Iola.

DAMŒTAS.

Triste lupus stabulis, maturis frugibus imbres,
Arboribus venti, nobis Amaryllidis iræ.

MENALCAS.

Dulce satis humor, depulsis arbutus hædis.
Lenta salix fœto pecori, mihi solus Amyntas.

DAMŒTAS.

Pollio amat nostram, quamvis est rustica, musam.
Pierides, vitulam lectori pascite vestro.

MENALCAS.

Pollio et ipse facit nova carmina: pascite taurum;
Jam cornu petat, et pedibus qui spargat arenam.

DAMŒTAS.

Qui te, Pollio, amat, veniat, quo te quoque gaudet.
Mella fluant illi, ferat et rubus asper amomum.

MÉNALQUE.

Que me sert, Amyntas, que dans ton ame tu ne me méprises point, si, tandis que tu cours après les sangliers, je garde les toiles?

DAMÉTAS.

Iolas, envoie-moi Phyllis : c'est le jour de ma naissance. Lorsque je sacrifierai une génisse pour obtenir une récolte heureuse, viens toi-même.

MÉNALQUE.

Iolas, j'aime Phyllis plus que toutes les autres bergères; car elle a pleuré à mon départ, et elle m'a dit long-temps : adieu, beau Ménalque, adieu.

DAMÉTAS.

Le loup est funeste aux bergeries, les pluies à la récolte, les vents aux arbres, et à moi la colère d'Amaryllis.

MÉNALQUE.

L'eau est agréable aux champs ensemencés, l'arboisier aux chevreaux sevrés, le saule pliant aux brebis pleines, et à moi le seul Amyntas.

DAMÉTAS.

Pollion aime ma muse, toute rustique qu'elle est. Déesses du Permesse, élevez une génisse pour l'illustre lecteur de mes vers.

MÉNALQUE.

Pollion fait lui-même des vers d'un goût neuf. Muses, élevez-lui un jeune taureau, qui déja menace de la corne, et qui en bondissant fasse voler la poussière.

DAMÉTAS.

Que celui qui t'aime, ô Pollion, puisse arriver où il se réjouit de te voir parvenu! Que le miel coule pour lui! que pour lui le buisson inculte produise l'amome!

MÉNALQUE.

Que celui qui ne hait point Bavius, aime tes vers, ô Mevius [7]! Qu'il s'avise d'ateler des renards et de traire des boucs!

DAMÉTAS.

Jeunes bergères, qui cueillez des fleurs et des fraises, fuyez ces lieux : un serpent est caché sous l'herbe.

MÉNALQUE.

Prenez garde, mes brebis, de vous avancer trop: la rive de ce fleuve n'est pas sûre. Ce bélier même sèche encore sa toison.

DAMÉTAS.

Tityre, éloigne tes chèvres du fleuve. Quand il sera temps, je les laverai toutes moi-même à la fontaine.

MÉNALQUE.

Bergers, renfermez vos brebis. Si la chaleur vient à tarir leur lait, comme il arriva ces jours passés, nous presserons en vain leurs mamelles.

DAMÉTAS.

Que mes taureaux sont maigres au milieu d'un gras pâturage! L'amour fait le même tort au troupeau et au pasteur.

MÉNALQUE.

Ce n'est pas l'amour certainement qui nuit à mes brebis. Cependant elles sont d'une maigreur extrême. Je ne sais quel regard fascine mes tendres agneaux.

DAMÉTAS.

Dis dans quel endroit de la terre l'espace du ciel n'a pas plus de trois coudées d'étendue, et tu seras pour moi un Apollon.

MENALCAS.

Qui Bavium non odit, amet tua carmina, Mævi:
Atque idem jungat vulpes, et mulgeat hircos.

DAMŒTAS.

Qui legitis flores et humi nascentia fraga,
Frigidus, o pueri, fugite hinc, latet anguis in herba.

MENALCAS.

Parcite, oves, nimium procedere: non bene ripæ
Creditur: ipse aries etiam nunc vellera siccat.

DAMŒTAS.

Tityre, pascentes à flumine reice capellas.
Ipse, ubi tempus erit, omnes in fonte lavabo.

MENALCAS.

Cogite oves, pueri: si lac præceperit æstus,
Ut nuper, frustra pressabimus ubera palmis.

DAMŒTAS.

Heu! heu! quam pingui macer est mihi taurus in ervo!
Idem amor exitium pecori, pecorisque magistro.

MENALCAS.

His certe neque amor causa est; vix ossibus hærent:
Nescio quis teneros oculus mihi fascinat agnos.

DAMŒTAS.

Dic quibus in terris, et eris mihi magnus Apollo,
Tres pateat cœli spatium non amplius ulnas.

MENALCAS.

Dic quibus in terris inscripti nomina regum
Nascantur flores; et Phyllida solus habeto.

PALÆMON.

Non nostrum inter vos tantas componere lites:
Et vitula ut dignus, et hic, et quisquis amores
Aut metuet dulces, aut experietur amaros:
Claudite jam rivos, pueri, sat prata biberunt.

MÉNALQUE.

Dis dans quelle contrée naissent des fleurs sur lesquelles sont écrits des noms de rois, et je te cède Phyllis.

PALÉMON.

Il ne me convient pas de juger un si grand différend. Vous méritez le prix l'un et l'autre, aussi bien que quiconque chantera, comme vous, les redoutables douceurs de l'amour, et ses inquiétudes amères. Arrêtez l'eau, jeunes bergers, les prairies sont assez abreuvées [8].

REMARQUES

SUR

LA TROISIÈME ÉGLOGUE.

Cette églogue est un combat de deux bergers qui disputent sur le mérite de leur chant : ils commencent par se quereller; puis ils se mettent à chanter, après avoir proposé un prix pour le vainqueur. Palémon est le juge du combat. Les grammairiens appellent ces sortes de chants alternatifs, vers *amébées*. Lorsqu'un des deux a chanté deux vers, l'autre répond par deux autres vers, dont le sens est analogue à ceux du premier. Quelques interprètes ont cru que cette pièce étoit allégorique, et que c'étoit une satyre contre quelque ennemi du poète. Mais je n'en vois aucune apparence. Les deux bergers se font des reproches trop affreux, pour que Virgile ait voulu être représenté par aucun de ces deux personnages. D'ailleurs on n'y apperçoit de trait satyrique que contre Bavius et Mévius. Les bergers finissent par proposer chacun une énigme, ou un rébus à deviner. On s'est donné la torture pour les expliquer. On a dit que dans la première énigme il s'agissoit du ciel considéré au fond d'un puits : pour le second, on n'y a encore rien entendu. Ceux qui ont paru rencontrer le moins mal, ont dit qu'il s'agissoit de la fleur d'hyacinthe, sur laquelle on voit les premières lettres du nom d'Ajax, fils de Télamon, changé en cette fleur, suivant la fable.

Ovide dit, Métam. x, v. 215:

> Ipse suos gemitus foliis inscripsit, et ai, ai
> Flos habet inscriptum.

Cette métamorphose d'Ajax en hyacinthe n'empêche pas que les poètes n'aient supposé que le jeune Hyacinthe fut aussi changé en cette fleur.

[1] *Un cep de vigne entrelacé d'un lierre*. C'est à mon gré le seul sens qu'on puisse donner au texte. Les traducteurs, copistes du P. de la Rue, supposent ici que *vitis* est la même chose que *vimen hederæ*, ce qui est une interprétation choquante.

[2] *La figure de Conon.* Conon fut un célèbre mathématicien de Samos, qui, pour plaire au roi d'Égypte, Ptolémée Evergète, donna le nom de *chevelure de Bérénice* à une constellation, comme l'on voit dans une pièce de Callimaque, que Catulle a traduite en latin. Il vivoit du temps d'Archimède, dont il étoit ami, et quelques-uns prétendent qu'il fut son maître.

[3] *Quelle est l'autre? C'est celle de....* Le berger ne pouvant dire le nom de l'autre mathématicien, qu'il a oublié, le désigne par sa qualité d'astronome et de géographe. Il est bien singulier de voir la plupart des interprètes et des traducteurs rendre *radius* par *baguette mathématique*. *Radius*, en termes de géométrie, signifie une ligne, un rayon. C'est avec des lignes qu'on trace les cartes astronomiques et géographiques.

[4] *Ce dieu remplit l'univers.* Les anciens donnoient à l'*Æther*, c'est-à-dire à l'air, le nom de Jupiter. Virgile dit dans les Géorgiques, lib. II, v. 325:

> Tum pater omnipotens fœcundis imbribus Æther
> Conjugis in gremium lætæ descendit, et omnes
> Magnus alit magno commixus corpore fœtus.

[5] *Délie n'est pas maintenant plus connue de mes chiens.* Cette Délie étoit une bergère. Il est ridicule de l'entendre de Diane, comme le P. Catrou, qui traduit: *Mes chiens lui font les mêmes caresses qu'à la déesse de nos forêts.* Qui avoit jamais imaginé que les chiens d'un berger courussent dans les bois après Diane pour la caresser?

[6] *Dix pommes de couleur d'or.* Il y a plusieurs fruits de cette couleur *(aurea mala)*, le citron, le coin, etc. J'ai employé l'expression générale du texte.

[7] *Que celui qui ne hait point Bavius, aime tes vers, ô Mévius.* Bavius et Mévius étoient deux mauvais auteurs, contemporains et ennemis de Virgile.

[8] *Arrêtez l'eau.... les prairies sont assez abreuvées.* C'est-à-dire, vous avez assez chanté, les oreilles sont satisfaites. Je n'ai point voulu altérer l'expression figurée, qui s'entend.

ECLOGA IV.

DRUSUS.

Sicelides musæ, paulo majora canamus;
Non omnes arbusta juvant humilesque myricæ.
Si canimus sylvas, sylvæ sint consule dignæ.

Ultima cumæi venit jam caminis ætas;
Magnus ab integro sæclorum nascitur ordo.
Jam redit et virgo, redeunt Saturnia regna:
Jam nova progenies cœlo demittitur alto.
Tu modo nascenti puero, quo ferrea primum
Desinet, ac toto surget gens aurea mundo,
Casta, fave, Lucina: tuus jam regnat Apollo.
Teque adeo, decus hoc ævi, te consule, inibit,
Pollio, et incipient magni procedere menses:
Te duce, si qua manent sceleris vestigia nostri,
Irrita perpetua solvent formidine terras.

Ille deum vitam accipiet, divisque videbit
Permistos heroas, et ipse videbitur illis;
Pacatumque reget patriis virtutibus orbem.

At tibi prima, puer, nullo munuscula cultu,
Errantes ederas passim cum baccare tellus,
Mixtaque ridenti colocasia fundet acantho:

IV.e ÉGLOGUE.

DRUSUS.

Muses de Sicile [1], élevons un peu nos chants. Les buissons et les humbles bruyères ne plaisent pas à tout le monde. Si nous chantons les bois, que ces bois soient dignes d'un consul.

Le dernier âge prédit par la sibylle de Cumes est enfin arrivé [2]. Une nouvelle révolution de siècles commence à éclore. La vierge Astrée revient sur la terre, et le régime de Saturne avec elle. Le ciel nous envoie une nouvelle race de mortels. Chaste Lucine, favorise la naissance d'un enfant qui fera d'abord cesser ce siècle de fer, et goûter le bonheur de l'âge d'or à tous les peuples. Apollon, ton frère, règne aujourd'hui [3]. Et toi, Pollion, tu verras cet événement glorieux arriver, et ces temps mémorables commencer sous ton consulat. Par tes soins, s'il reste encore quelques traces de nos crimes, elles seront effacées; et la terre sera pour jamais délivrée de ses alarmes.

Cet enfant jouira de la vie des dieux; il verra les héros mêlés avec la troupe céleste : ils le verront lui-même parmi eux, et il régira l'univers pacifié par les vertus de son père.

O divin enfant, la terre féconde sans culture te prodiguera bientôt de petits présens. Par-tout elle produira pour toi des branches de lierre, errantes çà et là, du baccar, du colocase et de l'agréable acanthe,

Les chèvres retourneront le soir à leurs étables, les mamelles chargées de lait; et les troupeaux ne craindront plus les redoutables lions. Les fleurs vont éclore autour de ton berceau [4], les serpens mourir, les perfides poisons disparoître, et l'amôme d'Assyrie naître en tous lieux.

Mais quand tu pourras lire les belles actions des héros et les exploits de ton père, et discerner la véritable vertu, les campagnes seront couvertes de moissons jaunissantes, le raisin vermeil sera suspendu aux buissons incultes, et le miel formé par la rosée coulera de l'écorce des chênes.

Cependant il restera quelques traces de l'ancienne méchanceté des humains. Elles les obligeront à s'exposer encore sur des navires aux dangers de l'empire de Thétis, de ceindre les villes de murailles, et de tracer des sillons dans la terre. Il y aura un autre Tiphys [5], et un autre navire d'Argonautes portera une élite de guerriers. Il y aura même encore des combats, et un Achille sera envoyé au siège d'une nouvelle Troie. Mais à peine, ô céleste enfant, auras-tu atteint le milieu de ta carrière, que le nautonnier abandonnera la mer, et que les navires cesseront de trafiquer dans les climats éloignés. Toute terre produira tout. La herse ne s'exercera plus sur le champ labouré, ni la serpe sur la vigne. Le robuste laboureur affranchira ses taureaux du joug de la charrue. La laine n'apprendra plus à se parer de couleurs empruntées: la toison du bélier paissant dans la prairie sera d'un jaune agréable ou d'un pourpre éclatant, et celle de l'agneau d'une écarlate naturelle. Les parques, de concert avec les

Ipsæ lacte domum referent distenta capellæ
Ubera; nec magnos metuent armenta leones:
Ipsa tibi blandos fundent cunabula flores:
Occidet et serpens, et fallax herba voneni
Occidet; assyrium vulgo nascetur amomum.
At simul heroum laudes, et facta parentis
Jam legere, et quæ sit poteris cognoscere virtus;
Molli paulatim flavescet campus arista,
Incultisque rubens pendebit sentibus uva,
Et duræ quercus sudabunt roscida mella.
Pauca tamen suberunt priscæ vestigia fraudis,
Quæ tentare Thetim ratibus, quæ cingere muris
Oppida, quæ jubeant telluri infindere sulcos.
Alter erit tum Tiphys, et altera quæ vehat Argo
Delectos heroas, erunt etiam altera bella,
Atque iterum ad Trojam magnus mittetur Achilles.
Hinc, ubi jam firmata virum te fecerit ætas,
Cedet et ipse mari vector, nec nautica pinus
Mutabit merces; omnis feret omnia tellus:
Non rastros patietur humus, non vinea falcem;
Robustus quoque jam tauris juga solvet arator.
Nec varios discet mentiri lana colores:
Ipse sed in pratis aries jam suave rubenti
Murice, jam croceo mutabit vellera luto;
Sponte sua sandyx pascentes vestiet agnos.
Talia sæcla, suis dixerunt, currite, fusis

Concordes stabili fatorum numine Parcæ.
Aggredere, ô magnos, aderit jam tempus, honores,
Cara deum soboles, magnum Jovis incrementum!
Aspice convexo nutantem pondere mundum,
Terrasque, tractusque maris, cœlumque profundum;
Aspice venturo lætentur ut omnia sæclo.
O mihi tam longæ maneat pars ultima vitæ,
Spiritus, et quantum sat erit tua dicere facta!
Non me carminibus vincet, nec thracius Orpheus,
Nec Linus: huic mater quamvis, atque huic pater adsit;
Orphei, Calliopea; Lino formosus Apollo:
Pan etiam Arcadia si judice certet,
Pan etiam Arcadia dicat se judice victum.
Incipe, parve puer, risu cognoscere matrem;
Matri longa decem tulerunt fastidia menses;
Incipe, parve puer: cui non risere parentes,
Nec deus hunc mensa, dea nec dignata cubili est.

immuables destins, ont dit à leurs légers fuseaux: filez ces siècles heureux.

Cher enfant des dieux, illustre rejetton de Jupiter, prépare-toi à recevoir les plus grands honneurs. Le temps s'approche: vois s'ébranler toute la machine de l'univers, toutes les régions de la terre, toutes les mers et la voûte profonde des cieux. Vois comme toute la nature tressaille de joie à la vue de ce siècle fortuné.

O si mes jours pouvoient être assez nombreux, si je conservois assez de voix dans un âge avancé, pour chanter tes hauts faits, je ne me laisserois vaincre ni par Orphée ni par Linus [6], quoique Orphée ait pour mère Calliope, et Linus le charmant Apollon pour père. Je le disputerois à Pan même au milieu de l'Arcadie, juge de notre combat, et Pan s'avoueroit vaincu.

Aimable enfant, commence à connoître ta mère à son doux sourire [7]. Que de peines tu lui as causées durant dix mois! Celui à qui ses parens n'ont point souri, ne fut jamais admis à la table d'un dieu ni au lit d'une déesse.

REMARQUES

SUR

LA QUATRIÈME ÉGLOGUE.

SUR l'autorité de Servius, cette quatrième églogue a porté jusqu'ici le nom de Pollion, parce qu'on a prétendu que l'enfant dont il s'y agissoit étoit fils de Pollion, nommé Salonin. Bévue grossière, que le P. Catrou et d'autres ont fait appercevoir. Ce Salonin n'étoit que le petit-fils de Pollion, et ne vint au monde que plus de quarante ans après que cette églogue eut paru. On peut ajouter que l'enfant, dont la naissance est célébrée dans cette pièce, n'est ni un fils ni un petit-fils de Pollion, mais nécessairement un fils d'Octave, à cause de ce vers:

Pacatumque reget patriis virtutibus orbem.

Virgile auroit-il osé promettre l'empire du monde au fils de Pollion, qui avoit été jusqu'alors dans le parti de Marc Antoine, et qui ne s'étoit que depuis peu réconcilié avec Octave?

Le P. Catrou ayant trouvé dans Ascensius, ancien commentateur de Virgile, que l'enfant de cette églogue pourroit bien être *Marcellus*, fils de Marcellus et d'Octavie, sœur d'Auguste, que ce prince adopta, a fait beaucoup valoir cette conjecture frivole, et l'a regardée comme une découverte admirable, qu'il a pris la peine d'orner d'une foule de réflexions inutiles. L'abbé de Saint-Remy l'a suivi aveuglément, sans y soupçonner la moindre difficulté. Cependant s'il avoit lu l'article XI du journal de Trévoux (juillet 1702), il auroit vu que l'*horoscope*, pour me servir de l'expression du P. Catrou, pouvoit convenir naturellement à un autre qu'à Marcellus, c'est-à-dire, que cette pièce a été composée à l'occasion de la naissance de Drusus, fils de Tibère Néron et de Livie, qui accoucha de lui dans la maison d'Auguste: car Livie, enceinte de Drusus, avoit épousé ce prince, du consentement de son premier mari. Suétone nous

apprend cette circonstance, qui nous donne la véritable clef du sens de l'églogue.

On trouve à ce sujet, dans le même journal (juill. année 1736), une dissertation de M. Ribaud de Rochefort, que j'ai cru devoir rapporter ici, avec quelques légers changemens dans le style. Elle servira à justifier le sens que j'ai donné à divers endroits de la traduction de cette églogue, et tiendra lieu de plusieurs remarques que j'aurois pu faire. On dit que M. Ribaud a depuis fait imprimer à Clermont-Ferrand une explication plus détaillée de l'églogue, avec une traduction françoise de cette pièce. Elle ne m'est pas tombée entre les mains.

DISSERTATION

SUR

LE SUJET DE LA QUATRIÈME ÉGLOGUE.

Le P. Catrou, dans sa traduction du prince des poètes latins, a intitulé la quatrième églogue, l'*horoscope de Marcellus,* et il n'a point douté que *ce prince charmant* n'ait été le héros dont Virgile *a honoré le berceau.* Je prendrai la liberté de former quelques difficultés contre ce systéme, et je tâcherai d'en rétablir un autre, auquel ce *savant* interprète n'a pas cru qu'on dût s'arrêter.

Le systême du P. Catrou est fondé sur les témoignages de Dion et de Servius. Le premier rapporte, au liv. XLVIII de l'*Histoire romaine,* qu'Octavie, mère de Marcellus, épousa Antoine dans l'année que Pollion étoit consul. Il ajoute *qu'au temps de ce mariage elle portoit dans son sein un enfant qu'elle avoit eu de Marcellus, son mari, qui ne faisoit que de mourir.* Sur quoi le P. Catrou a décidé que cet enfant devoit être Marcellus, parce que Servius, sur le sixième livre de l'Enéide, dit que Marcellus mourut à Baïes, âgé de dix-huit ans, et que Dion ayant placé la mort de ce même Marcellus sous l'année 731 de Rome, à remonter depuis 731 jusqu'à 714, où Octavie épousa Antoine, on trouve ces dix-huit ans.

Commençons par examiner ce passage fondamental de Dion. Cet historien parle des troubles excités à Rome par le peuple, dans les derniers jours de 714. Ce même peuple, dit-il, qui venoit de conduire dans la ville, avec l'appareil du triomphe, César et Antoine à cheval, habillés en triomphateurs, qui avoit exigé d'eux qu'ils vissent les jeux assis dans des chaises curules, qui venoit d'unir à Antoine Octavie, sœur de César et veuve de Marcellus, *alors enceinte;*

ce même peuple fut si changé, que s'assemblant tumultueusement, etc.

Tel est à la lettre ce passage de Dion. On n'y voit point, comme dans le P. Catrou, qu'*Octavie portoit alors dans son sein un enfant qu'elle avoit eu de Marcellus, son mari, qui ne faisoit que de mourir,* mais seulement qu'elle étoit *alors enceinte;* et cette expression, *alors enceinte,* laisse à douter si c'étoit dans le temps de son mariage avec Antoine qu'Octavie se trouvoit enceinte, ou quelque temps après, lorsque le peuple se souleva. Si elle avoit porté dans son sein un *enfant de Marcellus, son mari,* Dion seroit-il le seul qui eût rapporté cette particularité? Les historiens antérieurs, et sur-tout Plutarque, qui a écrit la vie d'Antoine, l'auroient-ils passée sous silence? Cependant Plutarque ne dit rien de semblable, et nous lisons dans cet auteur des circonstances qui détruisent absolument cette prétendue grossesse d'Octavie, lorsqu'elle épousa en secondes noces Marc-Antoine. Car il nous apprend que César et Antoine, après la paix de Brindes, revinrent à Rome, où le mariage d'Antoine avec Octavie fut célébré, en vertu d'un décret du sénat, qui dispensa l'illustre veuve des interstices de dix mois, que les lois romaines imposoient aux veuves avant qu'elles pussent se remarier. Ils eurent ensuite une entrevue à Misène avec Sexte Pompée; et, après avoir conclu un traité de paix avec lui, ils revinrent à Rome. Antoine, quelque temps après, repartit pour l'Orient avec sa nouvelle épouse, qui lui *avoit déja donné une fille,* et il passa l'hiver à Athènes avec elle.

Ce retour d'Antoine en Orient est placé dans l'histoire en 715. Octavie arriva à Athènes avant l'hiver, *ayant déja donné une fille* à Antoine. A peine y avoit-il alors dix mois qu'elle étoit mariée. Comment donc concevoir qu'elle étoit enceinte de Marcellus lorsqu'elle épousa Antoine?

Il est vrai que le P. Catrou, dans ses notes critiques sur

la quatrième églogue, dit qu'on peut conjecturer que Marcellus naquit *au printemps* de 714, et que *cette circonstance, exposée d'une manière allégorique par le poète, paroît conforme à l'histoire.* Mais il se trompe évidemment, Octavie n'ayant épousé Antoine qu'à la fin de 714, après la paix de Brindes, au retour de César et d'Antoine à Rome, dans le temps qu'on découvrit la conspiration de Rufus Salvidienus. Cette époque n'est point douteuse: les témoignages de Velléius, de Plutarque et de Dion y sont formels.

Il faut donc ou rejetter le passage de Dion, ou l'expliquer; et pour l'expliquer assez naturellement, il suffiroit, ce me semble, de dire qu'Octavie, qui avoit épousé Marc-Antoine vers la fin de 714, se trouvoit enceinte peu de jours après son mariage, dans le temps des troubles dont parle Dion. En tout cas, si l'historien a voulu dire que Octavie portoit dans son sein un enfant de son premier mari, il a si peu prétendu que cet enfant fût Marcellus, que continuant de parler de cette révolte du peuple et de l'entrevue de César, d'Antoine et de Pompée, il ajoute que la paix étant faite entre eux, Pompée promit sa fille en mariage à Marcellus, neveu de César.

Ce traité de paix fut conclu au commencement de 715, peu de temps après le mariage d'Octavie. Marcellus étoit donc né auparavant. Mais l'enfant dont Virgile a chanté la naissance, n'a dû naître qu'après la pacification générale de l'empire romain, comme la quatrième églogue de ce poète le détermine. La naissance de Marcellus n'est donc point le sujet de cette pièce.

Le passage de Servius n'est pas plus exact. Ce grammairien dit que Marcellus mourut à Baïes, âgé de dix-huit ans. Cependant, ajoute le P. Catrou, comme Marcellus ne mourut qu'à la fin de 731, il approchoit en mourant de dix-neuf ans. C'est justement l'âge que lui donne le P. Labbe dans sa chronologie.

Je réponds que Marcellus étant cet enfant prétendu qu'Octavie portoit dans son sein, non-seulement il n'auroit point approché de dix-neuf ans lorsqu'il mourut, mais qu'il n'auroit pas eu dix-sept ans accomplis. Le calcul en est aisé. Marcellus, suivant Dion et Velléius Paterculus, mourut dans l'arrière-saison de 731. Dans l'hypothèse que sa mère l'ait mis au monde même immédiatement après son mariage avec Antoine, il n'auroit dû naître que dans les derniers jours de 714. Or remontant l'automne de 731, aux derniers jours de 714, on ne trouve pas dix-sept ans accomplis.

Mais quel fond doit-on faire sur un passage d'un grammairien fautif, lorsqu'on a l'autorité précise d'un auteur contemporain, d'un bel-esprit de la cour d'Auguste? C'est Properce; et voici ce qu'il nous apprend de l'âge de Marcellus mourant, dans une élégie qu'il a faite sur la mort de ce prince.

> Occidit, et misero steterat vigesimus annus.
> Tot bona tam parvo clausit in orbe dies.

« Il est mort; sa vingtième année s'est arrêtée. Le temps a renfermé tant « de vertus dans un cercle si petit. »

Cette objection ayant déja été faite au P. Catrou, il y a répondu en ces termes : « Au regard du vers de Pro« perce, il n'y a rien de plus obscur que sa signification. « Sur quoi fondé prétend-on que *steterat vigesimus annus* « veut dire que Marcellus avoit atteint sa vingtième année? « Au contraire, il est bien plus naturel d'entendre par-là « que sa vingtième année s'étoit arrêtée, et qu'elle n'arri« veroit plus pour lui. Telle est la force du mot *steterat*, « et cette expression convient à une personne qui ap« proche de dix-neuf ans. En tout cas, si Properce a voulu « dire que Marcellus avoit vingt ans, c'est encore beau« coup d'exactitude pour un poète, que de ne s'être trompé « que d'un an; la poésie n'y regarde pas de si près. »

On voit que le P. Catrou, qui ne trouve pas l'expression de Properce assez claire, accorde au moins *qu'elle convient à une personne qui approche de dix-neuf ans.* Mais si Marcellus est mort avant sa dix-huitième année, comment expliquer ces deux vers de Properce conformément à son opinion? On ne dit pas vingt ans pour dix-sept. D'ailleurs, je ne serois point en peine de faire voir que les poètes se piquent d'une exactitude même scrupuleuse, lorsqu'ils fixent un nombre d'années. Disons donc que ce vers marque bien précisément que Marcellus mourut à la fin de sa dix-neuvième année, et au commencement de sa vingtième, qui par conséquent *s'étoit arrétée.* Marcellus étoit donc né vers la fin de 712, et il étoit dans sa troisième année lorsque sa mère se remaria, et que Pompée lui promit sa fille.

Ce n'est donc point sur la naissance de Marcellus que Virgile a écrit la quatrième églogue. Ce n'est point non plus sur la naissance d'un fils de Pollion; car sur ce que les anciens commentateurs ont dit que ce fils s'appeloit *Saloninus*, le P. de la Rue a sensément remarqué que Pollion n'a jamais eu qu'un petit-fils, du nom de *Saloninus*, qui mourut jeune, soixante ans après la composition de cette églogue. Le P. Catrou a observé ensuite, que pour trouver dans l'histoire le héros du poëme, il faut y chercher un enfant dans qui le sang des dieux soit mêlé à celui des héros, et à qui, dès le berceau, on ait pu promettre l'empire de l'univers. Cela paroît par les expressions du poète. Il appelle ici cet enfant, *l'enfant des dieux, l'illustre rejetton de la race de Jupiter;* il lui promet *le gouvernement du monde pacifié.* Virgile étoit trop délicat et trop prudent pour faire un compliment si outré et si indiscret à Pollion. Il faut donc reconnoître qu'il s'agit ici d'un enfant du premier ordre. Et quoique le P. Catrou ait cru le trouver en la personne de Marcel-

lus, il n'a pas laissé de convenir que Drusus pourroit être aussi cet enfant, si la chronologie, selon lui, n'y étoit pas contraire. Il est certain, dit-il, que Drusus ne vint pas au monde sous le consulat de Pollion. Dion le fait naître l'an 716 de Rome, près de deux ans après que Pollion eut été consul. Sur cela toute la chronologie est d'accord, et Velléius Paterculus n'est point d'un sentiment contraire.

Mon dessein n'est point de contester que Drusus ne naquit point sous le consulat de Pollion. Je conviendrai encore que l'histoire ne le fait naître qu'en 716 *. Mais j'espère aussi montrer, dès les premiers vers de l'églogue, qu'elle a dû être composée en 716. Ainsi c'est un nouveau motif pour assurer à Drusus ce que le P. Catrou lui a refusé.

Il a plu aux anciens grammairiens d'intituler cette pièce, *Pollion*. Ce titre n'est fondé que sur la prévention où ils étoient, que Virgile l'avoit adressée à Pollion, consul.

Si canimus sylvas, sylvæ sint consule dignæ.

« Si nous chantons les forêts, rendons les forêts dignes d'un consul. »

Préjugé à part, où est la preuve que ce consul soit Pollion? Certainement ce vers ne le détermine point. Voyons la suite.

Ultima Cumæi venit jam carminis ætas.

« Voici l'entier accomplissement des prédictions de la sibylle de Cumes. »

A quel propos Virgile amène-t-il ici les prédictions de la sibylle de Cumes? Ces vers mystérieux de la sibylle étoient-ils à la connoissance de tout le monde? Virgile avoit-il eu communication de ces livres sacrés? Le collége

* Suétone, dans la vie de Tibère, no. 4, dit que le père de Tibère vint à Rome avec Marc-Antoine, après la paix de Brindes, et qu'il céda à César sa femme Livie *alors enceinte*. Suivant ce passage, Drusus étoit né en 715. Mais c'est une faute dans Suétone : Velleius Paterculus, auteur presque contemporain et fort exact dans les dates, nous apprend que Tibère Néron, qui étoit du nombre des proscrits, ne fut rendu à la république qu'après le traité de Pouzzoï, en 715.

des pontifes n'en étoit-il pas dépositaire? Expliquons donc ceci relativement à l'histoire.

Dion, liv. XLVIII, dit qu'au commencement de l'année 716, il arriva plusieurs prodiges à Rome, dont le peuple fut fort alarmé; qu'à cette occasion, *on consulta les livres des sibylles*, et que les pontifes ayant persuadé au peuple que Cybèle étoit en courroux, on fit une cérémonie pour la fléchir; que néanmoins les Romains ne furent bien rassurés, que lorsqu'ils virent naître quatre palmiers dans la place publique, devant le temple de la déesse. Dans ce même temps, ajoute l'historien, César épousa Livie.

Les vers des sibylles furent donc consultés en 716, et Virgile rend compte des prédictions de la sibylle de Cumes sur la foi des pontifes.

> Jam redit et Virgo, redeunt Saturnia regna.
> « Astrée est enfin de retour, le regne de Saturne va recommencer. »

Ce vers ne convient qu'à un temps où les troubles de la république étoient entièrement pacifiés, au commencement de 716; car en 715 on eut encore la guerre contre les Parthins et les Illyriens.

> Jam nova progenies cœlo demittitur alto.
> Tu modo nascenti puero, quo ferrea primum
> Desinet, et toto surget gens aurea mundo *,
> Casta fave Lucina : tuus jam regnat Apollo.

Quelle est cette nouvelle race d'hommes dont le ciel fait présent à la terre? Quel est cet illustre enfant dont la naissance fait régner la paix, et quel est le motif du compliment que Virgile fait ici à Auguste sous le nom d'Apollon? L'intelligence de ces vers dépend de la suite de mon explication : le lecteur n'aura pas de peine à les appliquer.

* Il y a dans ce vers, *et toto surget gens aurea mundo*, un sens délicat; car il signifie également que cet enfant ramenera l'âge d'or et qu'il donnera à l'univers une postérité précieuse.

Teque adeo decus hoc ævi, te consule, inibit,
Pollio, et incipient magni procedere menses.
Te duce, si qua manent sceleris vestigia nostri,
Irrita perpetuâ solvent formidine terras.

« Ce sera aussi sous votre consulat, illustre Pollion, que ce nouvel âge, que « ces jours heureux commenceront. S'il reste quelques vestiges de notre crime, « vos exploits les effaceront, et acheveront de dissiper nos alarmes. »

Ce sont ces vers qui ont fait penser que le consul dont Virgile a parlé, étoit Pollion. D'où l'on a conclu que pour expliquer cette églogue, il falloit chercher un événement arrivé sous son consulat. Mais qu'on les prenne dans leur sens naturel, et on verra que l'explication seroit fausse. 1°. Le poète ne dit pas que le consulat de Pollion soit le terme de l'entier accomplissement du bonheur de la république, *ultima ætas;* il dit seulement que ce bonheur commencera, *inibit,* Pollion étant encore consul. Et il est vrai aussi que le bonheur des Romains prit naissance par la paix de Brindes, sous le consulat de Pollion. 2°. *Te duce, etc.* Les interprètes se sont mal tirés de ces deux vers. N'est-il pas visible que Virgile fait allusion à l'expédition que Pollion fit en 715 contre les Parthins, peuple d'Illyrie, attachés au parti de Brutus et de Cassius * ?

Cet attachement au parti de deux Romains, auteurs du meurtre de César, est justement appelé par le poète, un reste du crime des Romains. Or, si Virgile avoit publié cette églogue en 714, comment auroit-il pu faire un compliment à Pollion sur son expédition d'Illyrie, pour laquelle il ne fut nommé qu'après la paix de Pouzzol, en 716? Il est donc naturel de concevoir que Virgile, pour faire sa cour à un illustre Romain nouvellement couvert de lauriers, veut insinuer que le commencement du siècle

* Consecuta est pax Puteolana, statimque in Parthinos, Illyricam gentem, et Bruti olim Cassique studiosissimam auspiciis M. Antonii, expeditionem duxit. Le P. de la Rue.

heureux a été marqué dans les livres des sibylles sous son consulat, et que son expédition y a été prédite.

Quel est donc ce consul dont Virgile a dit :

> Si canimus sylvas, sylvæ sint consule dignæ.

Bien des choses me porteroient à croire que c'est quelque favori d'Auguste, et peut-être Auguste lui-même *. Les magistratures s'exerçoient dès-lors à Rome sous son autorité et sous ses auspices. Il étoit le seul, il est vrai, et le perpétuel consul. Au surplus, le sens des premiers vers de cette églogue conduit absolument à la naissance de Drusus. Le bonheur de la république avoit commencé sous le consulat de Pollion, en 714. La paix générale, l'expédition de Ventidius contre les Parthes, et de Pollion en Illyrie, arrivées en 715, le rendoient plus assuré ; et enfin le mariage d'Auguste et la naissance de Drusus, en 716, y mettoient le comble. C'étoit ce dernier âge marqué par la sibylle, *ultima ætas*.

Ille deum vitam accipiet. Il tiendra la vie des dieux, ou il vivra de la vie des dieux. Il faut remarquer que Virgile a affecté d'imiter le style enveloppé des prophéties. On en va voir la raison.

> Pacatumque reget patriis virtutibus orbem.
> « Il gouvernera avec les vertus de son père l'univers pacifié. »

« Non, dit le P. Catrou sur ce vers, il n'étoit pas pos-« sible alors de parler ainsi d'un autre enfant que de Mar-« cellus, et de *Marcellus déja adopté par César*. »

Outre toutes les difficultés où l'on s'engage en prenant Marcellus pour le héros de ce poëme, on se jette encore dans la nécessité de supposer qu'Auguste adopta Marcellus naissant. Si l'on fait voir que Marcellus ne fut adopté par Auguste que lorsqu'il épousa Julie, on détruit tout d'un coup cette explication. Or c'est Plutarque, sur la fin

* Auguste avoit déja exercé son premier consulat.

de la vie d'Antoine, qui nous apprend qu'Auguste *fit tout-à-la-fois Marcellus son gendre et son fils* *. Le vers en question ne sauroit s'entendre de Marcellus.

Mais en l'appliquant à Drusus, on trouvera 1°. que cette pacification de l'univers convient au temps de sa naissance, en 716, la paix générale et les expéditions, tant en Illyrie que contre les Parthes, ayant été faites dès l'année précédente. 2°. *Avec les vertus de son père.* Cela pouvoit se dire du père de Drusus, qui avoit été questeur de Jule César, et son amiral à la guerre d'Alexandrie, où il eut beaucoup de part dans la victoire, comme nous le lisons dans Suétone, et qui avoit fait une infinité de belles actions. Ce n'est pas tout, et il y a dans ce vers un sens caché qu'il faut développer.

Il ne faut pas oublier, dit M. Dacier, sur l'ode *Qualem ministrum* du IV.e livre d'Horace, et sur ces vers,

Quid Augusti Paternus
In pueros animus Nerones.

qu'on disoit publiquement à Rome, qu'Auguste avoit eu quelque habitude avec Livie, pendant qu'elle étoit avec son premier mari, *et que Drusus étoit né de ce commerce:* et que sur cette naissance de Drusus, trois mois après qu'Auguste eut épousé Livie, on fit ce proverbe à Rome: *Les gens heureux ont des enfans trois mois après leur mariage* **.

M. Dacier a tiré ceci de Dion, livre XXXVIII, qui dit encore que César, doutant qu'il lui fût permis d'épouser Livie enceinte, proposa la question aux pontifes, qui lui

* *Hunc quidem generum simul et filium sibi fecit Augustus.* Léon Arétin, interprétant l'endroit du sixième livre de l'Énéide, où, en parlant de Marcellus, Virgile dit *que les destins ne feroient que le montrer à l'univers,* ajoute, *non parce qu'il mourut jeune, mais parce qu'il mourut peu de temps après son adoption.* Il ne fut en spectacle à l'univers que du moment qu'il devint gendre et fils d'Auguste.

** Voyez l'histoire des oracles de M. de Fontenelle.

firent cette réponse ambiguë : Que si on doutoit du véritable père de l'enfant, il falloit différer le mariage ; mais que comme il n'y avoit pas lieu d'en douter, rien n'empêchoit qu'il ne se fît sans délai. On voit donc l'adresse de Virgile, dont Horace n'a été que l'imitateur.

> At tibi prima, puer, nullo munuscula cultu,
> Errantes hederas passim cum baccare Tellus, etc.

Je fais ici trois observations : 1°. la terre fait un présent de lierre et de baccar à cet enfant naissant, parce que ces plantes chez les poètes sont des préservatifs contre l'envie et les discours malins. 2°. *Nullo cultu*. Nous avons remarqué dans un passage de Dion, que dans le temps du mariage d'Auguste avec Livie, on vit naître quatre palmiers, comme d'eux-mêmes, dans la place publique, devant le temple de Cybèle, déesse de la terre. 3°. Drusus naquit au printemps de 716, puisque le mariage de sa mère se fit au commencement de l'année, et qu'elle étoit grosse de six mois.

> At simul heroum laudes et facta parentis
> Jam legere, etc.

Ces exploits de son père, *facta parentis*, concernent en apparence les exploits de Tibère Néron, mais au vrai ceux d'Auguste. Pour appliquer ces vers à Marcellus, il a encore fallu avoir recours à la prétendue adoption de Marcellus naissant ; ce qui est contredit par Plutarque.

> Alter erit tum Tiphys, etc.

C'est à la pénétration du P. Catrou qu'on doit la découverte de cette allusion à la guerre contre Sexte Pompée. Mais si Virgile avoit publié son églogue dans le temps de la paix de Pouzzol, auroit-il pu annoncer une guerre qui ne se fit que deux ans après? C'est ce qu'on auroit peine à concevoir. Il paroît au contraire qu'il a fait cette pièce dans un temps où Auguste n'avoit pas à la vérité entièrement rompu avec Sexte Pompée, mais où les préparatifs

qu'il faisoit découvroient assez ses desseins. Or ce fut dès l'hiver de 715 qu'Agrippa, *qui est cet autre Tiphys*, ayant le commandement de la flotte d'Auguste, exerçoit continuellement les troupes à la manœuvre, comme Suétone le rapporte dans la vie d'Auguste, n°. 16 ; et Velléius Paterculus, liv. II, qui dit que ce fut avec cette flotte que César, après avoir épousé Livie, fit la guerre à Pompée et à la Sicile.

Hac classe Cæsar, cum prius, despondente ei Nerone, cui ante nupta fuerat, Liviam, auspicatis reipublicæ ominibus, duxisset eam uxorem, Pompeio Siciliæque bellum intulit.

Cara deûm soboles, magnum Jovis incrementum.

La famille de Jules appartenoit à Jupiter par Énée. Il faut remarquer l'énergie du mot *incrementum*, qui est propre à laisser entrevoir la pensée de Virgile, sans la rendre trop sensible.

Incipe, parve puer; cui non risere parentes,
Nec deus hunc mensa, dea nec dignata cubili est.

Le mot *parentes* découvre encore l'intention du poète. Les deux derniers vers conviennent fort bien à Drusus, qui devoit être assis à la table d'Auguste, et qui ne pouvoit être destiné qu'à une déesse. Aussi il épousa Antonia, seconde fille de Marc-Antoine, aussi sage que belle, dit Plutarque.

SUITES DES REMARQUES

SUR

LA QUATRIÈME ÉGLOGUE.

[1] *Muses de Sicile, etc.* Virgile invoque les Muses de Sicile par rapport à Théocrite, poète sicilien, auteur du chant pastoral. C'est dans le même sens que Virgile, églogue VI, appelle ce chant *syracusien*, et que dans la X.e il invoque *Aréthuse*, fontaine de Sicile.

[2] *Le dernier âge prédit par la sibylle de Cumes, est enfin arrivé.* Il semble que cette sibylle eût prédit qu'après les quatre âges, il en viendroit un cinquième (*dernier* par rapport aux précédens) qui ressembleroit au premier : en sorte que ce seroit une nouvelle révolution de siècles. *Magnus ab integro sæclorum nascitur ordo.* Les astres devoient revenir dans la même situation où ils étoient au commencement du monde, et les mêmes événemens arriver. Ainsi, après ce long période, Astrée devoit aussi revenir sur la terre, et les dieux habiter avec les hommes.

[3] *Apollon, ton frère, règne aujourd'hui*; c'est-à-dire, Octave César, qui se plaisoit à représenter ce dieu dans des festins particuliers, ainsi qu'on lit dans Suétone. Comme le règne de ce prince fut le règne des lettres, on peut encore l'entendre dans ce sens. *Apollon règne aujourd'hui*, c'est-à-dire, c'est le règne des sciences et des beaux arts.

[4] *Les fleurs vont éclore, etc.* Il y a dans le texte *le lierre et le baccar, le colocase mêlé avec l'acanthe.* Ce qu'il y a peut-être de mystérieux dans le choix de ces herbes et de ces fleurs étant inconnu, m'a paru ne pas mériter la peine d'être exprimé.

[5] *Un autre Tiphys, etc.* Tiphys étoit le pilote du vaisseau

des Argonautes, le plus grand vaisseau, dit-on, qui eût été construit jusqu'alors, et destiné à l'expédition de la Colchide.

[6] *Ni par Linus, etc.* Linus, selon la fable, fils d'Apollon et de la muse Terpsicore, étoit un berger, excellent musicien, qui enseigna son art à Orphée et à Hercule. On ajoute que Hercule, irrité de ce qu'il se moquoit de son chant, lui cassa la tête fort brutalement avec sa lyre.

[7] *Commence à connoître ta mère à son doux sourire.* Bien des interprètes et des traducteurs prétendent que ce vers, *incipe, parve puer, risu cognoscere matrem*, doit s'entendre du ris de l'enfant, et non de celui de la mère; mais selon cette interprétation, comment peut-on entendre raisonnablement ce qui suit, *cui non risere parentes, etc?* Il s'agit donc du ris des parens, et sur-tout de la mère, et non de celui de l'enfant. Pour faire quadrer ces derniers mots avec ce qui précède, ils s'avisent de lire, *qui non risere parentes*, et ils disent que *parentes* est pour *ad parentes*, ou que *parentes* est au vocatif. Une pareille explication n'est pas supportable.

ECLOGA V.

DAPHNIS, MENALCAS, MOPSUS.

MENALCAS.

Cur non, Mopse, boni quoniam convenimus ambo,
Tu calamos inflare leves, ego dicere versus,
Hic corylis mixtas inter considimus ulmos?

MOPSUS.

Tu major, tibi me est æquum parere, Menalca;
Sive sub incertas zephyris mutantibus umbras,
Sive antro potius succedimus: aspice ut antrum
Sylvestris raris sparsit labrusca racemis.

MENALCAS.

Montibus in nostris solus tibi certet Amyntas.

MOPSUS.

Quid, si idem certet Phœbum superare canendo?

MENALCAS.

Incipe, Mopse, prior; si quos aut Phyllidis ignes,
Aut Alconis habes laudes, aut jurgia Codri:
Incipe; pascentes servabit Tityrus hædos.

MOPSUS.

Immo hæc, in viridi nuper quæ cortice fagi

V.e ÉGLOGUE.

DAPHNIS, MÉNALQUE, MOPSUS.

MÉNALQUE.

Pourquoi, Mopsus, puisque nous nous rencontrons ici, toi qui sais emboucher le léger chalumeau, et moi chanter des vers, ne nous asseyons-nous pas au milieu de ces ormes et de ces coudriers?

MOPSUS.

Tu es plus âgé que moi [1], Ménalque, il est juste que je t'obéisse: soit que nous nous reposions sous ces arbres, dont l'ombre incertaine varie au gré des zéphirs, soit que nous nous retirions plutôt dans cette grotte. Vois comme elle est tapissée de cette vigne sauvage, chargée de quelques grappes de raisins.

MÉNALQUE.

Le seul Amyntas, sur nos montagnes, voudroit te le disputer pour le chant.

MOPSUS.

Ne voudroit-il pas le disputer à Apollon même?

MÉNALQUE.

Commence, Mopsus. Si tu sais des chansons, ou sur les amours de Phyllis, ou à la gloire d'Alcon, ou sur la querelle de Codrus [2], commence. Pendant ce temps-là Tityre gardera nos chevreaux paissans dans la prairie.

MOPSUS.

Je vais plutôt essayer de chanter ces vers, que je

gravai l'autre jour sur la verte écorce d'un hêtre : je chantois et j'écrivois tour à tour. Tu diras après cela au berger Amyntas de me disputer la gloire du chant.

MÉNALQUE.

Autant que le saule pliant cède au pâle olivier, et au rosier l'humble lavande, autant je crois qu'Amyntas cède à Mopsus.

MOPSUS.

C'en est assez, jeune berger : nous voici dans la grotte.

Les nymphes pleuroient la funeste mort de Daphnis. Bois et ruisseaux, vous fûtes témoins de leur vive douleur, lorsqu'une mère désolée, embrassant le triste corps de son fils, reprocha aux astres et aux dieux leur barbare cruauté. O Daphnis, dans ces jours consacrés à la tristesse, aucun berger ne mena ses troupeaux se désaltérer dans l'eau fraîche des fontaines : ils ne goûtèrent ni de l'eau des fleuves [3], ni de l'herbe des prairies. Ces rochers et ces bois nous disent, que les lions même d'Afrique ont gémi de ta malheureuse destinée. Daphnis nous apprit à atteler des tigres d'Arménie au char de Bacchus, à célébrer des danses en son honneur, et à orner de pampre nos houlettes. Comme la vigne pare les arbres, et les raisins la vigne; comme les taureaux sont l'honneur d'un troupeau, et les moissons l'ornement des fertiles campagnes; de même, ô Daphnis, tu fus la gloire de nos bergeries. Depuis que les destins t'ont enlevé, Palès même et Apollon ont abandonné ces hameaux [4]. Nos champs, que l'on voyoit autrefois couverts des plus belles moissons, portent aujourd'hui de l'ivraie et toute sorte

Carmina descripsi, et modulans alterna notavi,
Experiar : tu deinde jubeto certet Amyntas.

MENALCAS.

Lenta salix quantum pallenti cedit olivæ,
Puniceis humilis quantum saliunca rosetis;
Judicio nostro tantum tibi cedit Amyntas.

MOPSUS.

Sed tu desine plura, puer; successimus antro.
Exstinctum nymphæ crudeli funere Daphnin
Flebant : vos, coryli, testes, et flumina, nymphis,
Cum complexa sui corpus miserabile nati,
Atque deos atque astra vocat crudelia mater.
Non ulli pastos illis egere diebus
Frigida, Daphni, boves ad flumina; nulla neque amnem
Libavit quadrupes, nec graminis attigit herbam.
Daphni, tuum Pœnos etiam ingemuisse leones
Interitum, montesque feri sylvæque loquuntur.
Daphnis et Armenias curru subjungere tigres
Instituit, Daphnis thyasos inducere Baccho,
Et foliis lentas intexere mollibus hastas.
Vitis ut arboribus decori est, ut vitibus uvæ,
Ut gregibus tauri, segetes, ut pinguibus arvis,
Tu decus omne tuis. Postquam te fata tulerunt,
Ipsa Pales agros, atque ipse reliquit Apollo :
Grandia sæpe quibus mandavimus hordea sulcis,
Infelix lolium, et steriles dominantur avenæ;
Pro molli viola, pro purpureo narcisso,

Carduus, et spinis surgit paliurus acutis,
  Spargite humum foliis, inducite fontibus umbras,
Pastores; mandat fieri sibi talia Daphnis.
Et tumulum facite, et tumulo superaddite carmen:
Daphnis ego in sylvis hinc usque ad sidera notus,
Formosi pecoris custos, formosior ipse.

MENALCAS.

Tale tuum carmen nobis, divine poeta,
Quale sopor fessis in gramine, quale per æstum
Dulcis aquæ saliente sitim restinguere rivo:
Nec calamis solum æquiparas, sed voce, magistrum;
Fortunate puer, tu nunc eris alter ab illo.
Nos tamen hæc quocumque modo tibi nostra vicissim
Dicemus, Daphninque tuum tollemus ad astra:
Daphnin ad astra feremus: amavit nos quoque Daphnis.

MOPSUS.

An quicquam nobis tali sit munere majus?
Et puer ipse fuit cantari dignus; et ista
Jam pridem Stimicon laudavit carmina nobis.

MENALCAS.

  Candidus insuetum miratur limen olympi,
Sub pedibusque videt nubes et sidera Daphnis.
Ergo alacris sylvas, et cætera rura voluptas,
Panaque pastoresque tenet, dryadasque puellas:
Nec lupus insidias pecori, nec retia cervis
Ulla dolum meditantur; amat bonus otia Daphnis.

d'herbes stériles. Les ronces et les chardons ont pris la place des douces violettes et des beaux narcisses. Bergers, couvrez la terre de feuillages, formez des berceaux au-dessus des fontaines : Daphnis veut qu'on lui rende ces honneurs. Élevez-lui un tombeau, et gravez-y ces vers : « Je suis ce Daphnis connu dans les « forêts et jusques dans les cieux, berger d'un beau « troupeau, moins beau que lui ».

MÉNALQUE.

Divin poète, tes chants sont pour ceux qui les entendent, ce que le sommeil sur un tendre gazon est aux membres fatigués, et ce qu'au milieu des ardeurs de l'été, une eau vive est pour ceux que tourmente la soif. Tu joues du chalumeau et tu chantes comme celui qui t'en a donné des leçons : heureux berger, tu tiendras après lui le premier rang. Cependant je vais joindre ma foible voix à la tienne : je vais élever ton cher Daphnis jusqu'aux astres; car Daphnis nous a aussi aimés.

MOPSUS.

Quel plus grand plaisir pourrois-tu me faire ? Daphnis est bien digne d'être l'objet de tes chants. Il y a longtemps que Stimicon m'a vanté des vers que tu as faits sur ce sujet.

MÉNALQUE.

Daphnis admire l'éclat de l'olympe, son nouveau séjour. Il voit sous ses pieds les nuages et les astres. Aussi nos campagnes et nos forêts se réjouissent de son bonheur. Pan, les jeunes dryades et tous les bergers prennent part à sa gloire. Les loups ne cherchent plus à surprendre les troupeaux, et les cerfs ne

redoutent plus les pièges des chasseurs. Le bienfaisant Daphnis aime la paix. Les montagnes incultes tressaillent de joie. Les rochers mêmes et les buissons retentissent de cet oracle : « C'est un dieu, Ménal- » que; oui, le berger que tu chantes est un dieu ». O Daphnis, sois propice aux bergers. Voici quatre autels, deux en ton honneur, et deux en l'honneur de Phébus. Tous les ans je t'offrirai deux coupes pleines de lait nouveau, et deux autres remplies du jus de l'olive. Nos repas seront égayés par l'abondance de la liqueur de Bacchus, et je prodiguerai le vin de Chio [5], nouveau nectar, près du feu, si c'est en hiver; à l'ombre des bois, si c'est en été. Je ferai chanter Égon et Damétas, et Alphésibée imitera la danse des satyres. Tels sont les honneurs, ô Daphnis, que nous te rendrons; soit à la fête des nymphes, soit lorsque nous promenerons les victimes dans les champs [6]. Tant que le sanglier aimera le sommet des montagnes, que le poisson se plaira dans les rivières, que l'abeille se nourrira de thym et la cigale de rosée, ton nom vivra dans nos hameaux. Les laboureurs t'adresseront leurs vœux tous les ans, comme à Cérès et à Bacchus, et ils seront obligés d'y être fidèles [7].

MOPSUS.

Par quel présent pourrai-je reconnoître le plaisir que tes vers viennent de me faire? Je les préfère au souffle naissant d'un vent de midi, au bruit des flots qui battent le rivage, et au murmure d'un ruisseau qui roule ses eaux sur un lit de cailloux.

MÉNALQUE.

C'est à moi à te prévenir. Reçois de moi cette flûte,

Ipsi lætitia voces ad sidera jactant
Intonsi montes; ipsæ jam carmina rupes,
Ipsa sonant arbusta : Deus, deus ille, Menalca!
Sis bonus o felixque tuis! en quatuor aras;
Ecce duas tibi, Daphni, duas, altaria Phœbo.
Pocula bina novo spumantia lacte quotannis,
Craterasque duo statuam tibi pinguis olivi;
Et multo in primis hilarans convivia Baccho,
Ante focum, si frigus erit, si messis, in umbra,
Vina novum fundam calathis ariusia nectar:
Cantabunt mihi Damætas, et lyctius Ægon;
Saltantes satyros imitabitur Alphesibœus.
Hæc tibi semper erunt, et cum solemnia vota
Reddemus nymphis, et cum lustrabimus agros.
Dum juga montis aper, fluvios dum piscis amabit,
Dumque thymo pascentur apes, dum rore cicadæ,
Semper honos, nomenque tuum laudesque manebunt.
Ut Baccho Cererique, tibi sic vota quotannis
Agricolæ facient; damnabis tu quoque votis.

MOPSUS.

Quæ tibi, quæ tali reddam pro carmine dona!
Nam neque me tantum venientis sibilus austri,
Nec percussa juvant fluctu tam littora, nec quæ
Saxosas inter decurrunt flumina valles.

MENALCAS.

Hac te nos fragili donabimus ante cicuta :

Hæc nos, «*formosum Corydon ardebat Alexin;*»
Hæc eadem, docuit, «*cujum pecus? an Melibœi?*»

MOPSUS.

At tu sume pedum, quod, me cum sæpe rogaret,
Non tulit Antigenes, (et erat tum dignus amari)
Formosum paribus nobis atque ære, Menalca.

cher Mopsus ; c'est cet instrument qui m'a fait chanter ces vers :

Le berger Corydon [8] brûloit pour Alexis....
Quel est, ô Damétas, ce malheureux troupeau?. ..

MOPSUS.

Prends donc, Ménalque, en revanche cette houlette ornée de bronze, et singulière pour l'égalité de ses nœuds. Antigène me l'a souvent demandée. Tout aimable qu'il étoit alors, il ne put l'obtenir.

REMARQUES

SUR

LA CINQUIÈME ÉGLOGUE.

CETTE églogue contient l'éloge funèbre et l'apothéose du berger Daphnis. Il est inutile de rechercher celui que ce berger représente. Les uns veulent que ce soit le prétendu fils de Pollion, dont Virgile, selon eux, a célébré la naissance dans l'églogue précédente. Pierius a cru qu'il s'agissoit de Quintilius de Crémone, ami de Virgile et d'Horace. Enfin, le pieux Vivès a imaginé dévotement que Virgile, sans le savoir, avoit peint dans cette pièce la mort et la résurrection du Sauveur. Un ancien distique a donné lieu de juger que l'objet de l'églogue étoit Flaccus Maro, frère de Virgile. Voici ce distique, dont l'auteur est inconnu:

> Tristia fata tui dum fles in Daphnide Flacci,
> Docte Maro, fratrem diis immortalibus æquas.

Mais ces vers sont sans autorité, et il n'est pas vraisemblable que Virgile eût donné de si grandes louanges à son frère. Joseph Scaliger croit qu'il s'agit de la mort et de l'apothéose de Jules César. Conjecture frivole. Si cette pièce est allégorique, croyons qu'elle regarde quelque Romain, que nous ne connoissons point, et qu'il nous importe peu de connoître.

[1] *Tu es plus âgé que moi.* Il ne faut pas croire pour cela que Ménalque soit un vieillard, puisque Mopsus lui dit plus bas, *sed tu desine plura, puer.* Ménalque dit aussi à Mopsus, *fortunate puer, tu nunc, etc.* Ainsi ce sont deux jeunes bergers, dont l'un cependant a quelques années plus que l'autre.

[2] *Sur les amours de Phyllis, ou à la gloire d'Alcon, ou sur la querelle de Codrus.* Phyllis étoit fille de Lycurgue, roi de Thrace, amante de Démophoon, fils de Thésée et de Phèdre. *Alcon* de Créte étoit, dit-on, si habile à tirer de l'arc, qu'il

tua d'un coup de flèche un serpent entortillé autour du corps de son fils, sans le blesser. *Codrus*, roi d'Athènes, étant en guerre, et sachant que l'oracle avoit prédit que l'armée victorieuse seroit celle dont le chef auroit péri, se déguisa en paysan, et ayant pris querelle avec quelques-uns des ennemis, fut tué. Ceux-ci ayant su ce qui étoit arrivé, décampèrent, et ne combattirent point.

[3] *Ils ne goûtèrent ni de l'eau des fleuves, etc.* Il y a dans le texte : *nulla neque amnem libavit quadrupes, nec graminis attigit herbam.* Cette double négation, qui n'est point affirmative, est remarquable. Cela est commun dans les auteurs grecs, et ordinaire aussi dans la langue françoise, qui, à cause des Massiliens, tient beaucoup du génie de la langue grecque.

[4] *Palès même et Apollon ont abandonné nos hameaux.* Palès, déesse des bergers et des pâturages. Apollon avoit la même qualité, comme ayant été berger lui-même.

[5] *Le vin de Chio.* Il y a dans le texte *Arvisium*, qui étoit un promontoire de l'isle de Chio, dans la mer Égée. Le vin de Chio passe encore pour un excellent vin grec.

[6] *Lorsque nous promenerons les victimes dans les champs.* On faisoit une fois dans l'année un sacrifice pour la prospérité des biens de la terre, et l'on promenoit la victime dans les campagnes : c'est pour cela qu'on appelloit ce sacrifice *ambarvale.* Voyez le premier livre des Géorgiques, v. 345.

Terque novas circum felix eat hostia fruges.

[7] *Ils seront obligés d'y être fidèles.* C'est ainsi que j'ai traduit *damnabis tu quoque votis.* On étoit censé être *voto damnatus*, lorsque l'on avoit demandé une grace aux dieux, et que l'on s'étoit engagé par quelque promesse, si la grace étoit accordée.

[8] *Le berger Corydon, etc.* C'est le commencement de la seconde et de la troisième églogue de Virgile.

ECLOGA VI.

SILENUS.

Prima Syracosio dignata est ludere versu
Nostra, neque erubuit sylvas habitare, Thalia.
Cum canerem reges et prœlia, Cynthius aurem
Vellit, et admonuit : « Pastorem, Tityre, pingues
« Pascere oportet oves, deductum dicere carmen. »
Nunc ego (namque super tibi erunt qui dicere laudes,
Vare, tuas cupiant, et tristia condere bella)
Agrestem tenui meditabor arundine musam.
Non injussa cano. Si quis tamen hæc quoque, si quis
Captus amore leget, te nostræ, Vare, myricæ,
Te nemus omne canet : nec Phœbo gratior ulla est,
Quam sibi quæ Vari præscribsit pagina nomen.
Pergite, Pierides. Chromis et Mnasilus in antro
Silenum pueri somno videre jacentem,
Inflatum hesterno venas, ut semper, iaccho;
Serta procul tantum capiti delapsa iacebant,
Et gravis attrita pendebat cantharus ansa.
Aggressi (nam sæpe senex spe carminis ambo
Luserat) injiciunt ipsis ex vincula sertis,
Addit se sociam, timidisque supervenit Ægle,
Ægle, naiadum pulcherrima; jamque videnti
Sanguineis frontem moris, et tempora pingit.



.........................: Pastorem, Tityre, pingues
Pascere oportet oves, deductum dicere carmen.

Ecl. VI. V. 4.

J. M. Moreau le J.e del. *J. B. Simonet sculp. 1795.*

VI.e ÉGLOGUE.

SILÈNE.

Ma muse a daigné la première chanter sur le ton du poète de Syracuse [1], et n'a pas rougi d'habiter les forêts. J'allois célébrer les rois et les combats, lorsqu'Apollon me tira l'oreille [2] et me dit : Tityre, il faut qu'un berger fasse paître ses brebis, et se borne à un chant simple et pastoral [3]. Je vais donc (car assez d'autres s'empresseront, ô Varus [4], de chanter tes vertus et tes combats), je vais essayer un air champêtre sur mon chalumeau. C'est par l'ordre d'un dieu que je chante. Si cependant quelque amateur des bergeries lit ces vers, il entendra nos bruyères et nos bois retentir du nom de Varus. Est-il rien de si agréable au dieu du Parnasse, que les vers qui portent le nom de ce guerrier?

Muses, continuez. Deux jeunes bergers, Chromis et Mnasile, trouvèrent un jour Silène endormi au fond d'une grotte. Il avoit, selon sa coutume, les veines enflées du vin qu'il avoit bu la veille. Sa couronne de fleurs, tombée de sa tête, étoit auprès de lui, et un vase pesant, dont l'anse étoit usée, pendoit à sa ceinture. Le vieillard avoit souvent flatté les deux bergers de l'espérance trompeuse de l'entendre chanter. Ils se jettent sur lui et le lient avec des guirlandes. Églé, la plus jolie de toutes les nymphes, Églé survient, et se joignant à eux les encourage; et au moment qu'il commence à ouvrir les yeux, elle lui barbouille tout

le visage de jus de mûres. Le bon Silène, riant de ce badinage, leur dit : Pourquoi, mes enfans, me liez-vous? Laissez-moi libre; contentez-vous d'avoir fait voir ce que vous pouviez : je vais vous satisfaire. C'est pour vous, bergers, que je chanterai. Je réserve à la charmante Églé une autre sorte de récompense. Il commence. Vous eussiez vu aussitôt les faunes et les bêtes farouches accourir et danser autour de lui, et les chênes mêmes agiter leurs cimes en cadence. La lyre d'Apollon ne fit jamais tant de plaisir sur le sommet du Parnasse : jamais Orphée sur les monts Rhodope et Ismare ne se fit tant admirer.

Il chanta d'abord [5] comment les élémens, la terre, l'air, l'eau et le feu liquide étoient dispersés dans le vuide immense; comment ils donnèrent naissance à toutes choses, et formèrent l'assemblage du vaste univers; comment le globe de la terre devint une masse solide et se sépara des eaux; comment peu à peu toute la matière se revêtit de différentes formes. Il représentoit la terre étonnée des premiers rayons du soleil; il expliquoit la formation des nuages et leur résolution en pluie; enfin la naissance des arbres et des animaux, qui, d'abord en petit nombre, errèrent sur les montagnes qui leur étoient inconnues.

Il chanta ensuite les pierres jetées par Pyrrha, le règne de Saturne, les vautours du Caucase et le larcin de Prométhée. Il y joignit l'aventure d'Hylas noyé dans une fontaine, les Argonautes l'appelant vainement, et faisant retentir tout le rivage du nom d'Hylas mille fois répété. Il console par ses chants la malheureuse Pasiphaé [6], dont il peint l'amour déplorable pour

Ille dolum ridens : Quo vincula nectitis? inquit:
Solvite me, pueri; satis est potuisse videri.
Carmina quæ vultis cognoscite : carmina vobis;
Huic aliud mercedis erit. Simul incipit ipse.
Tum vero in numerum faunosque ferasque videres
Ludere, tum rigidas motare cacumina quercus.
Nec tantum Phœbo gaudet parnassia rupes,
Nec tantum Rhodope mirantur et Ismarus Orphea.

Namque canebat, uti magnum per inane coacta
Semina terrarumque animæque marisque fuissent,
Et liquidi simul ignis : ut his exordia primis
Omnia, et ipse tener mundi concreverit orbis:
Tum durare solum, et discludere Nerea ponto
Cœperit, et rerum paulatim sumere formas:
Jamque ut novum terræ stupeant lucescere solem;
Altius atque cadant submotis nubibus imbres:
Incipiant sylvæ cum primum surgere, cumque
Rara per ignotos errent animalia montes.

Hinc lapides Pyrrhæ jactos, Saturnia regna,
Caucasiasque refert volucres, furtumque Promethei.
His adjungit Hylan nautæ quo fonte relictum
Clamassent; ut littus, HYLA, HYLA, omne sonaret.
Et fortunatam, si numquam armenta fuissent,

Pasiphaen nivei solatur amore juvenci :
Ah! virgo infelix, quæ te dementia cepit!
Prœtides implerunt falsis mugitibus agros;
At non tam turpes pecudum tamen ulla secuta est
Concubitus, quamvis collo timuisset aratrum,
Et sæpe in levi quæsisset cornua fronte.
Ah! virgo infelix, tu nunc in montibus erras!
Ille, latus niveum molli fultus hyacintho,
Ilice sub nigra pallentes ruminat herbas;
Aut aliquam in magno sequitur grege. Claudite, nymphæ,
Dictææ nymphæ, nemorum jam claudite saltus;
Si qua forte ferant oculis sese obvia nostris
Errabunda bovis vestigia : forsitan illum,
Aut herba captum viridi, aut armenta secutum,
Perducant aliquæ stabula ad Gortynia vaccæ.

Tum canit Hesperidum miratam mala puellam:
Tum Phaetontiadas musco circumdat amaræ
Corticis, atque solo proceras erigit alnos.
Tum canit errantem Permessi ad flumina Gallum.
Aonas in montes ut duxerit una sororum,
Utque viro Phœbi chorus assurrexerit omnis:
Ut Linus hæc illi divino carmine pastor,
Floribus atque apio crines ornatus amaro,
Dixerit : Hos tibi dant calamos, en accipe, musæ,
Ascræo quos ante seni; quibus ille solebat
Cantando rigidas deducere montibus ornos :

un taureau blanc comme la neige. Heureuse, hélas! s'il n'y eût jamais eu de troupeaux! Princesse infortunée, dit-il, quelle est ta fureur! Les filles de Prétus remplirent les campagnes de faux mugissemens; mais aucune d'elles ne brûla d'une flamme si honteuse, quoiqu'elles craignissent de voir leurs têtes sous le joug, et que souvent elles cherchassent des cornes sur leur front uni. Infortunée Pasiphaé, tu erres sur les montagnes, tandis que celui que tu cherches rumine à l'ombre, couché sur des fleurs, ou poursuit peut-être quelque génisse, objet de son ardeur. Fermez, nymphes de Crète, nymphes des bois, fermez les issues des forêts : peut-être mes yeux découvriront-ils les traces vagabondes de mon taureau. Peut-être aussi que les verds pâturages, ou quelque belle génisse, l'attireront à la suite d'un troupeau, vers les étables de Gortyne [7].

Le vieux Silène chante encore Atalante [8] éblouie des pommes d'or du jardin des Hespérides. Il enveloppe d'une écorce amère et couvre de mousse les sœurs de Phaéton, qui s'élèvent dans les airs et deviennent des aulnes. Il chante ensuite Gallus se promenant au bord des eaux du Permesse. Il dit comment une des muses le conduisit sur l'Hélicon, et comment toute la cour d'Apollon se leva à son arrivée; comment le berger Linus, couronné de verdure et de fleurs [9], lui dit: Reçois cette flûte, dont les muses te font présent; c'est la même qu'ils donnèrent autrefois au vieillard d'Ascra [10], qui, par la force de ses accords, faisoit descendre les arbres du sommet des montagnes. Chante sur cet instrument l'origine de la forêt de Grynée [11],

et que célébrée par tes chants, il n'y ait aucune forêt dont Apollon se glorifie davantage.

Dirai-je le récit qu'il fit de la trahison de Scylla [12] fille de Nisus, et de la fureur de cette autre Scylla dont le ventre fut armé, dit-on, de gueules de chiens aboyans? Elle maltraita les vaisseaux d'Ulysse, et précipita dans la mer ses matelots effrayés, que les chiens du monstre déchirèrent. Dirai-je comment il peignit la métamorphose de Térée [13], le funeste mets que Philomèle lui prépara, et le malheur de ce prince changé en oiseau, voltigeant autour de son propre palais, et fuyant dans les déserts? Silène enfin répéta tout ce que l'heureux Eurotas [14] avoit entendu chanter à Apollon sur ses bords : chants mélodieux, que le fleuve ordonna aux lauriers de retenir. Les échos des vallons, frappés des accords de Silène, les portent jusqu'aux astres. Cependant l'étoile du soir, se levant au regret de l'olympe [15], oblige nos bergers de rassembler leurs brebis, de les compter, et de les renfermer dans la bergerie.

His tibi Grynæi nemoris dicatur origo,
Ne quis sit lucus quo se plus jactet Apollo.
Quid loquar? aut Scyllam Nisi, aut quam fama secuta est,
Candida succinctam latrantibus inguina monstris
Dulichias vexasse rates, et gurgite in alto,
Ah! timidos nautas canibus lacerasse marinis?
Aut ut mutatos Terei narraverit artus?
Quas illi Philomela dapes, quæ dona pararit?
Quo cursu deserta petiverit, et quibus ante
Infelix sua tecta supervolitaverit alis?
Omnia quæ, Phœbo quondam meditante, beatus
Audiit Eurotas, jussitque ediscere lauros,
Ille canit: pulsæ referunt ad sidera valles:
Cogere donec oves stabulis, numerumque referre
Jussit, et invito processit vesper olympo.

REMARQUES

SUR

LA SIXIÈME ÉGLOGUE.

Cette églogue est une des plus belles de Virgile. Silène y enseigne à deux bergers, Chromis et Mnasile, la première origine des choses et la formation de l'univers. Pour tempérer le sérieux de cette leçon, il y ajoute plusieurs traits de la fable, qui forment des images charmantes. Quelques interprètes ont prétendu que le philosophe Syron, qui avoit enseigné la philosophie d'Épicure à Virgile et à Varus, étoit ici représenté sous le personnage de Silène, et que les deux bergers étoient les deux poètes. Il est certain que la secte d'Épicure avoit alors beaucoup de vogue à Rome, sur-tout depuis le poème de Lucrèce; mais dans la suite Virgile abandonna cette doctrine, pour devenir pythagoricien et platonicien, comme il paroît par le sixième liv. de l'Énéide. Quoi qu'il en soit, cette interprétation que je viens d'exposer a été adoptée par M. de Fontenelle dans son *Discours sur la nature de l'églogue*. Cependant il ne s'agit point du tout ici, ce me semble, de la doctrine d'Épicure. Car quel rapport ont les vers de cette églogue touchant la formation du monde, avec le concours fortuit des atômes? Virgile auroit-il mis dans la bouche d'une espèce de dieu une doctrine si injurieuse aux dieux? Si M. Dacier prétend qu'Horace avoit lu les livres de Moyse, ne peut-on pas dire la même chose de Virgile, et prétendre que ce que Silène dit ici de la formation de l'univers, est imité du commencement de la Genèse, ainsi que l'endroit du sixième livre de l'Énéide touchant la cosmogonie et l'immensité divine? C'est le sentiment de M. Dryden, qui a traduit en vers anglois toutes les œuvres de Virgile. Il remarque que le poète a exprimé ici, presque littéralement, quelques versets de Moyse, et que dans sa description il suit à peu près le même ordre que l'historien sacré, par rapport à la formation successive des êtres de la nature.

Silène, qui parle dans cette églogue, fut, selon la fable, le précepteur de Bacchus. Les poètes, et les peintres d'après eux, le peignent assis sur un âne, souvent ivre, avec des cornes et un gros nez retroussé, mais en même temps comme un philosophe goguenard, tel que Rabelais.

[1] *Sur le ton du poète de Syracuse.* C'est Théocrite, poète grec, auteur de plusieurs églogues, sous le nom d'idylles, qui ont été assez mal traduites en françois. Certains interprètes croient, avec quelque raison, que cette églogue est la première que Virgile ait composée, quoiqu'il ait placé celle de Tityre et de Mélibée à la tête de ses pastorales.

[2] *Apollon me tira l'oreille......* Locution proverbiale chez les Romains, soit que Virgile fasse ici allusion à l'usage de tirer l'oreille, lorsqu'on appeloit quelqu'un en témoignage devant le magistrat; soit qu'il veuille dire seulement qu'Apollon lui tira l'oreille, pour rappeler dans sa mémoire les avis qu'il lui avoit déja donnés. Muret dit que sur d'anciennes médailles grecques on voit un homme qui tire l'oreille à un autre, avec ces paroles, μνημόνευε, c'est-à-dire, *ressouvenez-vous.*

[3] *Un chant simple et pastoral.* C'est ce que signifie *deductum carmen*, ou *carmen in genere tenui.* Horace dit dans le même sens, *epist.* lib. II, I, v. 225:

Tenui deducta poemata filo.

[4] *O Varus, etc.* C'est Quintilius Varus, homme de grande considération sous le règne d'Auguste, à la cour duquel, conjointement avec Virgile, il avoit introduit Horace.

Optimus olim
Virgilius, post hunc Varus, dixere quis essem.

Varus fut consul, et gouverneur de Syrie. Ayant été envoyé dans la Germanie avec trois légions à ses ordres, il eut le malheur de les voir tailler en pièces par Arminius, roi des Germains, l'an de Rome 762. C'est à lui que s'adressèrent ces

fameuses paroles d'Auguste : *Varus, rends-moi les légions.* Il eut tant de chagrin de sa défaite, qu'il se donna la mort. Il ne s'agit donc point ici d'Alphénus Varus, célèbre jurisconsulte de ce temps-là, qui fut créé consul en 755, quoiqu'il fût d'une très-basse naissance. Horace en parle comme d'un homme très-fin, *sat.* lib. I, III. Mais comme du temps de Virgile il n'avoit pas encore eu d'emplois dans la république, il n'est pas vraisemblable que les louanges qu'il donne ici à Varus, s'adressent à lui, non plus qu'à un autre Varus de Crémone, appelé *Quintilius*, sur la mort duquel nous avons une ode d'Horace, pour consoler Virgile de la perte de son ami. Ce Quintilius ne s'appeloit point Varus; ce nom ne lui a été donné que par quelques grammairiens postérieurs. Par conséquent il ne s'agit ici que de Quintilius Varus, consul l'an 741.

[5] *Il chanta d'abord, etc.* « Virgile, dit M. de Fontenelle « dans son *Discours sur la nature de l'églogue*, se fait dire « par Phébus que ce n'est point à un berger à chanter des « rois et des guerres, mais qu'il doit s'en tenir à ses troupeaux, « et à des sujets qui ne demandent qu'un style simple. Assu« rément le conseil de Phébus est fort bon; mais je ne com« prends pas comment Virgile s'en souvient si peu, qu'il se « met aussitôt après à entonner l'origine du monde, et la for« mation de l'univers, *selon le système d'Épicure;* ce qui « étoit bien pire que de chanter des guerres et des rois ». M. de Fontenelle n'a pas fait attention qu'il n'y a rien dans cette églogue qui s'éloigne du genre pastoral. La cosmogonie est un sujet qui appartient aux bergers. Ce fut un berger chaldéen, selon M. Huet, qui enseigna aux Égyptiens et aux Grecs l'origine et la formation de l'univers : et comme les premiers poètes, ainsi que les premiers philosophes, ont été des bergers, c'est pour cela que la plupart des anciennes poésies grecques commençoient par la peinture de la formation du monde. Quoique ce sujet soit fort noble, il est didactique, et il peut être traité dans un style simple, comme il est ici.

[6] *La malheureuse Pasiphaé.* Elle étoit fille du Soleil et femme

de Minos, roi de Crète. Notre poète l'appelle *virgo*, quoiqu'elle fût mariée alors, et mère de Phédre, d'Ariadne et d'Androgée. On remarque que Plaute et Térence donnent le nom de *virgo*, ainsi que Virgile, aux jolies femmes galantes, malgré les liens du mariage.

M. de Fontenelle censure encore cet endroit, et tout le reste de l'églogue. « En vérité, dit-il, je ne sais du tout ce que c'est « que cette pièce-là. Je ne conçois point quel en est le dessein, « ni quelle liaison les parties ont entre elles. Après ces idées de « philosophie, viennent des fables d'Hylas, de Pasiphaé, et « des sœurs de Phaéton, qui n'y ont aucun rapport; et au « milieu de ces fables, qui sont prises dans des temps fort « reculés, se trouve placé Cornélius Gallus, contemporain de « Virgile, et les honneurs qu'on lui rend au Parnasse: après « quoi reviennent aussitôt les fables de Scylla et de Philomèle. « C'est Silène qui fait tout ce discours bizarre. Virgile dit que « le bon homme avoit beaucoup bu le jour précédent: mais ne « s'en sentoit-il point encore un peu? »

Si une églogue étoit un opéra, j'avoue que je trouverois, comme M. de Fontenelle, cette pièce fort défectueuse. Silène est représenté ici comme un vieux berger philosophe. Il commence par chanter l'origine du monde : ensuite, pour l'instruction des jeunes gens qui l'écoutent, il rapporte des faits célèbres, afin de les préserver de l'amour effréné, de l'imprudence, de la vanité, de la folle présomption, de l'infidélité, etc. Silène ne cherche point à lier méthodiquement ses chants. Il chante ce qui se présente à sa mémoire, et ce qu'il juge propre à former les mœurs de la jeunesse. M. de Fontenelle y voudroit des *parties liées entre elles*, c'est-à-dire, que Silène eût chanté une cantate. Du temps de Virgile on ne connoissoit point ce genre de poème. Mais est-ce donc une chose extraordinaire, de voir une personne chanter de suite plusieurs airs sur des sujets différens? Y a-t-il rien de plus naturel? Cette églogue est, à mon avis, une des plus belles pièces de Virgile dans le genre pastoral. Elle a été admirée par tous les connoisseurs et dans tous les temps. Quelle charmante poésie! quelles images!

[7] *Les étables de Gortyne* (ou Cortyne), ville de Crète, près de laquelle il y avoit d'excellens pâturages, où la fable suppose que les chevaux du Soleil avoient coutume de paître. Silène, pour mieux représenter les transports de Pasiphaé, la fait parler en cet endroit : *Fermez, nymphes de Crète, etc.* La prosopopée suit immédiatement l'apostrophe. C'est-là de la vraie poésie, inconnue à nos timides et froids modernes.

[8] *Le vieux Silène chante encore Atalante, etc.* Atalante, fille de Schénée, roi de Scyros, isle de la mer Égée, résolue de n'épouser que celui qui pourroit la vaincre à la course, fut vaincue par Hippomène, au moyen de quelques oranges cueillies dans le jardin des Hespérides, qu'il sema et qu'elle voulut ramasser. Les trois Hespérides sont Églé, Aréthuse et Hespéréthuse, toutes trois filles d'Hespérus, frère d'Atlas. La fable leur donne un beau jardin dans la Mauritanie, gardé par un dragon : Hercule le tua, et enleva les fruits rares de ce jardin.

[9] *Couronné de verdure et de fleurs, etc.* Il y a dans le texte, *couronné de fleurs et de persil.* On semoit le persil sur les tombeaux, et on en faisoit aussi des couronnes dont on se paroit dans les festins. Horace dit, *Od.* lib. II, od. 7:

Quis udo
Deproperare apio coronas
Curatve myrto?

On ignore pourquoi Virgile donne à Linus une couronne de persil.

[10] *Au vieillard d'Ascra, etc.* C'est Hésiode, qui étoit d'Ascra, ville de Béotie. Quelques-uns disent que ce fameux poète étoit contemporain d'Homère, d'autres qu'il est plus ancien, d'autres qu'il l'est moins.

[11] *La forêt de Grynée.* Grynée étoit, selon Strabon, une ville de l'Éolide, où Apollon avoit un beau temple.

[12] *La trahison de Scylla.* Virgile, comme Ovide et Properce, confond ici deux Scylla. La première étoit fille de

Nisus, roi de Mégare, qui livra son père à Minos, son amant, par le moyen des cheveux qu'elle lui coupa; elle fut, selon la fable, changée en aigrette ou en allouette. La seconde, fille de Phorcus, ayant Glaucus pour amant, et Circé pour rivale, eut le malheur de voir ses aînes changées en gueules de chiens aboyans; ce qui lui fit tant d'horreur, qu'elle se précipita dans le détroit de la mer de Sicile, près de l'écueil nommé Charybdis. Ovide dit, *Amor.* lib. III, 12, en parlant de la Scylla fille de Nisus:

Per nos Scylla, patri canos furata capillos,
Pube premit rabidos inguinibusque canes.

Et Properce, lib. IV, 4:

Quid mirum in patrios Scyllam sævisse capillos,
Candidaque in sævos inguina versa canes!

[13] *La métamorphose de Térée.* Philomèle et Progné étoient filles de Pandion, roi d'Athènes. Térée, roi de Thrace, épousa la cadette, et en eut un fils, nommé Itys. Il viola ensuite Philomèle, sa belle-sœur; et de peur qu'elle ne s'en plaignît, il lui coupa la langue: mais il n'y gagna rien. Elle fit connoître son crime par écrit. Les deux sœurs égorgèrent Itys, et le firent manger à Térée, à qui on présenta sa tête dans un plat à la fin du repas. Térée, pour se venger, étoit près d'assassiner les deux sœurs, lorsqu'il fut changé en hupe, Philomèle en rossignol, Progné en hirondelle, et Itys en faisan.

[14] *L'heureux Eurotas, etc.* Fleuve de la Laconie, qui prend sa source dans l'Arcadie. On l'appelle aujourd'hui *Basilipotamo*, c'est-à-dire, fleuve royal.

[15] *L'étoile du soir, se levant au regret de l'olympe.* Cela veut dire que l'olympe, attentif aux chants de Silène, et charmé de ses accords, vit à regret la nuit arriver, parce qu'il fallut alors que ces chants cessassent, par la retraite des bergers. La poésie latine aime ces expressions enveloppées et énergiques. Notre poésie françoise sacrifie la force à la clarté, et nous aimons mieux être prolixes et foibles que de laisser le génie exercer l'intelligence du lecteur.

ECLOGA VII.

MELIBŒUS, CORYDON, THYRSIS.

MELIBŒUS.

FORTE sub arguta consederat ilice Daphnis,
Compulerantque greges Corydon et Thyrsis in unum;
Thyrsis oves, Corydon distentas lacte capellas:
Ambo florentes ætatibus, Arcades ambo;
Et cantare pares, et respondere parati.
Hic mihi, dum teneras defendo a frigore myrtos,
Vir gregis ipse caper deerraverat: atque ego Daphnin
Aspicio. Ille ubi me contra videt: Ocius, inquit,
Huc ades, o Melibœe; caper tibi salvus et hædi:
Et, si quid cessare potes, requiesce sub umbra:
Huc ipsi potum venient per prata juvenci;
Hic viridis tenera prætexit arundine ripas
Mincius, eque sacra resonant examina quercu.
Quid facerem? neque ego Alcippen, nec Phyllida, habebam
Depulsos a lacte domi quæ clauderet agnos;
Et certamen erat, Corydon cum Thyrside, magnum:
Posthabui tamen illorum mea seria ludo.
Alternis igitur contendere versibus ambo
Cœpere; alternos Musæ meminisse volebant.
Hos Corydon, illos referebat in ordine Thyrsis.

VII.e ÉGLOGUE.

MÉLIBÉE, CORYDON, THYRSIS.

MÉLIBÉE.

Daphnis étoit assis par hasard au pied d'un chêne : Corydon et Thyrsis avoient rassemblé leurs troupeaux ; Thyrsis ses moutons, et Corydon ses chèvres. Tous deux étoient jeunes, et d'Arcadie ; tous deux étoient également versés dans l'art de chanter en dialogue.

Tandis que je m'occupois à couvrir mes myrtes pour les garantir de la gelée, le bouc, chef de mon troupeau, s'égara. En même temps j'apperçois Daphnis, qui me voyant aussi, me dit : Venez ici, Mélibée ; votre bouc et vos chevreaux sont en sûreté. Si vous avez quelque loisir, asseyez-vous près de moi à l'ombre. Vos bœufs passeront par cette prairie pour aller à la rivière. Ces rives du Mincio sont couvertes de roseaux, et ces chênes retentissent du bourdonnement des abeilles.

Que faire? Alcippe et Phyllis n'étoient point à la maison, pour renfermer dans la bergerie mes agneaux nouvellement sevrés. D'un autre côté, il y avoit un grand combat entre Corydon et Thyrsis : cependant je sacrifiai mes occupations sérieuses à leurs jeux. Les deux bergers commencèrent donc à chanter tour à tour : les muses se plaisent à cette sorte de combats. Corydon chantoit le premier, et Thyrsis répondoit.

CORYDON.

Nymphes de Béotie [1], vous à qui je suis dévoué, inspirez-moi des vers, tels que ceux de mon ami Codrus [2]; ils approchent de ceux d'Apollon : ou, s'il est impossible à tous les bergers d'en faire comme lui, je vais suspendre ma flûte à ce pin sacré.

THYRSIS.

Bergers d'Arcadie, couronnez de lierre un poète naissant, et que Codrus en meure de dépit : ou, s'il est forcé de me louer malgré lui [3], bergers, ceignez ma tête de baccar, pour me mettre un jour à l'abri des traits d'une langue jalouse.

CORYDON.

Chaste Diane, le petit Mycon vous offre en mon nom cette hure de sanglier et ce bois de cerf [4]. Si ma chasse est toujours aussi heureuse, je vous érigerai une statue de marbre [5], ornée de brodequins rouges.

THYRSIS.

Priape, c'est assez que je vous offre tous les ans un vase plein de lait, avec des gâteaux : vous n'avez qu'un petit jardin à garder. Je vous ai élevé une statue de marbre, c'est tout ce que j'ai pu faire : vous en aurez une d'or, si mes brebis sont bien fécondes.

CORYDON.

Charmante Galatée, votre odeur est préférable à celle du thym, votre blancheur surpasse celle des cygnes, et votre beauté l'emporte sur celle du lierre blanc. Dès que les troupeaux auront quitté leurs pâturages, si vous avez quelque bonté pour Corydon votre amant, daignez le venir trouver.

CORYDON.

Nymphæ, noster amor, libethrides, aut mihi carmen,
Quale meo Codro, concedite; proxima Phœbi
Versibus ille facit: aut, si non possumus omnes,
Hic arguta sacra pendebit fistula pinu.

THYRSIS.

Pastores, edera crescentem ornate poetam,
Arcades, invidia rumpantur ut ilia Codro:
Aut, si ultra placitum laudarit, baccare frontem
Cingite, ne vati noceat mala lingua futuro.

CORYDON.

Setosi caput hoc apri tibi, Delia, parvus
Et ramosa Mycon vivacis cornua cervi:
Si proprium hoc fuerit, levi de marmore tota
Puniceo stabis suras evincta cothurno.

THYRSIS.

Sinum lactis et hæc te liba, Priape, quotannis
Exspectare sat est: custos es pauperis horti.
Nunc te marmoreum pro tempore fecimus; at tu,
Si fœtura gregem suppleverit, aureus esto.

CORYDON.

Nerine Galatea, thymo mihi dulcior Hyblæ,
Candidior cycnis, edera formosior alba,
Cum primum pasti repetent præsepia tauri,
Si qua tui Corydonis habet te cura, venito.

THYRSIS.

Immo ego sardois videar tibi amarior herbis,
Horridior rusco, projecta vilior alga,
Si mihi non hæc lux toto jam longior anno est.
Ite domum, pasti, si quis pudor, ite, juvenci.

CORYDON.

Muscosi fontes, et somno mollior herba,
Et quæ vos rara viridis tegit arbutus umbra,
Solstitium pecori defendite: jam venit æstas
Torrida, jam læto turgent in palmite gemmæ.

THYRSIS.

Hic focus, et tædæ pingues; hic plurimus ignis
Semper, et assidua postes fuligine nigri;
Hic tantum Boreæ curamus frigora, quantum
Aut numerum lupus, aut torrentia flumina ripas.

CORYDON.

Stant, et juniperi, et castaneæ hirsutæ;
Strata jacent passim sua quæque sub arbore poma;
Omnia nunc rident: at, si formosus Alexis
Montibus his abeat, videas et flumina sicca.

THYRSIS.

Aret ager, vitio moriens sitit aeris herba,
Liber pampineas invidit collibus umbras:
Phyllidis adventu nostræ nemus omne virebit,
Juppiter et læto descendet plurimus imbri.

THYRSIS.

O Galatée, je veux bien vous paroître plus amer que les herbes de Sardaigne [6], plus hérissé que le houx, plus vil que l'herbe qui naît du limon, si ce jour que j'ai passé sans vous voir, ne m'a pas semblé plus long qu'une année. Allez, mes bœufs, quittez vos herbages : n'êtes-vous pas encore rassasiés ?

CORYDON.

Fontaines bordées de mousse, tendres gazons qui invitez au sommeil, arboisiers qui donnez ici un peu d'ombre, garantissez mon troupeau des ardeurs du solstice : la saison est brûlante, et déja les bourgeons de la vigne commencent à grossir.

THYRSIS.

Durant l'hiver, ma cabane est toujours éclairée ; et j'y fais un si grand feu, que la fumée a noirci la porte. Nous nous mettons en peine du souffle glaçant de Borée, comme le loup se soucie du compte des brebis [7], ou comme un fleuve grossi par les pluies craint que ses rives ne le retiennent dans son lit.

CORYDON.

Le genièvre et le châtaignier promettent une abondante récolte ; déja les fruits tombent sous les arbres ; tout rit en cette saison : mais, si le charmant Alexis s'éloignoit de ces montagnes, on verroit tout sécher, et les fleuves même tarir.

THYRSIS.

Nos champs sont arides ; l'air embrasé fait mourir nos herbes altérées ; Bacchus a dépouillé nos côteaux des vignes qui les ombrageoient : mais, à l'arrivée de ma Phyllis, tous nos arbres reverdiront ; une féconde pluie arrosera tous nos champs.

CORYDON.

Le peuplier est agréable à Hercule, la vigne à Bacchus, le myrte à la belle Vénus, le laurier à Apollon: Phyllis aime les coudriers; tant que Phyllis les aimera, ils l'emporteront sur le myrte et sur le laurier.

THYRSIS.

Le frêne pare nos forêts; le pin embellit nos jardins, le peuplier les rives d'un fleuve, et le sapin les hautes montagnes. Beau Lycidas, si tu viens plus souvent me voir, le frêne de nos bois et le pin de nos jardins les orneront moins que toi.

MÉLIBÉE.

Tels furent, si je m'en souviens, les chants de ces deux bergers. Thyrsis vainement disputa la victoire [8]. Depuis ce temps-là Corydon est toujours Corydon à mes yeux [9].

CORYDON.

Populus Alcidæ gratissima, vitis Iaccho,
Formosæ myrtus Veneri, sua laurea Phœbo:
Phyllis amat corylos; illas dum Phyllis amabit,
Nec myrtus vincet corylos, nec laurea Phœbi.

THYRSIS.

Fraxinus in sylvis pulcherrima, pinus in hortis,
Populus in fluviis, abies in montibus altis;
Sæpius at si me, Lycida formose, revisas,
Fraxinus in sylvis cedat tibi, pinus in hortis.

MELIBŒUS.

Hæc memini, et victum frustra contendere Thyrsin.
Ex illo Corydon Corydon est tempore nobis.

REMARQUES

SUR

LA SEPTIÈME ÉGLOGUE.

CETTE septième églogue est dans le goût de la huitième idylle de Théocrite. Mélibée raconte le dialogue ou le combat en chant de deux jeunes bergers, Corydon et Thyrsis. Les interprètes cherchent en vain de l'allégorie dans cette églogue, qui est une imitation de Théocrite. Ce chant en dialogue (comme je l'ai dit page 60) s'appelle chant *amébée*.

[1] *Nymphes de Béotie*. Il y a dans le texte, *Nymphæ libethrides*, c'est-à-dire, nymphes qui présidez à la fontaine de Libethre, dans la Béotie, près du mont Hélicon.

[2] *De mon ami Codrus*. Codrus étoit un bon poète, contemporain de Virgile, dont, selon Servius, il étoit fait mention dans les élégies de Valgius, qui sont perdues. De ces deux bergers, l'un dit presque toujours le contraire de l'autre. Le *baccar* dont il est parlé ici, s'appelle chez les botanistes *gant de Notre-Dame*. Il étoit regardé comme une espèce d'amulette contre les langues envieuses et médisantes.

[3] *Ou s'il est forcé de me louer*..... Les derniers traducteurs ont fait un contre-sens en cet endroit, en rapportant *ultra placitum* à Thyrsis, au lieu de le rapporter à Codrus.

[4] *Ce bois de cerf*. Il y a dans le texte, *vivacis cornua cervi*. Les cerfs vivent très-long-temps, témoin le cerf à qui Alexandre le Grand avoit fait mettre un collier, et qui vivoit encore, selon Pline, cent ans après la mort de ce prince; témoin encore le cerf de Charles VI, pris dans la forêt de Senlis, ayant un collier avec cette inscription : *Cæsar hoc me donavit*. Ce *César* n'étoit pas cependant Jule-César, mais quelque empereur d'Allemagne, selon Mézeray.

[5] *Une statue de marbre*. Un berger tel que Corydon n'étoit pas en état d'ériger à Diane une statue de marbre, et Thyrsis pouvoit encore moins en élever une toute d'or à Priape. Il faut

faire attention que c'est ici un chant de deux bergers, à qui il est permis de disposer de leurs idées, et de promettre des choses magnifiques, qui ne leur doivent rien coûter. Peut-être est-ce une espèce de badinage, qui avoit son sel dans les circonstances où cette pièce fut composée.

[6] *Plus amer que les herbes de Sardaigne.* On prétend qu'il croît dans cette isle une certaine herbe qui fait faire des grimaces à ceux qui en mangent, en sorte qu'ils paroissent rire malgré eux. De-là vient le ris sardonien, *risus sardonicus*, pour dire, un ris forcé.

[7] *Comme le loup se soucie du compte des brebis.* Le mépris que le berger fait du vent de Borée, comparé avec le mépris du loup pour la peine que les bergers prennent de compter leurs brebis tous les soirs en les faisant rentrer dans la bergerie, est bien dans le génie pastoral. Il y a sur cela un proverbe plus ancien que Virgile, et qui subsiste encore à la campagne : *A brebis comptées le loup ne perd pas ses droits.* Le P. Catrou a traduit plaisamment, *aut numerum lupus, etc.* par ces mots : *Nous nous mettons en peine du vent de Borée, comme un loup se soucie de la musique.*

[8] *Thyrsis vainement disputa la victoire.* On demande pourquoi, puisque les vers de Thyrsis sont aussi beaux que ceux de Corydon. C'est que celui-ci est dans ses vers plus poli, plus modéré, plus équitable.

[9] *Corydon est toujours Corydon à mes yeux :* cela s'entend. C'est comme si on disoit, *Virgile est toujours Virgile pour moi*, c'est-à-dire, le plus grand des poètes.

Les remarques du P. Catrou sur cette églogue sont inconcevables. Il est échappé à l'abbé de Saint-Remy une bévue bien singulière. Il a rendu deux fois le mot de *caper* par celui de *belier*, vers 7 et vers 9. Dans l'églogue troisième, il fait la même faute, sur le vers 23, *Si nescis, meus ille caper fuit*, qu'il traduit ainsi, *Si tu l'ignores, ce belier étoit à moi.* Il paroît que ce savant traducteur a été bien convaincu que *caper* signifioit un *belier*, et étoit synonyme d'*aries*. C'est néanmoins ce que je n'ai vu nulle part.

ECLOGA VIII.

DAMON, ALPHESIBŒUS.

PASTORUM musam Damonis et Alphesibœi,
Immemor herbarum quos est mirata juvenca
Certantes, quorum stupefactæ carmine lynces,
Et mutata suos requierunt flumina cursus;
Damonis musam dicemus et Alphesibœi.
Tu mihi, seu magni superas jam saxa Timavi,
Sive oram illyrici legis æquoris; en erit umquam
Ille dies, mihi cum liceat tua dicere facta?
En erit, ut liceat totum mihi ferre per orbem
Sola sophocleo tua carmina digna cothurno?
A te principium; tibi desinet: accipe jussis
Carmina cœpta tuis, atque hanc sine tempora circum
Inter victrices ederam tibi serpere lauros.
Frigida vix cœlo noctis decesserat umbra,
Cum ros in tenera pecori gratissimus herba,
Incumbens tereti Damon sic cœpit olivæ:

DAMON.

Nascere, præque diem veniens age, Lucifer, almum;
Conjugis indigno Nisæ deceptus amore
Dum queror, et divos (quamquam nil testibus illis

VIII.e ÉGLOGUE.

DAMON, ALPHÉSIBÉE.

Je répéterai les chants des bergers Damon et Alphésibée, qui par leur dispute charmèrent les troupeaux jusqu'à leur faire oublier les pâturages. Les lynx étonnés [1] furent attentifs à leurs vers : les ruisseaux suspendirent leur cours et se reposèrent.

Illustre Pollion, je t'adresse ces vers, soit que tu franchisses déja les rochers du Timave [2], soit que tu côtoies le rivage de la mer d'Illyrie [3]. Ne viendra-t-il jamais ce jour où il me sera permis de célébrer tes glorieux exploits ? Jamais ne publierai-je dans le monde entier tes vers, qui sont les seuls dignes du cothurne de Sophocle ? C'est en te louant que ma muse s'est essayée : tes louanges seront encore l'objet de mes derniers chants. Reçois aujourd'hui des vers composés par ton ordre, et souffre que ce lierre se glisse parmi les lauriers de ton front [4].

Les froides ombres de la nuit étoient à peine dissipées, l'herbe tendre étoit encore couverte de la rosée si agréable aux troupeaux, lorsque Damon, appuyé sur sa houlette d'olivier, fit entendre ces chants :

DAMON.

Étoile du matin, astre qui préviens le flambeau du jour, hâte-toi de paroître, tandis que je me plains de l'indigne trahison de la perfide Nise, et que je m'adresse encore aux dieux dans ce dernier moment de ma vie,

quoique souvent il ne m'ait rien servi de les avoir pris à témoin. O ma flûte, essaie avec moi des sons dignes du Ménale.

Le Ménale est couvert d'une harmonieuse forêt, et ses pins sont toujours mélodieux. Il entend sans cesse les bergers qui chantent leurs amours, et Pan qui le premier trouva l'usage du chalumeau. O ma flûte, essaie avec moi des sons dignes du Ménale.

Nise, épouse de Mopsus! à quoi tout amant ne peut-il pas prétendre? Les griffons seront désormais aimés des jumens, les chiens et les daims timides iront dans la suite se désaltérer à la même fontaine. Prépare, Mopsus, les flambeaux [5] de ton hyménée; on te donne une épouse: nouveau mari, renonce à la bagatelle. Pour toi l'étoile du soir commence à luire [6]. O ma flûte, etc.

Bergère unie à un berger digne de toi, tandis que tu nous méprises tous, que les sons de ma flûte te déplaisent, que tu hais mes sourcils épais et ma longue barbe, crois-tu qu'il n'est point de dieu qui se mêle des choses humaines? O ma flûte, etc.

Je t'ai vue dans ton enfance cueillir, le matin, avec ta mère, des fruits dans nos vergers. C'étoit moi qui vous conduisois l'une et l'autre. J'avois douze ans, et déja je pouvois atteindre aux branches des arbres. Je te vis, je t'aimai [7], je ne fus plus le maître de mon cœur. O ma flûte, etc.

Je connois aujourd'hui l'Amour. Il est né sur les rochers de l'Ismare, ou du Rhodope, ou chez les Garamantes. Cet enfant n'est ni de la même espèce ni du même sang que nous. O ma flûte, etc.

Profeci) extrema moriens tamen alloquor hora.
Incipe mænalios mecum, mea tibia, versus.
  Mænalus argutumque nemus pinosque loquentes
Semper habet; semper pastorum ille audit amores,
Panaque qui primus calamos non passus inertes.
Incipe mænalios mecum, mea tibia, versus.
  Mopso Nisa datur! quid non speremus amantes?
Jungentur jam gryphes equis, ævoque sequenti
Cum canibus timidi venient ad pocula damæ.
Mopse, novas incide faces; tibi ducitur uxor:
Sparge, marite, nuces; tibi deserit Hesperus Œtam.
Incipe mænalios mecum, mea tibia, versus.
  O digno conjuncta viro! dum despicis omnes,
Dumque tibi est odio mea fistula, dumque capellæ,
Hirsutumque supercilium, promissaque barba;
Nec curare deum credis mortalia quemquam!
Incipe mænalios mecum, mea tibia, versus.
  Sepibus in nostris parvam te roscida mala,
Dux ego vester eram, vidi cum matre legentem;
Alter ab undecimo tum me jam ceperat annus,
Jam fragiles poteram a terra contingere ramos:
Ut vidi, ut perii, ut me malus abstulit error!
Incipe mænalios mecum, mea tibia, versus.
  Nunc scio quid sit Amor. Duris in cotibus illum
Aut Tmaros, aut Rhodope, aut extremi Garamantes,
Nec generis nostri puerum, nec sanguinis, edunt.
Incipe mænalios mecum, mea tibia, versus.

Sævus Amor docuit natorum sanguine matrem
Commaculare manus: crudelis tu quoque, mater!
Crudelis mater magis, an puer improbus ille?
Improbus ille puer; crudelis tu quoque, mater.
Incipe mænalios mecum, mea tibia, versus.

Nunc et oves ultro fugiat lupus; aurea duræ
Mala ferant quercus; narcisso floreat alnus;
Pinguia corticibus sudent electra myricæ;
Certent et cycnis ululæ; sit Tityrus Orpheus,
Orpheus in sylvis, inter delphinas Arion.
Incipe mænalios mecum, mea tibia, versus.

Omnia vel medium fiant mare: vivite, sylvæ;
Præceps aerii specula de montis in undas
Deferar: extremum hoc munus morientis habeto.
Desine mænalios, jam desine, tibia, versus.

Hæc Damon: vos, quæ responderit Alphesibœus,
Dicite, Pierides; non omnia possumus omnes.

ALPHESIBŒUS.

Effer aquam, et molli cinge hæc altaria vitta,
Verbenasque adole pingues et mascula tura,
Conjugis ut magicis sanos avertere sacris
Experiar sensus: nihil hic nisi carmina desunt.
Ducite ab urbe domum, mea carmina, ducite Daphnin.

Carmina vel cœlo possunt deducere lunam;
Carminibus Circe socios mutavit Ulyssei;

Le cruel Amour a forcé une mère [8] à souiller ses mains du sang de ses propres enfans. O mère, tu fus aussi trop dénaturée! Mais qui fut plus inhumain de cette mère, ou de l'Amour? L'Amour fut cruel; et toi, ô mère, tu fus barbare. O ma flûte, essaie avec moi des sons dignes du Ménale.

Que le loup fuie maintenant à l'aspect des brebis: que les chênes portent des oranges : que le narcisse croisse sur l'aulne : que les bruyères distillent de l'ambre : que les hiboux se comparent aux cygnes: que Tityre soit un Orphée, Orphée dans les forêts, Arion parmi les dauphins. O ma muse, essaie avec moi des sons dignes du Ménale.

Que toute la terre soit submergée : adieu, forêts; je vais du haut d'un rocher me précipiter dans les flots. Nise, reçois ce dernier hommage de ton amant, qui va cesser de vivre. O ma flûte, cesse d'essayer avec moi des sons dignes du Ménale.

Tels furent les chants de Damon. Muses, répétez vous-mêmes la réponse d'Alphésibée. Tous ne peuvent pas tout dire.

ALPHÉSIBÉE.

Amaryllis, apportez de l'eau, et parez ces autels de bandelettes sacrées. Brûlez de la verveine et de l'encens mâle. Je veux essayer si, par une cérémonie magique, je gagnerai le cœur de mon amant : il ne me manque plus que d'avoir recours aux enchantemens [9]. Ramène dans ces lieux, charme puissant, ramène le volage Daphnis.

Cet art a le pouvoir de détacher la lune du ciel. Circé, par ses enchantemens, transforma les compa-

gnons d'Ulysse. Par cet art, le froid serpent expire au milieu des prairies. Ramène dans ces lieux, charme puissant, etc.

D'abord j'entoure l'image de mon amant de trois lisières de différentes couleurs, et je la promène trois fois autour de cet autel : le nombre impair plaît aux dieux. Ramène dans ces lieux, charme puissant, ramène, etc.

Amaryllis, fais trois nœuds à chacune de ces trois lisières, et dis : C'est ainsi que je forme les nœuds de Vénus. Ramène dans ces lieux, charme puissant, ramène le volage Daphnis.

Comme cette argille durcit au feu, et comme cette cire s'y amollit, que le cœur de Daphnis s'endurcisse ainsi pour toute autre, et ne s'attendrisse que pour moi. Jette cette pâte sur l'effigie de mon amant : mets avec du bitume le feu à ces lauriers secs. Le cruel Daphnis me brûle : en brûlant ces lauriers, je brûle Daphnis. Ramène, etc.

Une génisse amoureuse, lasse d'errer dans les bois et de suivre un jeune taureau, se repose enfin sur l'herbe au bord d'un ruisseau : la nuit ne la rappelle point à l'étable. Que Daphnis ait pour moi la même ardeur, et que je refuse de la soulager. Ramène, charme puissant, etc.

Voici les dépouilles que l'infidèle m'a laissées comme les gages de son amour. Terre, je les dépose dans ton sein, sous le seuil de cette porte. Ces gages sont les garans du retour de Daphnis. Ramène, charme puissant, ramène, etc.

Méris m'a donné ces herbes cueillies dans les cam-

Frigidus in pratis cantando rumpitur anguis.
Ducite ab urbe domum, mea carmina, ducite Daphnin.

Terna tibi hæc primum triplici diversa colore
Licia circumdo, terque hæc altaria circum
Effigiem duco: numero Deus impare gaudet.
Ducite ab urbe domum, mea carmina, ducite Daphnin.

Necte tribus nodis ternos, Amarylli, colores:
Necte, Amarylli, modo; et, Veneris, dic, vincula necto.
Ducite ab urbe domum, mea carmina, ducite Daphnin.

Limus ut hic durescit, et hæc ut cera liquescit
Uno eodemque igni; sic nostro Daphnis amore.
Sparge molam, et fragiles incende bitumine lauros:
Daphnis me malus urit; ego hanc in Daphnide laurum.
Ducite ab urbe domum, mea carmina, ducite Daphnin.

Talis amor Daphnin, qualis cum fessa juvencum
Per nemora atque altos quærendo bucula lucos
Propter aquæ rivum viridi procumbit in ulva
Perdita, nec seræ meminit decedere nocti;
Talis amor teneat, nec sit mihi cura mederi.
Ducite ab urbe domum, mea carmina, ducite Daphnin.

Has olim exuvias mihi perfidus ille reliquit,
Pignora cara sui, quæ nunc ego, limine in ipso,
Terra, tibi mando: debent hæc pignora Daphnin.
Ducite ab urbe domum, mea carmina, ducite Daphnin.

Has herbas atque hæc Ponto mihi lecta venena

Ipse dedit Mœris: nascuntur plurima Ponto.
His ego sæpe lupum fieri, et se condere sylvis
Mœrim, sæpe animas imis excire sepulcris,
Atque satas alio vidi traducere messes.
Ducite ab urbe domum, mea carmina, ducite Daphnin.
Fer cineres, Amarylli, foras, rivoque fluenti
Transque caput jace; ne respexeris. His ego Daphnin
Aggrediar: nihil ille deos, nil carmina, curat.
Ducite ab urbe domum, mea carmina, ducite Daphnin.
Aspice: corripuit tremulis altaria flammis
Sponte sua, dum ferre moror, cinis ipse. Bonum sit!
Nescio quid certe est; et Hylax in limine latrat.
Credimus? an qui amant ipsi sibi somnia fingunt?
Parcite, ab urbe venit, jam parcite, carmina, Daphnis.

pagnes de Pont : elles y croissent en abondance. Par la vertu de ces herbes, j'ai vu souvent ce magicien se transformer en loup, et s'enfoncer dans les bois : je l'ai vu arracher les mânes du fond de leurs tombeaux, et transporter les moissons d'un champ dans un autre. Ramène dans ces lieux, etc.

Amaryllis, porte ces cendres hors de la maison, jette-les par-dessus ta tête dans ce ruisseau, et ne regarde pas derrière toi. C'est avec toutes ces armes que j'attaque l'infidèle : mais il se rit des dieux et de tous les enchantemens. Ramène, etc.

Tandis que je diffère à faire transporter cette cendre brûlante, vois comme elle vient d'embraser l'autel. Heureux présage [10] ! Mais qu'entends-je ? Hylax aboie à la porte. Seroit-ce l'arrivée de mon amant ? Seroit-ce une illusion de l'amour ? Cesse, charme puissant, cesse ; Daphnis revient de la ville dans ces hameaux.

REMARQUES

SUR

LA HUITIÈME ÉGLOGUE.

Cette églogue est encore une imitation de Théocrite dans sa deuxième et troisième idylle. La première partie contient les plaintes d'un jeune berger amoureux de Nise, qui lui a préféré Mopsus. Dans la seconde, c'est une femme qui par ses enchantemens s'efforce de reconquérir le cœur de Daphnis, qu'elle a perdu. Damon chante les plaintes du berger : Alphésibée fait le récit des enchantemens de la femme amoureuse, et la fait parler.

[1] *Les lynx étonnés, etc.* Les *lynx* sont une espèce de loups cerviers.

[2] *Les rochers du Timave.* Le Timave est un fleuve du Frioul, fort large, mais dont le cours est peu étendu. Son embouchure est dans le golfe de Venise.

[3] *Le rivage de la mer d'Illyrie.* L'Illyrie est ce qu'on appelle aujourd'hui l'Esclavonie : la mer adriatique, ou le golfe de Venise, la sépare de l'Italie. Les anciens la partageoient en deux pays, dont l'un étoit la Liburnie, à l'occident, et l'autre la Dalmatie, à l'orient.

[4] *Parmi les lauriers de ton front.* Virgile fait allusion à la victoire que Pollion remporta sur les Parthins, et qui lui mérita les honneurs du triomphe, l'an de Rome 715.

[5] *Prépare les flambeaux de ton hyménée.* C'étoit la coutume que la nouvelle mariée fût conduite le soir à la maison de son époux, précédée de cinq flambeaux. Le mari avoit coutume de jeter des noix aux enfans, pour faire connoître qu'il renonçoit désormais aux vains amusemens de la jeunesse. Aussi l'expression latine, *nuces relinquere*, signifie quitter la bagatelle. Comme cet usage nous est étranger, j'ai réduit la figure au sens propre.

[6] *Pour toi l'étoile du soir commence à luire.* Il y a dans le texte, *Hespérus quitte pour toi le mont Œta.* L'étoile d'*Hespérus*, ou *Vesper*, est la planète de Vénus, qui ne s'éloigne

jamais du soleil, soit qu'il se lève, soit qu'il se couche. Le mont Œta est dans la Thessalie. Au reste, par rapport à l'Italie, cette montagne étoit à l'orient; mais, par rapport aux Athéniens et aux Béotiens, elle étoit au nord-ouest. Virgile et d'autres poètes latins ont conservé dans leurs vers le langage des poètes grecs, et ont dit, à leur exemple, que l'étoile du soir quittoit le mont Œta, et que celle du matin, qui est la même, se levoit de dessus le mont Ida.

[7] *Je te vis, je t'aimai, etc.* Dans le texte,

Ut vidi, ut perii, ut me malus abstulit error!

Ce vers de Virgile est une traduction de celui de Théocrite, idylle III, v. 42,

Ὡς ἴδεν, ὡς ἐμάνη, ὡς ἐς βαθὺν ἅλλετ' ἔρωτα!

« Ut vidit, ut periit, ut in profundum desiliit amorem! »

[8] *Le cruel Amour a forcé une mère, etc.* C'est Médée, fille d'Ætès, roi de Colchide, qui égorgea aux yeux de Jason les enfans qu'elle avoit eus de lui. L'enfant qui la fit agir est l'Amour.

[9] *Il ne me manque plus que d'avoir recours aux enchantemens.* Quelques interprètes prétendent que cette femme veut dire qu'il ne manque plus rien à la cérémonie que de réciter des vers : c'est ce qui a engagé le P. Catrou à rendre ainsi ces mots latins : « Il ne manque plus à l'exécution de mon « dessein, que de prononcer des paroles *efficaces*; les voici : « *Ramenez, mes charmes, ramenez Daphnis de la ville en* « *nos campagnes.* » Mais paroît-il y avoir quelque *efficacité* dans ces paroles? N'est-ce pas un simple refrain, pareil à celui de Damon? Tout ce qui suit fait assez connoître que *carmina* signifie ici non des paroles, mais des cérémonies magiques. D'ailleurs, la magicienne ordonne dans la suite à sa compagne de prononcer ces paroles : *Veneris, dic, vincula necto.* Ce n'est donc point dans le refrain que consiste la force de l'enchantement.

[10] *Heureux présage!* C'étoit un présage heureux lorsqu'il sortoit une flamme de la cendre. Terentia, femme de Cicéron, ayant fait un sacrifice, et la cendre s'étant allumée, les vestales prononcèrent que c'étoit un signe favorable, et que Catilina succomberoit. Voyez Plutarque, *in Cicer.*

ECLOGA IX.

LYCIDAS, MŒRIS.

LYCIDAS.

Quo te, Mœri, pedes? an, quo via ducit, in urbem?

MŒRIS.

O Lycida, vivi pervenimus, advena nostri
(Quod numquam veriti sumus) ut possessor agelli
Diceret: Hæc mea sunt; veteres, migrate, coloni.
Nunc victi, tristes, quoniam fors omnia versat,
Hos illi (quod nec bene vertat!) mittimus hædos.

LYCIDAS.

Certe equidem audieram, qua se subducere colles
Incipiunt, mollique jugum demittere clivo,
Usque ad aquam et veteris jam fracta cacumina fagi,
Omnia carminibus vestrum servasse Menalcan.

MŒRIS.

Audieras; et fama fuit: sed carmina tantum
Nostra valent, Lycida, tela inter martia, quantum
Chaonias dicunt, aquila veniente, columbas.
Quod nisi me quacumque novas incidere lites
Ante sinistra cava monuisset ab ilice cornix,
Nec tuus hic Mœris, nec viveret ipse Menalcas.

IX.e ÉGLOGUE.

LYCIDAS, MÉRIS.

LYCIDAS.

Ou vas-tu, Méris? suis-tu le chemin de Mantoue [1]?

MÉRIS.

O Lycidas, nous sommes enfin arrivés à ce triste jour que nous n'avions jamais craint, à ce jour où un étranger, possesseur de nos terres, devoit nous dire: Retirez-vous, anciens habitans; ces champs sont à moi. Ainsi, abattus et désolés, puisque le sort bouleverse tout, nous envoyons ces chevreaux à l'usurpateur [2]. Puisse ce présent lui être funeste!

LYCIDAS.

J'avois cependant ouï dire que votre Ménalque [3] avoit mérité par ses vers qu'on lui conservât tout le terrain qui s'étend depuis le penchant de cette colline jusqu'au fleuve, et jusqu'à ce vieux hêtre dont les hautes branches sont rompues.

MÉRIS.

Vous l'avez ouï dire, et tel a été le bruit commun. Mais nos vers, cher Lycidas, ont autant de force au milieu des armes, que les colombes devant l'aigle. Sans les cris d'une corneille, qui, croassant à ma gauche [4], m'avertit, du haut d'un chêne creux, de n'avoir point de nouveaux démêlés avec l'oppresseur, ni Méris ton ami, ni Ménalque lui-même, ne vivroient plus.

LYCIDAS.

Quelqu'un peut-il commettre un si grand crime! O Ménalque, nous avons donc pensé te perdre, et avec toi toute notre consolation! Si tu n'étois plus, qui chanteroit les nymphes? qui peindroit nos campagnes fleuries, et les bocages qui ombragent nos fontaines? Qui pourroit faire des vers tels que ceux que je te dérobai l'autre jour, lorsque tu partois pour aller voir Amaryllis, nos amours? « Tityre, prends « soin de mes chèvres jusqu'à mon retour : je ne vais « pas loin. Mène-les à la rivière au sortir du pâtu- « rage; mais, en les conduisant, évite la rencontre « du bouc [5] : il frappe de la corne. »

MÉRIS.

J'aime encore mieux les vers qu'il a faits pour Varus, quoiqu'il n'y ait pas mis la dernière main. « O Varus, pourvu que Mantoue nous soit conservée, « cette Mantoue trop voisine de la malheureuse Cré- « mone, nos cygnes par leurs chants [6] porteront ton « nom sublime jusqu'aux astres. »

LYCIDAS.

Puissent tes abeilles ne se reposer jamais sur des ifs de Corse [7]! puisse le lait enfler les mamelles de tes vaches nourries de cytise! Mais dis-moi encore quelques vers nouveaux, si tu en sais. Les muses m'ont aussi fait poète. J'ai composé des vers, et nos bergers disent que j'ai du talent pour la poésie : mais je ne les crois point; car il me paroît que je n'ai pas encore fait de vers qui soient dignes de Varus ou de Cinna [8]. Je ne suis qu'un oison dont les cris se mêlent avec le chant mélodieux des cygnes.

LYCIDAS.

Heu! cadit in quemquam tantum scelus! heu! tua nobis
Pene simul tecum solatia rapta, Menalca!
Quis caneret nymphas? quis humum florentibus herbis
Spargeret, aut viridi fontes induceret umbra?
Vel quæ sublegi tacitus tibi carmina nuper,
Cum te ad delicias ferres Amaryllida nostras?
« Tityre, dum redeo, brevis est via, pasce capellas;
« Et potum pastas age, Tityre; et inter agendum
« Occursare capro, cornu ferit ille, caveto. »

MŒRIS.

Immo hæc quæ Varo, necdum perfecta, canebat:
« Vare, tuum nomen (superet modo Mantua nobis,
« Mantua væ miseræ nimium vicina Cremonæ!)
« Cantantes sublime ferent ad sidera cycni. »

LYCIDAS.

Sic tua cyrneas fugiant examina taxos!
Sic cytiso pastæ distendant ubera vaccæ!
Incipe, si quid habes. Et me fecere poetam
Pierides: sunt et mihi carmina; me quoque dicunt
Vatem pastores: sed non ego credulus illis;
Nam neque adhuc Varo videor nec dicere Cinna
Digna, sed argutos inter strepere anser olores.

MŒRIS.

Id quidem ago, et tacitus, Lycida, mecum ipse voluto,
Si valeam meminisse; neque est ignobile carmen.
« Huc ades, o Galatea: quis est nam ludus in undis?
« Hic ver purpureum, varios hic flumina circum
« Fundit humus flores; hic candida populus antro
« Imminet, et lent texuntæ umbracula vites.
« Huc ades: insani feriant sine littora fluctus. »

LYCIDAS.

Quid? quæ te pura solum sub nocte canentem
Audieram? Numeros memini, si verba tenerem.

MŒRIS.

« Daphni, quid antiquos signorum suspicis ortus?
« Ecce dionæi processit Cæsaris astrum;
« Astrum, quo segetes gauderent frugibus, et quo
« Duceret apricis in collibus uva colorem.
« Insere, Daphni, piros: carpent tua poma nepotes. »
Omnia fert ætas, animum quoque. Sæpe ego longos
Cantando puerum memini me condere soles:
Nunc oblita mihi tot carmina; vox quoque Mœrim
Jam fugit ipsa: lupi Mœrim videre priores.
Sed tamen ista satis referet tibi sæpe Menalcas.

LYCIDAS.

Causando nostros in longum ducis amores.
Et nunc omne tibi stratum silet æquor, et omnes
(Aspice) ventosi ceciderunt murmuris auræ:
Hinc adeo media est nobis via; namque sepulcrum

MÉRIS.

Je tâche de me rappeler, si je le puis, certains vers qui ne sont pas méprisables.

« Viens, Galatée, dans nos campagnes. A quoi « t'amuses-tu au milieu des eaux? Ici règne un éternel « printemps; ici la terre borde les ruisseaux de diverses « fleurs. Le peuplier blanc et les vignes entrelacées « forment des berceaux autour de nos grottes. Viens, « Galatée: laisse les flots en fureur battre les rivages. »

LYCIDAS.

Ne te rappelles-tu point ces autres vers que je t'ai une fois entendu chanter seul, dans une belle nuit? Je me souviendrois de l'air, si je me souvenois des paroles.

MÉRIS.

« Pourquoi, Daphnis, contemples-tu le lever des « antiques étoiles? Voici le nouvel astre de César [9] qui « paroît: c'est cet astre qui doit mûrir nos moissons et « colorer les raisins sur nos côteaux. Daphnis, plante « des poiriers: tes petits-fils en cueilleront les poires. »

Le temps emporte tout, jusqu'à l'esprit même. Je me souviens que dans ma jeunesse je passois les jours entiers à chanter des vers: j'ai oublié toutes ces chansons; à peine me reste-t-il un peu de voix: quelque loup aura vu Méris le premier [10]. Mais Ménalque vous récitera tous ces vers aussi souvent qu'il vous plaira.

LYCIDAS.

Votre excuse, Méris, me fait languir dans l'attente de ce plaisir. Cependant tout invite à chanter: ce lac est tranquille [11]; voyez comme les vents retiennent leurs haleines. Nous avons fait la moitié de notre route,

et j'apperçois déja le tombeau de Bianor [12], là où tu vois ces laboureurs élaguer des arbres. Chantons ici, cher Méris, et mets à terre tes chevreaux : nous aurons assez de temps pour arriver avant la nuit à Mantoue. Si nous craignons que la pluie ne nous surprenne avant d'arriver, chantons en poursuivant notre route; le chemin nous en paroîtra moins long. Pour jouir de ce plaisir, je te délivrerai de ce fardeau.

MÉRIS.

Jeune berger, cesse de me presser : il s'agit de nous rendre promptement à Mantoue. Au retour de Ménalque, nous chanterons plus à notre aise.

Incipit apparere Bianoris. Hic ubi densas
Agricolæ stringunt frondes, hic, Mœri, canamus;
Hic hædos depone : tamen veniemus in urbem.
Aut, si nox pluviam ne colligat ante veremur,
Cantantes licet usque (minus via lædet) eamus:
Cantantes ut eamus, ego hoc te fasce levabo.

MŒRIS.

Desine plura, puer; et quod nunc instat agamus.
Carmina tum melius, cum venerit ipse, canemus.

REMARQUES

SUR

LA NEUVIÈME ÉGLOGUE.

VIRGILE ayant été excepté dans le partage des terres du territoire de Mantoue et de Crémone, qui furent distribuées aux soldats vétérans, et son bien lui ayant été rendu, il eut une querelle avec le centurion Arius, qui comptoit s'emparer de sa terre. Dans cette occasion il courut risque de la vie, et pour se sauver il fut obligé de passer le Mincio à la nage. Il se rendit à Rome pour implorer la protection de César Octave, et laissa dans sa maison un domestique d'un âge mûr, ou même un peu vieux (comme il paroît par ses discours), qui porte ici le nom de Méris, auquel il recommanda de ménager celui qui vouloit se rendre maître de son bien. Méris, dans cette églogue, va à Mantoue pour lui porter quelques présens, et rencontre sur le chemin Lycidas. Ils s'entretiennent ensemble de la disgrace de Ménalque, c'est-à-dire, de Virgile, et soulagent l'ennui du voyage par des vers qu'ils récitent. On peut regarder cette pièce comme une espèce de placet présenté par Virgile à Varus, afin que par son crédit il pût jouir de la grace que Mécène et Pollion lui avoient procurée de la part de César Octave. 1°. L'auteur fait mention de cette grace; 2°. il expose la violence qu'on lui a faite; 3°. il implore la protection de Varus, et promet de composer un plus grand ouvrage à sa louange. C'est ensuite un éloge de Jule-César, pour se concilier la bienveillance d'Octave, son fils adoptif.

[1] *Où vas-tu, Méris? suis-tu le chemin de Mantoue?* Je ne conçois pas qu'on puisse traduire plus simplement le premier vers de cette églogue. Le P. Catrou le rend ainsi : « En quel « lieu *portez-vous vos pas*, cher Méris? Est-ce à Mantoue? « Le chemin que vous suivez y conduit. » Méris ne le savoit-il pas aussi bien que l'autre berger?

[2] *Nous envoyons ces chevreaux à l'usurpateur.* Méris, domestique de la maison de Virgile, est le porteur du présent, et

cependant il dit, *nous envoyons (mittimus)* : c'est le langage des anciens valets, qui se regardent comme les maîtres de la maison à laquelle ils sont attachés. Méris dit plus bas, *nos vers (nostra carmina)*, quoiqu'il s'agisse des vers de Ménalque, c'est-à-dire, de Virgile son maître. Le laquais d'un auteur dit aujourd'hui, *notre tragédie a réussi, notre livre s'imprime, etc.*

[3] *Votre Ménalque, etc.* Le P. Catrou prétend, sur des raisons très-frivoles, que le *Méris* de cette églogue est le père de Virgile. Si cela étoit, Lycidas diroit-il à Méris, *vestrum Menalcan?* Se sert-on du mot de *vester* en parlant à quelqu'un au sujet de son fils? Car ce Ménalque est Virgile, comme il en convient avec tous les interprètes.

[4] *Une corneille qui, croassant à ma gauche, etc.* Tous les phénomènes qui s'offroient à la gauche, étoient regardés chez les Romains comme un auspice favorable : chez les Grecs c'étoient les phénomènes à la droite. La raison de cette différence est que les Grecs se tournoient du côté du septentrion, comme les géographes, lorsqu'ils vouloient prendre les auspices, et les Romains au contraire se tournoient vers le midi. En ces deux cas, les Grecs avoient l'orient à leur droite, et les Romains l'avoient à leur gauche. Or l'orient étoit regardé comme le côté du monde le plus heureux, parce que c'étoit le côté du ciel où les astres paroissoient se lever. On lit dans Varron, *Quæst.* lib. V : *A deorum sede cum in meridiem spectes, ad sinistram sunt partes mundi exorientes ; ad dextram occidentes : factum arbitror, ut sinistra meliora auspicia quam dextra esse existimentur.* Pline dit aussi, lib. II, c. LIII : *Lævæ prospera existimantur, quoniam læva parte mundi ortus est.* Lorsqu'on entendoit tonner à sa gauche, c'étoit donc un bon augure. Malgré cela, la gauche étoit quelquefois de mauvais augure chez les Romains : de-là vient que le mot de *sinister* veut dire *funeste*, et que dans notre langue nous appelons sinistres, comme les Romains, tous les signes qui peuvent nous annoncer quelque malheur. On lit dans la première églogue :

Sæpe malum hoc nobis, si mens non læva fuisset,

De cœlo tactas memini prædicere quercus;
Sæpe sinistra cava prædixit ab ilice cornix.

Et dans celle-ci, où il s'agit aussi d'un malheur prédit,

Ante sinistra cava monuisset ab ilice cornix.

Il faut conclure de-là, ce me semble, qu'il y avoit des signes à gauche qui étoient favorables (c'étoient sur-tout les météores, comme le tonnerre,) et qu'il y en avoit aussi qui étoient de mauvais augure. Le croassement des corneilles à gauche étoit apparemment de ce nombre. Il y avoit donc peu d'uniformité dans les règles des augures : aussi étoit-ce chez les Romains une science épineuse, qu'il seroit fort inutile aujourd'hui de vouloir approfondir. La signification du mot *sinister,* qui signifie *malheureux, funeste,* prouve qu'en général les signes à gauche n'étoient point regardés chez les Romains comme des signes favorables, et qu'il n'y avoit sur cela que quelques exceptions, qui concernoient le vol des oiseaux (lorsque l'aruspice étoit tourné du côté du midi), et le bruit du tonnerre à gauche.

[5] *Évite la rencontre du bouc.* Ce bouc est le centurion Arius, ou le soldat vétéran qui s'étoit emparé de la terre de Virgile. La plupart des interprètes n'ont pas compris que ces trois vers, *Tityre, dum redeo, etc.* étoient une chanson, et une chanson satyrique. Pour lier ces vers à ce qui précède, l'imagination du P. Catrou a suppléé deux lignes.

[6] *Nos cygnes par leurs chants, etc.* Les poètes ont pris le cygne pour leur symbole, en lui supposant de la voix. Il est singulier qu'ils aient choisi pour les représenter un oiseau qui n'en a point du tout.

[7] *Se reposer sur des ifs de Corse.* C'étoient des ifs transportés de Corse en Italie. Les abeilles qui se reposoient sur ces ifs faisoient du miel amer, comme étoit tout le miel de Corse.

[8] *De Varus ou de Cinna.* L'un est ce Quintilius Varus, protecteur de Virgile, dont il est parlé dans une remarque sur la huitième églogue; et l'autre le fameux Cinna, petit-fils de Pompée par sa mère, d'abord ennemi de César Octave, et

ensuite son favori. On voit par ces paroles que ces deux illustres Romains avoient beaucoup de goût, et que leur suffrage étoit très-glorieux pour un auteur.

[9] *Le nouvel astre de César.* Dans le temps qu'on célébroit les jeux funèbres en l'honneur de Jule-César, il parut, suivant Suétone, durant sept jours de suite, une nouvelle étoile, qui sembloit avoir une chevelure, *stella crinita.* Le peuple superstitieux crut que c'étoit l'ame de César qui avoit été reçue dans le ciel. C'est pour cela que sur les médailles de César, et dans tous ses portraits, on voit une étoile. Voyez les Géorgiques, liv. I, v. 488. Virgile appelle César *dionæus,* c'est-à-dire, descendant de Vénus, fille de Jupiter et de Dione, nymphe de la mer.

[10] *Quelque loup aura vu Méris le premier.* Idée populaire de ces temps-là, rapportée par Pline. Un loup qui avoit vu le premier un homme, lui faisoit, disoit-on, perdre la voix. C'est l'origine du proverbe *lupus in fabula,* que l'on disoit lorsque quelqu'un survenoit dans une compagnie sans être attendu; parce qu'alors chacun se taisoit.

[11] *Ce lac est tranquille.* Il y a dans le texte, *silet æquor.* Il ne s'agit pas ici de la mer, qui est éloignée du pays de Mantoue, mais du Mincio, qui forme une espèce de lac autour de cette ville.

[12] *J'apperçois le tombeau de Bianor.* C'étoit un ancien roi d'Étrurie. On élevoit aux morts des tombeaux le long des grands chemins, afin qu'ils fussent moins oubliés des vivans. De-là vient que dans les épitaphes on mettoit : *Sta, viator. Abi, viator.* A la Chine les tombeaux des gens de condition sont sur les montagnes, avec des arbres alentour, afin qu'ils puissent être apperçus de loin. Par ce moyen on se procure une vie morale après la mort. C'est une consolation pour les vivans d'être assurés qu'on pensera à eux lorsqu'ils seront ensevelis dans la terre. Pour cette raison, et pour rendre l'idée de la mort moins affligeante, les Chinois conservent soigneusement dans leurs maisons les portraits de tous leurs ancêtres. Il y a d'ailleurs dans cet usage un sentiment de piété naturelle.

ECLOGA X.

GALLUS.

Extremum hunc, Arethusa, mihi concede laborem:
Pauca meo Gallo, sed quæ legat ipsa Lycoris,
Carmina sunt dicenda: neget quis carmina Gallo?
Sic tibi, cum fluctus subterlabere sicanos,
Doris amara suam non intermisceat undam!
Incipe: sollicitos Galli dicamus amores,
Dum tenera attondent simæ virgulta capellæ.
Non canimus surdis; respondent ómnia sylvæ.

Quæ nemora, aut qui vos saltus habuere, puellæ
Naiades, indigno cum Gallus amore periret?
Nam neque Parnassi vobis juga, nam neque Pindi
Ulla moram fecere, neque Aonia Aganippe.
Illum etiam lauri, etiam flevere myricæ;
Pinifer illum etiam sola sub rupe jacentem
Mænalus et gelidi fleverunt saxa Lycæi.
Stant et oves circum; nostri nec pœnitet illas:
Nec te pœniteat pecoris, divine poeta;
Et formosus oves ad flumina pavit Adonis.

Venit et upilio; tardi venere bubulci;
Uvidus hiberna venit de glande Menalcas:

X.e EGLOGUE.

GALLUS.

O Aréthuse [1], inspirez-moi encore dans ce dernier ouvrage. Il faut que je fasse quelques vers pour mon ami Gallus, mais des vers qui soient lus de Lycoris. Peut-on refuser des vers à Gallus? Ainsi puisse votre onde, coulant sous les flots de la mer de Sicile, ne se mêler jamais avec l'onde amère de Doris! Commencez; et tandis que mes chèvres broutent les arbrisseaux, chantons les malheureuses amours de Gallus. Nos chants seront entendus : les échos de ces bois répètent tous les chants.

Dans quelles forêts ou au milieu de quels buissons étiez-vous, naïades, lorsque Gallus brûloit d'un indigne amour? Car vous n'étiez alors arrêtées ni sur le Parnasse, ni sur le Pinde, ni sur les bords de la fontaine Aganippé. Les lauriers et les bruyères déplorèrent son sort. Le mont Ménale couronné de pins et les rochers du froid Lycée furent touchés, lorsqu'ils virent ce malheureux berger étendu dans une grotte solitaire, entouré de ses tristes brebis; car elles prennent part aux maux de leurs bergers.

Divin poète, ne dédaigne pas le nom de berger: le charmant Adonis a fait paître des troupeaux le long des fleuves.

Tous les pasteurs de la contrée s'assemblèrent alors autour de toi. Ménalque, qui venoit de cueillir du gland dans les bois, accourut tout mouillé. Tous

demandèrent pourquoi cet étrange amour. Apollon s'approche, et te dit : « Gallus, d'où vient te livres-tu « à une passion insensée? Lycoris, objet de ta flamme « et de ta douleur, suit ton rival à travers les neiges « et au milieu des redoutables camps. » Sylvain, la tête couronnée de feuillage, et les mains chargées de lys et de tiges fleuries, vint aussi. Nous vîmes Pan, dieu de l'Arcadie, venir à son tour, le visage barbouillé de jus d'hièble et de vermillon. « Quelle sera, « dit-il, la fin de tes regrets? L'Amour s'en met peu « en peine. Le cruel Amour ne se rassasie point de « larmes, non plus que les prairies d'eau, les abeilles « de cytise, et les chèvres de feuillage. »

Alors le triste Gallus parla ainsi : Arcadiens, vous ferez retentir ces montagnes du récit de ma disgrace : les seuls Arcadiens savent chanter. Oh! que mes os reposeront mollement dans le tombeau, si votre flûte chante un jour mes amours! Que n'ai-je toujours vécu parmi vous! Que n'ai-je, comme vous, conduit des troupeaux dans la plaine, ou vendangé des raisins mûrs! Soit que j'eusse brûlé pour Phyllis, soit que j'eusse aimé Amyntas, (qu'importe qu'Amyntas ait le teint brun? les violettes et les hyacinthes ne sont-elles pas de cette couleur?) l'objet de mes amours, quel qu'il fût, seroit couché près de moi entre des saules et des pampres verds. Si c'étoit Phyllis, elle iroit me cueillir des fleurs; si c'étoit Amyntas, il me divertiroit par des chansons. Ah! Lycoris, que ces clairs ruisseaux, que ces prairies et ces bois forment un lieu charmant! C'est ici que je voudrois couler avec toi le reste de mes jours.

Omnes, Unde amor iste, rogant, tibi? Venit Apollo:
Galle, quid insanis? inquit: tua cura Lycoris
Perque nives alium perque horrida castra secuta est.
Venit et agresti capitis Sylvanus honore,
Florentes ferulas et grandia lilia quassans.
Pan deus Arcadiæ venit, quem vidimus ipsi
Sanguineis ebuli baccis minioque rubentem:
Ecquis erit modus? inquit: Amor non talia curat;
Nec lacrymis crudelis Amor, nec gramina rivis,
Nec cytiso saturantur apes, nec fronde capellæ.

Tristis at ille: Tamen cantabitis, Arcades, inquit,
Montibus hæc vestris; soli cantare periti
Arcades. O mihi tum quam molliter ossa quiescant,
Vestra meos olim si fistula dicat amores!
Atque utinam ex vobis unus, vestrique fuissem
Aut custos gregis, aut maturæ vinitor uvæ!
Certe sive mihi Phyllis, sive esset Amyntas,
Seu quicumque furor (quid tum, si fuscus Amyntas?
Et nigræ violæ sunt, et vaccinia nigra),
Mecum inter salices lenta sub vite jaceret:
Serta mihi Phyllis legeret, cantaret Amyntas.
Hic gelidi fontes, hic mollia prata, Lycori;
Hic nemus: hic ipso tecum consumerer ævo.

Nunc insanus amor duri te Martis in armis
Tela inter media atque adversos detinet hostes:
Tu procul a patria (nec sit mihi credere tantum!)
Alpinas, ah dura! nives et frigora Rheni
Me sine sola vides. Ah! te ne frigora lædant!
Ah! tibi ne teneras glacies secet aspera plantas!

Ibo, et chalcidico quæ sunt mihi condita versu
Carmina pastoris siculi modulabor avena.
Certum est in sylvis, inter spelæa ferarum,
Malle pati, tenerisque meos incidere amores
Arboribus: crescent illæ; crescetis, amores.
Interea mixtis lustrabo Mænala nymphis,
Aut acres venabor apros; non me ulla vetabunt
Frigora parthenios canibus circumdare saltus;
Jam mihi per rupes videor lucosque sonantes
Ire; libet partho torquere cydonia cornu
Spicula. Tamquam hæc sint nostri medicina furoris,
Aut deus ille malis hominum mitescere discat!
Jam neque Hamadryades rursum nec carmina nobis
Ipsa placent; ipsæ, rursum concedite, sylvæ:
Non illum nostri possunt mutare labores;
Nec si frigoribus mediis Hebrumque bibamus,
Sithoniasque nives hiemis subeamus aquosæ;
Nec si, cum moriens alta liber aret in ulmo,
Æthiopum versemus oves sub sidere cancri.
Omnia vincit Amor; et nos cedamus Amori.

Mais un fol amour te retient dans les champs de Mars [2] et au milieu des horreurs de la guerre. Loin de ta patrie, (ah! que n'en puis-je douter!) tu parcours, cruelle, tu parcours sans moi les sommets glacés des Alpes; tu braves sans moi les neiges et les frimas de la Germanie. Puisses-tu au moins ne pas sentir ce froid rigoureux! Puissent ces glaces épargner tes pieds délicats!

J'irai parmi les bergers, et je chanterai sur le chalumeau du pasteur de Sicile les vers que le poète de Chalcis a faits pour moi [3]. C'en est fait : je veux ensevelir ma douleur dans les bois, au milieu des retraites des bêtes farouches, et graver mes amours sur l'écorce des jeunes arbres : ils croîtront, et mes amours avec eux. Cependant je me promenerai dans la compagnie des nymphes sur le mont Ménale, où je poursuivrai les courageux sangliers. Le froid le plus rigoureux ne m'empêchera point d'entourer de mes chiens les bois du mont Parthénius [4]. Il me semble déja parcourir ces rochers et ces bois retentissans; je prends plaisir à décocher des traits. Comme si je pouvois guérir par-là le mal qui me tourmente! comme si les peines des mortels pouvoient adoucir le cruel Amour! Les nymphes des bois et les chansons commencent déja à me déplaire. Adieu, forêts, adieu : quelque chose que l'on fasse, l'Amour est toujours le même. Quand je boirois des eaux glacées de l'Hèbre, quand je vivrois au milieu des neiges de la Sithonie [5], quand je conduirois des troupeaux dans les plaines d'Éthiopie où le brûlant tropique dévore l'écorce des plus grands ormes, je ne sentirois par-tout que les feux de l'Amour. L'Amour triomphe de tout : cédons aussi à l'Amour.

Muses, c'est assez. Voilà les vers que vous avez dictés à votre élève, tandis qu'il travailloit tranquillement à des corbeilles de jonc. Faites valoir ces vers à Gallus ; à ce Gallus pour qui mon amitié s'augmente de jour en jour, comme au retour du printemps croît un jeune arbre.

Levons-nous ; il est dangereux de chanter à l'ombre, et à l'ombre du genièvre. L'ombre est de même nuisible aux fruits. Retournez, mes chèvres, à votre bergerie : vous êtes rassasiées, et l'étoile du soir paroît.

Hæc sat erit, divæ, vestrum cecinisse poetam,
Dum sedet, et gracili fiscellam texit hibisco,
Pierides: vos hæc facietis maxima Gallo;
Gallo, cujus amor tantum mihi crescit in horas,
Quantum vere novo viridis se subjicit alnus.
Surgamus: solet esse gravis cantantibus umbra;
Juniperi gravis umbra: nocent et frugibus umbræ.
Ite domum saturæ, venit hesperus, ite, capellæ.

REMARQUES

SUR

LA DIXIÈME ÉGLOGUE.

PUBLIUS CORNELIUS GALLUS, qui fait le sujet de cette églogue, né dans le pays du Frioul, fut un homme qui d'un état médiocre s'éleva, par son mérite et ses services, à une haute fortune, sous le règne d'Auguste, dont il posséda la faveur. Suétone, Dion Cassius, Ammien, S. Jérôme, parlent de plusieurs circonstances de sa vie. Auguste lui donna le gouvernement de l'Égypte, ne voulant pas, dit Dion Cassius, confier une province de cette importance, où les troubles étoient à craindre, à un homme d'un rang distingué. Il se comporta avec beaucoup de hauteur et de dureté dans son gouvernement, et abandonna au pillage, selon Ammien, la ville de Thèbes, pour la punir d'une sédition qui s'y étoit élevée à l'occasion des impôts. Fier de son pouvoir et aveuglé par sa fortune, comme il arrive presque toujours aux favoris tirés du néant, il alla jusqu'à oublier ce qu'il devoit à son bienfaiteur, et il osa souvent censurer l'empereur et faire des railleries de sa conduite, principalement à table, lorsqu'il avoit trop bu. Son orgueil le porta à se faire ériger des statues dans son gouvernement, et à faire inscrire ses actions sur des pyramides. Auguste, informé des procédés de Gallus, et indigné de son ingratitude, se contenta de lui ôter son gouvernement : mais le sénat le traita avec plus de sévérité ; il confisqua tous ses biens, et le condamna au bannissement. Gallus ne put supporter sa disgrace, et se tua. Suétone dit qu'Auguste fut touché de sa mort, et que, fâché du décret du sénat qui l'avoit ainsi réduit au désespoir, il se plaignit d'être le seul à qui il n'étoit pas permis de punir à son gré et jusqu'à un certain point un ami qui l'avoit offensé : *Laudavit quidem pietatem tantopere pro se indignantium ; cæterum et illacrymavit et vicem suam conquestus est, quod sibi soli*

non liceret amicis, quatenus vellet, irasci. Sa mort arriva l'an de Rome 728, sept ans avant celle de Virgile. Il avoit beaucoup d'amis; et Pollion, entre autres, étoit extrêmement lié avec lui, comme on peut voir par ses lettres à Cicéron, *Famil.* liv. x, lett. 31 et 32. Gallus avoit aussi été ami de ce dernier. A l'égard de Virgile, Gallus étoit son protecteur déclaré.

Il aimoit les vers et en faisoit. Il composa, dit-on, pour Lycoris, quatre livres d'élégies; mais, selon Quintilien, ses vers étoient bien moins tendres que ceux de Tibulle et de Properce. Il traduisit aussi quelques églogues d'Euphorion, poète de Chalcis. Tous ces ouvrages ont péri; et ceux qui aujourd'hui portent son nom sont apocryphes.

Gallus avoit été éperdument amoureux de Lycoris, comédienne de ce temps-là, qu'on prétend être la même que cette Cythéris dont Marc-Antoine fut si épris, qu'il la menoit par-tout avec lui dans sa litière. Quoi qu'il en soit, Lycoris fut infidèle à Gallus, et s'attacha à un général romain, qui l'emmena avec lui au-delà des Alpes, du côté de la Germanie. Gallus fut outré de cette inconstance de sa maîtresse, et en conçut un violent chagrin. C'est pour le consoler que Virgile fit cette églogue, où il représente ce guerrier accablé de tristesse, et voulant désormais passer sa vie au milieu des bergers d'Arcadie. Ceux-ci et tous les dieux champêtres viennent pour le consoler. Il leur répond, et les entretient des remèdes qu'il veut prendre pour se guérir de sa passion. Il finit par avouer que sa maladie est incurable, et qu'il aimera toujours Lycoris. C'est une des plus belles églogues de Virgile.

[1] *O Aréthuse, etc.* Aréthuse est une fontaine dans l'île d'Ortygie, située près de la Sicile, et qui forme la quatrième partie de la ville de Syracuse. L'Alphée est un fleuve du Péloponnèse, dont on a prétendu que les eaux, en coulant dans la mer, ne se méloient point à son eau salée, et formoient dans l'Ortygie la fontaine d'Aréthuse. La preuve en est, dit-on, que ce qu'on jette dans le lit de l'Alphée en Grèce est porté

dans l'île d'Ortygie, et y reparoît avec l'eau de la fontaine: ce qui est incroyable. Sur cela les poètes ont imaginé que le fleuve Alphée avoit été amoureux de la nymphe Aréthuse, qui, pour éviter ses embrassemens, avoit été métamorphosée en fontaine, et s'étoit sauvée dans l'île d'Ortygie.

[2] *Un fol amour te retient dans les champs de Mars.* Il m'a paru qu'il y avoit une faute dans les éditions qui portent *duri me*, au lieu de *duri te*. Gallus est ici représenté comme un berger d'Arcadie. A quoi bon diroit-il,

> Nunc insanus amor duri me Martis in armis
> Tela inter media atque adversos detinet hostes.

Est-ce qu'il étoit tout à la fois berger et guerrier? Pouvoit-il être dans l'Arcadie et dans un camp? On ne peut donner aucun sens raisonnable à ces vers qu'en substituant *te* à *me*, comme j'ai fait. Lycoris avoit suivi un général d'armée en Germanie. Ce qui suit s'accorde parfaitement avec cette correction nécessaire : c'est la raison et le goût qui la prescrivent. Y a-t-il du sens à faire dire à Gallus qu'un *amour insensé* le fait aller à la guerre? *Nunc insanus amor, etc.* Le P. Catrou fait dire tout de suite à Gallus ces mots qui s'adressent à Lycoris: « Vous « souffrez sans moi toute la rigueur de la neige et des frimas. « Rudes hivers, épargnez ma Lycoris. Glaçons aigus, craignez « de la blesser. Allons, *abandonnons les armées*, ne songeons « plus qu'à chanter, etc. » Un pareil discours est-il supportable, et se rapporte-t-il à l'original? Dans sa traduction, Gallus continue de parler ainsi : « La résolution en est prise; « j'irai cacher ma douleur dans les forêts et parmi les bêtes « sauvages. Je graverai le nom de Lycoris sur l'écorce des « jeunes arbres; il croîtra avec eux. *Faisons mieux*, je me « joindrai aux nymphes de Diane, etc. » Ce *faisons mieux* est dans le goût des élégantes additions de ce traducteur. Cette manière de rendre les anciens auteurs ne forme-t-elle pas bien l'esprit de la jeunesse?

[3] *Les vers que le poète de Chalcis a faits pour moi.* Comme

si Euphorion n'avoit composé son poëme que pour être un jour traduit en vers latins par Gallus. C'est une manière de parler polie et flatteuse. C'est ainsi qu'on a dit d'un célèbre orateur chrétien, que les pères de l'église avoient écrit pour lui ; tant il savoit emprunter habilement de leurs ouvrages le fond et les preuves de ses éloquens discours.

[4] *Les bois du mont Parthénius.* Ce mont étoit dans l'Arcadie. Il s'appeloit ainsi du mot παρθένος, *vierge*, parce que c'étoit la montagne où les filles alloient à la chasse.

[5] *Au milieu des neiges de la Sithonie.* La Sithonie étoit un pays très froid dans la Thrace, dont l'Hèbre, appelé aujourd'hui *Marisa*, est un des plus grands fleuves qui se déchargent dans la mer Égée.

DISCOURS

SUR

LES GÉORGIQUES

DE VIRGILE.

VIRGILE est le premier des Romains qui se soit exercé dans trois genres de poésie dont les Grecs lui avoient fourni le modèle. Ces genres sont le pastoral, le géorgique, et l'héroïque. Il n'est pas certain que dans le premier et le troisième genre il ait surpassé les Grecs ; au moins il y a eu de savans critiques qui ont mis au-dessus de ses églogues les idylles de Théocrite, et qui ont préféré l'Iliade à l'Énéide : mais tout le monde est d'accord que dans le géorgique Virgile a effacé Hésiode.

Les grammairiens appellent poëme géorgique un ouvrage de poésie dont la culture de la terre et en général tous les travaux de la campagne sont l'objet. De ce genre est un poëme d'Hésiode, intitulé *les Œuvres et les Jours*, et les quatre livres de Virgile sur l'agriculture. Je ne parle point de plusieurs autres poëmes grecs sur cette matière. Parmi les ouvrages modernes de ce genre, on compte les *Jardins* du

P. Rapin, et la *Maison Rustique* du P. Vanière; deux poëmes latins fort estimés, sur lesquels je dirai mon sentiment à la fin de ce discours. Ces poëmes, et quelques autres que je pourrois citer, sont géorgiques; mais ce nom est particulièrement consacré à celui de Virgile.

Quelques critiques, et entre autres M. Dryden, fameux poète anglois, prétendent que si Virgile le cède à Théocrite pour l'églogue, ce n'est pas la faute de son esprit, mais de sa langue, qui n'a ni la douceur ni la naïveté de la langue grecque, particulièrement dans le dialecte dorique. Comme cette langue a aussi, sur-tout dans le dialecte ionique, plus de majesté et d'harmonie que la langue latine, elle est plus favorable à la poésie héroïque; et c'est pour cela, disent ces mêmes critiques, que les vers de l'Iliade sont plus beaux encore que ceux de l'Énéide. A l'égard des détails, ajoutent-ils, et de la peinture des petits objets, la langue des Romains égale au moins celle des Grecs; et pour cette raison Virgile ne le cède point à Hésiode dans ses Géorgiques par rapport au langage et au style, et lui est fort supérieur à plusieurs autres égards. Mais tous ces jugemens sont faux. Ce n'est point par le différent langage dont ces poètes se sont servis, qu'il

faut les apprécier. Virgile, dans ses pastorales, est fort au-dessus de Théocrite, parce qu'il a beaucoup plus d'esprit et de goût que le poète sicilien ; et indépendamment du génie des deux langues, l'Énéide n'a presque aucun des défauts de l'Iliade, et en a toutes les beautés et de bien plus grandes. Pour ce qui est d'Hésiode, il n'est respectable que pour son antiquité, et parce qu'il est le premier qui ait écrit des géorgiques. Homère au contraire est fort estimable par lui-même : mais sa principale gloire est d'avoir été comme le modèle de Virgile. On doit dire la même chose de Théocrite.

Il faut avouer cependant que le caractère des langues influe beaucoup sur le mérite des ouvrages d'esprit. C'est la faute de notre génie et de notre goût, si nous n'avons qu'un très-petit nombre de bons ouvrages dans le genre pastoral ; car la langue françoise a de la douceur, de la simplicité, et des graces : quoi de plus convenable à l'églogue ? Il n'en est pas ainsi du genre héroïque. Nos pères nous ont transmis une langue ingénieuse et délicate, mais foible et médiocrement riche, avec une versification difficile, scrupuleuse, et presque sans privilège, tant du côté de la grammaire que du côté de la rhétorique. Une licence grammaticale, une

expression hardie, une métaphore neuve, nous effarouchent. Cette timidité de notre langue est une des causes de notre disette par rapport à l'épopée.

Il y a plus. Quoique la langue françoise soit assez abondante pour pouvoir tout exprimer aisément, notre caprice a malheureusement attaché des idées basses ou puériles à une infinité de choses qui ne sont rien moins chez les autres nations, et qui n'étoient pas telles chez les anciens ; ce qui fait que nous avons une foule de termes qui sont bannis du style noble, et que la poésie rebute. Avec ces désavantages, comment pourrions-nous réussir dans un poëme épique, qui nécessairement exige des détails où il faudroit employer des mots vulgaires que nous n'avons pas jugé à propos d'ennoblir? D'un autre côté cette même langue manque souvent de tours élégans, pour substituer aux expressions simples un langage détourné; en sorte que si nous essayons d'exprimer de petites choses dans un style figuré, cela semble bizarre et ridicule. Tel est le goût de notre langue, c'est-à-dire, de ceux qui la parlent; et il faut bien que tout bon écrivain françois s'y conforme, n'appartenant pas à un particulier de réformer un usage établi. Que ne

pourroit-on pas dire ici des inconvéniens de notre versification, et du vice radical de nos vers, sur-tout de nos vers alexandrins, dont l'hémistiche périodique, en les coupant avec une insipide égalité, produit nécessairement une uniformité ennuyeuse dans des ouvrages de longue haleine, et endort le lecteur, sur qui la rime seule suffiroit d'ailleurs pour produire cet effet!

Mais c'est principalement dans le genre didactique que notre langue fait sentir sa stérilité et son ingratitude, sur-tout lorsque ce genre a pour objet des choses grossières et communes, comme les travaux de la campagne. Loin de pouvoir alors nous exprimer en vers avec quelque élégance, nous ne le pouvons pas même en prose, et il ne nous est permis que d'aspirer au foible mérite de la clarté et de la précision. Cependant, comme la prose est le langage naturel de tous les hommes, ces choses se trouvent chez nous bien plus supportables en prose qu'en vers.

Il n'en est pas de même des objets spirituels ou relevés. Nous avons pour ces sortes de sujets assez de manières de les exprimer noblement. C'est ce qui a fait enfanter à Despréaux son *Art poétique ;* ouvrage si accompli, que certains critiques, qui se donnent aujourd'hui l'air de

mépriser un si grand homme, en sentent eux-mêmes la perfection. C'est pareillement ce qui a fourni à M. l'abbé du Resnel le moyen de réussir dans sa traduction en vers des deux poëmes de M. Pope, *sur la Critique* et *sur l'Homme*. Je crois pour cette raison que nous pourrions produire d'excellens poëmes sur la musique, sur la peinture, sur la navigation, sur l'art de la guerre : mais je pense en même temps qu'il nous est impossible de faire en françois un bon poëme didactique sur les travaux de la campagne, et autres pareils sujets.

Tout poëme didactique consiste essentiellement en préceptes et en descriptions. Les préceptes qui concernent les arts libéraux, notre langue peut les exprimer heureusement et avec élégance. Il n'en est pas de même à l'égard des arts mécaniques et grossiers, tels que l'agriculture et les arts de cette espèce. Comme notre versification n'admet que des expressions choisies et élégantes, et que cependant, pour exprimer ce qui concerne ces arts, nous n'avons que des termes populaires et des tours communs, comment pourrions-nous donner en vers des préceptes sur ces choses sans dégoûter le lecteur? * Faut-il que notre langue, fille de la langue

* M. le Franc, avocat-général de la cour des aides de

latine, ressemble en cela si peu à sa mère! La langue latine, comme l'on sait, a une infinité de tours variés, et d'expressions figurées, pour dire agréablement les choses les plus communes, et sur-tout pour tracer des préceptes sans sécheresse.

Quant aux descriptions, nous pouvons, ce me semble, approcher de l'élégance des auteurs latins. A plusieurs égards, notre langue a de la dignité, de la vivacité, de la force et des graces. Mais il faut que le sujet soit noble ou agréable. Nous n'avons pas, comme la langue latine, toutes sortes de couleurs pour peindre heureusement toutes sortes d'objets. Ceux qui voudroient sur cela justifier la stérilité de notre idiôme, pourroient dire que c'est la délicatesse de notre goût, et l'élévation de notre esprit, qui l'a ainsi borné; que nous ne pouvons souffrir qu'on nous occupe de minuties, de puérilités, de choses triviales ou indifférentes; que si ces mêmes choses qui nous dégoûtent en françois nous plaisent en latin, c'est qu'alors nous nous faisons romains, pour ainsi dire, et que nous prenons le

Montauban, et auteur de la belle tragédie de Didon, est fort avancé dans la traduction des *Géorgiques* en vers françois. Personne n'est plus capable que lui de vaincre une difficulté que d'autres regardent comme insurmontable.

génie et le goût de ceux qui les ayant écrites, ont été admirés de leurs contemporains et des siècles suivans.

Ce désavantage que nous avons par rapport au poëme épique, et plus encore à l'égard du poëme didactique, se fait sentir bien tristement à celui qui veut traduire, même en prose, un poëme tel que celui des *Géorgiques* de Virgile. On doit trouver nécessairement dans plusieurs endroits de la traduction, sur-tout en ce qui regarde les préceptes, de la froideur et de la sécheresse; et ces endroits paroîtront différer peu de ce qu'on lit dans certains livres vulgaires, touchant le jardinage et le ménage de la campagne; livres où il ne s'agit ni d'esprit ni de goût. Cependant un poëme didactique renferme nécessairement des préceptes, et c'est en cela qu'il est didactique. Dans ces endroits le traducteur doit donc se borner à être fidèle, clair et précis; et c'est tout ce que le lecteur doit exiger de lui. Il seroit bien injuste de demander, dans la traduction de ces morceaux, l'élégance, l'harmonie et les graces de l'original, puisque, comme je l'ai dit, notre langue, à l'égard de ces choses, n'en est pas susceptible.

Pour ce qui est des descriptions, comme elles sont toujours ornées dans le texte, un traduc-

teur françois qui a du goût y trouve mieux son compte, et il éprouve avec plaisir que sa langue a des fleurs et des agrémens, comme la langue latine. Mais la plupart des traducteurs, qui ont aussi peu de discernement que les scholiastes leurs guides, se bornent par-tout indifféremment à faire seulement entendre leur auteur; ils croient être parfaitement fidèles, lorsqu'ils ne le sont qu'à l'idée principale, sans se mettre en peine de l'idée accessoire. Où il s'agit de préceptes, le traducteur est dispensé de toute autre attention qu'au sens des termes : mais, dans les descriptions, ce n'est pas traduire fidèlement que de rendre précisément le sens des mots; c'est être plutôt, à force de fidélité, infidèle à l'auteur qu'on traduit; c'est le trahir indignement, puisque cette froide et littérale exactitude l'avilit aux yeux des ignorans.

D'un autre côté, rien n'est plus insupportable qu'un traducteur bel esprit et sans goût, qui, faisant de vains efforts pour rendre le sens et les beautés de son original, auxquelles il est attentif, en étend les pensées, y mêlant les siennes, prétend éclaircir chaque terme par des circonlocutions pompeuses et par de ridicules supplémens, se montrant plutôt paraphraste que traducteur. C'est le défaut principal des tra-

ductions du P. Catrou et de l'abbé de Saint-Remy, comme je l'ai remarqué dans le *Discours préliminaire* sur la traduction des œuvres de Virgile.

Un poëme didactique sans épisodes seroit un ouvrage sec et ennuyeux. On appelle épisodes, dans cette sorte de poëmes, certains ornemens poétiques qui semblent hors du sujet, et sont comme des digressions. Tel est le beau morceau du premier livre des *Géorgiques* sur le règne de Jupiter et sur la nécessité du travail; ce qu'on lit dans le même livre au sujet des prodiges qui précédèrent et suivirent la mort de Jule-César; l'éloge des plaisirs de la campagne dans le second livre; le temple imaginaire que Virgile bâtit en l'honneur d'Auguste au commencement du troisième, et cette admirable description de la peste des animaux, qui le termine; enfin cette belle fable d'Aristée, de Protée, d'Orphée et d'Eurydice, qui fait la conclusion du quatrième livre.

Comme Hésiode avoit adressé son poëme sur l'agriculture à son frère Persée, et Lucrèce le sien, *de rerum natura*, à Memmius, Virgile adresse aussi ses Géorgiques à C. Cilnius Mécénas. Les anciens croyoient que dans toute poésie didactique, qui doit contenir des pré-

ceptes, il falloit toujours paroître parler à quelqu'un. C'est ainsi qu'Horace adresse son *Art poétique* aux Pisons. Le ton dominant dans ces sortes de poëmes est celui qui convient à l'instruction familière. Ce sont des leçons que le poète donne à une personne qui paroît l'écouter; c'est une espèce d'entretien libre, où l'auteur, après avoir traité directement son sujet, se ménage avec art des digressions agréables, pour soulager l'attention de celui qui l'écoute. Il se dérobe, il fuit, il s'égare, pour ainsi dire. Il y a bien de l'art et du génie dans ces poétiques écarts. Il n'y en auroit peut-être pas moins à rentrer dans le sujet par d'heureuses transitions. Mais Virgile, Lucrèce, Horace, et tous les auteurs de l'antiquité, soit poètes, soit prosateurs, semblent avoir regardé les transitions comme une chose inutile et sans mérite. Les modernes, au contraire, considèrent la transition comme un grand agrément du style. Cependant si nous faisons attention à la plupart des transitions de nos orateurs, de nos historiens et de nos poètes, nous conviendrons de bonne foi qu'elles sont fort souvent affectées, insipides, puériles et ridicules.

Nous aimons aujourd'hui l'ordre dans toutes sortes d'écrits. Cependant il y en a peu dans les

poëmes didactiques des anciens, et l'on en chercheroit vainement dans l'*Art poétique* d'Horace. M. Pope a jugé à propos de l'imiter en cela dans ses deux poëmes, sur-tout dans celui de la *Critique*. Despréaux, au contraire, si admirateur, si imitateur des anciens, n'a point du tout *copié*, dans son *Art poétique*, *le désordre* de celui d'Horace. Le P. Rapin, dans ses *Jardins*, et le P. Vanière dans sa *Maison rustique*, ont mis aussi de la méthode et de l'arrangement; et je crois qu'ils ont eu raison de s'éloigner en cela du goût de l'antiquité : car quoique chez les anciens le poëme didactique, qu'ils adressoient toujours à quelqu'un, ait un air d'entretien libre et naturel, qui dispense de l'ordre, et quoiqu'en général la méthode soit un écueil pour l'imagination, qu'elle refroidit, je crois qu'il est à propos qu'un poète lie toujours ses idées, et qu'il établisse entre elles une espèce de filiation. Il faut de la raison dans tout ouvrage d'esprit; et il y a peu de raison où la méthode, cette quatrième partie de la logique, est négligée.

Cependant il faut convenir que les quatre livres des *Géorgiques* de Virgile n'en sont pas absolument dépourvus : on y remarque du moins un ordre général. Le poète établit sa proposition dès le commencement, avec beaucoup

de précision et de justesse, et y annonce tout ce qu'il doit traiter dans les quatre livres de son poëme. 1°. La culture des terres par rapport aux moissons : *Quid faciat lætas segetes ;* c'est le sujet du premier livre. 2°. La manière de cultiver les arbres et sur-tout la vigne : *Ulmisque adjungere vites ;* c'est la matière du second. 3°. Le soin des troupeaux : *Quæ cura boum, qui cultus habendo sit pecori ;* c'est l'objet du troisième. 4°. Comment on doit élever les abeilles ; c'est ce qui est traité dans le quatrième : *Apibus quanta experientia parcis.* Virgile a suivi exactement sa division, et n'a jamais confondu une partie avec une autre.

Le mot de *Géorgique* est composé de deux mots grecs : γῆ, *terre ;* ἔργον, *œuvre, travail.* Le sujet de ce poëme est donc le travail par rapport à la terre, c'est-à-dire, tous les travaux de la campagne. C'est en vain que quelques critiques ont voulu censurer ce titre, comme s'il péchoit contre la justesse. Est-ce travailler à la terre, ont-ils dit, que d'élever des troupeaux et des abeilles? Ce reproche est très-frivole. 1°. Lorsqu'un titre convient à la principale partie d'un ouvrage, il convient à l'ouvrage entier. 2°. Les herbages nourrissent les troupeaux, et les fleurs les abeilles. Un poëme qui a pour

objet les productions de la terre, comprend les pâturages et les fleurs; il peut donc renfermer ce qui concerne les troupeaux et les abeilles.

On remarque que, quoique les *Géorgiques* soient adressées à Mécène, le protecteur et l'ami de Virgile, le poète ne lui donne cependant aucunes louanges. Mécène, dit-on, étoit modeste, et n'aimoit point les complimens. Horace débute cependant par un compliment dans la première de ses odes, qui lui est adressée:

Mecœnas, atavis edite regibus.

Peut-être que Virgile a cru qu'il ne convenoit pas de louer dans le même ouvrage Auguste et Mécène, c'est-à-dire, le prince et le sujet.

Il faut avouer que ces louanges qu'il donne à Auguste sont excessives. Plaignons le siècle où il vivoit, et l'odieux despotisme qui avoit abattu le courage des Romains, et éteint toutes leurs vertus. Après tout, quand on prodigue la louange à un souverain, il est aisé de l'apprécier: les flatteries outrées sont des mots qui ne doivent rien signifier. C'est la place, c'est la puissance et l'autorité, et non la personne, qu'ordinairement on encense.

On sera peut-être étonné dans ce siècle qu'un aussi grand génie que Virgile se soit

occupé à composer un poëme sur les travaux de la campagne, et à en donner en vers des leçons aux laboureurs et aux vignerons. Mais il faut considérer que l'agriculture étoit bien plus honorée parmi les Romains que parmi nous : ils la regardoient comme le plus ancien et le plus utile de tous les arts. Les biens que l'agriculture nous donne sont en effet d'autant plus réels, qu'ils tiennent lieu de tout. Aussi les princes les plus sages ont toujours soutenu et encouragé l'utile et pénible profession des laboureurs, qui fut autrefois le principal objet du gouvernement dans l'Assyrie, dans la Perse, dans l'Égypte. Numa Pompilius et Ancus Martius, selon les historiens romains, furent très-attentifs à la culture des terres. C'est au même soin que la Sicile fut redevable de ses richesses immenses, de ses puissantes flottes, et de ses nombreuses armées. Aussi un roi de Syracuse, c'est Hiéron, ne dédaigna pas de composer un livre sur cette matière, et sur les moyens d'entretenir et d'augmenter la fertilité des campagnes. Attale Philometor, roi de Pergame, et Archélaüs, roi de Cappadoce, publièrent pareillement des préceptes sur l'agriculture. Platon, Xénophon, Aristote, et d'autres philosophes, ont fait encore plus d'honneur à l'agri-

culture que ces princes, en lui appliquant les lumières de la philosophie. Enfin Magon, général des Carthaginois, peuple ennemi de tous les arts, avoit composé sur l'agriculture vingt-huit livres, que les Romains trouvèrent dans le sac de cette ville, et que le sénat ne manqua pas de faire traduire en latin.

Il est certain qu'aucun peuple n'a jamais tant aimé l'agriculture que les Romains. Dans les premiers temps les sénateurs demeuroient presque toujours à la campagne. Ils cultivoient leurs terres eux-mêmes, et la charrue n'avilissoit point le consulat et la dictature. Un Curius Dentatus, un Caton, un Camille, faisoient leurs délices des travaux rustiques. Le luxe et la mollesse s'étant ensuite introduits à Rome, la terre, qui ne fut plus cultivée que par de vils esclaves, devint moins fertile : car, comme Pline le remarque, ces illustres laboureurs travailloient avec bien plus de succès que les laboureurs du commun, parce qu'ils avoient plus de lumières et de génie pour la perfection de ces travaux. Chez nous l'agriculture ne consiste que dans la routine du laboureur et du vigneron, et personne ne se met en peine de perfectionner cet art.

Les anciens joignoient l'expérience aux pré-

ceptes. C'est ce qui fait que tant d'auteurs de l'antiquité ont écrit sur cette matière. Varron en cite jusqu'à cinquante parmi les Grecs. Lui-même a traité ce sujet, et après lui Columelle.

Nous avons encore leurs ouvrages, où ils entrent dans un très-grand détail sur toutes les parties de l'agriculture. Caton le Censeur fit aussi un livre contenant des préceptes sur la manière de cultiver la terre. Columelle, qui a écrit sous Tibère, déplore, d'une manière vive et éloquente, le mépris où de son temps l'agriculture étoit tombée. « La terre, dit-il, a reçu de l'auteur « de la nature une jeunesse éternelle. Elle a tou- « jours enfanté, et enfantera toujours; et il n'est « pas à craindre qu'elle tombe dans la vieillesse « et la caducité, comme l'homme. Ce n'est ni à « l'intempérie de l'air, ni aux années, qu'on doit « imputer la stérilité de nos terres, mais à notre « négligence. N'en accusons que nous-mêmes, « qui abandonnons à nos esclaves ces cam- « pagnes qui, du temps de nos ancêtres, étoient « cultivées par les plus grands et les plus ver- « tueux personnages de la république. »

Je joindrai à ce passage de Columelle une réflexion bien judicieuse qui y a rapport : elle est de M. Rollin, dont les écrits seront lus tant qu'il y aura dans le monde de la littérature et

du goût, et seront un jour cités, comme ceux de Cicéron ou de Plutarque. Dans son histoire abrégée des sciences et des arts, qui est à la fin de son *Histoire ancienne*, il s'exprime ainsi : « Dans les temps d'innocence et de péché, l'agri-« culture a été commandée au premier homme, « et dans sa personne à tous ses descendans. Elle « est devenue néanmoins l'exercice le plus vil « et le plus bas, au jugement de l'orgueil; et « pendant qu'on protège des arts inutiles, et « qui ne servent qu'au luxe et à la volupté, on « a laissé dans la misère tous ceux qui travaillent « à l'abondance et au bonheur des autres ». On peut voir dans le même traité de M. Rollin un recueil des plus beaux endroits des auteurs latins sur les agrémens et les plaisirs de la vie rustique, si propre à conserver l'innocence et à préserver de l'écueil des passions *. « On vou-« droit, dit-il, si cela étoit possible, ne quitter « jamais un séjour si délicieux. On a tâché au « moins, pour se consoler, de se faire une sorte « d'illusion, en transportant, pour ainsi dire,

* *Minime male cogitantes sunt*, disoit Caton, *qui in eo studio sunt occupati*. Le Sage dit : *Magnificavi opera mea, feci hortos et pomaria, et conservi ea cuncti generis arboribus*. (Eccle. cap. II.) M. Rollin ne s'est pas rappelé ces autorités, si favorables à l'agriculture.

« la campagne au milieu des villes ; non une « campagne simple et brute, qui ne connoît « que les beautés naturelles, et qui n'emprunte « rien de l'art, mais une sorte de campagne « peignée, ajustée, embellie, j'ai presque dit « fardée. J'entends parler de ces jardins si or- « nés et si élégans, qui offrent aux yeux un « si doux et si brillant spectacle, etc. »

On dit que c'est Épicure qui le premier a établi la mode des jardins dans les villes ; ce que M. Rollin a oublié de remarquer. Il n'a pas jugé à propos non plus de dire que les jardins, chez les anciens, étoient consacrés à la déesse Vénus, ni faire mention des merveilleux jardins d'Alcinoüs et des Hespérides, jardins si célèbres dans la fable.

Que cette sorte de campagne embellie par l'art a été agréablement célébrée par le savant et ingénieux Rapin, jésuite, dans son poëme des *Jardins!* Le mérite de cet ouvrage est d'autant plus particulier, que les Romains, connoissant médiocrement l'art des jardins, n'ont rien écrit sur ce sujet. Quelle difficulté n'a donc pas eue à surmonter l'auteur d'un poëme latin sur le jardinage! Virgile, dans le quatrième livre de ses *Géorgiques*, semble lui avoir fait naître l'idée.

Forsitan et pingues hortos quæ cura colendi
Ornaret, canerem, biferique rosaria Pæsti;
Quoque modo potis gauderent intyba rivis,
Et virides apio ripæ, etc.
Verum hæc ipse equidem, spatiis exclusus iniquis,
Prætereo, atque aliis post commemoranda relinquo.

Ce qui fait dire à Rapin au commencement de son poëme :

Vatibus ignotam nam me novus incitat ardor
Ire viam, magno quæ primum ostensa Maroni.....

L'ouvrage de ce jésuite est digne du siècle d'Auguste, pour l'élégance et la pureté du langage, pour l'esprit et les graces qui y règnent. C'est un poëme didactique, où l'agrément des descriptions fait disparoître la sécheresse des préceptes ; un poëme où l'imagination du poète sait délasser le lecteur par des fables riantes, mais un peu trop fréquentes ; un poëme où son bon goût lui a fait faire un choix judicieux et délicat de tous les différens points qu'il traite. Plus fleuri, plus gai, plus amusant que l'auteur des *Géorgiques*, il en a la précision, et quelquefois même l'élévation et la force. Quel malheur qu'aujourd'hui la langue latine soit si peu cultivée chez la plus polie, la plus ingénieuse et la plus florissante nation de l'Europe ! Car que

sont la plupart de nos poésies françoises auprès de certaines poésies latines, et en particulier du poëme *des Jardins?* L'ignorance est bien punie par l'impuissance de jouir de la lecture d'un ouvrage si parfait, dont une savante nation, notre rivale pour les sciences et les arts, fait ses délices, ainsi que d'un autre poëme moderne, intitulé *Prædium rusticum*, par le P. Vanière.

Ce dernier est sur-tout recommandable pour la latinité du style et la variété des expressions, pour la douceur et l'harmonie de la versification. Ce sont par-tout des paysages charmans, et l'auteur n'omet rien de ce qui concerne la maison rustique. Peut-être est-il trop abondant dans la description des petites choses. Il a ses épisodes, comme Virgile et Rapin, mais d'un goût différent. Si l'on excepte deux ou trois livres où, en suivant l'exemple de Rapin, il a inséré des fables et des métamorphoses, par-tout ailleurs ce sont de poétiques écarts d'un autre genre. Il y a même une note * où il semble abjurer ces fables, et où il les traite de sottises et de contes de vieilles. C'est ainsi qu'il ne craint point de condamner non-seulement le P. Rapin, son confrère, mais encore saint Grégoire de Na-

* Page 273, édition de Toulouse.

zianze, qui ne s'est pas fait un scrupule de mêler dans ses poésies les fables de Pandore, de Narcisse, de Jupiter, et d'en inventer lui-même de nouvelles. Enfin, le fameux Synèse, évêque de Ptolémaïde, ne pensoit pas comme lui touchant l'usage de la mythologie dans les ouvrages poétiques.

Quoi qu'il en soit, le P. Vanière a cru pouvoir se passer de fables, et a jugé à propos de les remplacer par d'autres ornemens. Tantôt c'est la description de la maison de plaisance du collége des jésuites de Toulouse, et de vifs regrets sur ce que l'intérêt domestique a fait abattre un bois qui la décoroit : il en prend occasion de faire le portrait et l'éloge de plusieurs jésuites qui se sont autrefois promenés dans les allées de ce bois. Tantôt c'est la description de la peste de Marseille, avec une satyre contre certains ecclésiastiques qui s'éloignèrent du danger de la contagion ; on y fait mention des médecins de la peste, même du livre de M. Chirac où ce médecin politique, bravant le bon sens et l'expérience, s'avisa de soutenir ridiculement que la peste n'étoit point contagieuse : du reste il s'en faut bien que cette description égale celle de Lucrèce et de Virgile. Tantôt c'est l'éloge de la vie champêtre, que l'on oppose à tous les

autres genres de vie; ce qui amène la satyre de la plupart des états. Le P. Vanière, à la fin du livre qui concerne les abeilles, après avoir décrit les lois et les usages de leur république, transporte son lecteur au Paraguai, dont il lui vante le gouvernement singulier. Il n'y a que la diction élégante qui puisse rendre agréables de si froids épisodes. Ce livre des abeilles, qui est le quatorzième, me paroît fort au-dessus du quatrième des *Géorgiques*, à l'épisode près.

On peut dire en général que Virgile n'ayant pas un sujet aussi riant que le P. Rapin, n'a pu être aussi orné, aussi fleuri, que cet auteur l'est dans ses *Jardins*. Il a traité ce qu'il y avoit de plus simple dans la culture de la terre : mais si l'on s'en rapporte au jugement de Pline, il n'a choisi que ce qu'il y avoit de plus agréable dans cette simplicité *. Cependant, lorsqu'on a lu le poëme de Vanière, on est obligé de convenir que Virgile pouvoit mieux choisir ses détails. A l'égard des préceptes, il les a donnés tels qu'ils convenoient à la qualité des terres de son pays, et aux usages qui alors s'y observoient. L'agriculture est différente, suivant la différence des climats : d'ailleurs elle s'est bien perfectionnée depuis le siècle de Virgile.

* E tantis quæ retulit, flores modo rerum decerpsit.

Il est à remarquer que dans les *Géorgiques* les préceptes sont presque toujours renfermés dans les descriptions; ce qui n'est pas de même dans le poëme de Vanière, où il faut avouer que s'il y a plus d'ordre et de choix que dans les *Géorgiques*, il y a moins d'un certain art, et encore moins de vraie poésie.

C'est sur-tout dans les épisodes que le poëme des *Géorgiques* est admirable. Virgile, dit Macrobe *, après avoir tracé des préceptes qui ont naturellement de la sécheresse et de la dureté, a fini chacun de ses livres par des morceaux ingénieux et piquans; et il les cite. Mais il y en a plusieurs autres encore semés dans le cours du poëme, et le poète n'attend pas la fin de chaque livre pour relever ou égayer son sujet. C'est ce que l'on ne trouve point dans le poëme d'Hésiode, le plus ancien de tous les poètes, sans excepter Homère. A la place d'épisodes, ce sont de très-longs traits de morale; en sorte que l'objet de son ouvrage paroît être plutôt les mœurs des hommes que la nature

* In Georgicis post præcepta, quæ natura res dura est, singulos libros acuti argumenti interpositione conclusit: primum de signis tempestatum; de laudibus rusticæ secundum; tertius desinit in pestilentiam pecorum; quarti finis est de Orpheo et Aristeo non otiosa narratio. (Macrob. *Saturn.* lib. v.)

des choses, ou les travaux de la campagne, qu'il s'est proposé néanmoins de traiter, et qu'il traite fort superficiellement. Peu de poésie dans Hésiode : c'est moins un poète qu'un versificateur philosophe.

On prétend que Virgile employa sept ans à la composition de ses *Géorgiques*, et qu'il les composa par le conseil de Mécénas, dans la vue de plaire à Octave César. « Alors, dit le P. Catrou, par les productions de l'esprit on acquéroit de la faveur, parce que le règne d'Auguste étoit le règne de l'esprit. »

Il ne sera peut-être pas aisé de s'appercevoir dans ma traduction que les *Géorgiques* sont le plus parfait des ouvrages de Virgile, comme tous les connoisseurs en conviennent. Je prie de faire reflexion que le mérite principal de ce poëme consiste dans la beauté de la versification, que la prose la plus soignée ne peut bien représenter. Les beaux vers relèvent toujours un sujet didactique : ils ornent les leçons, et embellissent toutes les peintures. J'ai donc été borné dans mon travail à la fidélité et à l'exactitude, sans néanmoins m'être dispensé de la pureté, de la précision, des graces et de l'énergie du langage, suivant les objets que mon original m'a présentés.

Je finis ce discours par une réflexion judicieuse que j'emprunte du P. Catrou. *Ennii e stercore gemmam.* « Le livre des *Géorgiques*, « dit-il, à parler sans exagération, fournit autant à l'érudition profane qu'aucun autre ouvrage qui nous soit resté de l'ancienne Rome. « La honte de notre siècle, c'est que le grand « nombre de poètes qu'il produit ne doit guère « qu'à la nature ce qu'il reçoit d'applaudissemens. Hors un petit nombre d'entre eux, « dont l'esprit est aussi cultivé par les sciences « que leur imagination est féconde en productions agréables, tous *se sont resserrés dans* « *les bornes d'une poésie enjouée.* Ils n'ont osé « tenter des sujets que leur utilité et qu'une « élégante érudition eût rendus dignes de la « postérité. Aussi leur asservissement au goût « des personnes frivoles fera passer leurs ouvrages avec eux, et peut-être avant eux. C'est « la moindre punition qu'ils aient à craindre ». Si cela arrive, ce ne sera pas parce qu'ils *se sont resserrés dans les bornes d'une poésie enjouée*, mais parce que, selon l'expression d'un auteur moderne, *les vers sans poésie n'ont qu'un temps, et doivent leur mérite à la faveur passagère du public, pour tomber ensuite dans la foule et dans l'obscurité* *.

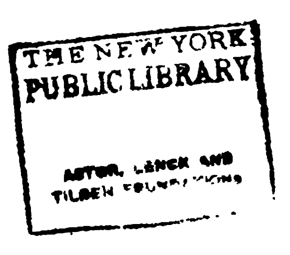
* Épître dédicatoire de la tragédie d'*Alzire*, édit. de 1736.

LES
GÉORGIQUES
DE
VIRGILE,
A C. CILNIUS MÉCÉNAS.

GEORGICORUM

LIBER PRIMUS.

Quid faciat lætas segetes, quo sidere terram
Vertere, Mecœnas, ulmisque adjungere vites
Conveniat; quæ cura boum, qui cultus habendo
Sit pecori; apibus quanta experientia parcis;
Hinc canere incipiam. Vos, o clarissima mundi
Lumina, labentem cœlo quæ ducitis annum;
Liber, et alma Ceres, vestro si munere tellus
Chaoniam pingui glandem mutavit arista,
Poculaque inventis acheloia miscuit uvis;
Et vos, agrestum præsentia numina, fauni,
Ferte simul, faunique, pedem, dryadesque puellæ:
Munera vestra cano. Tuque o, cui prima frementem
Fudit equum magno tellus percussa tridenti,
Neptune; et cultor nemorum, cui pinguia Ceæ
Ter centum nivei tondent dumeta juvenci;
Ipse, nemus linquens patrium saltusque Lycæi,
Pan ovium custos, tua si tibi Mænala curæ,
Adsis, o Tegeæe, favens; oleæque Minerva
Inventrix; uncique puer monstrator aratri;
Et teneram ab radice ferens, Sylvane, cupressum;
Dique deæque omnes studium quibus arva tueri,


THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY



.........Cereri, tortâ redimitus tempora quercu,
Det motus incompositos, & carmina dicat.
Lib. I. V. 349.

J. M. Moreau le J^e inv. *J. B. M. Dupréel sculp.*

GÉORGIQUES,

LIVRE PREMIER.

Je chante l'art de rendre les campagnes fertiles. Je dirai, ô Mécène, sous quel astre il faut labourer la terre et marier la vigne à l'ormeau, comment les troupeaux se conservent et se multiplient, et quelle est l'industrieuse économie des abeilles [1].

Flambeaux du ciel dont les rayons éclairent l'univers, dont le cours forme les saisons; favorable Cérès, qui avez appris aux humains à dédaigner le gland, et à faire germer des grains dans le sein de la terre; ô Bacchus, qui leur avez enseigné à mêler le jus de la vigne avec l'eau des fontaines [2]; divinités champêtres, faunes, dryades [3], accourez à ma voix : ce sont vos présents que je chante.

Je t'invoque aussi, ô Neptune [4], toi dont le trident fit autrefois sortir de la terre le cheval vigoureux. Sois-moi favorable, ô Aristée [5], célèbre habitant des bois, dont les nombreux troupeaux broutent les buissons de l'isle de Cée [6]. Dieu de Tégée [7], Pan, protecteur des brebis, quitte tes forêts, et les arbres du mont Lycée [8]; et si le Ménale est pour toi un séjour agréable, daigne seconder mes efforts.

Sage Minerve, à qui le premier olivier doit sa naissance; jeune Triptolème [9], inventeur de la charrue et de son utile usage; Sylvain, dieu des bois, qui portes toujours un jeune cyprès à la main [10]; divinités qui présidez aux campagnes, qui veillez sur les fruits, qui arrosez la terre de pluies salutaires,

qui rendez fécondes les nouvelles semences ; dieux et déesses, je vous invoque tous, et j'implore votre appui.

Et toi, César, dont le rang dans le ciel n'est pas encore décidé, et dont nous ignorons quel sera un jour l'emploi parmi les dieux [11]; soit que tu veuilles être le protecteur des villes *; soit que, le front ceint du myrte consacré à la déesse dont tu descends [12], tu aimes mieux présider aux campagnes, faire éclore les fruits de la terre, et gouverner les saisons ; soit que, régnant sur la mer, tu sois un jour le seul dieu des matelots, qu'on t'invoque jusqu'aux rivages de Thulé [13], et que Téthys t'adoptant pour gendre, achète ton alliance du vaste empire de ses eaux ; soit enfin que tu augmentes le nombre des astres de l'été, et que tu te places entre la Vierge et le Scorpion [14], qui se resserre déja pour te recevoir : quel que soit ton rang dans le ciel (car je ne crois pas que tu aspires au trône des enfers, ni que tu sois tenté de régner sur les morts, malgré les merveilles que la Grèce publie des champs élysées, et malgré l'insensibilité de Proserpine aux regrets de sa mère), ô César, seconde ma périlleuse entreprise ; fais-moi parcourir heureusement une pénible carrière ; viens avec moi éclairer les travaux des laboureurs ; prends pitié de leur ignorance, et dès-à-présent accoutume-toi à recevoir nos vœux.

Au retour du printemps, dès que les neiges com-

* Ceux qui lisent dans le texte *urbis* au génitif, traduisent, *Soit que tu veuilles être le protecteur de Rome, etc.*

Quique novas alitis non ullo semine fruges,
Quique satis largum cœlo demittitis imbrem.
Tuque adeo, quem mox quæ sint habitura deorum
Concilia incertum est, urbesne invisere, Cæsar,
Terrarumque velis curam, et te maximus orbis
Auctorem frugum tempestatumque potentem
Accipiat, cingens materna tempora myrto:
An deus immensi venias maris, ac tua nautæ
Numina sola colant; tibi serviat ultima Thule;
Teque sibi generum Tethys emat omnibus undis:
Anne novum tardis sidus te mensibus addas,
Qua locus Erigonen inter Chelasque sequentes
Panditur; ipse tibi jam brachia contrahit ardens
Scorpius, et cœli justa plus parte relinquit:
Quidquid eris (nam te nec sperent tartara regem,
Nec tibi regnandi veniat tam dira cupido,
Quamvis elysios miretur Græcia campos,
Nec repetita sequi curet Proserpina matrem),
Da facilem cursum, atque audacibus annue cœptis;
Ignarosque viæ mecum miseratus agrestes,
Ingredere, et votis jam nunc assuesce vocari.

Vere novo, gelidus canis cum montibus humor
Liquitur, et zephyro putris se gleba resolvit,
Depresso incipiat jam tum mihi taurus aratro

Ingemere, et sulco attritus splendescere vomer.
Illa seges demum votis respondet avari
Agricolæ, bis quæ solem, bis frigora sensit;
Illius immensæ ruperunt horrea messes.
At prius ignotum ferro quam scindimus æquor,
Ventos et varium cœli prædiscere morem
Cura sit, ac patrios cultusque habitusque locorum,
Et quid quæque ferat regio, et quid quæque recuset:
Hic segetes, illic veniunt felicius uvæ;
Arborei fœtus alibi atque injussa virescunt
Gramina. Nonne vides croceos ut Tmolus odores,
India mittit ebur, molles sua tura Sabæi,
At Chalybes nudi ferrum, virosaque Pontus
Castorea, eliadum palmas Epirus equarum?
Continuo has leges æternaque fœdera certis
Imposuit natura locis, quo tempore primum
Deucalion vacuum lapides jactavit in orbem;
Unde homines nati, durum genus. Ergo age, terræ
Pingue solum, primis extemplo a mensibus anni,
Fortes invertant tauri, glebasque jacentes
Pulverulenta coquat maturis solibus æstas;
At, si non fuerit tellus fœcunda, sub ipsum
Arcturum tenui sat erit suspendere sulco:
Illic, officiant lætis ne frugibus herbæ;
Hic, sterilem exiguus ne deserat humor arenam.

mencent à se fondre, et à couler du sommet des montagnes ; dès que la terre est amollie par la douce haleine des zéphyrs, faites gémir les taureaux sous le joug, et que le soc de la charrue perde sa rouille à tracer des sillons. Une terre reposée durant deux hivers et deux étés répond toujours aux vœux de l'avide laboureur, et remplit ses vastes greniers d'une riche récolte.

Mais, avant d'enfoncer le soc dans une terre inconnue, ayez soin d'en observer la nature et les qualités, les vents auxquels elle est exposée, l'usage du pays par rapport à la culture, et ce que chaque contrée peut ou ne peut produire. Ici, les moissons viennent heureusement ; là, ce sont les vignes ; ailleurs les arbres fruitiers, et les herbages qui n'ont pas besoin d'être cultivés. Ainsi le safran croît sur le mont Tmolus [15] ; l'Inde nous fournit l'ivoire, la voluptueuse Arabie l'encens [16], les bords du Thermodon l'acier [17], le royaume de Pont le castor [18] ; et l'Épire, des cavales nées pour remporter le prix de la course dans les jeux olympiques. Telles furent les lois que la nature établit dans chaque région, lorsque Deucalion, pour repeupler la terre submergée, jeta ces pierres fécondes dont naquit une nouvelle race d'hommes robustes et laborieux. Dès les premiers mois de l'année, attelez donc de vigoureux taureaux à la charrue pour labourer les terres grasses, afin que les chaleurs de l'été puissent, en quelque sorte, les cuire. Mais si c'est une terre sèche, il suffira, au commencement de l'automne, d'y imprimer de légers sillons. C'est ainsi que dans une terre grasse l'abondance des herbes ne suffo-

quera pas le grain, et qu'une terre sèche ne perdra pas le peu de suc qu'elle a.

Lorsque la récolte sera faite, vous laisserez la terre reposer [19], et se durcir pendant une année; ou bien vous semerez du froment dans le même champ qui vient de produire des légumes, tels que la vesce bruyante et les tristes lupins [20]. N'allez pas y semer le lin, l'avoine, ni le pavot qui cause souvent un sommeil mortel : leurs racines brûlent la terre. Vous pourrez cependant y semer alternativement de ces sortes de grains, si vous avez soin de l'engraisser par le fumier [21], et de la vivifier par les sels de la cendre. De cette manière, votre terre reposera par la seule différence des grains qui y seront semés. Mais, quand elle resteroit inculte pendant une année entière, elle n'en seroit pas dans la suite moins libérale.

Souvent il est à propos de mettre le feu à un champ stérile, et d'en réduire en cendres tout le chaume: soit que la terre reçoive de cet incendie des forces secrètes et une nouvelle nourriture; soit que le feu la purifie et en consume les mauvaises qualités; soit que la flamme élargisse ou multiplie les canaux par où la sève se filtre et s'insinue dans les tuyaux des grains; soit qu'elle affermisse la terre, qu'elle en resserre les veines trop ouvertes, et qu'elle en rétrécisse tellement les pores, que ni les pluies abondantes, ni les ardeurs de l'été, ni le souffle glaçant de Borée, ne puissent la pénétrer [22] et lui enlever ses sucs.

Cérès, du haut de l'Olympe, jette toujours un regard favorable sur le laboureur attentif qui a soin

Alternis idem tonsas cessare novales,
Et segnem patiere situ durescere campum;
Aut ibi flava seres, mutato sidere, farra,
Unde prius lætum siliqua quassante legumen,
Aut tenues fœtus viciæ, tristisque lupini
Sustuleris fragiles calamos sylvamque sonantem:
Urit enim lini campum seges, urit avenæ,
Urunt lethæo perfusa papavera somno.
Sed tamen alternis facilis labor; arida tantum
Ne saturare fimo pingui pudeat sola; neve
Effœtos cinerem immundum jactare per agros.
Sic quoque mutatis requiescunt fœtibus arva;
Nec nulla interea est inaratæ gratia terræ.
Sæpe etiam steriles incendere profuit agros,
Atque levem stipulam crepitantibus urere flammis:
Sive inde occultas vires et pabula terræ
Pinguia concipiunt; sive illis omne per ignem
Excoquitur vitium, atque exsudat inutilis humor;
Seu plures calor ille vias et cæca relaxat
Spiramenta, novas veniat qua succus in herbas;
Seu durat magis, et venas astringit hiantes,
Ne tenues pluviæ, rapidive potentia solis
Acrior, aut Boreæ penetrabile frigus adurat.
Multum adeo rastris glebas qui frangit inertes,
Vimineasque trahit crates, juvat arva; neque illum

Flava Ceres alto nequicquam spectat olympo;
Et qui proscisso quæ suscitat æquore terga
Rursus in obliquum verso perrumpit aratro,
Exercetque frequens tellurem, atque imperat arvis.
Humida solstitia atque hiemes orate serenas,
Agricolæ; hiberno lætissima pulvere farra,
Lætus ager: nullo tantum se Mysia cultu
Jactat, et ipsa suas mirantur Gargara messes.
Quid dicam, jacto qui semine comminus arva
Insequitur, cumulosque ruit malè pinguis arenæ;
Deinde satis fluvium inducit rivosque sequentes;
Et, cum exustus ager morientibus æstuat herbis,
Ecce supercilio clivosi tramitis undam
Elicit? illa cadens raucum per levia murmur
Saxa ciet, scatebrisque arentia temperat arva.
Quid, qui, ne gravidis procumbat culmus aristis,
Luxuriem segetum tenera depascit in herba,
Cum primum sulcos æquant sata? quique paludis
Collectum humorem bibula deducit arena?
Præsertim incertis si mensibus amnis abundans
Exit, et obducto late tenet omnia limo,
Unde cavæ tepido sudant humore lacunæ.
Nec tamen, hæc cum sint hominumque boumque labor
Versando terram experti, nihil improbus anser,
Strymoniæque grues, et amaris intuba fibris,

de briser avec la herse ou le rateau les mottes de son champ. Elle ne favorise pas moins celui qui, avec le soc de sa charrue, sait croiser les sillons, et qui ne cesse d'agiter sa terre.

Demandez, laboureurs, des solstices d'été [23] pluvieux et des hivers sereins. Un hiver sec et poudreux enrichit les campagnes. C'est alors que la Mysie [24] s'applaudit de ses travaux, et que le mont Ida admire la beauté de ses moissons.

Que dirai-je de ceux qui, dans le temps qu'ils sèment, brisent les mottes de leur champ, et dérivent l'eau d'un ruisseau voisin pour l'humecter? Lorsqu'un brûlant été dessèche leurs bleds, ils pratiquent habilement des rigoles, et du sommet d'une colline ils font couler l'eau dans les guérets. Cette eau, qui avec un doux murmure tombe sur des cailloux, porte une fraîcheur salutaire et une nouvelle vie à des moissons mourantes. Les uns, pour empêcher le froment de succomber dans la suite sous le fardeau de l'épi, font paître des brebis dans leurs champs [25], lorsque le bled, couvrant les guérets, a déja atteint le dos des sillons: d'autres creusent des canaux et des puisards, pour faire écouler les eaux trop abondantes dans ces mois pluvieux [26] où les campagnes ont coutume d'être inondées par des torrens qui y assemblent des eaux dormantes, et couvrent la terre d'un funeste limon.

Malgré ces soins et ces travaux, malgré la fatigue des hommes et des animaux qui les secondent, plusieurs accidens imprévus peuvent rendre une terre stérile : des oies sauvages, des grues, de mauvaises herbes, l'ombre d'un bois, suffisent pour ruiner les

espérances du laboureur le plus vigilant. Jupiter a voulu que l'agriculture dépendît d'une continuelle attention. Il a institué et ordonné le pénible labourage pour bannir de son empire la paresse et l'oisiveté.

Avant le règne de ce dieu on ne cultivoit point la terre ; il n'étoit pas même permis de partager les champs ni d'en fixer les limites ; les campagnes et les moissons, tout étoit commun. La terre, sans être cultivée, fournissoit d'elle-même à tous les besoins de ses habitans. Jupiter arma les serpens d'un poison funeste [27] ; il voulut que les loups vécussent de rapines, et que les hommes avides affrontassent les dangers de la navigation. Ce dieu secoua le miel qui étoit sur les feuilles des arbres. Il déroba le feu aux regards des mortels ; il fit tarir les ruisseaux de vin [28] qui couloient dans les vallons. Il voulut que l'expérience et la réflexion enfantassent les arts, que le seul travail des hommes fît sortir le froment des entrailles de la terre, et qu'ils tirassent le feu du sein des cailloux. Alors les fleuves sentirent pour la première fois leurs flots chargés du poids des navires. Les pilotes commencèrent à compter les étoiles, et à les désigner par des noms divers : ils distinguèrent les pléiades, les hyades [29], et l'ourse, fille de Lycaon. Alors on tendit des pièges aux bêtes féroces ; la glue perfide enchaîna les oiseaux ; les chiens assiégèrent les bois ; on jeta des filets dans les rivières et dans les mers : on apprit à faire usage du fer, et la scie fut inventée ; c'étoit auparavant avec des coins de bois qu'on fendoit les arbres. Que d'arts on vit dans la suite éclore ! Le travail opiniâtre et le besoin pressant surmontèrent tous les obstacles [30].

Officiunt, aut umbra nocet. Pater ipse colendi
Haud facilem esse viam voluit; primusque per artem
Movit agros, curis acuens mortalia corda,
Nec torpere gravi passus sua regna veterno.
Ante Jovem nulli subigebant arva coloni;
Nec signare quidem aut partiri limite campum
Fas erat; in medium quærebant; ipsaque tellus
Omnia liberius, nullo poscente, ferebat.
Ille malum virus serpentibus addidit atris,
Prædarique lupos jussit, pontumque moveri,
Mellaque decussit foliis, ignemque removit,
Et passim rivis currentia vina repressit;
Ut varias usus meditando extunderet artes
Paulatim, et sulcis frumenti quæreret herbam,
Ut silicis venis abstrusum excuderet ignem.
Tunc alnos primum fluvii sensere cavatas;
Navita tum stellis numeros et nomina fecit,
Pleiadas, hyadas, claramque Lycaonis Arcton:
Tum laqueis captare feras, et fallere visco,
Inventum, et magnos canibus circumdare saltus;
Atque alius latum funda jam verberat amnem,
Alta petens; pelagoque alius trahit humida lina:
Tum ferri rigor, atque argutæ lamina serræ;
Nam primi cuneis scindebant fissile lignum:
Tum variæ venere artes; labor omnia vicit
Improbus, et duris urgens in rebus egestas.

Prima Ceres ferro mortales vertere terram
Instituit, cum jam glandes atque arbuta sacræ
Deficerent sylvæ, et victum Dodona negaret.
Mox et frumentis labor additus; ut mala culmos
Esset rubigo, segnisque horreret in arvis
Carduus: intereunt segetes, subit aspera sylva,
Lappæque tribulique; interque nitentia culta
Infelix lolium et steriles dominantur avenæ.
Quod nisi et assiduis terram insectabere rastris,
Et sonitu terrebis aves, et ruris opaci
Falce premes umbras, votisque vocaveris imbrem,
Heu! magnum alterius frustra spectabis acervum,
Concussaque famem in sylvis solabere quercu.

Dicendum et quæ sint duris agrestibus arma,
Queis sine nec potuere seri nec surgere messes:
Vomis, et inflexi primum grave robur aratri,
Tardaque Eleusinæ matris volventia plaustra,
Tribulaque, traheæque, et iniquo pondere rastri;
Virgea præterea Celei vilisque supellex,
Arbuteæ crates, et mystica vannus Iacchi;
Omnia quæ multo ante memor provisa repones,
Si te digna manet divini gloria ruris.

Dans un temps où les fruits des arbres, et sur-tout le gland, commencèrent à manquer, et où la forêt de Dodone *, devenue stérile, n'eut plus de quoi nourrir ses sauvages habitans, Cérès voulut bien enseigner aux humains à labourer la terre. Mais qu'il fallut de peine et d'industrie pour se procurer d'heureuses récoltes! La nielle ronge les bleds [31]; les champs sont hérissés de chardons; les moissons languissent et meurent; de pernicieuses herbes [32], l'ivraie, l'avoine stérile, s'élèvent, comme une forêt, au milieu d'un champ couvert de froment. Si vous ne prenez pas souvent le rateau pour détruire ces fléaux divers, si vous n'écartez pas les oiseaux par un bruit qui les épouvante, si vous ne coupez pas les branches des arbres qui jettent trop d'ombre dans votre champ, enfin si vous ne demandez pas aux dieux des pluies favorables, vous verrez votre voisin faire une heureuse récolte, tandis que la faim vous contraindra de recourir au gland des forêts.

Je ne dois pas oublier les instrumens nécessaires aux laboureurs, sans lesquels il est impossible de semer le bled et de le faire lever. Il faut d'abord se pourvoir d'une charrue et d'un soc tranchant, de charrettes inventées par la déesse d'Éleusine, de madriers pour briser l'épi [33], de traîneaux, de herses, de rateaux pesans; enfin de tous les instrumens d'osier dont Célée fut l'inventeur, comme de cribles, de claies et de vans, religieux symboles employés dans les mystères de Bacchus.

* La forêt de Dodone étoit en Épire; elle représente ici toutes les autres forêts.

Cette provision d'instrumens de labouràge est nécessaire à quiconque veut l'exercer avec succès. Il faut choisir dans les forêts du bois d'orme, pour la fabrication de la principale pièce de la charrue. Il faut y attacher un timon long de huit pieds, et placer le soc autour du cep garni de deux oreillons. Le hêtre ou le tilleul, bois légers, doivent être réservés pour le joug que portent les bœufs, et pour le manche. Il faut que tout ce bois soit durci au feu.

Je puis vous rappeler encore plusieurs autres préceptes de nos ancêtres sur l'agriculture, si ces minuties champêtres ne vous ennuient point.

Un point important est de bien applanir, par le moyen d'un cylindre, l'aire où le grain doit être battu, de la pétrir en quelque sorte, et de l'affermir avec de la terre visqueuse, de peur que les herbes n'y croissent, ou que la sécheresse n'y cause des ouvertures, et que les insectes n'y pénètrent. Souvent de petits rats y font des trous [34], s'y retirent; et ce sont pour eux des magasins de bleds. C'est la retraite des aveugles taupes [35], des crapauds immondes et d'autres animaux venimeux. Le charanson, ce fléau des granges, s'y loge; la prévoyante fourmi y amasse ses provisions.

Observez les amandiers, lorsqu'ils commencent à fleurir, et que leurs branches penchent vers la terre. Si les fruits naissans sont en abondance, c'est un signe que l'été sera fort chaud, et la récolte heureuse : mais si ces arbres ne sont chargés que de feuilles, les gerbes ne rendront que peu de grains.

J'ai vu des laboureurs qui avant de semer des pois et des fèves, les trempoient dans de l'eau de nitre et

Continuò in sylvis magna vi flexa domatur
In burim et curvi formam accipit ulmus aratrì.
Huic a stirpe pedes temo protentus in octo,
Binæ aures, duplici aptantur dentalia dorso.
Cæditur et tilia ante jugo levis, altaque fagus,
Stivaque quæ currus a tergo torqueat imos :
Et suspensa focis explorat robora fumus.
Possum multa tibi veterum præcepta referre,
Ni refugis, tenuesque piget cognoscere curas.
Area cum primis ingenti æquanda cylindro,
Et vertenda manu, et creta solidanda tenaci,
Ne subeant herbæ, neu pulvere victa fatiscat,
Tum variæ illudant pestes : sæpe exiguus mus
Sub terris posuitque domos atque horrea fecit;
Aut oculis capti fodere cubilia talpæ;
Inventusque cavis bufo, et quæ plurima terræ
Monstra ferunt; populatque ingentem farris acervum
Curculio, atque inopi metuens formica senectæ.
Contemplator item, cum se nux plurima sylvis
Induet in florem et ramos curvabit olentes :
Si superant fœtus, pariter frumenta sequentur,
Magnaque cum magno veniet tritura calore :
At si luxuria foliorum exuberat umbra,
Nequicquam pingues palea teret area culmos.
Semina vidi equidem multos medicare serentes,

Et nitro prius et nigra perfundere amurca,
Grandior ut fœtus siliquis fallacibus esset;
Et, quamvis igni exiguo properata maderent,
Vidi lecta diu et multo spectata labore
Degenerare tamen, ni vis humana quotannis
Maxima quæque manu legeret: sic omnia fatis
In pejus ruere, ac retro sublapsa referri.
Non aliter quam qui adverso vix flumine lembum
Remigiis subigit; si brachia forte remisit,
Atque illum in præceps prono rapit alveus amni.
Præterea tam sunt arcturi sidera nobis,
Hædorumque dies servandi, et lucidus anguis,
Quam quibus in patriam ventosa per æquora vectis
Pontus et ostriferi fauces tentantur Abydi.
Libra die somnique pares ubi fecerit horas,
Et medium luci atque umbris jam dividit orbem,
Exercete, viri, tauros, serite hordea campis,
Usque sub extremum brumæ intractabilis imbrem;
Necnon et lini segetem et cereale papaver
Tempus humo tegere, et jamdudum incumbere aratris,
Dum sicca tellure licet, dum nubila pendent.
Vere fabis satio: tum te quoque, medica, putres
Accipiunt sulci, et milio venit annua cura,
Candidus auratis aperit cum cornibus annum
Taurus, et averso cedens canis occidit astro.

dans de la lie d'huile d'olive, afin que ces légumes devinssent plus gros dans leurs gousses, souvent trompeuses. Mais, malgré ces préparations, j'ai vu souvent dégénérer des semences choisies, examinées et purifiées par le feu, à moins qu'on n'eût le soin de tirer tous les ans les grains les plus gros pour les semer. Telle est la destinée des choses : le temps amène la décadence de tous les êtres. Nous ressemblons au nautonnier dont la nacelle remonte une rivière : s'il cesse un instant de ramer, soudain l'eau rapide l'entraîne [36].

Le laboureur doit être très-attentif au lever des constellations de l'ourse, des chevreaux et du dragon ; tel qu'un pilote qui observe les astres, lorsque, pour retourner dans sa patrie, il traverse l'Hellespont ou le détroit des Abydes [37].

Ainsi, dès que le signe de la balance aura égalé les heures de la nuit à celles du jour, et le temps du repos à celui du travail, laboureurs, exercez vos taureaux dans les champs, et semez l'orge, jusqu'au temps du rigoureux hiver, où les pluies ne permettent plus de cultiver un champ. Dans cet intervalle, ayez soin de semer le lin et le pavot, et ne cessez de labourer, tandis que la terre encore sèche le permet, tandis que les nuées sont encore suspendues sur vos têtes.

Au retour du printemps, quand le brillant signe du taureau a ouvert l'année [38], quand la constellation du chien descend sous l'horizon en même temps que le soleil, ne manquez pas de semer les fèves, le grand trèfle et le millet : celui-ci se sème tous les ans.

Mais si, dans la culture de votre champ, vous ne vous

proposez qu'une récolte de froment [39], et de ces autres grains qui naissent avec des épis, avant que de confier à la terre cette précieuse espérance, attendez que les filles d'Atlas, les pléiades, se couchent dans le même temps que le soleil se lève, et que la couronne d'Ariane ne soit plus en conjonction avec cet astre. Plusieurs ont commencé de semer avant le coucher des pléiades; mais, au temps de la récolte, ils ont vu leur espoir trompé.

Voulez-vous semer de la vesce, de viles faisoles, ou des lentilles d'Égypte; choisissez le temps où le bootès descend sous l'horizon en même temps que l'astre du jour, et continuez de semer jusqu'à la saison des pluies.

C'est en faveur de l'agriculture que le ciel a été divisé en différentes parties, et que la route du soleil a été marquée par douze signes. Cinq zones renferment tout l'espace du ciel. L'une, qui s'étend d'un tropique à l'autre, est sans cesse brûlée par le soleil, qui n'en sort jamais. A la droite et à la gauche de cette zone, il en est deux autres qui s'étendent jusqu'aux poles du monde, et sous lesquelles ce ne sont que glaces et frimas. Entre elles et l'espace brûlant qui occupe le milieu du ciel, il y a deux zones tempérées que la bonté des dieux a daigné accorder aux mortels. Le soleil, en parcourant les douze signes, traverse obliquement l'espace du milieu, qui est depuis le commencement de l'une de ces zones jusqu'au commencement de l'autre. La terre est plus élevée au septentrion [40], vers la Scythie et les monts Rhiphées [41], et elle s'abaisse vers la Libye, du côté du midi. L'étoile

At si triticeam in messem robustaque farra
Exercebis humum, solisque instabis aristis;
Ante tibi eoæ atlantides abscondantur,
Gnosiaque ardentis decedat stella coronæ,
Debita quam sulcis committas semina, quamque
Invitæ properes anni spem credere terræ.
Multi ante occasum maiæ cœpere : sed illos
Exspectata seges vanis elusit aristis.

Si vero viciamque seres vilemque faselum,
Nec pelusiacæ curam aspernabere lentis;
Haud obscura cadens mittet tibi signa bootes :
Incipe, et ad medias sementem extende pruinas.

Idcirco certis dimensum partibus orbem
Per duodena regit mundi sol aureus astra.
Quinque tenent cœlum zonæ; quarum una corusco
Semper sole rubens et torrida semper ab igni :
Quam circum extremæ dextra lævaque trahuntur
Cærulea glacie concretæ atque imbribus atris :
Has inter mediamque, duæ mortalibus ægris
Munere concessæ divum; via secta per ambas,
Obliquus qua se signorum verteret ordo.
Mundus, ut ad Scythiam rhiphæasque arduus arces
Consurgit, premitur Libyæ devexus in austros.

Hic vertex nobis semper sublimis : at illum
Sub pedibus Styx atra videt, manesque profundi.
Maximus hic flexu sinuoso elabitur anguis
Circum, perque duas in morem fluminis arctos,
Arctos oceani metuentes æquore tingi :
Illic, ut perhibent, aut intempesta silet nox
Semper, et obtenta densantur nocte tenebræ;
Aut redit a nobis aurora, diemque reducit;
Nosque ubi primus equis oriens afflavit anhelis,
Illic sera rubens accendit lumina vesper.
Hinc tempestates dubio prædiscere cœlo
Possumus, hinc messisque diem, tempusque serendi;
Et quando infidum remis impellere marmor
Conveniat; quando armatas deducere classes,
Aut tempestivam sylvis evertere pinum.
Nec frustra signorum obitus speculamur et ortus,
Temporibusque parem diversis quatuor annum.
Frigidus agricolam si quando continet imber,
Multa, forent quæ mox cœlo properanda sereno,
Maturare datur : durum procudit arator
Vomeris obtusi dentem; cavat arbore lintres;
Aut pecori signum, aut numeros impressit acervis :
Exacuunt alii vallos furcasque bicornes,
Atque amerina parant lentæ retinacula viti:
Nunc facilis rubea texatur fiscina virga;
Nunc torrete igni fruges, nunc frangite saxo.

du pole arctique est toujours sur notre horizon. A l'égard de l'étoile de l'autre pole, elle ne luit que pour le Styx et les pâles habitans des enfers [42]. Du côté du pole septentrional brille la constellation du dragon: comme un fleuve tortueux embrasse ses rivages; il embrasse les deux ourses, qui jamais ne se plongent dans l'océan. Dans ces froides contrées règne, dit-on, une éternelle nuit. Mais peut-être que le soleil, qui nous a éclairés, va éclairer l'autre hémisphère à son tour [43]. Ainsi, lorsque le matin les chevaux du soleil commencent à souffler sur nous leur haleine enflammée, l'étoile du soir commence à briller dans l'autre hémisphère, et y annonce le retour de la nuit.

L'utile connoissance des astres nous donne celle des saisons, et nous sert à fixer le temps de la semence et de la récolte, celui d'abattre les arbres dans les forêts pour la construction des vaisseaux, de s'embarquer sur l'élément perfide, et d'armer des flottes. Ce n'est donc pas vainement que nous observons le lever et le coucher des astres, et que nous sommes attentifs aux quatre saisons, qui partagent également l'année.

Lorsqu'une pluie froide retient le laboureur dans sa maison, il peut alors travailler à des ouvrages qu'autrement il lui faudroit faire dans un temps serein. Il aiguisera donc le soc émoussé de sa charrue; il creusera des troncs d'arbres, pour en former des bateaux; il marquera ses troupeaux [44], ou mesurera ses grains. Les uns tailleront des pieux et des fourches, ou prépareront l'osier pour lier la vigne : les autres tresseront des corbeilles et des paniers, ou feront sécher les grains au feu [45], pour les broyer ensuite.

Il est même permis de travailler à certains ouvrages les jours de fêtes. Il n'est pas défendu par le droit pontifical de faire des canaux pour dériver l'eau, d'entourer son champ d'une haie, de tendre des pièges aux oiseaux, de brûler des ronces nuisibles aux moissons, et de baigner les brebis. Le paysan peut aussi conduire à la ville son âne chargé d'huile ou de fruits, et en rapporter ou de la poix résine, ou une meule piquée.

La lune indique les jours [46] qui conviennent à certains travaux. N'entreprenez rien le cinquième jour : c'est celui de la naissance de Pluton et des Euménides. En ce jour la terre enfanta le géant Cée, Japet, le cruel Typhée, et toute la race impie de ces mortels qui conspirèrent contre les dieux. Trois fois ils s'efforcèrent de mettre l'Ossa sur le Pélion, et l'Olympe sur l'Ossa : trois fois la foudre de Jupiter renversa ces montagnes vainement entassées. Après le dixième jour de la lune, le septième est le plus heureux, soit pour planter la vigne, soit pour essayer de mettre de jeunes bœufs sous le joug, soit pour commencer à ourdir des toiles. Le neuvième jour [47], funeste aux brigands, est favorable aux voyageurs.

Il est certains ouvrages auxquels il est à propos de travailler pendant la fraîcheur de la nuit, ou dans le temps que l'aurore naissante verse la rosée. Coupez donc les chaumes pendant la nuit, ainsi que l'herbe de vos prés : l'humidité de la terre rend alors l'herbe plus tendre. Celui-ci, dans les soirées de l'hiver, s'occupe à aiguiser des branches par le bout, et à les tailler en forme d'épi, pour en faire des torches.

Quippe etiam festis quædam exercere diebus
Fas et jura sinunt: rivos deducere nulla
Relligio vetuit, segeti prætendere sæpem,
Insidias avibus moliri, incendere vepres,
Balantumque gregem fluvio mersare salubri:
Sæpe oleo tardi costas agitator aselli
Vilibus aut onerat pomis; lapidemque revertens
Incusum, aut atræ massam picis, urbe reportat.
Ipsa dies alios alio dedit ordine luna
Felices operum. Quintam fuge; pallidus Orcus,
Eumenidesque satæ; tum partu Terra nefando
Cœumque Iapetumque creat, sævumque Typhœa,
Et conjuratos cœlum rescindere fratres:
Ter sunt conati imponere Pelio Ossam
Scilicet, atque Ossæ frondosum involvere Olympum;
Ter pater exstructos disjecit fulmine montes.
Septima, post decimam, felix et ponere vitem,
Et prensos domitare boves, et licia telæ
Addere: nona fugæ melior, contraria furtis.
Multa adeo gelida melius se nocte dedere,
Aut cum sole novo terras irrorat eous:
Nocte leves melius stipulæ, nocte arida prata
Tondentur; noctes lentus non deficit humor.
Et quidam seros hiberni ad luminis ignes
Pervigilat, ferroque faces inspicat acuto;

Interea, longum cantu solata laborem,
Arguto conjux percurrit pectine telas,
Aut dulcis musti vulcano decoquit humorem,
Et foliis undam trepidi despumat aheni.
At rubicunda ceres medio succiditur æstu,
Et medio tostas æstu terit area fruges.
Nudus ara, sere nudus: hiems ignava colono,
  Frigoribus parto agricolæ plerumque fruuntur,
Mutuaque inter se læti convivia curant.
Invitat genialis hiems, curasque resolvit:
Ceu pressæ cum jam portum tetigere carinæ,
Puppibus et læti nautæ imposuere coronas.
Set tamen et quernas glandes tum stringere tempus,
Et lauri baccas, oleamque, cruentaque myrta;
Tunc gruibus pedicas, et retia ponere cervis,
Auritosque sequi lepores, tum figere damas
Stuppea torquentem balearis verbera fundæ,
Cum nix alta jacet, glaciem cum flumina trudunt.
  Quid tempestates autumni et sidera dicam?
Atque, ubi jam breviorque dies et mollior æstas,
Quæ vigilanda viris, vel cum ruit imbriferum ver,
Spicea jam campis cum messis inhorruit, et cum
Frumenta in viridi stipula lactentia turgent?
Sæpe ego, cum flavis messorem induceret arvis
Agricola, et fragili jam stringeret hordea culmo,

Pendant ce temps-là son épouse, soulageant par ses chansons l'ennui du travail, fait courir une légère navette entre les fils de la toile qu'elle travaille, ou fait bouillir du vin doux, qu'elle écume avec un rameau. C'est dans la plus grande chaleur de l'année qu'on coupe le bled : mûri par les ardeurs du soleil, il est plus aisément battu dans l'aire. Labourez et semez dans un temps chaud. L'hiver est le temps de l'oisiveté des laboureurs.

C'est alors qu'ils jouissent de leurs travaux, et qu'ils s'invitent à des repas où règnent la liberté et la joie. L'hiver est pour eux la saison des plaisirs. Ce sont des matelots qui, échappés de la tempête et arrivés au port, ornent de festons la pouppe de leurs vaisseaux garantis du naufrage. Il est cependant en hiver même des travaux indispensables, comme de secouer les chênes pour abattre le gland, de recueillir les graines du laurier et du myrte, et de faire la récolte des olives. C'est encore en cette saison qu'on tend des lacets pour prendre les grues, et des toiles pour emprisonner les cerfs. Lorsque les campagnes sont couvertes de neige, et que les fleuves commencent à se revêtir de glaçons, c'est le temps de poursuivre le lièvre et le daim, et de s'armer de flèches et de frondes, à la manière des peuples des isles Baléares [48].

Parlerai-je des astres qui dominent dans l'automne, et de la température de l'air dans cette saison, où le nuits deviennent plus longues et les chaleurs plus modérées? Quelle doit être alors l'attention du laboureur! Que dirai-je de ces pluies orageuses qui, à la fin du prin-

temps, inondent les campagnes déja couvertes d'épis, dont les grains commencent à se former? Souvent, lorsque le laboureur satisfait s'apprêtoit à moissonner son champ et à lier ses gerbes, j'ai vu une redoutable tempête s'élever tout-à-coup, et emporter les bleds dans les airs; des nuages obscurcir le ciel, et un torrent de pluie, noyant les moissons, entraîner les espérances de l'année. J'ai vu les fossés se remplir d'eau, les rivières impétueuses se déborder, et les flots de la mer irritée bouillonner dans ses golfes. Au milieu de l'orage, Jupiter dans une nue, armé de feux étincelans, fait gronder son tonnerre. La terre tremble, les hommes et tous les animaux sont glacés d'effroi. Il lance sa foudre ou sur le mont Athos [49], ou sur le mont Rhodope, ou sur les monts Cérauniens. Cependant l'orage augmente, la fureur des vents redouble, les rivages et les forêts retentissent au loin de leurs horribles sifflemens.

Pour vous garantir de ces affreux ravages, observez les mois, et sachez quels sont les astres qui y dominent. Examinez leurs diverses conjonctions, et surtout à quelle partie du ciel répondent les planètes de Saturne et de Mercure [50].

Ne manquez pas d'honorer les dieux tous les ans à la fin de l'hiver. Lorsque le printemps a ramené les beaux jours, sacrifiez à Cérès sur un autel de gazon. Alors les agneaux sont gras, et les vins nouveaux se boivent avec plaisir; alors on dort agréablement sur les côteaux, à l'ombre d'un épais feuillage. Que dans cette saison toute la jeunesse de la campagne vienne adorer la déesse qui préside aux moissons; qu'on fasse

Omnia ventorum concurrere prœlia vidi,
Quæ gravidam late segetem ab radicibus imis
Sublime expulsam eruerent; ita turbine nigro
Ferret hiems culmumque levem stipulasque volantes.
Sæpe etiam immensum cœlo venit agmen aquarum,
Et fœdam glomerant tempestatem imbribus atris
Collectæ ex alto nubes; ruit arduus æther,
Et pluvia ingenti sata læta boumque labores
Diluit; implentur fossæ, et cava flumina crescunt
Cum sonitu, fervetque fretis spirantibus æquor.
Ipse pater, media nimborum in nocte, corusca
Fulmina molitur dextra, quo maxima motu
Terra tremit; fugere feræ, et mortalia corda
Per gentes humilis stravit pavor : ille flagranti
Aut Atho, aut Rhodopen, aut alta Ceraunia telo
Dejicit; ingeminant austri et densissimus imber;
Nunc nemora ingenti vento, nunc littora plangunt.
Hoc metuens, cœli menses et sidera serva,
Frigida Saturni sese quo stella receptet,
Quos ignis cœli cyllenius erret in orbes.
In primis venerare deos, atque annua magnæ
Sacra refer Cereri, lætis operatus in herbis,
Extremæ sub casum hiemis, jam vere sereno :
Tunc agni pingues, et tunc mollissima vina,
Tunc somni dulces, densæque in montibus umbræ.

Cuncta tibi Cererem pubes agrestis adoret;
Cui tu lacte favos et miti dilue baccho;
Terque novas circum felix eat hostia fruges,
Omnis quam chorus et socii comitentur ovantes,
Et Cererem clamore vocent in tecta: neque ante
Falcem maturis quisquam supponat aristis,
Quam Cereri, torta redimitus tempora quercu,
Det motus incompositos, et carmina dicat.
  Atque hæc ut certis possimus discere signis,
Æstusque pluviasque et agentes frigora ventos,
Ipse pater statuit quid menstrua luna moneret,
Quo signo caderent austri, quid sæpe videntes
Agricolæ propius stabulis armenta tenerent.
  Continuo, ventis surgentibus, aut freta ponti
Incipiunt agitata tumescere, et aridus altis
Montibus audiri fragor, aut resonantia longe
Littora misceri, et nemorum increbrescere murmur.
Jam sibi tum curvis male temperat unda carinis,
Cum medio celeres revolant ex æquore mergi,
Clamoremque ferunt ad littora; cumque marinæ
In sicco ludunt fulicæ; notasque paludes
Deserit atque altam supra volat ardea nubem.
Sæpe etiam stellas, vento impendente, videbis
Præcipites cœlo labi, noctisque per umbram
Flammarum longos a tergo albescere tractus;

en son honneur des libations de vin, de miel et de lait; que la victime qui doit lui être offerte soit promenée trois fois autour des moissons, et que la divinité soit hautement invoquée dans une assemblée publique de tous les habitans du hameau. Enfin que la faucille ne s'exerce jamais sur les bleds, avant que le moissonneur, couronné de feuillages de chêne, ait célébré la fête de Cérès par des danses et des chants *.

Afin que des signes certains nous fissent prévoir la chaleur, la pluie et les vents froids, Jupiter a voulu que la lune, tous les mois, nous annonçât l'avenir, et que les différentes constellations nous indiquassent les vents dangereux, afin que les laboureurs, avertis par ces signes, ne souffrent pas que leurs troupeaux s'éloignent de leurs étables.

Bientôt les eaux de la mer commencent à s'enfler; les rivages retentissent au loin du bruit des flots écumans : les vents mugissent sur la cime des montagnes, et dans les forêts tous les arbres murmurent. Les oiseaux de mer viennent avec des cris aigus se réfugier sur les côtes; les poules d'eau secouent leurs ailes le long du rivage, et le héron quitte les marais pour s'élever dans les nues. Que les vaisseaux qui voguent alors sur les mers sont en danger d'être engloutis dans le sein des eaux! Souvent aussi des étoiles [51] paroissent tomber du ciel, et former dans l'ombre de la nuit de longues traces de lumière. Vous voyez des pailles et des feuilles voltiger dans les airs, et des plumes s'élever sur les ondes. Tout cela vous annonce un orage. Si

* La danse, si suspecte dans notre religion, étoit consacrée dans celle des païens.

le tonnerre gronde au septentrion et retentit à l'orient et à l'occident, les campagnes vont être inondées d'un déluge de pluie : le pâle matelot plie déja toutes ses voiles. Personne n'est surpris par l'orage; tout l'annonce, et les hommes les moins précautionnés savent s'en garantir. On voit les grues s'élever des profondes vallées, et fuir dans les airs; les génisses lever la tête, regarder le ciel, et ouvrir de larges naseaux pour respirer. L'hirondelle rase la surface des eaux; la grenouille croasse dans les marais; la fourmi, le long d'un sentier étroit, transporte ses œufs hors de sa fourmillière; l'arc-en-ciel, tracé dans la nue, boit les eaux de la mer [52]; et une armée de corbeaux fait retentir les airs du battement de leurs ailes. Divers oiseaux de mer, et sur-tout ceux qui paissent dans les prairies du Caïstre, ou sur les bords du lac Asia, pressentent la tempête. Tantôt ils mouillent vainement leur plumage, tantôt ils offrent leur tête au flot écumant qui bat le rivage, tantôt ils s'élancent dans l'eau. On voit aussi la corneille se promener seule sur le sable, et par ses cris aigus appeler la pluie [53]. Les jeunes filles, qui le soir filent à la lumière d'une lampe, savent la deviner et la prédire, en voyant l'huile petiller, et une espèce de mousserons se former à la mèche.

Le beau temps se prévoit comme la pluie. Les étoiles sont brillantes; la lune a une clarté si vive, qu'elle n'en paroît point redevable à son frère; les nuées ne semblent plus de la laine flottante au gré des vents. Les alcyons, oiseaux si chers à Thétis, n'étendent plus leurs ailes au soleil sur le rivage. On ne voit plus les pourceaux inquiets dissiper avec leur groin la paille

Sæpe levem paleam et frondes volitare caducas,
Aut summa nantes in aqua colludere plumas.
At boreæ de parte trucis cum fulminat, et cum
Eurique zephyrique tonat domus; omnia plenis
Rura natant fossis, atque omnis navita ponto
Humida vela legit. Numquam imprudentibus imber
Obfuit: aut illum surgentem vallibus imis
Aeriæ fugere grues; aut bucula, cœlum
Suspiciens, patulis captavit naribus auras;
Aut arguta lacus circumvolitavit hirundo;
Et veterem in limo ranæ cecinere querelam;
Sæpius et tectis penetralibus extulit ova
Angustum formica terens iter; et bibit ingens
Arcus; et e pastu decedens agmine magno
Corvorum increpuit densis exercitus alis.
Jam varias pelagi volucres, et quæ Asia circum
Dulcibus in stagnis rimantur prata Caystri,
Certatim largos humeris infundere rores,
Nunc caput objectare fretis, nunc currere in undas,
Et studio incassum videas gestire lavandi:
Tum cornix plena pluviam vocat improba voce,
Et sola in sicca secum spatiatur arena.
Nec nocturna quidem carpentes pensa puellæ
Nescivere hiemem, testa cum ardente viderent
Scintillare oleum et putres concrescere fungos.
Nec minus ex imbri soles et aperta serena
Prospicere, et certis poteris cognoscere signis:
Nam neque tum stellis acies obtusa videtur;
Nec fratris radiis obnoxia surgere luna;

Tenuia nec lanæ per cœlum vellera ferri;
Non tepidum ad solem pennas in littore pandunt
Dilectæ Thetidi alcyones; non ore solutos
Immundi meminere sues jactare maniplos:
At nebulæ magis ima petunt, campoque recumbunt;
Solis et occasum servans de culmine summo
Nequicquam seros exercet noctua cantus:
Apparet liquido sublimis in aere Nisus,
Et pro purpureo pœnas dat Scylla capillo;
Quacumque illa levem fugiens secat æthera pennis,
Ecce inimicus atrox magno stridore per auras,
Insequitur Nisus; qua se fert Nisus ad auras,
Illa levem fugiens raptim secat æthera pennis:
Tum liquidas corvi presso ter gutture voces
Aut quater ingeminant; et sæpe cubilibus altis,
Nescio qua præter solitum dulcedine læti,
Inter se foliis strepitant; juvat, imbribus actis,
Progeniem parvam dulcesque revisere nidos.
Haud equidem credo quia sit divinitus illis
Ingenium, aut rerum fato prudentia major:
Verum, ubi tempestas et cœli mobilis humor
Mutavere vias, et juppiter humidus austris
Densat erant quæ rara modo, et quæ densa relaxat,
Vertuntur species animorum, et pectora motus
Nunc alios, alios dum nubila ventus agebat,
Concipiunt: hinc ille avium concentus in agris,
Et lætæ pecudes, et ovantes gutture corvi.
Si vero solem ad rapidum lunasque sequentes
Ordine respicies, numquam te crastina fallet

qui leur sert de litière. Les nuées sont basses et tombent en brouillards. La chouette, qui sur le sommet des maisons attend le coucher du soleil, ne fait plus entendre ses cris funèbres. Nisus, sous la forme de l'épervier [54], traverse les airs, et poursuit la perfide Scylla, qui l'a trahi en livrant le cheveu fatal. De quelque côté qu'elle fuie, le redoutable Nisus la suit d'un vol rapide : mais la légère Scylla fend les airs, et ses ailes la dérobent à la vengeance de son ennemi. Alors les corbeaux perchés sur les arbres témoignent leur joie par leurs croassemens et leur agitation sous les feuillages. La cessation de la pluie les invite à aller revoir leurs petits.

Ce n'est pas que je croie que ces divers animaux sont doués d'un esprit prophétique, ni que leur prévoyance puisse rien changer au cours de la nature ; mais lorsque la température de l'air a varié, et que le souffle des vents l'a condensé ou raréfié, il se fait alors une différente impression sur les organes de ces animaux, causée par les divers mouvemens de l'air : voilà ce qui occasionne le chant des oiseaux dans les campagnes, l'agitation des corbeaux sous les feuillages, et la joie de tous les troupeaux dans les prairies.

Si vous êtes attentif au cours du soleil et de la lune, jamais vous ne serez trompé sur le temps du lendemain, et la sérénité de la nuit ne vous en imposera point. Le premier jour que la lune, recueillant de nouveaux rayons du soleil, commence à renaître sur l'horizon, si son croissant, obscurci par les nuages, laisse régner les ténèbres, les campagnes et les mers sont menacées d'un temps pluvieux. Si la lune paroît avoir

cette rougeur qui sied aux filles, craignez le vent : toujours il fait rougir la belle Phébé. Si au quatrième jour elle est claire et lumineuse, ce jour et tous les jours suivans, jusqu'à la fin du mois, seront sereins : les matelots, garantis du naufrage et arrivés au port, accompliront leurs vœux adressés pendant la tempête à Glaucus, à Panope et à Mélicerte [55].

Lorsque le soleil se lève, ou descend sous l'horizon, il nous annonce toujours le temps qu'il doit faire ; et ce présage est certain. Par exemple, si, au moment qu'il se lève, il paroît couvert de taches, ou entouré d'un nuage qui ne laisse appercevoir que le milieu de son disque, vous pourrez alors soupçonner qu'il tombera de la pluie. Bientôt il va s'élever du côté de la mer un vent de midi, fatal aux arbres, aux moissons et aux troupeaux.

Si, au lever de cet astre, vous voyez ses rayons, perçant un nuage épais, s'échapper à droite et à gauche ; si en même temps l'aurore, sortant du lit doré de Tithon, paroît pâle, ah ! quelle horrible grêle fera retentir les toits ! que le raisin sera peu garanti par le pampre qui le couvre !

Observez encore plus attentivement le soleil, lorsqu'après avoir achevé sa carrière il est sur le point de se dérober à nos regards. Son globe est tantôt d'une couleur et tantôt d'une autre. S'il paroît d'un bleu foncé, craignez la pluie ; s'il se couche dans une nuée de couleur de feu, attendez-vous à du vent. S'il est tout ensemble bleu et rouge, vous êtes menacé de vent et de pluie. Lorsque j'aurai observé ces signes, jamais rien ne pourra m'engager la nuit suivante à

Hora, neque insidiis noctis capiere serenæ.
Luna revertentes cum primum colligit ignes,
Si nigrum obscuro comprenderit aera cornu,
Maximus agricolis pelagoque parabitur imber:
At si virgineum suffuderit ore ruborem,
Ventus erit; vento semper rubet aurea Phœbe:
Sin ortu in quarto (namque is certissimus auctor)
Pura neque obtusis per cœlum cornibus ibit,
Totus et ille dies, et qui nascentur ab illo
Exactum ad mensem, pluvia ventisque carebunt,
Votaque servati solvent in littore nautæ
Glauco et Panopeæ et Inoo Melicertæ.
Sol quoque, et exoriens, et cum se condet in undas,
Signa dabit: solem certissima signa sequuntur,
Et quæ mane refert, et quæ surgentibus astris.
Ille ubi nascentem maculis variaverit ortum
Conditus in nubem, medioque refugerit orbe,
Suspecti tibi sint imbres: namque urget ab alto
Arboribusque satisque notus pecorique sinister.
Aut ubi sub lucem densa inter nubila sese
Diversi rumpent radii, aut ubi pallida surget
Tithoni croceum linquens Aurora cubile;
Heu! male tum mites defendet pampinus uvas,
Tam multa in tectis crepitans salit horrida grando.
Hoc etiam, emenso cum jam decedet olympo,
Profuerit meminisse magis; nam sæpe videmus
Ipsius in vultu varios errare colores:
Cæruleus pluviam denuntiat, igneus euros.
Sin maculæ incipient rutilo immiscerier igni,

Omnia tunc pariter vento nimbisque videbis
Fervere : non illa quisquam me nocte per altum
Ire, neque a terra moneat convellere funem.
At si, cum referetque diem, condetque relatum,
Lucidus orbis erit; frustra terrebere nimbis,
Et claro sylvas cernes aquilone moveri.
Denique, quid vesper serus vehat, unde serenas
Ventus agat nubes, quid cogitet humidus auster,
Sol tibi signa dabit. Solem quis dicere falsum
Audeat? ille etiam cæcos instare tumultus
Sæpe monet, fraudemque et operta tumescere bella.
Ille etiam exstincto miseratus Cæsare Romam,
Cum caput obscura nitidum ferrugine texit,
Impiaque æternam timuerunt sæcula noctem :
Tempore quamquam illo tellus quoque et æquora ponti,
Obscænique canes, importunæque volucres,
Signa dabant. Quoties Cyclopum effervere in agros
Vidimus undantem ruptis fornacibus Ætnam,
Flammarumque globos, liquefactaque volvere saxa!
Armorum sonitum toto Germania cœlo
Audiit; insolitis tremuerunt motibus Alpes;
Vox quoque per lucos vulgo exaudita silentes
Ingens, et simulacra modis pallentia miris
Visa sub obscurum noctis; pecudesque locutæ,
Infandum! sistunt amnes, terræque dehiscunt;
Et mœstum illacrymat templis ebur, æraque sudant:
Proluit insano contorquens vortice sylvas
Fluviorum rex Eridanus, camposque per omnes
Cum stabulis armenta tulit; nec tempore eodem

m'exposer sur la mer. Au contraire, si le soleil à son lever et à son coucher est brillant, les nuages ne m'alarmeront point; bientôt l'aquilon les dissipera. Enfin, le soleil en se couchant annonce toujours quel vent pourra s'élever pendant la nuit, de quel côté il poussera les nuées, et si le souffle orageux du midi régnera dans les airs. Qui oseroit dire que le soleil est trompeur? Souvent même il annonce des conspirations, des guerres, des révolutions.

Après la mort de César [56], cet astre fut touché du sort de Rome, et sembla présager nos malheurs. Son front se couvrit de ténèbres, et les mortels coupables craignirent de se voir plongés dans une éternelle nuit. La terre, la mer, les chiens même par d'affreux hurlemens, et les oiseaux par des cris funèbres, annoncèrent nos désastres. Combien de fois vîmes-nous dans le pays des Cyclopes le mont Etna, brisant ses ardentes fournaises, vomir des torrens de flammes et des roches calcinées! Le Germain entendit un bruit guerrier dans les airs; les Alpes éprouvèrent des tremblemens de terre qui leur étoient inconnus; les forêts retentirent de voix effrayantes; les spectres apparurent durant la nuit; les bêtes parlèrent; le cours des fleuves fut suspendu, et la terre s'entr'ouvrit; dans les temples, on vit suer et pleurer les statues de bronze et d'ivoire; le Pô, ce roi des fleuves, se déborda, déracina les arbres, ravagea les campagnes, et entraîna les étables et les troupeaux; les entrailles des victimes n'offrirent aux regards des aruspices que des signes funestes du courroux des dieux; on vit couler des sources de sang; les loups durant la nuit épou-

vantèrent les villes par des hurlemens affreux. Jamais la foudre ne tomba si souvent dans un temps serein: jamais les redoutables comètes n'effrayèrent plus les mortels.

Peu de temps après ces terribles phénomènes, les campagnes de Macédoine [57] virent une seconde fois nos troupes rangées en bataille : les dieux souffrirent que les Romains armés contre les Romains arrosassent encore de leur sang les champs de Macédoine. Un jour viendra que, dans ces funestes contrées, le laboureur, traçant des sillons, trouvera sous le soc de sa charrue des javelines rongées par la rouille [58], qu'il entraînera avec sa herse les casques de nos guerriers, et qu'il verra avec surprise les os exhumés de nos citoyens ensevelis dans son champ.

Dieux protecteurs de Rome [59], Romulus, Vesta, qui veillez sur les eaux du Tibre et sur le palais du maître de Rome [60], permettez du moins que dans nos malheurs un jeune héros soit notre appui. N'avons-nous pas assez expié par notre sang les parjures de la race de Laomédon? O César, depuis long-temps le ciel t'envie à la terre, et se plaint de te voir si ardent à mériter les honneurs du triomphe, et l'estime d'un siècle corrompu, où règne le désordre, où l'on ne voit que des guerres et des crimes. L'agriculture languissante n'est plus en honneur : nos campagnes sont négligées, la guerre a enlevé ceux qui les cultivoient; et les instrumens du labourage ont été convertis en épées. L'Euphrate d'un côté, et le Danube de l'autre [61], arment contre Rome. Les villes, foulant aux pieds leurs lois et leurs traités, sont en armes les unes contre

Tristibus aut extis fibræ apparere minaces,
Aut puteis manare cruor cessavit, et alte
Per noctem resonare lupis ululantibus urbes;
Non alias cœlo ceciderunt plura sereno
Fulgura, nec diri toties arsere cometæ.
Ergo inter sese paribus concurrere telis
Romanas acies iterum videre Philippi;
Nec fuit indignum superis bis sanguine nostro
Emathiam et latos Hæmi pinguescere campos.
Scilicet et tempus veniet cum finibus illis
Agricola, incurvo terram molitus aratro,
Exesa inveniet scabra rubigine pila,
Aut gravibus rastris galeas pulsabit inanes,
Grandiaque effossis mirabitur ossa sepulcris.
Di patrii indigetes, et Romule, Vestaque mater
Quæ tuscum Tiberim et romana palatia servas,
Hunc saltem everso juvenem succurrere sæclo
Ne prohibete! satis jampridem sanguine nostro
Laomedonteæ luimus perjuria Trojæ.
Jam pridem nobis cœli te regia, Cæsar,
Invidet, atque hominum queritur curare triumphos:
Quippe ubi fas versum atque nefas; tot bella per orbem;
Tam multæ scelerum facies: non ullus aratro
Dignus honos; squalent abductis arva colonis,
Et curvæ rigidum falces conflantur in ensem:
Hinc movet Euphrates, illinc Germania, bellum;

Vicinæ, ruptis inter se legibus, urbes
Arma ferunt; sævit toto Mars impius orbe:
Ut, cum carceribus sese effudere, quadrigæ
Addunt in spatia, et frustra retinacula tendens
Fertur equis auriga, neque audit currus habenas.

les autres. Le redoutable Mars a mis tout en feu. Ainsi, dans les combats de la course, de vigoureux chevaux s'élançant de la barrière font voler un char impétueux. En vain leur conducteur prudent tâche de ralentir leur fougueuse ardeur : il est entraîné lui-même par ses coursiers indociles, que ni la voix ni le frein ne peuvent retenir.

REMARQUES

SUR

LE PREMIER LIVRE

DES GÉORGIQUES.

VIRGILE commence son poëme par une exposition claire et précise de son sujet, qu'il divise en quatre parties, pour être la matière d'autant de livres. Après avoir invoqué tous les dieux, et sur-tout ceux qui président à l'agriculture et aux autres travaux de la campagne, il met d'avance César-Octave au nombre de ces dieux, et il l'invoque. Cette adulation servile a servi d'exemple à Lucain et à Stace, à l'un pour louer l'odieux Néron dans sa *Pharsale*, et à l'autre pour célébrer le cruel Domitien dans sa *Thébaïde*, avec un tour assez semblable et plus honteux encore : ce qui montre bien l'estime qu'on doit faire des éloges des poètes. Cela prouve aussi quelle étoit alors la bassesse et la servitude des Romains, et la folie de ceux qui recevoient de pareils complimens.

Le poète fait voir dans ce livre, 1°. les différentes manières en général dont on peut cultiver un champ suivant la qualité de la terre; 2°. l'origine de l'agriculture; 3°. il décrit les différens instrumens du labourage; 4°. il marque les différentes saisons qui conviennent aux différens travaux de la campagne; 5°. les pronostics du mauvais temps, ce qui lui donne occasion de peindre les divers prodiges qui précédèrent et suivirent la mort de Jule-César.

[1] *Quelle est l'industrieuse économie des abeilles.* On a retranché dans le texte *atque*, conformément à l'édition de Masvicius, faite sur le manuscrit de la bibliothèque du roi. C'est ainsi que Virgile a mis dans ses églogues,

Et succus pecori, et lac subducitur agnis,

et dans un autre endroit :

Arcebis gravido pecori, armentaque pasces.

Le P. Catrou a traduit *apibus parcis* par *frugales abeilles :* ce n'est pas le sens. En quoi les abeilles sont-elles *frugales ?* Virgile a voulu faire entendre que les abeilles ne dissipoient point ce qu'elles amassoient avec tant d'industrie. Quelques interprètes rapportent *experientia* à celui qui élève les abeilles. Mais cela blesse la latinité, et le mot *parcis* n'a plus de sens.

[2] *L'eau des fontaines.* Il y a dans le texte, *pocula acheloia.* L'Achéloüs, fleuve d'Etolie, est mis ici poétiquement pour tous les fleuves en général.

[3] *Faunes, dryades.* Les dryades passoient autrefois pour les ames des chênes : c'est pourquoi on les appeloit aussi *hamadryades.* On croyoit qu'elles naissoient et mouroient avec les arbres qu'elles animoient, ou plutôt dont elles étoient les génies.

[4] *O Neptune, etc.* Un homme nommé Neptune inventa peut-être la navigation, et l'art de dompter les chevaux : c'est ce qui le fit passer pour le dieu de la mer, et pour le créateur du cheval.

[5] *Sois-moi favorable, ô Aristée.* Le berger Aristée, selon la fable, étoit fils d'Apollon et de Cyrène, fille du fleuve Pénée dans la Thessalie. Il fut l'amant d'Eurydice et le rival d'Orphée, et on lui attribua l'invention de l'usage des abeilles et du miel, ainsi que du fromage. Ayant perdu son fils Actéon, déchiré par ses propres chiens en punition de sa curiosité, pour avoir vu Diane dans le bain, il se retira dans l'isle de Cée.

[6] *L'isle de Cée.* C'est une des Cyclades dans la mer Égée, aujourd'hui appelée *Zea.*

[7] *Dieu de Tégée.* Tégée étoit une ville d'Arcadie, consacrée au dieu Pan.

[8] *Lycée*, montagne d'Arcadie, ainsi que le *Ménale*.

[9] *Jeune Triptolème, etc.* Il étoit fils de Célée, roi d'Éleusine, ville de l'Attique. Cérès lui apprit l'art de l'agriculture; et l'ayant fait monter sur son char tiré par des serpens ailés, elle lui fit parcourir toute la terre, pour enseigner cet art à ses habitans. Voyez l'*Histoire du Ciel*, tome 1, page 411, deuxième édition. On prétend qu'Osiris fut l'inventeur de la charrue en Égypte. Pline assure que Brigès l'inventa dans la Grèce.

[10] *Un jeune cyprès à la main.* On peignoit toujours le dieu Sylvain portant une branche de cyprès, en mémoire du jeune Cyparisse, dont il avoit été amoureux, et qui fut changé en cyprès.

[11] *Dont nous ignorons quel sera un jour l'emploi parmi les dieux.* C'est ainsi que Lucain dit à Néron:

Tibi numine ab omni
Cedetur, jurisque tui natura relinquet
Quis deus esse velis.

[12] *Le front ceint du myrte, etc.* Le myrte étoit consacré à Vénus, dont Auguste pouvoit se croire issu, comme fils adoptif de Jule-César, qui passoit pour descendre d'Énée, fils de Vénus et père d'Iulus.

[13] *Jusqu'aux rivages de Thulé.* Les uns croient que cette *ultima Thule* est un pays de la Norvege, appelé *Tilemark.* Camden prétend que ce sont les isles de *Schetland*, soumises au roi de Danemarck. D'autres disent que c'est l'*Islande*, où l'on voit une montagne toujours couverte de neige et vomissant des flammes.

[14] *Entre la Vierge et le Scorpion.* Il y a dans le texte, *Entre Érigone et les bras du Scorpion qui la suit.* Les anciens ont ignoré long-temps le signe de la Balance, qui est entre la Vierge et le Scorpion. C'est pourquoi ils ne mettoient entre l'un et l'autre que les pattes et les serres du dernier, qu'ils partageoient en soixante degrés, au lieu que les autres signes n'en ont que trente.

[15] *Le mont Tmolus*, dans la grande Phrygie, sur les frontières de la Lydie, fertile en vin et en safran.

[16] *La voluptueuse Arabie, l'encens.* Il y a dans le texte, *Les voluptueux Sabéens.* Les Sabéens étoient des peuples de l'Arabie heureuse. Comme leur pays produit de précieux aromates d'une odeur agréable, le poète les appelle voluptueux, *molles.* Tous les arbres y sont odoriférans.

[17] *Les bords du Thermodon, l'acier.* Les Chalybes étoient situés sur les bords de ce fleuve. Là étoient de nombreuses mines de fer, et on y forgeoit d'excellent acier.

[18] *Le castor.* Virgile l'appelle *virosus*, parce que les testicules de cet animal ont beaucoup de vertu, dont on fait usage en médecine. *Virosa castorea* sont les testicules du castor. *Virus* ne signifie pas toujours du poison; il se prend pour toute sorte de médicamens en général, comme *venenum*, et comme φάρμακον chez les Grecs : mais le plus souvent il est pris en mauvaise part.

[19] *Vous laisserez la terre reposer.* En cet endroit *novales* signifie des terres qui reposent : ce qui se fait de deux manieres, ou quand on les laisse incultes, ou quand on leur fait porter quelque autre espèce que celle qu'on a recueillie en dernier lieu.

[20] *Des légumes, tels que la vesce bruyante et les tristes*

lupins. En latin, *legumina ; quia manu leguntur.* Les pois, les fèves, etc. sont proprement les légumes. Les racines, que l'usage est d'appeler légumes, ne se nomment ainsi qu'abusivement. Virgile dit les *tristes lupins,* parce que le goût n'en est pas agréable. Comme les légumes qui ont des écosses font du bruit lorsqu'on les remue, le poète dit, *sylvamque sonantem,* en parlant de la vesce et des lupins.

[21] *Engraisser par le fumier.* Suivant la physique, ce fumier rend à la terre une partie des sucs passés de la terre dans cette matière. La cendre lui rend ses sels, qui étoient passés dans les arbres, dans les chaumes, ou dans les herbes.

[22] *Le souffle glaçant de Borée, ne puissent la pénétrer.* Il y a dans le texte, *Boreæ penetrabile frigus adurat.* Le froid fait en un sens le même effet que le feu : il s'insinue dans les parties et les divise. Il est causé par des sels, dont les points piquent comme les parties ignées. Aussi le froid, lorsqu'il a pénétré jusqu'à la racine des plantes, y produit le même effet que l'action du feu.

[23] *Des solstices d'été pluvieux.* C'est ce que signifie *humida solstitia.* Les Latins n'appeloient point *solstitium* le solstice d'hiver, mais *bruma.* Virgile veut que les laboureurs demandent des jours sereins durant l'hiver, c'est-à-dire, des gelées. Elles produisent des dégels, qui engraissent la terre, et font mourir les insectes.

[24] *C'est alors que la Mysie, etc.* Il s'agit ici de la Mésie, ou de la Mysie, qui est en Asie, le long de la mer Égée. *Gargara* étoit le nom d'une partie du mont Ida, et celui d'une ville dans la Troade. Ces contrées étoient extrêmement fertiles en grains.

[25] *Font paître des brebis dans leurs champs.* Pline dit, *luxuria segetum castigatur dente pecoris.* Cela se pratique encore aujourd'hui.

[26] *Dans ces mois pluvieux.* Virgile dit, *incertis mensibus*, c'est-à-dire, les mois où le temps est fort inconstant, et où il pleut souvent.

[27] *Jupiter arma les serpens d'un poison funeste.* Il y a dans le texte,

> Ille malum virus serpentibus addidit atris.

Le mot de *virus* est pris en mauvaise part : il signifie quelquefois un médicament. Il est ici déterminé par l'épithète *malum*.

[28] *Il fit tarir les ruisseaux de vin.* Ovide, en parlant de l'âge d'or, dit :

> Flumina jam lactis, jam flumina nectaris ibant.

[29] *Ils distinguèrent les pléiades, les hyades, etc.* Les Romains appeloient les pléiades *vergiliæ.* Ce sont sept étoiles sur le dos du taureau. On n'y en voit plus aujourd'hui que six. Les Romains appeloient *suculæ* les hyades, qui sont plusieurs étoiles à la tête du taureau. L'étymologie de leur nom est ὕειν, *pleuvoir.* Il pleut souvent lorsqu'elles se lèvent.

[30] *Le travail opiniâtre et le besoin pressant surmontèrent tous les obstacles.* Tous les bons manuscrits et toutes les bonnes éditions portent *vicit* : mais les éditions de collèges ont porté jusqu'ici *labor omnia vincit*, parce que ces mots forment une sentence directe et expresse.

[31] *La nielle ronge les bleds.* La nielle est une rosée visqueuse. Lorsqu'elle s'est attachée au bled, l'ardeur du soleil le dessèche : la tige du bled prend alors une couleur de fer ; ce qui fait que la nielle est appelée *rubigo*. C'est la rouille du bled.

[32] *De pernicieuses herbes, etc.* Il y a dans le texte, *lappæque*

tribulique. *Lappa*, bardane. *Tribulus* n'a point de nom en françois. *Lolium*, que les Grecs appellent ζιζάνιον, est ce que nous appelons de l'ivraie.

[33] *De madriers pour briser l'épi*. Pline dit qu'on avoit trois manières de séparer le grain de la paille : 1°. en faisant fouler les gerbes par les chevaux ; 2°. en se servant des fléaux ; 3°. en faisant passer sur les gerbes des planches inégales, appelées *tribuli*.

[34] *Souvent de petits rats y font des trous*. Quintilien loue beaucoup l'expression *exiguus mus*. Horace dit, *ridiculus mus*.

[35] *La retraite des aveugles taupes*. Virgile se conforme au préjugé vulgaire. Les taupes ont des yeux, mais fort petits et couverts de poils.

[36] *Soudain l'eau rapide l'entraîne*. Il y a dans le texte *atque*, qui veut dire *statim*, et est adverbe. Il y en a plusieurs exemples dans les bons auteurs.

[37] *L'Hellespont ou le détroit d'Abyde*. C'est aujourd'hui le détroit des Dardanelles. Il y avoit autrefois deux villes, *Sestos* et *Abydos*, sur ce détroit, que le poète appelle *ostriferi*, parce qu'on pêche beaucoup d'huîtres dans ce détroit. Ces sortes d'épithètes ne peuvent s'exprimer heureusement dans une traduction, et le traducteur doit toujours les négliger. C'est ainsi qu'on n'a pas jugé à propos d'exprimer le *cereale papaver*, qui est cinq vers au-dessous. Le pavot est ici appelé *cereale*, parce qu'on représentoit Cérès avec des têtes de pavots à la main. Voyez l'*Histoire du Ciel*, tome 1, page 410, deuxième édition. Ces épithètes sont l'objet d'un scholiaste, et non d'un traducteur qui aspire à être lu.

[38] *Quand le brillant signe du taureau a ouvert l'année*.

C'est proprement le signe du belier, qui commence l'année astronomique. Mais comme c'est au mois d'avril que la terre ouvre son sein pour produire, et que c'est l'étymologie d'*aprilis*, Virgile a jugé à propos de faire ouvrir l'année rurale par le signe du taureau, où le soleil entre le 22 d'avril. Virgile donne au taureau des cornes dorées, *candidus auratis, etc.* à cause d'une étoile très-brillante qu'il porte au bout de chacune de ses deux cornes.

[39] *Récolte de froment.* Il y a dans le texte, *robusta farra.* Le froment est en effet celui de tous les grains qui résiste le plus à l'injure de l'air, et sur-tout au froid.

[40] *La terre est plus élevée, etc.* Les anciens croyoient que la terre étoit plus élevée au septentrion, parce que tous les fleuves, dit Justin, qui ont leur source dans les pays du nord coulent vers le midi. Ils n'étoient pas alors assez savans pour disputer entre eux sur la figure de la terre, et pour douter si elle étoit alongée ou applatie vers les poles. Les astronomes anglois prétendent que la terre est plus élevée sous l'équateur. C'est tout le contraire de ce qui étoit cru du temps de Virgile.

[41] *Les monts Rhiphées.* Montagnes de la Scythie. Les anciens croyoient que les vents de nord tomboient de ces montagnes. Ils ont fort varié sur les monts Rhiphées. Quelques-uns ont donné ce nom aux Alpes.

[42] *Les pâles habitans des enfers.* Les anciens, qui ne connoissoient point la figure de la terre, n'avoient point l'idée des antipodes, et croyoient que l'étoile du pole antarctique n'étoit vue qu'aux enfers. Cependant ce qui suit fait sentir que du temps de Virgile on avoit au moins quelque soupçon des antipodes.

Aut redit a nobis aurora, diemque reducit.

[43] *Le soleil, qui nous a éclairés, va éclairer l'autre hémisphère à son tour.* On dit communément que les anciens ignoroient les antipodes : les voilà cependant bien marqués. Manilius, poète du siècle d'Auguste, et plus vraisemblablement du siècle de Théodose, dit dans son poëme astronomique :

Altera pars orbis sub aquis jacet invia nobis,
Ignotæque hominum gentes, nec transita regna
Commune ex uno lumen ducentia sole.

[44] *Il marquera ses troupeaux.* On marquoit autrefois les bestiaux avec un fer chaud, et les esclaves aussi, et on leur imprimoit une lettre. Plaute pour cette raison dit, *servi litterati.*

[45] *Ils feront sécher les grains au feu.* Anciennement on faisoit rôtir le grain, ensuite on le broyoit pour le manger. C'est ainsi qu'on faisoit aussi de la *cervoise*, que nous appelons de la bière, qui est une boisson très-ancienne.

[46] *La lune indique les jours.* Virgile en cet endroit est astrologue ; il suit les idées ridicules de son siècle et de sa religion. Cette superstition lui a été reprochée par Pline. *Virgilius etiam in numeris lunæ quædam digerenda putavit, Democriti secutus ostentationem.* Au reste c'est l'exemple d'Hésiode qui a fait tomber Virgile dans ces puérilités.

[47] *Le neuvième jour, etc.* C'est qu'alors la lune commence à bien éclairer durant la nuit : ce qui est contraire aux voleurs, et favorable à ceux qui voyagent. En cela il n'y a point de superstition.

[48] *Isles Baléares.* Ce sont les isles de Majorque et de Minorque, dont les habitans étoient fameux par leur habileté à se servir de la fronde.

[49] *Le mont Athos, etc.* Ce mont est dans la Macédoine, sur les bords de la mer Égée. Le mont Rhodope est dans la Thrace. Les monts Cérauniens sont en Épire.

[50] *La planète de Mercure.* Il y a dans le texte, *ignis cyllenius.* Mercure étoit né, selon la fable, sur le mont Cyllène, en Arcadie.

[51] *Souvent aussi des étoiles, etc.* Virgile a emprunté d'Aratus tous ces ridicules pronostics. Pline dit que quand il part des éclairs du côté du nord, c'est un signe de pluie pour le jour suivant. *Cum ab aquilone tantum fulgurat, in posterum diem aquam portendit.*

[52] *L'arc-en-ciel boit les eaux de la mer.* La mauvaise physique des anciens considéroit l'arc-en-ciel comme un siphon. Cette idée est favorable à la poésie, et forme une image. Lucain dit, comme Virgile :

Oceanumque bibit, raptosque ad nubila fluctus
Pertulit, et cœlo defusum reddidit æquor.

[53] *Et par ses cris aigus appeler la pluie.* C'est dans ce sens qu'Horace dit de la corneille :

Aquæ nisi fallit augur
Annosa cornix.

Lucain dit aussi que la corneille annonce la pluie en se promenant au bord de l'eau.

Velut occupet imbrem,
Instabili gressu metitur littora cornix.

[54] *Nisus sous la forme de l'épervier, etc.* Suivant la fable, Nisus avoit un cheveu de couleur de pourpre, dont dépendoit le sort de ses états. Scylla sa fille, amoureuse de Minos, qui assiégeoit Nisus dans Mégare, lui coupa le cheveu fatal. Nisus fut métamorphosé en épervier, et Scylla en alouette. Depuis ce temps-là le père, pour se venger de sa fille, la poursuit dans les airs.

[85] *Glaucus, Panope, Mélicerte.* Divinités de la mer. *Glauçus*, selon la fable, fut un berger qui ayant pêché des poissons, les vit sauter tous dans la mer et lui échapper, parce qu'ils avoient touché une certaine herbe. Le berger surpris voulut par curiosité goûter de cette herbe : il sauta lui-même dans la mer, et devint dieu marin. *Panope*, ou Panopée, étoit fille de Nérée et de Doris, et par conséquent nymphe de la mer. *Mélicerte* fut le fils d'Ino, fille de Cadmus, et femme d'Athamas, roi de Thèbes. Ino, selon la fable, se précipita dans la mer avec son fils, et l'un et l'autre ils devinrent dieux marins. *Ino* est la même que les Grecs appellent *Leucothoé*, et les Latins *Matuta*. Les Grecs donnèrent aussi à Mélicerte le nom de *Palæmon*, et les Latins celui de *Portumnus*.

[86] *Après la mort de César, etc.* Voici ce que plusieurs auteurs racontent de ces prodiges qui suivirent la mort de Jule-César. Il n'y eut point d'éclipse, comme Servius l'a prétendu; mais le soleil, suivant Sénèque, fut extraordinairement pâle. Pline, liv. II, 80, dit : *Fiunt prodigiosi et longiores solis defectus, qualis occiso Cæsare, et antoniano bello, totius pene anni pallore continuo.* Plutarque dit aussi (suivant la traduction d'Amyot) : « Une grande comète apparut fort évidente sept nuits continuelles après sa mort, « et aussi l'offuscation de la lumière du soleil, lequel tout « le long de cette année-là se leva toujours pâle, et non jamais avec sa clarté étincelante, dont sa chaleur en fut aussi « toujours fort foible et débile, et l'air conséquemment, tout « le long de l'année, gros, ténébreux et épais, pour l'imbécillité de la chaleur qui ne le pouvoit résoudre ni subtiliser; ce qui fut cause que les fruits de la terre en demeurèrent cruds et imparfaits, se flétrissant avant que de pouvoir mûrir, pour la froidure de l'air ». Il ajoute qu'il parut une grande comète après la mort de César, qui fut vue durant sept nuits, et Suétone l'assure aussi. Appien, liv. IV, *Civil.* parlant des prodiges qui précédèrent le triumvirat, dit que les chiens s'attroupèrent comme des loups pour hurler, et

que la foudre tomba fréquemment sur les édifices de Rome. Suétone, sur *César*, dit que plusieurs oiseaux sortirent d'un bois prochain, et poursuivirent un roitelet qui, portant en son bec une petite branche de laurier, s'étoit réfugié dans le palais de Pompée, et qu'ils le mirent en pièces. Le même auteur assure qu'on entendit un bruit d'armes, d'hommes et de chevaux, sans rien voir. C'en est assez pour fonder la peinture que Virgile fait des prodiges arrivés après la mort de Jule-César, dont je crois que plusieurs sont faux. Ceux qui sont vrais sont ou des minuties exagérées, ou des effets naturels érigés en prodiges. Ces combats en l'air, par exemple, ne sont autre chose que le phénomène de l'aurore boréale. « Quand l'aurore boréale remplissoit une grande partie du « ciel, dit un des plus savans physiciens de nos jours *, et « qu'elle avoit la couronne ou le concours de rayons au zénith, « on ne manquoit presque jamais de désigner cette dernière « circonstance par le conflit de deux armées ». Voici le récit qu'a fait Ovide, vers la fin du quinzième livre des *Métamorphoses*, des prodiges arrivés après la mort de Jules-César.

Arma ferunt inter nigras crepitantia nubes,
Terribilesque tubas, auditaque cornua cœlo
Præmonuisse nefas. Solis quoque tristis imago
Lurida sollicitis præbebat lumina terris.
Sæpe faces visæ mediis ardere sub astris:
Sæpe inter nimbos guttæ cecidere cruentæ.
Cærulus et vultum ferrugine lucifer atra
Sparsus erat: sparsi lunares sanguine currus.
Tristia mille locis stygius dedit omina bubo:
Mille locis lacrymavit ebur; cantusque feruntur
Auditi, sanctis et verba minacia lucis.
Victima nulla litat, magnosque instare tumultus
Fibra monet, cæsumque caput reperitur in extis;
Inque foro, circumque domos et templa deorum,
Nocturnos ululasse canes, umbrasque silentum
Erravisse ferunt, motamque tremoribus urbem, etc.

* M. de Mairan, secrétaire de l'académie des sciences, dans son Traité de l'aurore boréale, page 165.

M. l'abbé Banier a traduit ainsi cette description d'Ovide.

On raconte qu'on entendit au milieu des airs un horrible fracas d'armes qui s'entre-choquoient, et le bruit effrayant des trompettes qui présageoient ce parricide. Le soleil pâle et languissant ne répandoit qu'une triste et lugubre lumière. On vit souvent des feux allumés briller parmi les autres astres, et des gouttes de sang mêlées avec la pluie. La brillante étoile du matin ne jetoit qu'une sombre lueur, et le char de la lune paroissoit ensanglanté. Le funeste hibou fit entendre en mille endroits des cris de mauvais augure : en mille endroits on vit des statues de marbre couvertes de sueur, et on entendit les bois sacrés retentir de voix terribles et menaçantes. Les victimes n'offroient que de funestes présages, et n'annonçoient que troubles et séditions. On trouva même dans les entrailles d'une de ces victimes la partie supérieure du foie que le glaive avoit coupée. La nuit on entendit des chiens hurler dans les places publiques, autour des temples et des maisons; on dit même qu'on vit dans les airs voltiger des fantômes effrayans, et que la ville fut agitée d'un tremblement de terre.

57 *Les campagnes de Macédoine.* Il y a dans le texte, *Les campagnes de Philippes.* La première bataille fut donnée à Pharsale, entre César et Pompée; et la seconde à Philippes, contre Brutus et Cassius. Or Pharsale et Philippes étoient deux lieux de la Macédoine improprement dite, où les deux combats furent livrés. Virgile a donc pu dire,

Romanas acies iterum videre Philippi,

parce que Philippes étoit peu éloignée de Pharsale, et l'une et l'autre dans l'Émathie, ou la Macédoine improprement dite.

58 *Trouvera des javelines, etc.* C'est par ce mot que j'ai traduit *pila.* Le *pilum* des Romains étoit une pique longue de cinq pieds et demi, dont le bout étoit armé d'un fer large et triangulaire.

59 *Dieux protecteurs de Rome, etc.* Le texte porte, *Di patrii indigetes.* On appeloit dieux indigètes chez les Romains, des hommes du pays déifiés, tels que Romulus, Jule-César, etc. Voyez Nieuport, liv. IV.

60 *Sur le palais du maître de Rome.* C'est le sens de ces

mots, *romana palatia*. Il n'y avoit alors qu'un palais à Rome, qui étoit la maison d'Octave-César, située sur le mont Palatin. C'est de là que toutes les maisons des empereurs ont été dans la suite appelées *palais*.

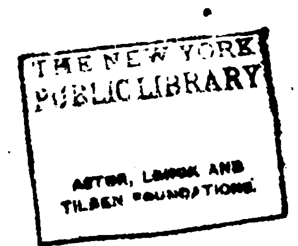
61 *L'Euphrate d'un côté*, *et le Danube de l'autre*. Il s'agit, du côté de l'orient, de la guerre contre les Parthes, que Ventidius avoit vaincus depuis peu, et à qui Marc-Antoine fait actuellement la guerre : du côté de l'occident, les Romains avoient une guerre à soutenir contre les Germains. La nation des Parthes est désignée par l'Euphrate. Il s'agit aussi en ce même endroit des troubles qui régnoient en Italie, où chaque triumvir avoir un parti.

GEORGICORUM

LIBER SECUNDUS.

HACTENUS arvorum cultus et sidera cœli:
Nunc te, Bacche, canam; necnon sylvestria tecum
Virgulta, et prolem tarde crescentis olivæ.
Huc, pater o Lenæe, tuis hic omnia plena
Muneribus, tibi pampineo gravidus autumno
Floret ager, spumat plenis vindemia labris;
Huc, pater o Lenæe, veni, nudataque musto
Tinge novo mecum dereptis crura cothurnis.

PRINCIPIO arboribus varia est natura creandis:
Namque aliæ, nullis hominum cogentibus, ipsæ
Sponte sua veniunt, camposque et flumina late
Curva tenent; ut molle siler, lentæque genestæ,
Populus, et glauca canentia fronde salicta:
Pars autem posito surgunt de semine; ut altæ
Castaneæ, nemorumque Jovi quæ maxima frondet
Æsculus, atque habitæ Graiis oracula quercus:
Pullulat ab radice aliis densissima sylva;
Ut cerasis, ulmisque; etiam parnassia laurus
Parva sub ingenti matris se subjicit umbra.
Hos natura modos primum dedit; his genus omne
Sylvarum fruticumque viret nemorumque sacrorum.
Sunt alii quos ipse via sibi reperit usus.





.... inter pocula læti
Mollibus in pratis unctos saliere per utres.
Lib. II. V. 383.

J. M. Moreau le J.e del. *Dambrun Sculpsit*

GÉORGIQUES,

LIVRE SECOND.

J'ai chanté jusqu'ici la culture des campagnes et les astres dont elle dépend : c'est toi maintenant, ô Bacchus, que je chanterai ; et, avec toi, les vignobles, les vergers, et le fruit du tardif olivier [1].

Viens, Bacchus [2] : tout est ici comblé de tes richesses ; nos côteaux sont couverts de pampres. Voici le retour de l'automne [3] : déja ton jus écume dans les pressoirs. Dieu du vin, mets bas tes brodequins, et, les jambes nues, viens fouler avec moi les raisins nouveaux.

Les arbres naissent de différentes manières. Les uns ne dépendent point de la main des hommes ; ils croissent d'eux-mêmes dans les champs et au bord des eaux, comme l'osier [4], le genêt, le peuplier et le saule : d'autres ont été semés, tels que le châtaignier et le chêne, dont une espèce est consacrée à Jupiter, et une autre rend des oracles dans la Grèce *. Certains arbres poussent des rejetons dès leur racine, comme le cerisier [5], l'orme, le laurier ; tendres enfans qui croissent à l'ombre de leurs mères. Voilà d'abord les différentes voies de la nature dans la production des arbres. Ainsi naissent les arbustes, les arbrisseaux et les forêts sacrées.

L'expérience a trouvé [6] d'autres moyens de multi-

* Dans la forêt de Dodone, en Épire.

plier les arbres. Les uns arrachent des rejetons et les plantent; les autres déracinent entièrement les arbres, et les transportent ailleurs; d'autres fendent en quatre des branches, et les aiguisent par le pied, qu'ils enfoncent dans la terre. Il est d'autres arbres dont on courbe un scion, que l'on couvre de terre, pour le faire provigner dans le lieu même où il est né. D'autres viennent de bouture; après avoir été émondés, on peut les planter de la tête en bas. Mais, ô prodige! un tronc sec d'olivier, dépouillé de toutes ses branches, étant mis dans la terre, reprend une nouvelle vie et pousse des racines. Souvent on fait une incision au tronc d'un arbre, et l'on y ente, sans lui nuire, la greffe d'un autre arbre d'espèce différente, qui communique sa qualité à ce tronc. Par ce moyen le pommier produit des poires, et le prunier des fruits rouges de cornouiller.

Vous donc, habitans de la campagne, apprenez toutes les manières de faire naître les arbres et de corriger l'âcreté des fruits sauvages. Ne laissez aucune de vos terres inculte : on couvre de vignes la montagne d'Ismare, et d'oliviers celle de Taburne [7].

O toi, source de ma gloire, illustre Mécène [8], daigne t'embarquer avec moi et diriger ma course. Je ne prétends pas épuiser la matière que je traite [9]. Quand j'aurois cent langues et cent bouches, avec une voix de fer, pourrois-je y suffire? Viens donc, et côtoie avec moi ce rivage : ne le perdons point de vue. Je ne te fatiguerai point par un long exorde, par de vaines fictions, ni par d'ennuyeux détours.

Hic plantas tenero abscidens de corpore matrum
Deposuit sulcis; hic stirpes obruit arvo,
Quadrifidasque sudes, et acuto robore vallos:
Sylvarumque aliæ pressos propaginis arcus
Exspectant, et viva sua plantaria terra:
Nil radicis egent aliæ; summumque putator
Haud dubitat terræ referens mandare cacumen:
Quin et caudicibus sectis, mirabile dictu!
Truditur e sicco radix oleagina ligno:
Et sæpe alterius ramos impune videmus
Vertere in alterius, mutatamque insita mala
Ferre pirum, et prunis lapidosa rubescere corna.

Quare agite, o, proprios generatim discite cultus,
Agricolæ, fructusque feros mollite colendo.
Neu segnes jaceant terræ: juvat Ismara baccho
Conserere, atque olea magnum vestire Taburnum.

(Tuque ades, incœptumque una decurre laborem,
O decus, o famæ merito pars maxima nostræ,
Mecœnas, pelagoque volans da vela patenti.
Non ego cuncta meis amplecti versibus opto;
Non, mihi si linguæ centum sint, oraque centum,
Ferrea vox. Ades, et primi lege littoris oram;
In manibus terræ: non hic te carmine ficto,
Atque per ambages et longa exorsa, tenebo.)

SPONTE sua quæ se tollunt in luminis auras,
Infœcunda quidem, sed læta et fortia surgunt:
Quippe solo natura subest. Tamen hæc quoque si quis
Inserat, aut scrobibus mandet mutata subactis,
Exuerint sylvestrem animum, cultuque frequenti
In quascumque voces artes haud tarda sequentur.
Necnon et sterilis quæ stirpibus exit ab imis
Hoc faciet, vacuos si sit digesta per agros:
Nunc altæ frondes et rami matris opacant,
Crescentique adimunt fœtus, uruntque ferentem.
Jam quæ seminibus jactis se sustulit arbos
Tarda venit, seris factura nepotibus umbram;
Pomaque degenerant, succos oblita priores;
Et turpes avibus prædam fert uva racemos.
Scilicet omnibus est labor impendendus, et omnes
Cogendæ in sulcum, ac multa mercede domandæ.
Sed truncis oleæ melius, propagine vites
Respondent, solido Paphiæ de robore myrtus:
Plantis et duræ coryli nascuntur, et ingens
Fraxinus, herculeæque arbos umbrosa coronæ,
Chaoniique patris glandes; etiam ardua palma
Nascitur, et casus abies visura marinos.
Inseritur vero et fœtu nucis arbutus horrida;
Et steriles platani malos gessere valentes,
Castaneæ fagos; ornusque incanuit albo
Flore piri, glandemque sues fregere sub ulmis.

Tous les arbres qui poussent et s'élèvent d'eux-mêmes [10] sont ordinairement stériles ; mais aussi ils sont plus beaux et plus forts : la terre qui les a produits leur fournit plus de suc. Cependant, si on les transplante et si on les greffe, ils dépouillent leur naturel sauvage, et la culture leur fait porter les fruits que l'on veut. Ces rejetons mêmes, qui sortent de la racine des arbres, étouffés sous le feuillage de leur mère, et incapables de porter des fruits, en produiront, lorsque vous les aurez transplantés dans un champ découvert.

Tout arbre que vous aurez semé viendra lentement, et ne donnera de l'ombre qu'à vos derniers neveux. Au reste, les plantes qui ne sont point cultivées dégénèrent, et leurs fruits s'aigrissent. La vigne vient à porter des raisins qui ne sont plus bons que pour les oiseaux. Un travail constant prévient ce déchet. Il faut remuer la terre autour du pied des arbres, et ne rien épargner pour les rendre féconds.

Les oliviers et les myrtes viennent mieux quand on les plante en entier, et la vigne quand on la fait provigner. A l'égard des coudriers, des frênes, des peupliers dont on couronne Hercule, des chênes d'Épire consacrés à Jupiter, des hauts palmiers, et des sapins destinés à braver les flots, on tire tous ces arbres de la pepinière pour les planter. L'arboisier stérile est propre à recevoir la greffe d'un noyer franc; le plane, celle d'un châtaignier. On voit souvent le hêtre et le frêne couverts de fleurs de poiriers; enfin les pourceaux trouvent quelquefois du gland sous les ormes.

On ente les arbres de plusieurs manières [11], tantôt en greffe, tantôt en écusson. Lorsqu'on écussonne, on choisit un endroit de l'écorce du tronc d'où sort un bouton; on y fait une incision, et l'on inocule le bouton d'un arbre étranger, qui s'incorpore à celui auquel il est appliqué, et se nourrit de sa sève. Pour greffer, il faut faire une profonde fente au tronc de l'arbre, dans un endroit où il n'y ait point de nœuds; là on insère le rejeton d'un arbre fertile. Bientôt des rameaux chargés de fruits s'élèvent de ce stérile tronc, étonné lui-même de son nouveau feuillage et de sa fécondité empruntée.

Chaque arbre se divise en plusieurs espèces : il y a des ormes, des saules, des lotos [12] et des cyprès d'une nature différente. Les oliviers [13] ne produisent pas tous des fruits semblables : les uns portent des olives rondes, et les autres d'ovales, ou d'amères qui doivent être broyées. Tels étoient les fruits des jardins d'Alcinoüs [14]. Il y a aussi plusieurs sortes de poiriers : les uns portent du rousselet, les autres portent de la bergamote, et d'autres du bon-chrétien.

Nos raisins d'Italie sont bien différens des raisins de Lesbos. On recueille du vin blanc dans l'isle de Thase *, ainsi que dans la Maréotide. Cependant ce dernier vient dans une terre grasse, tandis que l'autre croît dans une terre légère. Les côteaux de Psythie donnent d'excellent raisiné. Il y a des raisins gris,

* L'isle de Thase (aujourd'hui *Tasso*) est dans la mer Égée, ou l'Archipel. Le vin de Maréotide est l'excellent vin d'Alexandrie. Ces deux vins représentent tous les bons vins blancs de Grèce et d'Égypte.

Nec modus inserere, atque oculos imponere, simplex:
Nam qua se medio trudunt de cortice gemmæ,
Et tenues rumpunt tunicas, angustus in ipso
Fit nodo sinus; huc aliena ex arbore germen
Includunt, udoque docent inolescere libro:
Aut rursum enodes trunci resecantur, et alte
Finditur in solidum cuneis via; deinde feraces
Plantæ immittuntur: nec longum tempus, et ingens
Exiit ad cœlum ramis felicibus arbos,
Miraturque novas frondes et non sua poma.

Præterea genus haud unum, nec fortibus ulmis,
Nec salici, lotoque, nec idæis cyparissis:
Nec pingues unam in faciem nascuntur olivæ,
Orchades, et radii, et amara pausia bacca;
Pomàque, et Alcinoi sylvæ; nec surculus idem
Crustumiis, syriisque piris, gravibusque volemis.

Non eadem arboribus pendet vindemia nostris,
Quam methymnæo carpit de palmite Lesbos:
Sunt thasiæ vites, sunt et mareotides albæ;
Pinguibus hæ terris habiles, levioribus illæ:
Et passo psythia utilior, tenuisque lageos,
Tentatura pedes olim, vincturaque linguam;
Purpureæ, preciæque; et quo te carmine dicam,
Rhætica? nec cellis ideo contende falernis.
Sunt et aminææ vites, firmissima vina,

Tmolus et assurgit quibus, et rex ipse Phanæus;
Argitisque minor, cui non certaverit ulla,
Aut tantum fluere, aut totidem durare per annos.
Non ego te, dis et mensis accepta secundis,
Transierim, rhodia, et tumidis, bumaste, racemis.
Sed neque quam multæ species, nec nomina quæ sint,
Est numerus; neque enim numero comprendere refert:
Quem qui scire velit, libyci velit æquoris idem
Discere quam multæ zephyro turbentur arenæ;
Aut, ubi navigiis violentior incidit eurus,
Nosse quot ionii veniant ad littora fluctus.
Nec vero terræ ferre omnes omnia possunt:
Fluminibus salices, crassisque paludibus alni
Nascuntur; steriles saxosis montibus orni;
Littora myrtetis lætissima; denique apertos
Bacchus amat colles, aquilonem et frigora taxi.
Aspice et extremis domitum cultoribus orbem,
Eoasque domos Arabum, pictosque Gelonos.
Divisæ arboribus patriæ: sola India nigrum
Fert ebenum; solis est turea virga Sabæis.
Quid tibi odorato referam sudantia ligno
Balsamaque, et baccas semper frondentis acanthi?
Quid nemora Æthiopum molli canentia lana?
Velleraque ut foliis depectant tenuia Seres?
Aut quos oceano propior gerit India lucos,

qui font aisément chanceler et bégayer les buveurs; des raisins de couleur de pourpre, et enfin des raisins précoces. Que dirai-je de vous, vins de Rhétie, inférieurs cependant à ceux de Falerne? Puis-je passer sous silence les vins d'Aminée (vins forts, qui l'emportent sur celui de Tmole, et même sur le vigoureux Phanée), et le vin léger d'Argos, le plus coulant de tous, et qui se conserve le plus long-temps? Je ne vous oublierai point, précieuses grappes de l'isle de Rhodes, dont la liqueur charme les dieux et les mortels; ni vous, gros raisin que nous appelons bumaste. Il m'est impossible et inutile de dire les noms de toutes les espèces de raisins. Que celui qui est curieux de les connoître le soit donc de savoir combien le vent d'ouest soulève de grains de sable, ou combien de flots se brisent contre les rivages de la mer ionienne, agitée par le vent d'est.

Toutes les terres ne produisent pas toute sorte de fruits [15] : les saules naissent sur le bord des eaux, les aulnes près des marais, les frênes sur des montagnes pierreuses, les myrtes le long des rivières; la vigne aime les côteaux et le grand air; les ifs aiment le froid et les aquilons.

Parcourez toutes les parties de la terre cultivées par leurs habitans, depuis le pays des Arabes jusqu'à celui des Gélons [16]; vous trouverez dans chaque climat des plantes différentes. L'Inde seule fournit l'ébène [17], et la seule Arabie l'encens. Que vous dirai-je de cette contrée qui produit la plante odoriférante du baume [18]; de celle où croît l'acanthe, arbuste toujours verd; des forêts d'Éthiopie chargées de coton;

des arbres du pays des Sères [19], dont les feuilles portent un duvet utile qu'on recueille? Parlerai-je de ces grands arbres qui croissent à l'extrémité de la terre [20], sur les rivages de la mer des Indes, et dont la cime est si élevée, qu'aucune flèche ne peut l'atteindre, pas même celles des Indiens, si exercés à tirer de l'arc?

La Médie produit une espèce de pommier [21] agréable aux yeux, mais dont le fruit amer ne flatte point le goût. Lorsqu'une cruelle marâtre a empoisonné les enfans d'un autre lit par des herbes funestes et par des paroles magiques, il n'est point de plus prompt ni de plus puissant antidote. Cet arbre est fort haut, et ressemble parfaitement au laurier; et s'il ne répandoit au loin une odeur différente, on pourroit s'y méprendre. Ses feuilles ne tombent jamais; elles bravent les vents, et ses fleurs demeurent toujours attachées à ses branches. Les Mèdes s'en servent pour corriger la mauvaise haleine, et les vieillards pour guérir leur toux asthmatique.

Cependant ni l'opulente Médie, ni le pays arrosé par le beau fleuve du Gange [22], ni les bords de l'Hermus, dont les flots roulent de l'or, ni l'Inde, ni le pays des Bactriens, ni la fertile Panchaïe, où croît l'encens, n'approchent pas de nos campagnes d'Italie. A la vérité elles n'ont jamais été labourées par des taureaux qui jetassent le feu par les narines [23]; les dents d'un dragon n'y ont point produit des moissons de guerriers armés de casques et de javelots: mais elle fournit en abondance des bleds, et elle donne le vin de Massique [24]. Ses champs sont couverts

Extremi sinus orbis; ubi aera vincere summum
Arboris haud ullæ jactu potuere sagittæ?
Et gens illa quidem sumptis non tarda pharetris.
Media fert tristes succos, tardumque saporem
Felicis mali, quo non præsentius ullum,
Pocula si quando sævæ infecere novercæ,
Miscueruntque herbas et non innoxia verba,
Auxilium venit, ac membris agit atra venena.
Ipsa ingens arbos, faciemque simillima lauro;
Et, si non alium late jactaret odorem,
Laurus erat: folia haud ullis labentia ventis;
Flos apprima tenax: animas et olentia Medi
Ora fovent illo, et senibus medicantur anhelis.
Sed neque Medorum, sylvæ ditissima, terra,
Nec pulcher Ganges, atque auro turbidus Hermus,
Laudibus Italiæ certent; non Bactra, neque Indi,
Totaque turiferis Panchaia pinguis arenis.
Hæc loca non tauri spirantes naribus ignem
Invertere, satis immanis dentibus hydri;
Nec galeis densisque virum seges horruit hastis:
Sed gravidæ fruges et Bacchi massicus humor
Implevere; tenent oleæ, armentaque læta.
Hinc bellator equus campo sese arduus infert;
Hinc albi, Clitumne, greges, et maxima taurus
Victima, sæpe tuo perfusi flumine sacro,

Romanos ad templa deum duxere triumphos.
Hic ver assiduum, atque alienis mensibus æstas;
Bis gravidæ pecudes, bis pomis utilis arbor.
At rabidæ tigres absunt, et sæva leonum
Semina; nec miseros fallunt aconita legentes;
Nec rapit immensos orbes per humum, neque tanto
Squameus in spiram tractu se colligit anguis.
Adde tot egregias urbes, operumque laborem,
Tot congesta manu præruptis oppida saxis,
Fluminaque antiquos subterlabentia muros.
An mare quod supra memorem, quodque alluit infra?
Anne lacus tantos? te, Lari maxime, teque,
Fluctibus et fremitu assurgens, Benace, marino?
An memorem portus, Lucrinoque addita claustra,
Atque indignatum magnis stridoribus æquor,
Julia qua ponto longe sonat unda refuso,
Tyrrhenusque fretis immittitur æstus avernis?
Hæc eadem argenti rivos ærisque metalla
Ostendit venis, atque auro plurima fluxit.
Hæc genus acre virum, Marsos, pubemque sabellam,
Assuetumque malo Ligurem, Volscosque verutos,
Extulit; hæc Decios, Marios, magnosque Camillos,
Scipiadas duros bello, et te, maxime Cæsar,
Qui nunc extremis Asiæ jam victor in oris
Imbellem avertis romanis arcibus Indum.

d'oliviers, et ses prairies de troupeaux. Des chevaux belliqueux [25] foulent superbement ses gras pâturages. Heureux Clitumne, tu vois souvent se baigner dans tes eaux sacrées des taureaux blancs, victimes destinées aux dieux, et qui ont conduit plus d'une fois nos triomphateurs au Capitole. Là règne un printemps éternel, et presque tous les mois sont des mois d'été. Là les brebis et les arbres portent deux fois dans l'année [26]. On n'y connoît ni les tigres ni les lions, et l'on n'y court point risque de cueillir des herbes vénéneuses [27]. On n'y voit jamais d'affreux serpens ramper à replis tortueux, et s'entortiller de leur queue énorme. De combien de villes superbes ce beau pays est orné, et quels édifices! Que de châteaux construits sur des montagnes escarpées! Quels immenses travaux ont formé ces magnifiques aqueducs [28] qui passent sous nos murs! Que dirai-je des deux mers qui baignent nos rivages au midi et au septentrion [29], de la vaste étendue de nos lacs, de celui de Côme, et de celui de Garde [30], dont les flots s'enflent et frémissent comme ceux de la mer? Que dirai-je de nos havres; de cette digue qui captive les eaux du lac Lucrin, et les sépare de la mer tyrrhénienne, dont les ondes irritées battent vainement le môle qui les resserre? C'est là que le fameux port de Jule retentit au loin du bruit des vagues. C'est par là que les eaux de la mer vont se jeter dans l'Averne [31].

Cette terre renferme aussi dans son sein des mines d'or, d'argent et de cuivre. Elle a enfanté cent peuples belliqueux, les Marses [32], les Sabins, les Liguriens, les Volsques armés de dards. Elle a enfanté les

Décius [33], les Marius, les illustres Camilles, les infatigables Scipions, et toi, César, le plus grand de tous, toi qui, cueillant aujourd'hui des lauriers aux extrémités de l'Asie [34], éloignes de nos frontières l'Indien désarmé. Je te salue, terre de Saturne, pays fertile en moissons et en grands hommes. C'est pour toi que je chante cet art qui fut en honneur parmi nos ancêtres, et qu'osant ouvrir les fontaines sacrées de l'Hélicon, je donne à l'Italie les leçons que le poète d'Ascra donna autrefois à son pays.

Je vais parler maintenant des qualités des différens terroirs, de leur force, de leur couleur, et de ce qu'ils peuvent produire. Les terres ingrates et les collines pierreuses, couvertes d'argille et de buissons, conviennent aux durables oliviers [35]; car c'est dans ces sortes de terres qu'on voit l'olivier sauvage croître et couvrir les campagnes de ses fruits. Mais lorsqu'un champ est gras et fangeux, lorsqu'il pousse beaucoup d'herbes, lorsque par sa fécondité il ressemble à ces campagnes qu'on regarde du haut d'une montagne, et que l'on voit arrosées par des ruisseaux qui y répandent un limon bienfaisant; si ce champ est exposé au midi, s'il produit de la fougère ennemie du labourage, sachez qu'il est excellent pour les vignobles. Il donnera un vin délicieux, digne d'être versé dans des coupes d'or au son de la flûte d'un gros Étrurien [36], digne d'être offert aux dieux au milieu de la fumée des victimes palpitantes sur leurs autels. Si vous vous plaisez à élever des troupeaux de bœufs, de brebis ou de chèvres, transportez-vous dans le pays de Tarente, à l'extrémité de l'Italie, ou

Salve, magna parens frugum, saturnia tellus,
Magna virum : tibi res antiquæ laudis et artis
Ingredior, sanctos ausus recludere fontes;
Ascræumque cano romana per oppida carmen.
Nunc locus arvorum ingeniis: quæ robora cuique,
Quis color, et quæ sit rebus natura ferendis.
Difficiles primum terræ, collesque maligni,
Tenuis ubi argilla, et dumosis calculus arvis,
Palladia gaudent sylva vivacis olivæ.
Indicio est tractu surgens oleaster eodem
Plurimus, et strati baccis sylvestribus agri.
At quæ pinguis humus, dulcique uligine læta,
Quique frequens herbis et fertilis ubere campus,
Qualem sæpe cava montis convalle solemus
Despicere; huc summis liquuntur rupibus amnes,
Felicemque trahunt limum; quique editus austro,
Et filicem curvis invisam pascit aratris:
Hic tibi prævalidas olim multoque fluentes
Sufficiet baccho vites; hic fertilis uvæ,
Hic laticis, qualem pateris libamus et auro,
Inflavit cum pinguis ebur Tyrrhenus ad aras,
Lancibus et pandis fumantia reddimus exta.
Sin armenta magis studium vitulosque tueri,
Aut fœtus ovium, aut urentes culta capellas;
Saltus et saturi petito longinqua Tarenti,

Et qualem infelix amisit Mantua campum,
Pascentem niveos herboso flumine cycnos.
Non liquidi gregibus fontes, non gramina deerunt;
Et quantum longis carpent armenta diebus,
Exigua tantum gelidus ros nocte reponet.
Nigra fere, et presso pinguis sub vomere terra,
Et cui putre solum (namque hoc imitamur arando),
Optima frumentis; non ullo ex æquore cernes
Plura domum tardis decedere plaustra juvencis:
Aut unde iratus sylvam devexit arator,
Et nemora evertit multos ignava per annos,
Antiquasque domos avium cum stirpibus imis
Eruit: illæ altum nidis petiere relictis;
At rudis enituit impulso vomere campus.
Nam jejuna quidem clivosi glarea ruris
Vix humiles apibus casias roremque ministrat;
Et tophus scaber, et nigris exesa chelydris
Creta: negant alios æque serpentibus agros
Dulcem ferre cibum, et curvas præbere latebras.
Quæ tenuem exhalat nebulam fumosque volucres,
Et bibit humorem, et cum vult ex se ipsa remittit;
Quæque suo viridi semper se gramine vestit,
Nec scabie et salsa lædit rubigine ferrum;
Illa tibi lætis intexet vitibus ulmos;
Illa ferax oleo est; illam experiere colendo

dans les herbages du Mantouan; pays, hélas! enlevé à ses malheureux habitans; délicieuses campagnes, où tant de cygnes paissent sur les bords du Mincio. Là, ni les claires fontaines, ni les gras pâturages, ne manquent point aux troupeaux : autant qu'ils peuvent brouter d'herbe dans les jours les plus longs, autant la fraîche rosée en fait-elle renaître dans les plus courtes nuits.

Les terres noirâtres, grasses, molles et fangeuses (qualités que la culture s'efforce de donner), sont excellentes pour le froment. Vous ne verrez d'aucun autre champ revenir des charrettes plus chargées de moissons. Les campagnes nouvellement défrichées ne sont pas moins fertiles, lorsque l'on en a essarté tous les buissons et arraché tous les arbres, lorsque l'on a détruit ces forêts si long-temps inutiles, ces antiques retraites des oiseaux, qui, chassés de leurs nids, prennent l'essor dans les airs. Ces terres incultes, livrées au soc de la charrue, surpassent toutes les autres.

Un terroir sec et plein de gravier, situé en pente, peut à peine fournir assez de lavande et de romarin pour les abeilles. Celui où abondent le tuf et la craie n'est bon que pour nourrir et receler des serpens.

Ces terres spongieuses d'où l'on voit de légères vapeurs s'exhaler, qui rendent autant d'humidité qu'elles en reçoivent, et qui, toujours couvertes de gazon, ne rouillent jamais le soc de la charrue, ces terres peuvent être destinées à plusieurs usages. Vous y pouvez marier la vigne à l'ormeau, y planter des oliviers, y labourer, y semer, ou y faire paître des

troupeaux. Tels sont les champs de Capoue et les plaines voisines du mont Vésuve; tels sont encore les bords de l'Agno, fleuve redoutable aux habitans d'Acerra.

Je vais maintenant vous apprendre à connoître la nature d'une terre, à discerner si elle est forte ou légère. Il est important d'en être instruit : car les terres fortes doivent être ensemencées, et les vignobles conviennent aux terres légères. Choisissez dans votre champ un endroit, où vous ferez creuser une fosse; vous la comblerez ensuite avec la terre qui en aura été tirée; et pour l'applanir et l'égaler à la superficie du champ, vous la ferez fouler aux pieds. Si la terre s'enfonce de manière que la fosse n'en puisse être comblée, croyez que c'est une terre légère qui n'est propre que pour les pâturages ou pour la vigne. Au contraire, si la terre ne peut rentrer entièrement dans la fosse d'où elle est sortie, quoique vous la fouliez, c'est une terre forte qu'il faut livrer à la charrue.

Les terres salées et amères ne valent rien ni pour les vignobles ni pour les vergers, qui y dégénèrent toujours, quelque soin que l'on prenne de les cultiver. Voici le moyen de les connoître. Détachez de votre plancher enfumé vos corbeilles d'osier, ou prenez les couloirs de votre pressoir; remplissez-les de la terre que vous voulez éprouver, et versez-y de l'eau douce : toute l'eau pénétrera la terre, et s'écoulera goutte à goutte à travers l'osier. Goûtez de cette eau : elle vous apprendra la qualité de la terre. Si cette terre est salée ou amère, l'eau le sera aussi.

Et facilem pecori, et patientem vomeris unci:
Talem dives arat Capua, et vicina Vesevo
Ora jugo, et vacuis Clanius non æquus Acerris.
   Nunc, quo quamque modo possis cognoscere, dicam.
Rara sit, an supra morem si densa, requiras;
(Altera frumentis quoniam favet, altera baccho;
Densa magis Cereri, rarissima quæque Lyæo.)
Ante locum capies oculis, alteque jubebis
In solido puteum demitti, omnemque repones
Rursus humum, et pedibus summas æquabis arenas.
Si deerunt; rarum, pecorique et vitibus almis
Aptius uber erit: sin in sua posse negabunt
Ire loca, et scrobibus superabit terra repletis;
Spissus ager: glebas cunctantes crassaque terga
Exspecta, et validis terram proscinde juvencis.
   Salsa autem tellus, et quæ perhibetur amara,
Frugibus infelix (ea nec mansuescit arando,
Nec baccho genus, aut pomis sua nomina servat),
Tale dabit specimen: tu spisso vimine qualos,
Colaque prælorum fumosis deripe tectis;
Huc ager ille malus, dulcesque a fontibus undæ,
Ad plenum calcentur: aqua eluctabitur omnis
Scilicet, et grandes ibunt per vimina guttæ;
At sapor indicium faciet manifestus, et ora
Tristia tentantum sensu torquebit amaror.
Pinguis item quæ sit tellus, hoc denique pacto
Discimus: haud umquam manibus jactata fatiscit,

Sed picis in morem ad digitos lentescit habendo.
Humida majores herbas alit, ipsaque justo
Lætior : ah! nimium ne sit mihi fertilis illa,
Neu se prævalidam primis ostendat aristis!
Quæ gravis est, ipso tacitam se pondere prodit,
Quæque levis. Promptum est oculis prædiscere nigram,
Et quis cui color : at sceleratum exquirere frigus
Difficile est: piceæ tantum, taxique nocentes
Interdum, aut ederæ pandunt vestigia nigræ.
His animadversis, terram multo ante memento
Excoquere, et magnos scrobibus concidere montes,
Ante supinatas aquiloni ostendere glebas,
Quam lætum infodias vitis genus : optima putri
Arva solo; id venti curant, gelidæque pruinæ,
Et labefacta movens robustus jugera fossor.
At si quos haud ulla viros vigilantia fugit,
Ante locum similem exquirunt, ubi prima paretur
Arboribus seges, et quo mox digesta feratur,
Mutatam ignorent subito ne semina matrem.
Quin etiam cœli regionem in cortice signant;
Ut quo quæque modo steterit, qua parte calores
Austrinos tulerit, quæ terga obverterit axi,
Restituant: adeo in teneris consuescere multum est!
Collibus an plano melius sit ponere vitem
Quære prius. Si pinguis agros metabere campi,
Densa sere; in denso non segnior ubere bacchus:
Sin tumulis acclive solum collesque supinos,

Un moyen de connoître si une terre est grasse, est d'examiner si elle ne se dissout point entre les doigts, et si elle s'y attache comme de la poix. Les terres humides se distinguent par la grandeur et la quantité des herbes qu'elles poussent. Craignez ces terres trop fécondes; craignez l'abondance extrême des tuyaux qui portent les épis. La légèreté ou la force d'une terre se connoît au poids, et se discerne même facilement par la couleur. Il est moins aisé de connoître les terres froides. Le seul indice sont les picéas, les ifs, ou le lierre noir, qu'on y voit croître.

Après avoir fait ces observations, si vous voulez planter des vignes, commencez, avant que d'enfouir le jeune plant, par faire labourer les côteaux que vous lui destinez, par y creuser des fosses, et par livrer les mottes aux froids aquilons : les meilleures terres sont celles qui sont molles et tendres. On les rend telles en les exposant aux vents et aux frimas, et en les faisant fouiller par un robuste vigneron.

Ceux qui sont attentifs et vigilans ont soin, lorsqu'ils veulent planter des vignes, de choisir un terrain qui soit de même nature que celui dont ils ont tiré leur plant, de peur que, séparé de son cep, il ne dégénère. Quelques-uns même marquent sur l'écorce des marcottes quelle étoit leur exposition, afin de leur en donner une pareille : tant les premières habitudes ont de force!

Avant tout, examinez si les collines conviendront mieux à votre plant que les vallées. Si vous choisissez un terrain gras, serrez davantage vos plants : vos ceps ne seront pas moins féconds. Si vous plantez dans un

terrain en pente, ou sur de hautes collines, ayez soin de mettre des intervalles égaux entre les ceps, et que tous ces espaces soient disposés régulièrement. C'est ainsi qu'un général d'armée range en bataille ses légions. Un vaste champ est couvert de guerriers ; les armes étincelantes brillent de toutes parts [37]. Le funeste signal n'est point encore donné, et le succès est incertain. Le cruel Mars passe successivement d'un camp à l'autre pour animer les combattans. Imitez cet ordre dans la disposition de vos ceps, non pour réjouir les yeux par une vaine symmétrie, mais afin que tous vos plants tirent de la terre une égale nourriture, et que votre vigne puisse utilement s'étendre.

Vous demanderez peut-être quelle doit être la profondeur des fosses pour planter la vigne. J'estime qu'il suffit de la planter dans de simples sillons. Il n'en est pas de cet arbuste comme des grands arbres, qui doivent être profondément enfoncés dans la terre lorsqu'on les plante, sur-tout le chêne, dont les racines descendent autant vers le tartare que sa tête s'élève vers le ciel. Il brave les hivers, les pluies, les vents ; il vit durant plusieurs siècles ; son tronc est inébranlable, et il triomphe du temps. Il étend autour de lui ses bras vigoureux, et ses vastes rameaux ombragent tout le terrain qui l'environne [38].

Ne plantez jamais vos vignes au soleil couchant, et ne souffrez jamais croître le coudrier dans vos vignobles. Lorsqu'il s'agira de faire des provins, ne prenez pas les sarmens du haut de la vigne ; prenez plutôt ceux qui approchent du bas du cep. Jamais, pour

Indulge ordinibus; nec secius omnis in unguem
Arboribus positis secto via limite quadret.
Ut sæpe ingenti bello cum longa cohortes
Explicuit legio, et campo stetit agmen aperto,
Directæque acies, ac late fluctuat omnis
Ære renidenti tellus; necdum horrida miscent
Prœlia, sed dubius mediis Mars errat in armis:
Omnia sint paribus numeris dimensa viarum;
Non animum modo uti pascat prospectus inanem;
Sed quia non aliter vires dabit omnibus æquas
Terra, neque in vacuum poterunt se extendere rami.
Forsitan et scrobibus quæ sint fastigia quæras.
Ausim vel tenui vitem committere sulco.
Altior ac penitus terræ defigitur arbos,
Æsculus in primis, quæ quantum vertice ad auras
Æthereas, tantum radice in tartara tendit.
Ergo non hiemes illam, non flabra, neque imbres,
Convellunt; immota manet, multosque nepotes,
Multa virum volvens durando sæcula vincit:
Tum fortes late ramos et brachia tendens
Huc illuc, media ipsa ingentem sustinet umbram.
Neve tibi ad solem vergant vineta cadentem;
Neve inter vites corylum sere; neve flagella
Summa pete, aut summas destringe ex arbore plantas
(Tantus amor terræ); neu ferro læde retuso

Semina; neve oleæ sylvestres insere truncos.
Nam sæpe incautis pastoribus excidit ignis,
Qui furtim pingui primum sub cortice tectus
Robora comprendit, frondesque elapsus in altas
Ingentem cœlo sonitum dedit: inde secutus
Per ramos victor perque alta cacumina regnat,
Et totum involvit flammis nemus, et ruit atram
Ad cœlum picea crassus caligine nubem;
Præsertim si tempestas a vertice sylvis
Incubuit, glomeratque ferens incendia ventus.
Hoc ubi, non a stirpe valent, cæsæque reverti
Possunt, atque ima similes revirescere terra;
Infelix superat foliis oleaster amaris.
    Nec tibi tam prudens quisquam persuadeat auctor
Tellurem Borea rigidam spirante movere:
Rura gelu tum claudit hiems, nec semine jacto
Concretam patitur radicem affigere terræ.
Optima vinetis satio, cum vere rubenti
Candida venit avis longis invisa colubris;
Prima vel autumni sub frigora, cum rapidus sol
Nondum hiemem contingit equis, jam præterit æstas.
    Ver adeo frondi nemorum, ver utile sylvis:
Vere tument terræ, et genitalia semina poscunt:
Tum pater omnipotens fœcundis imbribus æther
Conjugis in gremium lætæ descendit, et omnes

faire des marcottes, vous ne devez couper les branches du sommet de l'arbre : ce qui est plus proche de la terre a plus de force. Gardez-vous de couper vos marcottes avec une mauvaise serpette, et d'entrelacer vos vignes d'oliviers sauvages. Il arrive quelquefois qu'un berger imprudent met le feu à ces arbres : c'est une légère étincelle qui se glisse sous l'écorce, embrase le tronc, monte bientôt au sommet, et s'étend par toutes les branches. Ce bois huileux forme un vaste incendie, qui obscurcit l'air d'une fumée épaisse, sur-tout si le vent est haut et impétueux. Un si funeste accident fait périr les vignes : on les taillera vainement; elles ne pousseront plus de rejetons : il ne restera plus dans votre champ que quelques malheureux oliviers échappés à la flamme.

Quelques conseils qu'on vous donne, ne vous avisez jamais de remuer la terre lorsqu'elle est resserrée par le souffle de Borée. Son sein est alors fermé, et la gelée ne permet pas aux sucs de pénétrer la racine de la vigne nouvelle. La saison la plus propre pour la planter est celle du retour de ces oiseaux qui font la guerre aux serpens [39], ou dans les premiers froids de l'automne, lorsque la chaleur est ralentie, et que le soleil n'est pas encore arrivé au tropique d'hiver.

Le printemps est de toutes les saisons la plus favorable. Il ranime la nature; il rappelle les feuillages; il enfle la terre, qui ne demande alors que des semences pour enfanter les moissons. C'est dans cette saison que le grand Jupiter descend du ciel, qu'il s'insinue dans le sein de la terre, et lui verse une douce pluie qui la féconde. Uni à cette épouse, il lui

fait porter mille fruits. Alors les bocages retentissent du chant des oiseaux; les troupeaux commencent à sentir les feux de Vénus, et brûlent de s'unir; toutes les campagnes produisent, et ouvrent leur sein à la chaude haleine du zéphyr; la terre fournit du suc à toutes les plantes, et les herbes tendres ne redoutent pas encore les ardeurs du soleil; le pampre ne craint ni les vents du midi, ni les pluies froides conduites par l'aquilon; la vigne pousse ses bourgeons sans danger, et commence à étaler tout son feuillage.

Tels furent les beaux jours qui parurent à la naissance du monde [40] : ce fut au printemps qu'on le vit éclore. Les vents d'hiver ne souffloient point, lorsque les animaux commencèrent à voir la lumière, lorsque les sauvages humains sortirent de la terre, que les bêtes féroces se répandirent dans les forêts, et que les astres commencèrent à briller au firmament. Jamais les productions de la terre ne pourroient résister à l'intempérie des saisons, si le ciel n'avoit placé le doux printemps entre les frimas de l'hiver et les ardeurs de l'été.

Au reste, lorsque vous aurez enfoui vos plants, ne manquez pas de les couvrir de fumier, et d'élever de la terre alentour. Mettez dans la fosse des pierres spongieuses ou des coquilles. Par ce moyen l'eau s'écoulera plus aisément; l'air s'insinuera autour de la racine, et fera pousser les surgeons. Il y a des vignerons qui couvrent les nouveaux plants ou de pierres ou de têts de pots cassés, pour les défendre des pluies orageuses, ou de la sécheresse de la canicule.

Magnus alit, magno commixtus corpore, fœtus:
Avia tum resonant avibus virgulta canoris,
Et Venerem certis repetunt armenta diebus:
Parturit almus ager: zephyrique tepentibus auris
Laxant arva sinus; superat tener omnibus humor;
Inque novos soles audent se gramina tuto
Credere; nec metuit surgentes pampinus austros,
Aut actum cœlo magnis aquilonibus imbrem;
Sed trudit gemmas, et frondes explicat omnes.
Non alios prima crescentis origine mundi
Illuxisse dies, aliumve habuisse tenorem,
Crediderim: ver illud erat, ver magnus agebat
Orbis, et hibernis parcebant flatibus euri,
Cum primæ lucem pecudes hausere, virumque
Ferrea progenies duris caput extulit arvis,
Immissæque feræ sylvis, et sidera cœlo.
Nec res hunc teneræ possent perferre laborem,
Si non tanta quies iret frigusque caloremque
Inter, et exciperet cœli indulgentia terras.
Quod superest, quæcumque premes virgulta per agros,
Sparge fimo pingui, et multa memor occule terra:
Aut lapidem bibulum aut squalentes infode conchas;
Inter enim labentur aquæ, tenuisque subibit
Halitus, atque animos tollent sata: jamque reperti,
Qui saxo super atque ingentis pondere testæ
Urgerent; hoc effusos munimen ad imbres;
Hoc ubi hiulca siti findit canis æstifer arva.

Seminibus positis, superest deducere terram
Sæpius ad capita, et duros jactare bidentes;
Aut presso exercere solum sub vomere, et ipsa
Flectere luctantes inter vineta juvencos;
Tum leves calamos, et rasæ hastilia virgæ,
Fraxineasque aptare sudes, furcasque bicornes,
Viribus eniti quarum, et contemnere ventos
Assuescant, summasque sequi tabulata per ulmos.
Ac, dum prima novis adolescit frondibus ætas,
Parcendum teneris : et dum se lætus ad auras
Palmes agit, laxis per purum immissus habenis,
Ipsa acies nondum falcis tentanda; sed uncis
Carpendæ manibus frondes, interque legendæ.
Inde ubi jam validis amplexæ stirpibus ulmos
Exierint, tum stringe comas, tum brachia tonde;
Ante reformidant ferrum : tum denique dura
Exerce imperia, et ramos compesce fluentes.
Texendæ sæpes etiam, et pecus omne tenendum,
Præcipue dum frons tenera imprudensque laborum;
Cui, super indignas hiemes, solemque potentem,
Sylvestres uri assidue capreæque sequaces
Illudunt, pascuntur oves avidæque juvencæ.
Frigora nec tantum cana concreta pruina,
Aut gravis incumbens scopulis arentibus æstas,
Quantum illi nocuere greges, durique venenum
Dentis, et admorso signata in stirpe cicatrix.
Non aliam ob culpam Baccho caper omnibus aris

Lorsque la vigne est plantée, il est nécessaire de ramener souvent la terre au pied du cep, et pour cet effet d'exercer la bèche ou le soc de la charrue, et de conduire les bœufs à travers les vignobles. Lorsque la jeune vigne commence à s'élever, il faut la soutenir ou avec des roseaux, ou avec des échalas, ou avec des fourches, afin qu'elle puisse résister aux vents, et monter jusqu'à la cime des ormes. Dans le temps qu'elle pousse ses premières feuilles, ménagez un bois si tendre; et même, lorsqu'il est devenu plus fort, et qu'il s'est élevé plus haut, abstenez-vous d'y toucher avec le fer : arrachez les feuilles adroitement avec la main. Mais, quand le bois est devenu ferme et solide, et que les branches de votre vigne commencent à embrasser l'orme, alors ne craignez point de la tailler. N'épargnez ni son bois ni son feuillage : elle ne redoute plus le fer. Il faut entourer votre jeune plant d'une haie, afin d'empêcher les troupeaux d'en approcher : car, outre ce qu'elle doit craindre des rigueurs d'un grand froid, et des coups d'un soleil brûlant, il arrive souvent que les buffles [41] et les chevreuils sortent des forêts pour l'insulter, et que les génisses et les brebis y causent un grand ravage. Les glaces, les frimas de l'hiver, les ardeurs excessives de l'été, sont moins funestes à la vigne, que la dent meurtrière de ces divers animaux.

C'est pour cela qu'en tous lieux on immole un bouc à Bacchus [42]. De là vint aussi l'ancienne coutume des Athéniens de célébrer des jeux dans les carrefours et dans les villages, où un bouc étoit le prix de la victoire. Les acteurs, animés par la liqueur de

Bacchus, sautoient à l'envi sur des outres de bouc frottées d'huile. Les Latins, issus des Troyens, ont emprunté de la Grèce ces mêmes jeux. On les voit dans les villages réciter des vers burlesques qui font éclater de rire les spectateurs : ils se couvrent le visage de masques hideux, faits d'écorces d'arbres [43]. Alors ils chantent vos louanges, ô Bacchus, par des airs gais, et ils attachent à des pins des escarpolettes, où la jeunesse se balance. Ces honneurs rendus au dieu du vin leur obtiennent une heureuse vendange. Par-tout où l'on porte la statue respectable du dieu, elle est suivie d'une foule de peuple qui inonde les vallées et les bois. Célébrons donc les louanges de Bacchus par des vers tels que nos pères les chantoient; offrons-lui des bassins chargés de fruits et de gâteaux [44]; enfin conduisons à ses autels un bouc sacré, et que les entrailles fumantes de la victime soient rôties avec des branches de coudrier [45].

La vigne exige encore une autre sorte de travail, qui ne doit jamais cesser. Il faut trois ou quatre fois par an couper la terre avec la bèche, en briser souvent les mottes avec le hoyau, puis tailler et émonder la vigne. C'est une suite de travaux qui occupent tour à tour le vigneron. L'année s'écoule dans ces exercices périodiques.

Lorsque la vigne est dépouillée de ses feuilles surannées, et que le froid aquilon a enlevé aux arbres toute leur parure, le vigneron attentif se livre à de nouveaux soins pour l'année suivante. Il reprend l'arme de Saturne [46], taille et façonne la vigne. Soyez donc le premier à bécher la terre, à enlever le sar-

Cæditur, et veteres ineunt proscenia ludi;
Præmiaque ingeniis, pagos et compita circum,
Thesidæ posuere, atque inter pocula læti
Mollibus in pratis unctos saliere per utres.
Nec non ausonii, Troja gens missa, coloni
Versibus incomptis ludunt, risuque soluto,
Oraque corticibus sumunt horrenda cavatis:
Et te, Bacche, vocant per carmina læta, tibique
Oscilla ex alta suspendunt mollia pinu.
Hinc omnis largo pubescit vinea fœtu;
Complentur vallesque cavæ, saltusque profundi,
Et quocumque deus circum caput egit honestum.
Ergo rite suum Baccho dicemus honorem
Carminibus patriis, lancesque et liba feremus;
Et ductus cornu stabit sacer hircus ad aram,
Pinguiaque in verubus torrebimus exta colurnis.
Est etiam ille labor curandis vitibus alter,
Cui numquam exhausti satis est; namque omne quotannis
Terque quaterque solum scindendum, glebaque versis
Æternum frangenda bidentibus, omne levandum
Fronde nemus: redit agricolis labor actus in orbem,
Atque in se sua per vestigia volvitur annus.
Ac jam olim seras posuit cum vinea frondes,
Frigidus et sylvis aquilo decussit honorem;
Jam tum acer curas venientem extendit in annum

Rusticus, et curvo Saturni dente relictam
Persequitur vitem attondens, fingitque putando.
Primus humum fodito, primus devecta cremato
Sarmenta, et vallos primus sub tecta referto:
Postremus metito. Bis vitibus ingruit umbra;
Bis segetem densis obducunt sentibus herbæ:
Durus uterque labor. Laudato ingentia rura;
Exiguum colito. Nec non etiam aspera rusci
Vimina per sylvam, et ripis fluvialis arundo
Cæditur, incultique exercet cura salicti.
Jam vinctæ vites, jam falcem arbusta reponunt,
Jam canit extremos effœtus vinitor antes:
Sollicitanda tamen tellus, pulvisque movendus;
Et jam maturis metuendus juppiter uvis.
Contra, non ulla est oleis cultura: neque illæ
Procurvam exspectant falcem, rastrosque tenaces,
Cum semel hæserunt arvis, aurasque tulerunt.
Ipsa satis tellus, cum dente recluditur unco,
Sufficit humorem, et gravidas cum vomere fruges.
Hoc pinguem et placitam paci nutritor olivam.
Poma quoque, ut primum truncos sensere valentes,
Et vires habuere suas, ad sidera raptim
Vi propria nituntur, opisque haud indiga nostræ.
Nec minus interea fœtu nemus omne gravescit,
Sanguineisque inculta rubent aviaria baccis;

ment pour le brûler, et à remporter dans votre maison les échalas. Cependant soyez le dernier à vendanger. Deux fois dans l'année les vignes sont offusquées par les herbes qui croissent au milieu d'elles : deux fois aussi elles sont ombragées d'épais feuillages. C'est un dur travail que d'avoir toujours le hoyau et la serpe à la main pour défricher et pour tailler. Vantez les grands vignobles; mais cultivez-en un petit. On coupe dans les forêts des branches de houx ou de saule, et l'on arrache au bord des fleuves des roseaux, pour unir la vigne à l'ormeau. Mais déja elle est liée à l'arbre, et la serpe est inutile : le vigneron épuisé se croit à la fin de son travail, et chante de joie en façonnant les derniers plants [47]. Cependant il faut encore qu'il remue la terre; et lorsque les raisins sont mûrs, il a encore l'intempérie de l'air à craindre. Les oliviers, au contraire, n'exigent aucune culture: ils n'ont besoin ni de la serpe ni du rateau. Lorsqu'ils sont une fois plantés et accoutumés au grand air, la terre, remuée au pied avec le hoyau, leur fournit assez de suc pour les rendre féconds. C'est-là tout le travail nécessaire pour l'olivier, ce précieux symbole de la paix. A l'égard des autres arbres fruitiers, dès que leur tronc est affermi, ils s'élèvent d'eux-mêmes. Pendant ce temps-là les arbres des forêts et les buissons, asyles des oiseaux, croissent aussi sans être cultivés, et portent chaque année des feuilles et des fruits. Le cytise sert de nourriture aux troupeaux. Les arbres résineux fournissent des flambeaux, qui brûlent et éclairent durant la nuit. Tout ce que

la terre produit est utile : l'homme doit-il négliger sa culture?

Sans parler des grands arbres, les petits, tels que les saules et les genêts, ont leur prix. Ils fournissent de l'ombre aux troupeaux et aux bergers; on en forme des haies pour enclore les moissons, et de leur suc les abeilles composent leur miel. Quel spectacle agréable que tous les buis du mont Cytore, que les forêts d'arbres résineux près de la ville de Naryce, et tant de champs pareils, qui portent des arbres que l'on ne cultive point! Les arbres mêmes du mont Caucase, quoique stériles, ces bois sans cesse battus des vents, sont utiles aux hommes : ils leur fournissent des sapins pour la construction des vaisseaux, des cèdres et des cyprès pour les édifices, des roues pleines et des roues à rayons [48] pour les laboureurs, et aux navigateurs du bois pour la quille des navires. Les branches de saule fournissent des baguettes pliantes; le feuillage de l'orme donne une ombre agréable; le myrte et le cornouiller servent à faire des piques et des javelots, et de l'if on fait des arcs. Le bois de tilleul et le buis prennent toute sorte de formes, et le fer peut les creuser; l'aulne sert à composer les nacelles qui voguent sur le Pô, et les troncs des vieux chênes logent des essaims d'abeilles. Les dons de Bacchus sont-ils plus utiles aux hommes que tous ces présens de la nature? Que de désordres il a causés! que de crimes il a fait commettre! Autrefois il arma les Centaures [49], et fit périr dans l'ivresse Rhétus, Pholus, et Hylée armé d'un broc de vin, dont il menaçoit de terrasser les Lapithes.

Tondentur cytisi; tædas sylva alta ministrat,
Pascunturque ignes nocturni, et lumina fundunt.
Et dubitant homines serere, atque impendere curam!
Quid majora sequar? salices humilesque genestæ,
Aut illæ pecori frondem, aut pastoribus umbras
Sufficiunt, sæpemque satis, et pabula melli.
Et juvat undantem buxo spectare Cytorum,
Naryciæque picis lucos: juvat arva videre,
Non rastris hominum, non ulli obnoxia curæ.
Ipsæ caucaseo steriles in vertice sylvæ,
Quas animosi euri assidue franguntque feruntque,
Dant alios aliæ fœtus; dant utile lignum,
Navigiis pinos, domibus cedrosque cupressosque.
Hinc radios trivere rotis, hinc tympana plaustris
Agricolæ, et pandas ratibus posuere carinas.
Viminibus salices fœcundæ, frondibus ulmi:
At myrtus validis hastilibus, et bona bello
Cornus; ityræos taxi torquentur in arcus.
Nec tiliæ leves, aut torno rasile buxum,
Non formam accipiunt, ferroque cavantur acuto:
Nec non et torrentem undam levis innatat alnus
Missa Pado: nec non et apes examina condunt
Corticibusque cavis vitiosæque ilicis alveo.
Quid memorandum æque baccheia dona tulerunt?
Bacchus et ad culpam causas dedit: ille furentes
Centauros leto domuit, Rhœtumque, Pholumque,
Et magno Hylæum Lapithis cratere minantem.

O fortunatos nimium, sua si bona norint,
Agricolas, quibus ipsa, procul discordibus armis,
Fundit humo facilem victum justissima Tellus!
Si non ingentem foribus domus alta superbis
Mane salutantum totis vomit ædibus undam,
Nec varios inhiant pulchra testudine postes,
Illusasque auro vestes, ephyreiaque æra;
Alba neque assyrio fucatur lana veneno,
Nec casia liquidi corrumpitur usus olivi:
At secura quies, et nescia fallere vita,
Dives opum variarum; at latis otia fundis,
Speluncæ, vivique lacus; at frigida Tempe,
Mugitusque boum, mollesque sub arbore somni,
Non absunt; illic saltus, ac lustra ferarum,
Et patiens operum exiguoque assueta juventus,
Sacra deum, sanctique patres: extrema per illos
Justitia excedens terris vestigia fecit.

Me vero primum dulces ante omnia musæ,
Quarum sacra fero ingenti percussus amore,
Accipiant; cœlique vias et sidera monstrent,
Defectus solis varios, lunæque labores;
Unde tremor terris; qua vi maria alta tumescant
Objicibus ruptis, rursusque in seipsa residant;
Quid tantum oceano properent se tingere soles
Hiberni, vel quæ tardis mora noctibus obstet.
Sin, has ne possim naturæ accedere partes,
Frigidus obstiterit circum præcordia sanguis;

Heureux les habitans de la campagne, s'ils pouvoient connoître leur bonheur! Loin du bruit des armes, la Terre équitable [50] récompense leurs travaux, en les faisant vivre aisément. S'ils ne voient pas le matin une foule de courtisans assiéger leurs superbes palais [51], si les vastes portiques magnifiquement ornés [52], si les vases de Corinthe, les habits chamarrés d'or, la pourpre [53], les parfums, si tout cela leur est inconnu, ils jouissent en récompense d'une vie tranquille et innocente, source de mille biens. Ils sont paisibles dans les champs qui leur appartiennent : ils ont des grottes, des étangs [54], et des prairies arrosées par des ruisseaux; ils y entendent les mugissemens de leurs troupeaux, et ils dorment tranquillement à l'ombre de leurs arbres. Là, au milieu des bois et des bêtes féroces qui les habitent, la jeunesse est laborieuse et sobre; là on honore les dieux et on respecte les parens. Ce fut parmi les laboureurs qu'Astrée, prête à quitter la terre, fit son dernier séjour.

Que les muses, mes amours et mes premières divinités, me mettent au nombre de leurs favoris. Qu'elles daignent m'apprendre le mouvement des astres, les temps et la cause des éclipses du soleil et de la lune, celle des tremblemens de terre, du flux et reflux de la mer; pourquoi le soleil se hâte en hiver de se plonger dans l'océan, et pourquoi les nuits d'été sont si tardives. Mais si la froideur de mon sang, si la lenteur de mon esprit m'empêchent de pénétrer ces mystères, je me bornerai à l'étude de l'agriculture : exempt d'ambition, je coulerai mes jours dans les bois, dans les vallons, au bord des ruisseaux. Que ne suis-je

près des rivages délicieux du Sperchius, ou sur la montagne de Taygète, où jadis erroient les jeunes bacchantes de Sparte! Que ne suis-je transporté dans les vallons frais du mont Hémus et à l'ombre de ses grands arbres!

Heureux qui peut approfondir la nature et connoître tous ses ressorts! Heureux qui sait braver les frayeurs de l'inévitable trépas, et mépriser le vain bruit de l'avare Achéron! Mais heureux aussi qui connoît les divinités de la campagne, Pan, le vieux Sylvain et les nymphes! Il n'est touché ni de l'honneur des faisceaux, ni de la pourpre des rois. La mauvaise foi qui divise les freres ne lui fait point éprouver les horreurs de la discorde. Il se met peu en peine [55] de la ligue des Daces soulevés et prêts à franchir le Danube, des affaires de la république, et de toutes les révolutions des empires. Il n'est ni sensible à la pauvreté des uns [56], ni jaloux de la richesse des autres. Borné à cueillir les fruits de ses vergers et les dons de la terre libérale, il ne connoît ni les actes du dépôt public [57], ni la rigueur des lois, ni les fureurs du barreau.

Les uns fendent les flots d'une mer périlleuse : les autres cherchent la gloire dans les combats, ou par leurs intrigues ils pénètrent dans le palais des rois : celui-ci se plaît à livrer au pillage une ville conquise, et à égorger de malheureux citoyens, afin de boire dans des vases précieux et de dormir dans des lits de pourpre [58] : celui-là ne songe qu'à enfouir des trésors, et est sans cesse couché sur l'or : cet autre, épris des charmes de l'éloquence, est assidu à la tribune [59]

Rura mihi et rigui placeant in vallibus amnes;
Flumina amem sylvasque inglorius. O ubi campi,
Spercheosque, et virginibus bacchata lacænis
Taygeta! o qui me gelidis in vallibus Hæmi
Sistat, et ingenti ramorum protegat umbra!

Felix qui potuit rerum cognoscere causas,
Atque metus omnes et inexorabile fatum
Subjecit pedibus, strepitumque Acherontis avari!
Fortunatus et ille deos qui novit agrestes,
Panaque, Sylvanumque senem, nymphasque sorores!
Illum non populi fasces, non purpura regum
Flexit, et infidos agitans discordia fratres,
Aut conjurato descendens Dacus ab Histro;
Non res romanæ, perituraque regna: neque ille
Aut doluit miserans inopem, aut invidit habenti.
Quos rami fructus, quos ipsa volentia rura
Sponte tulere sua, carpsit: nec ferrea jura,
Insanumque forum, aut populi tabularia vidit.
Sollicitant alii remis freta cæca, ruuntque
In ferrum, penetrant aulas et limina regum:
Hic petit excidiis urbem miserosque penates,
Ut gemma bibat, et sarrano indormiat ostro:
Condit opes alius, defossoque incubat auro:
Hic stupet attonitus rostris: hunc plausus hiantem

Per cuneos geminatus enim plebisque patrumque
Corripuit : gaudent perfusi sanguine fratrum,
Exilioque domos et dulcia limina mutant,
Atque alio patriam quærunt sub sole jacentem.
Agricola incurvo terram dimovit aratro:
Hinc anni labor; hinc patriam parvosque nepotes
Sustinet; hinc armenta boum meritosque juvencos.
Nec requies quin aut pomis exuberet annus,
Aut fœtu pecorum, aut cerealis mergite culmi,
Proventuque oneret sulcos, atque horrea vincat.
Venit hiems; teritur sicyonia bacca trapetis;
Glande sues læti redeunt; dant arbuta sylvæ;
Et varios ponit fœtus autumnus, et alte
Mitis in apricis coquitur vindemia saxis.
Interea dulces pendent circum oscula nati;
Casta pudicitiam servat domus; ubera vaccæ
Lactea demittunt; pinguesque in gramine læto
Inter se adversis luctantur cornibus hædi.
Ipse dies agitat festos; fususque per herbam,
Ignis ubi in medio, et socii cratera coronant,
Te libans, Lenææ, vocat; pecorisque magistris
Velocis jaculi certamina ponit in ulmo,
Corporaque agresti nudant prædura palæstra.
Hanc olim veteres vitam coluere Sabini,
Hanc Remus et frater; sic fortis Etruria crevit

et y admire nos orateurs : ce poëte se repaît au théâtre [60] des applaudissemens réitérés du sénat et du peuple : ceux-là triomphent d'avoir trempé leurs mains dans le sang de leurs frères, attentat qui les force de chercher une nouvelle patrie sous un autre soleil. Le laboureur tranquille passe l'année à cultiver son champ. Ce travail soutient sa patrie et sa famille, nourrit ses troupeaux et engraisse ses bœufs, à qui il est redevable de la culture de sa terre. Il ne se repose point qu'il ne voie ses champs ensemencés, ses arbres chargés de fruits, ses troupeaux féconds, et ses greniers pleins.

L'hiver approche : alors il met ses olives sous le pressoir; ses pourceaux gras retournent le soir à l'étable; l'arboisier lui donne son fruit sauvage; et tandis que le raisin achève de mûrir sur les côteaux, il recueille tous les autres dons de l'automne. Cependant il se voit tendrement caressé de ses chers enfans qui l'environnent : la pudeur règne dans toute sa maison. Ses vaches l'enrichissent de leur lait, tandis que ses chevreaux bondissans dans la prairie se heurtent de leurs cornes.

Il ne manque point de célébrer les jours de fêtes. Couché sur l'herbe au milieu de ses amis, ou autour d'un feu, il vuide avec eux de larges coupes [61] pleines de vin, et vous offre, ô Bacchus, les prémices de votre divine liqueur. Tantôt il propose des prix aux bergers pour couronner l'adresse à lancer le javelot, et il attache le but à un orme; tantôt il voit leurs corps nuds et vigoureux s'exercer à la lutte.

Ainsi vivoient les anciens Sabins; ainsi vécurent les

frères Rémus et Romulus. C'est par là que la belliqueuse Étrurie devint un état florissant : c'est par là que Rome commença de s'accroître, et que dans la suite, devenue plus puissante, elle a renfermé sept montagnes dans ses murs [62]. Telle fut la vie qu'on mena sous le règne de Saturne, avant que Jupiter l'eût détrôné, et que la race impie des mortels se fût accoutumée à se nourrir de la chair des animaux. La trompette guerrière ne s'étoit point encore fait entendre, et l'enclume qui forge les épées n'avoit point encore retenti sous les coups du marteau.

Mais j'ai parcouru un assez vaste champ : il est temps que, fatigués de leur course et couverts de sueur, mes chevaux prennent haleine et se reposent.

Scilicet, et rerum facta est pulcherrima Roma,
Septemque una sibi muro circumdedit arces.
Ante etiam sceptrum dictæi regis, et ante
Impia quam cæsis gens est epulata juvencis,
Aureus hanc vitam in terris Saturnus agebat.
Necdum etiam audierant inflari classica, necdum
Impositos duris crepitare incudibus enses.

Sed nos immensum spatiis confecimus æquor;
Et jam tempus equum fumantia solvere colla.

REMARQUES

SUR

LE SECOND LIVRE

DES GÉORGIQUES.

Il s'agit, dans ce second livre des Géorgiques, de la culture des arbres. On peut l'analyser ainsi, et y distinguer six articles, qui en font le canevas : 1°. les différentes manières dont les arbres sont produits, soit naturellement, soit par art ; 2°. leurs différentes espèces, et comment on les doit cultiver; 3°. le terroir qui convient à chacune de ces espèces; 4°. la manière de discerner la nature d'un sol; 5°. la culture de la vigne; 6°. la culture des oliviers. Il y a dans ce livre deux belles digressions. La première est l'éloge de l'Italie, qui commence par ce vers:

> Sed neque Medorum, sylvae ditissima, terra.

La seconde termine le livre, et commence par celui-ci:

> O fortunatos nimium, sua si bona norint.

Tout le sujet de ce second livre se trouve en raccourci dans les deux vers du commencement, quoiqu'ils n'expriment pas l'ordre dans lequel Virgile a traité la matière.

> Nunc te, Bacche, canam; nec non sylvestria tecum
> Virgulta, et prolem tarde crescentis olivæ.

Au reste, il est nécessaire d'observer qu'il y a dans ce livre plusieurs préceptes qui ne conviennent qu'au pays où Virgile vivoit, et pour lequel il écrivoit. Par exemple, on n'attache point en France la vigne à l'orme : on verra ici plusieurs préceptes qui regardent cet usage, et qui ne concernent que les vignes hautes.

[1] *Du tardif olivier.* Pline, lib. XV, cap. I, dit qu'Hésiode avoit avancé qu'aucun homme n'avoit cueilli le fruit de l'olivier qu'il avoit planté. Il faut qu'Hésiode n'ait point connu cet arbre, ou qu'il ait depuis changé de nature; car le même Pline témoigne que de son temps un olivier donnoit des fruits deux ans après avoir été planté. Cependant les Grecs l'appeloient ὀψίγονος, *sero genita;* et ὀψίκαρπος, *sero fructifera.* Virgile a donc suivi le préjugé vulgaire dans ces mots, *tardæ crescentis olivæ.* Au reste, Pline ajoute que de son temps on voyoit encore des oliviers que le premier Scipion l'Africain avoit plantés.

[2] *Viens, Bacchus.* Virgile donne à Bacchus le nom de *Lenæus,* non parce qu'il adoucit l'esprit *(lenit mentem),* comme le grammairien Donat l'a prétendu; mais du mot grec ληνὸς, *torcular* (pressoir.) Les poètes grecs et latins donnent presque toujours à Bacchus le nom de *Pater.* Horace dit, *Epist.* II, I, 5:

Romulus, et Liber pater, et cum Castore Pollux.

Il falloit que ce fût un usage de dire *le père Bacchus,* puisque les historiens mêmes s'exprimoient ainsi. Velléius Paterculus, lib. II, en parlant de Marc-Antoine, dit: *Cum curru, velut Liber pater, vectus esset Alexandriæ, etc.*

[3] *Voici le retour de l'automne, etc.* Le vers latin est remarquable: ce n'est ni un dactyle ni un spondée qui en fait le cinquième pied, mais un iambe. Il y a dans le texte, *floret ager:* la campagne ne fleurit pas dans l'automne; il faut donc l'entendre dans le sens figuré. Une pareille expression ne seroit pas soufferte dans notre langue, qui exige une justesse scrupuleuse. *Labrum,* formé de *lavabrum,* signifie en cet endroit une cuve. Nous ne pardonnerions pas non plus le pléonasme qui se trouve ici:

Nudataque musto
Tinge novo mecum dereptis crura cothurnis.

Mustum signifie du vin nouveau ; ainsi le *novum* est de trop. *Musteus* même signifie *nouveau*. Pline le jeune appelle un livre nouveau *liber musteus ;* et Pline le naturaliste dit, *caseus musteus*. Il est vrai que *musteus* est là au sens figuré.

[4] *Comme l'osier, etc.* Il y a dans le texte, *molle siler*. Le P. Catrou traduit, *tels sont le siler, etc.* Qui connoît le *siler* en françois? Le P. de la Rue, dans ses notes, donne aussi le *siler* pour un mot de notre langue. Cependant tous nos vocabulaires disent que *siler* en latin répond au mot françois *osier*, et que c'est la même chose que *vimen*.

[5] *Comme le cerisier.* Le cerisier, en latin *cerasus*, est ainsi appelé de *Cerasunte*, ville maritime de Cappadoce, d'où L. Lucullus l'apporta le premier à Rome. Cet arbre fut porté dans la cérémonie du triomphe de ce général, qui avoit vaincu Mithridate. Casaubon prétend que cet arbre ne fut pas appelé *cerasus* de la ville de Cerasunte, mais que ce fut le grand nombre de cerisiers qui étoient autour de cette ville qui la firent nommer ainsi : ce qui est aussi vraisemblable que peu important.

[6] *L'expérience a trouvé, etc.* Virgile décrit ici les sept manières dont les arbres viennent par art : 1°. en arrachant les branches d'un arbre, ce qu'on appelle les rejetons (en latin *stolones*), et en les plantant dans des fosses : 2°. en plantant l'arbre entier avec ses racines : 3°. en mettant dans la terre des pieux fendus en quatre, ou taillés en faces par le gros bout : 4°. en faisant des provins, c'est-à-dire, en courbant les scions d'un arbuste, et les mettant en terre par les extrémités ; cela ne se pratique qu'à l'égard de la vigne : 5°. en enfouissant seulement le bout d'une branche, en latin *talea ;* nous appelons cette façon *bouture ;* on l'emploie à l'égard de certains arbres qui prennent aisément racine : 6°. en plantant un rejeton coupé par les deux bouts, tout ébranché, et sans l'avoir aiguisé ou taillé par aucun bout : 7°. lorsqu'on ente un

arbre sur un autre; ce qu'ôn appelle *greffer*. Servius prétend que si l'on fend le tronc d'un olivier jusqu'au cœur, et si l'on enfouit les morceaux divisés de ce tronc, ils prennent racine et produisent un arbre. La Cerda, jésuite espagnol, l'un des meilleurs commentateurs de Virgile, dit qu'il a interrogé sur cela des gens de la campagne, qui lui ont répondu que ce que Virgile dit ici, et ce que Servius explique comme on vient de voir, étoit réel. Cela est étonnant : aussi Virgile ajoute, *mirabile dictu!*

[7] *Celle de Taburne*. Montagne d'Italie dans le pays des Samnites, près de la Campanie. On l'appelle aujourd'hui *Taboro*. Cette montagne représente toutes les montagnes pierreuses, comme l'Ismare représente tous les côteaux bien exposés pour le vignoble.

[8] *O toi, source de ma gloire, illustre Mécène, etc.* Le P. de la Rue a eu raison de remarquer qu'il y a ici une transposition de huit vers, depuis *Tuque ades* jusqu'à *Sponte sua*. Ces huit vers ont été très-vraisemblablement placés par Virgile après les huit premiers vers de ce second livre. Ce déplacement fait qu'il n'y a point de suite en cet endroit. Au contraire, en joignant ensemble les vers qui précèdent avec ceux qui suivent, et qui commencent par *Sponte sua*, la liaison est parfaite. Pour sauver ce *parergon*, j'ai mis une parenthèse dans le texte. Si j'avois été plus hardi, j'aurois transporté les huit vers à leur place légitime et naturelle : mais j'ai respecté l'autorité de tous les manuscrits et de toutes les éditions. Virgile dit à Mécène :

O decus, o famæ merito pars maxima nostræ.

Ce compliment est bien au-dessus de celui d'Horace,

O et præsidium, et dulce decus meum,

quoiqu'ils aient l'un et l'autre assez de ressemblance. Rien n'honore plus un homme de lettres qui a des talens, que

d'être estimé, aimé, protégé par un seigneur d'un goût délicat et d'un esprit éclairé, tel que Mécène. Avoir l'amitié et la protection des grands, lorsqu'ils n'ont ni esprit ni goût, n'est pas un grand honneur.

[9] *La matière que je traite, etc.* Un poëme didactique n'est pas un traité. C'est le défaut du poeme du *Prædium rusticum*, dont l'auteur semble s'être proposé d'épuiser sa matière. *Videmus Virgilium*, dit Pline le naturaliste, *præcellentissimum vatem, flores modo rerum decerpsisse.*

[10] *Les arbres qui poussent et s'élèvent d'eux-mêmes, etc.* Virgile commence ici à décrire toutes les différentes manières que l'art emploie pour faire croître les arbres. Dans tous les manuscrits il y a, au 17.e vers, *castaneæ fagos:* ce qui est contre le bon sens, dit le P. de la Rue; car qui s'avisa jamais d'enter un hêtre sur un châtaignier? Il est vrai que les manuscrits ne doivent avoir aucune autorité quand ils blessent la raison. Scaliger lit *casteneas fagus;* ce qui fait double correction. Le jésuite Abram n'en fait qu'une, en lisant *castaneæ fagus;* c'est un *u* pour un *o*. Pour nous, nous croyons le texte fort pur en cet endroit. Ce sont des merveilles de la greffe qui flattent certains curieux, quoique ce soit une curiosité vaine et stérile. Voyez le *Spectacle de la nature*, livre II, page 712, où M. Pluche cite cet endroit de Virgile.

[11] *On ente les arbres de plusieurs manières.* Il s'agit ici de deux manières d'enter les arbres: l'une que l'on appelle *enter en greffe*; l'autre *enter en écusson*. Je dirai ici, pour ceux qui peuvent l'ignorer, que *greffer* consiste à fendre le tronc de l'arbre, et à insérer dans la fente le rejeton d'un autre arbre. *Enter en écusson* ou *inoculer*, c'est insérer seulement le bouton entre le corps du tronc et son écorce. Du temps de Virgile on inoculoit dans le nœud même ou l'*œil* de l'arbre. L'usage moderne est de mettre l'écusson au-dessus ou au-dessous, dans l'endroit de l'écorce le plus uni. *Gemma,*

ou *oculus*, est cette petite élévation qui paroît sur l'écorce des arbres, qui a l'apparence d'un nœud commençant à se former, mais qui est un bourgeon commencé.

[12] *Des lotos, etc.* Le *lotos* est un arbre d'Afrique, dont on faisoit du pain et du vin. On appeloit certains peuples d'Afrique *Lotophages*. Voyez le livre IX des *Métamorphoses d'Ovide*, v. 348. La nymphe Dryope fut changée en *lotos*.

[13] *Les oliviers ne produisent, etc.* Il y a dans le texte *orchades* (ou *orchites*), *radii* et *pausia*, trois sortes d'olives, sur lesquelles on peut consulter les scholiastes et Columelle, ainsi que sur les poires et les différentes sortes de vins dont il est fait mention en cet endroit.

[14] *Les fruits des jardins d'Alcinoüs.* C'étoit un roi des Phéaciens. Homère, *Odyssée, liv. VII*, parle du goût de ce prince pour les jardins, et de sa magnificence en ce genre.

[15] *Toutes les terres ne produisent pas toute sorte de fruits.* Ici commence la description des différens terroirs propres à différentes plantations.

[16] *Jusqu'à celui des Gélons, etc.* Les Gélons étoient des peuples de la Thrace qui se peignoient le corps. Virgile, en parlant de ces barbares dans le livre suivant des Géorgiques, s'exprime ainsi:

Acerque Gelonus,
Cum fugit in Rhodopen, atque in deserta Getarum,
Et lac concretum cum sanguine potat equino.

Ainsi les Gélons étoient dans la Thrace, où est le mont Rhodope. Les Gélons étoient Scythes; nom générique donné aux Thraces et à plusieurs autres peuples. Voyez l'*Histoire des Celtes*, par Pelloutier, à la Haye, 1740.

[17] *L'Inde seule fournit l'ébène.* L'ébène parut à Rome pour

la première fois dans le triomphe de Pompée, après qu'il eut terminé la guerre contre Mithridate. Pline dit qu'étant brûlée elle répand une odeur agréable : ce qui a fait croire à quelques-uns que cette ébène n'étoit pas semblable à la nôtre, et que ce pouvoit être une espèce de bois de gaïac. Au reste, les anciens ne bornoient pas l'Inde au pays arrosé par le fleuve Indus, ils l'étendoient bien davantage; ils y renfermoient l'Éthiopie et une grande partie de l'Afrique supérieure. Ainsi dans ces mots, *sola India nigrum fert ebenum*, il ne s'agit peut-être que de l'Éthiopie, qui, selon Hérodote et Pline, porte de l'ébène.

[18] *La plante odoriférante du baume.* Pline dit, liv. XII, chap. XXV, que le baume *(balsamum)* est un arbuste qui ne croît que dans la Judée, et qu'il ne se trouvoit autrefois que dans les jardins du roi. Vespasien et Titus firent voir à Rome cet arbuste dans la cérémonie de leur triomphe, après avoir terminé la guerre contre les Juifs. Les Juifs, ajoute-t-il, traitèrent cette plante comme eux-mêmes, en s'efforçant de la détruire, afin que les Romains ne pussent s'en rendre les maîtres. Les Romains en prirent la défense, et l'on combattit pour un arbuste. Il ressemble plus à la vigne qu'au myrte. On le coupe avec le verre, ou avec des couteaux de pierre ou d'os. On appelle *opobalsamum* la liqueur qui coule de la plaie, etc. Joseph dit que cette plante avoit été apportée d'Égypte en Judée, et qu'elle fut donnée à Salomon par une reine d'Égypte et d'Éthiopie. Dans le même vers, *baccas semper frondentis acanthi* ne signifie pas, selon les interprètes, cette acanthe dont il est parlé dans la III.e églogue, et que l'on appelle *branche ursine*, plante très-commune, mais une autre, appelée *acacia* ou *épine d'Égypte*.

[19] *Des arbres du pays des Sères, etc.* Les savans ne sont pas d'accord sur le pays des Sères. Pline dit que les *Sères* envoyoient en Europe du fer et des pelleteries, avec des étoffes. *Seres hoc (ferrum) cum vestibus suis pellibusque mittunt.*

On croit que les Sères occupoient la partie la plus septentrionale de la Chine. Le même Pline dit, liv. VI, qu'à l'orient d'été, après les Scythes, on trouve un vaste désert, et que les premiers peuples qu'on trouve ensuite sont les Sères. Les Sères sont donc les Chinois septentrionaux, qui tiroient la soie de la partie méridionale de la Chine, et en faisoient commerce avec l'Europe par la Tartarie; commerce qu'ils font encore aujourd'hui avec les Moscovites, qui sont une partie des anciens Sarmates. D'autres prétendent que les Sères étoient les peuples du Catay. Le vers de Virgile,

Velleraque ut foliis depectant tenuia Seres,

n'est pas aisé à expliquer. Virgile y décrit la manière dont on supposoit de son temps que la soie se faisoit, et non la vraie manière dont elle se recueille. De son temps on connoissoit la soie à Rome, mais on ne savoit pas comment elle étoit produite. C'est ainsi que quoique, depuis la découverte de l'Amérique, nous ayons pendant un assez long temps fait usage de la cochenille, nous ne savons néanmoins que depuis peu que la cochenille est un ver : de même les Romains ne s'imaginoient point qu'un ver produisît la soie. Ils en jouissoient sans en connoître l'origine, qui étoit très-éloignée de leur pays, où cette soie étoit encore assez rare. Ils croyoient que c'étoit un duvet qui venoit sur les feuilles de certains arbres, et qu'après l'avoir cueilli et détrempé dans l'eau, on en formoit un fil, qu'ils appeloient *vellera serica*, du nom des Sères, dont le climat fournissoit ce duvet prétendu. Pline avoit lui-même cette idée; car il dit, lib. VI, cap. XVII: *Seres, lanitio sylvarum nobiles, perfusam aqua depectentes frondium canitiem.* On connut dans la suite que la soie étoit l'ouvrage d'un ver, que Pausanias décrit à la fin de son sixième livre. Ce ne fut que sous l'empire de Justinien que les vers à soie commencèrent à être bien connus en occident. L'historien Zonaras dit (*Annal.* liv. XIV, chap. IX) que les Romains commencèrent alors à fabriquer la soie. Jusqu'alors, ajoute-t-il, les marchands de Perse la leur avoient apportée,

et avant ce temps-là on ignoroit que ce fil fût produit par un ver.

[20] *A l'extrémité de la terre.* Il y a dans le texte, *extremi sinus orbis.* C'est le golfe du Gange. C'étoit l'extrémité de la terre alors connue.

[21] *La Médie produit une espèce de pommier, etc.* On voit ici la description du citronnier et de son fruit. Les anciens lui ont attribué des vertus admirables, jusqu'à le mettre au nombre des contrepoisons, en mêlant son jus avec le vin. Cet arbre n'a été planté que fort tard en Italie, où il est aujourd'hui assez commun, ainsi qu'en d'autres pays chauds de l'Europe.

[22] *Le pays arrosé par le beau fleuve du Gange, etc.* Il y a dans le texte *Bactra.* La Bactriane est un pays d'Asie, entre la Parthie à l'occident et l'Inde à l'orient. Virgile dit:

Nec pulcher Ganges, atque auro turbidus Hermus.

Le Gange, l'Hermus, roulent de l'or avec leurs sables. Presque tous les fleuves ont la même propriété : il n'y a de différence que le plus ou le moins. Toute rivière dont les sources sont profondes roule de l'or, parce qu'il y a de l'or par-tout dans la terre à une profondeur considérable. Ainsi la plupart des rivières sont des Pactoles : c'est le sentiment des naturalistes modernes.

[23] *Qui jetassent le feu par les narines.* Le poète fait allusion à ces taureaux de la Colchide dont les narines jetoient des flammes. Jason les domta, et vint à bout de les atteler à la charrue. Il sema aussi les dents du dragon qui gardoit la toison d'or, et elles devinrent pour lui autant de soldats : misérables fictions, dont Virgile semble se moquer en cet endroit.

[24] *Elle donne le vin de Massique, etc.* Cette montagne,

si célèbre par son excellent vin, est située dans la terre de Labour, au royaume de Naples.

[25] *Des chevaux belliqueux.* Les chevaux napolitains sont très-estimés.

[26] *Là les brebis et les arbres portent deux fois dans l'année.* Hyperbole poétique. Le *malus bifera* dans une année paroît une chimère, et apparemment aussi le *bis pecudes pariunt.* Cependant Pline, liv. XVI, chap. XXVII, parle d'une espèce de pommier qui, dans un canton d'Italie près de Cosence dans la Calabre, portoit des fruits deux fois dans l'année. Varron, liv. I, chap. VII, en parle aussi.

[27] *On n'y court point risque de cueillir des herbes vénéneuses.* Il me semble que c'est encore ici une exagération poétique. Il y avoit, du temps de Virgile, des plantes vénéneuses en Italie comme ailleurs : mais il y en avoit peut-être moins. L'*aconit* représente ici toute sorte d'herbes vénéneuses. Il croît sur-tout en Bithynie, et sa racine est un poison. Les botanistes distinguent trois sortes d'*aconit*, qui est un poison très-puissant. Cependant Théophraste assure qu'on le préparoit de telle sorte, qu'il ne causoit la mort qu'au bout d'un ou de deux ans. On lit, dans les *Lettres édifiantes et curieuses*, que les Indiens emploient avec succès contre les fièvres l'aconit corrigé dans l'urine de vache. A l'égard des serpens, le poète ne parle que des grands : *neque tanto, etc.* c'est-à-dire, qu'on ne voyoit point en Italie de ces serpens énormes qui se voient dans d'autres pays, comme en Égypte et dans l'Inde.

[28] *Ces magnifiques aqueducs, etc.* Il y avoit en Italie beaucoup d'aqueducs. Les égouts étoient une des plus grandes magnificences de la ville de Rome.

[29] *Que dirai-je des deux mers, etc.* L'Italie est entre deux

mers, la mer adriatique au septentrion, qu'on appelle aujourd'hui le golfe de Venise, et la mer tyrrhénienne au midi. Ces deux mers s'appeloient *mare superum* et *mare inferum*.

30 *Le lac de Garde, etc.* Ce lac d'Italie, situé dans le Véronois, a environ trente milles de longueur et dix de largeur. Il s'enfle comme la mer, et est, selon Virgile, sujet aux tempêtes.

31 *Les eaux du lac Lucrin.* Les historiens nous fournissent l'explication de ce passage. Dion dit (*Hist.* livre XLVIII) : « Cumes est une ville de la Campanie, où, entre Misène et « Pouzzol, est une place de la figure d'un demi-cercle, pres- « que environnee de monticules stériles. On y compte trois « petites baies. La première, qui s'avance le plus dans la « mer, est moins éloignée des villes ; la seconde, appelée « *Lucrin*, est près de la première ; la troisième, qui entre « davantage dans les terres, semble être un lac, et s'appelle « *Averne*. La première de ces baies se nomme *la baie tyr- « rhénienne*. Entre la première et la troisième, Agrippa res- « serra le *Lucrin* : il n'y laissa qu'un peu d'eau, et en fit un « port commode. Le golfe de *Lucrin* (dit Strabon) est séparé « de la mer par une digue longue de huit stades, et seule- « ment assez large pour qu'un chariot puisse rouler dessus. « Comme l'eau passoit souvent par-dessus la digue, Agrippa « la fit rétablir, et y ménagea une entrée pour les petits vais- « seaux. Le golfe d'Averne est enfermé dans celui de Lucrin ». Suétone dit aussi : *Portum Julium apud Baias, immisso in Lucrinum et Avernum mari, (Augustus) effecit.* Les trois golfes servirent à former le port Julius. De l'un on entroit dans l'autre. Le golfe tyrrhénien étoit le plus avancé dans la mer; le Lucrin étoit séparé du tyrrhénien par une digue ouverte au milieu, pour donner passage aux vaisseaux : puis le golfe ou lac Averne, plus avancé dans les terres, et qui recevoit l'eau des deux autres golfes. Ce port fut construit l'an de Rome 717, dans le temps du triumvirat.

[32] *Cent peuples belliqueux, les Marses, les Sabins, etc.* Les Marses étoient une partie des Samnites. Il y a encore aujourd'hui en Italie le duché de Marsi. Les Sabins étoient situés près des Marses. Cicéron les appelle *flos Italiæ, robur reipublicæ.* Les Liguriens étoient un peuple fort étendu, et occupoient un pays bien plus grand que ce qu'on appelle aujourd'hui la Ligurie, ou l'état de Gênes. Les Volsques étoient un peuple du Latium : Velitres étoit leur ville capitale, et Auguste y naquit.

[33] *Elle a enfanté les Décius, les Marius, etc.* Les deux Décius, père et fils, se dévouèrent à la mort pour le salut de la patrie. Le vieux Marius défit Jugurtha, domta les Ambrons, les Teutons et les Cimbres, et fit la guerre contre Mithridate. Il fut consul sept fois. Marius le jeune le fut une fois, et se déclara contre Sylla. Il fut ensuite l'ennemi du sénat. Assiégé dans Préneste, il engagea un soldat à lui donner la mort. M. Furius Camillus, et Lucius son fils, furent des personnages très-distingués. Le premier fut consul et dictateur, vainquit deux fois les Gaulois, et prit la ville de Veies; le second fut aussi consul et dictateur, et défit le reste des Gaulois que son père avoit chassés de Rome. Je ne dirai rien des Scipions, qui sont assez connus. Le premier est Scipion l'Africain, dit *Scipio major :* le second est son frère, surnommé l'Asiatique : le troisième est Scipion qui vainquit Annibal et brûla Carthage ; on l'appelle *Scipio minor.* Il n'étoit de la famille des Scipions que par adoption. Il étoit fils de Paul Émile, et il fut adopté par Scipion fils de l'*Africain.*

[34] *Et toi, César, le plus grand de tous, qui, cueillant aujourd'hui des lauriers, etc.* Dion Cassius dit, sous l'année 734, qu'Auguste partit au printemps de l'année qu'Apuléius et Silius étoient consuls. Phraates, ajoute-t-il, lui renvoya les soldats et les étendards que les Parthes avoient pris sur les Romains, et Auguste regarda cette expédition comme une

victoire. Voilà l'explication du vers,

Qui nunc extremis Asiæ jam victor in oris, etc.

Le même historien, sous la même année, donne aussi l'explication du vers suivant :

Imbellem avertis romanis arcibus Indum.

Les Indiens, dit-il, après avoir envoyé une ambassade pour demander la paix, l'obtinrent et la jurèrent. Ils firent des présens à Auguste, et, entre autres, de tigres, jusqu'alors inconnus aux Romains. Cependant Virgile, qui avoit employé sept ans à composer ses *Géorgiques*, les lut à Auguste à son retour d'Egypte, après avoir vainçu Marc-Antoine et Cléopatre, en 723. On en peut conclure que Virgile inséra depuis dans son poeme le morceau contenant l'éloge de l'Italie et de César Auguste. L'auteur de sa vie nous assure qu'il fit dans la suite des changemens à son ouvrage.

35 *Aux durables oliviers (vivacis olivæ.)* L'olivier vit longtemps. Pline dit : *Firmissimæ ad vivendum oleæ, ut quas durare annis ducentis inter auctores conveniat.* L'oranger vit bien davantage. Celui de Versailles, appelé *le grand Bourbon*, a près de trois cents ans.

36 *Au son de la flûte d'un gros Étrurien.* Les épithètes de *pinguis, obesus*, se donnoient aux Étruriens, qui passoient alors pour être fort gros. Catulle dit,

Aut parcus Umber, aut obesus Etruscus.

37 *Les armes étincelantes brillent de toutes parts.* Cet endroit paroît imité du livre II de Lucrèce:

Præterea magnæ legiones cum loca cursu
Camporum complent, belli simulacra cientes,
Et circumvolitant equites, mediosque repente
Tramittunt valido quatientes impete campos,
Fulgur ibi ad cœlum se tollit, totaque circum

Ære renidescit tellus, subterque virum vi
Excitur pedibus sonitus, clamoreque montes
Icti rejectant voces ad sidera mundi.

[38] *Ses vastes rameaux ombragent tout le terrain qui l'environne.* Cet endroit rappelle ces beaux vers de M. de Voltaire:

C'est ainsi que la terre avec plaisir rassemble
Ces chênes, ces sapins, qui s'élèvent ensemble:
Un suc toujours égal est préparé pour eux.
Leur pied touche aux enfers, leur cime est dans les cieux.
Leur tronc inébranlable, et leur pompeuse tête,
Résiste en se touchant aux coups de la tempête:
Ils vivent l'un par l'autre, et triomphent du temps.

[39] *De ces oiseaux qui font la guerre aux serpens.* C'est-à-dire les cigognes. Pline dit: *Ciconiæ quonam e loco veniant, aut quo se referant, incompertum adhuc est. E longinquo venire non dubium, eodem quo grues modo.... Nidos eosdem repetunt : genitricum senectam invicem educant.* (Lib. x, cap. xxxiii.) Il ajoute que c'étoit en Thessalie un crime égal à celui de l'homicide, de tuer une cigogne.

[40] *Tels furent les beaux jours qui parurent à la naissance du monde.* Le P. Catrou traduit ainsi cet endroit: « Tels furent « ces temps heureux où les hommes sortirent *pour la première* « *fois* de la terre, où les *animaux domestiques* parurent à la « lumière, où les bêtes sauvages peuplèrent les forêts, et où « *elles luisirent au ciel parmi les constellations* ». Il s'agit ici de la naissance du monde. Y avoit-il alors des *animaux domestiques*, et étoit-il question des noms de *bêtes sauvages* donnés aux constellations? Ce n'est pas là un des moins ridicules endroits de cette singulière traduction.

[41] *Il arrive souvent que les buffles, etc.* Les bœufs sauvages *(uri)*, que les Italiens appellent aujourd'hui *bufoli* et *bufali*, sont communs en Italie ainsi qu'en Allemagne. Nous les appelons *buffles*. Cet animal a la corne large et fort noire, et se

met en furie en voyant de l'écarlate. Quoique maigre, son corps est fort gros et sa peau très-dure. Il a le poil noir et court; il n'en a point à la queue, mais beaucoup sur le devant de la tête, qui est fort petite par rapport à la grosseur du corps. Le buffle aime beaucoup l'eau : il s'y couche et y demeure long-temps, n'ayant que la tête dehors. Le buffle n'est pas le *bubalus* des anciens, qui est un animal d'Afrique bien plus petit, et qui est toujours dans les bois, au lieu que celui d'Europe est un animal de la campagne. Ainsi il y a deux sortes de buffles, *uri* et *bubali*. En Allemagne et en Italie le buffle sert à l'agriculture, et on en mange la chair, qui est fort mauvaise. La Cerda prétend que du temps de Virgile les *uri* n'étoient pas connus en Italie, et pour cette raison il substitue *tauri* à ce mot, contre la foi de tous les manuscrits. Mais ce changement ne remédie à rien : car *sylvestres tauri*, qu'il suppose dans le texte, signifie la même chose qu'*uri*, des bœufs sauvages. La Cerda n'a pas distingué deux sortes de buffles. Virgile a entendu par les buffles, les bœufs sauvages d'Europe qui servent au labourage, et que l'on y employoit de son temps.

[41] *C'est pour cela qu'on immole un bouc à Bacchus.* Autrefois on immoloit un pourceau à Cérès, parce que les pourceaux ravagent les bleds en fouillant dans la terre. On immoloit pour la même raison un bouc à Bacchus, parce que les boucs et les chèvres ruinent la vigne lorsqu'ils la broutent. On immoloit aussi des chèvres à Pallas, à cause du tort qu'elles font aux oliviers. Ce fut aux fêtes de Bacchus que le théâtre prit naissance, comme tout le monde sait. On y sacrifioit à Bacchus un bouc (en grec τράγος), et on donna pour cette raison le nom de tragédie à tous les jeux de théâtre en général. D'ailleurs un bouc étoit la récompense des poètes et des acteurs qui se distinguoient. Horace dit:

Carmine qui tragico vilem certavit ob hircum.

Les Athéniens (dont Thésée fut un des rois, et que pour cette

raison Virgile appelle *Thesidæ)* furent les premiers auteurs de ces jeux scéniques. Ces mots, *unctos saliere per utres*, expriment l'usage de ces premiers temps, où les jeunes gens de la campagne sautoient sur les outres remplies de vent et frottées d'huile, dans la saison de la vendange.

[43] *Ils se couvrent le visage de masques hideux, faits d'écorces d'arbres.* L'ancienne manière de se masquer étoit de se barbouiller le visage de lie de vin. *Peruncti fæcibus ora*, dit Horace *(Arte poet.)* Ensuite on prit des écorces d'arbres, dont on se fit des masques. Le P. Catrou appelle les escarpolettes dont il est fait mention en cet endroit, des *brandilloires*, où ces jeunes gens *se brandilloient*.

[44] *Des bassins chargés de fruits et de gâteaux.* Le mot *libum* signifie un gâteau qu'on offroit aux dieux: il étoit composé de farine, de miel, de sésame et de lait.

[45] *Que les entrailles fumantes de la victime soient rôties avec des broches de coudrier.* On rôtissoit le bouc avec des broches de coudrier, parce que cet arbre étoit nuisible aux vignes, comme Virgile l'a dit ci-dessus:

Neve inter vites corylum sere.

[46] *Il reprend l'arme de Saturne. (Curvo Saturni dente.)* On représentoit Saturne une faucille à la main. Il s'agit ici de la vigne, qu'il faut émonder au commencement du printemps. Les Romains appeloient cette opération *elaqueare*, d'où s'est formé le mot françois *élaguer*, comme ils disoient *runcare*, sarcler.

[47] *En façonnant ses derniers plants.* Il y a dans le texte,

Jam canit extremos effœtus vinitor antes.

Ce mot *antes* signifie les derniers rangs d'un vignoble, ce qui lui sert en quelque sorte de palissade.

[48] *Des roues pleines et des roues à rayons.* Les roues des charrettes étoient quelquefois pleines, et non avec des rayons; c'est ce qu'on appeloit *tympana*. Le P. Catrou s'avise de les appeler des *couvertures de charrettes*, qu'il compare aux impériales de nos carrosses.

[49] *Il arma les Centaures, etc.* Les Lapithes et les Centaures étoient des peuples de la Thessalie. Les poètes ont débité des chimères sur ces peuples, qui étoient toujours en guerre l'un contre l'autre.

[50] *La Terre équitable, etc.* Les Romains honoroient une déesse sous le nom de *Tellus*, déesse de la terre. Le mot de *Tellus* signifie ici cette déesse, puisqu'il y a *humo* dans le texte.

Fundit HUMO facilem victum justissima TELLUS.

[51] *S'ils ne voient pas le matin une foule de courtisans, etc.* Chez les Romains les cliens se présentoient tous les matins à la porte de leurs patrons, pour faire leur cour. Si l'on ne pouvoit leur parler, on se contentoit de saluer leurs statues. On étoit reçu à l'audience par ordre, et les plus considérables entroient les premiers. Les grands seigneurs avoient de cette manière une foule de courtisans.

[52] *Si les vastes portiques magnifiquement ornés, etc.* Les portes chez les seigneurs romains étoient revêtues d'écailles de tortues. *Pulchra testudine postes.*

[53] *La pourpre, etc.* On prétend que le *venenum assyrium* du texte signifie la teinture de Tyr et de Sidon. La Syrie étoit divisée en Syrie proprement dite, Assyrie, Cœlosyrie et Leucosyrie. La Phénicie, Tyr et Sidon appartenoient à la Cœlosyrie. C'est à Tyr que la couleur de pourpre fut trouvée. *Venenum* chez les Latins, comme φάρμακον chez les Grecs, se prenoit en bonne et en mauvaise part pour tout

ce qui corrompoit et changeoit la nature de quelque chose. *Casia*, qui signifie quelquefois de la lavande et de la marjolaine, signifie ici de la cannelle, qui, mêlée avec l'huile, étoit pour les anciens du nectar.

[54] *Ils ont des grottes, des étangs, etc.* Le texte porte *frigida Tempe*. La vallée de *Tempé* représente ici toutes les autres vallées agréables, coupées par des ruisseaux et couvertes d'arbres.

[55] *Il se met peu en peine de la ligue des Daces.* Les Daces étoient les peuples de la Transylvanie, de la Moldavie et de la Valachie, ayant le mont Carpathe au nord et le Danube au midi : ils s'étendoient jusqu'aux embouchures de ce fleuve, qui prend sa source dans la Suabe, reçoit dans son cours soixante rivières navigables, et va se décharger dans la mer noire, ou le Pont-Euxin, par six embouchures, dont il n'y en a que deux qui soient navigables.

[56] *Il n'est ni sensible à la pauvreté des uns, etc.* Virgile fait ici allusion à la doctrine des stoïciens, qui regardoient le sentiment de pitié comme une foiblesse. Voyez le livre *de la Constance*, par Juste Lipse, traduit depuis peu en françois. Voyez aussi sur ce sujet la lettre CCCLXXIV des *Observations sur les écrits modernes*, tome XXV. Sénèque dit (lib. II, *de Clem.* cap. V) : *Quemadmodum religio deos colit, superstitio violat; ita clementiam mansuetudinemque omnes boni præstabunt, misericordiam autem vitabunt. Est enim vitium pusilli animi ad speciem alienorum malorum succidentis : itaque pessimo cuique familiarissima est.* Quelle pitoyable morale!

[57] *Il ne connoît ni les actes du dépôt public, etc.* Il y avoit à Rome un dépôt au greffe, appelé *tabularium*, où étoient les titres, actes et monumens touchant les biens publics, comme domaines, droits de port, impositions et autres re-

venus de la république. Ce dépôt étoit dans une salle du temple de la Liberté.

M. Gresset, dans sa *Chartreuse*, a bien exprimé le *ferrea jura, insanumque forum*, de Virgile.

Égaré dans le noir dédale
Où le fantôme de Thémis,
Couché sur la pourpre et les lis,
Penche la balance inégale,
Et tire d'une urne vénale
Des arrêts dictés par Cypris,
Irois-je, orateur mercenaire
Du faux et de la vérité,
Chargé d'une haine étrangère,
Vendre aux querelles du vulgaire
Ma voix et ma tranquillité?

58 *Et de dormir dans des lits de pourpre.* Il y a dans le texte, *sarrano indormiat ostro.* Il s'agit de la pourpre, qui se tiroit d'un poisson à coquille, nommé *murex*, et, dans la langue phénicienne, *sar.* La ville de Tyr, fameuse par la pêche de ce poisson, s'est appelée *Sarra.* On prétend que le pourpre de Tyr étoit moins violet que le pourpre ordinaire, et qu'il ressembloit à l'écarlate.

59 *Est assidu à la tribune.* Le mot de *rostrum* signifie le lieu où l'on haranguoit le peuple à Rome, qui étoit situé au pied du mont Palatin. On l'appela ainsi à cause de la tribune, qui avoit été construite du bec des navires pris sur les Antiates.

60 *Ce poète se repaît au théâtre, etc.* Les places des spectateurs pour les jeux scéniques sont ici appelées *cunei* (coins), parce que plus elles étoient proche du théâtre ou du centre de l'assemblée, moins les rangs étoient longs. La longueur des gradins diminuoit toujours en descendant. Voyez Nieuport, quatrième partie. L'orchestre étoit la partie intérieure du théâtre, et le lieu le plus bas : c'est pourquoi on appeloit

cavea, non seulement l'*orchestre*, mais tout le théâtre. Les sénateurs y avoient leurs places. C'étoit là que l'on dansoit et que l'on chantoit. Le *proscenium* étoit un lieu qui s'étendoit depuis un côté du théâtre jusqu'à l'autre, entre l'*orchestre* et la *scène*. Il étoit plus élevé que l'orchestre, et moins que la scène. C'étoit sur le *proscenium* que jouoient les comédiens. On appeloit *scena* la partie du théâtre ornée de colonnes et de peintures, qui étoit vis-à-vis des spectateurs, et ce que nous appelons les décorations. C'étoient anciennement des arbres, à l'ombre desquels les acteurs jouoient : ce qui fit donner le nom de *scena* à cette partie du théâtre, de σκηνὴ, *umbraculum*. Il y avoit de plus le *postscenium*; c'est ce que nous appelons les coulisses, ou le derrière du théâtre. L'*amphithéâtre* formoit un cercle de gradins, où étoient assis tous les spectateurs. L'amphithéâtre n'étoit pas pour les jeux scéniques, mais seulement pour les spectacles des gladiateurs ou des combats des bêtes, etc. On l'appeloit *amphitheatrum*, parce que les spectateurs étoient rangés tout autour de l'arène, d'ἀμφὶ, *circum*, et θεάομαι, *specto*.

61 *Il vuide avec eux de larges coupes.* L'expression du texte, *cratera coronant*, ne veut pas dire qu'ils couronnent de fleurs leurs coupes, comme d'ignorans traducteurs l'ont entendu, mais qu'ils vuident et offrent aux dieux des coupes pleines. Homère dit :

Κοῦροι μὲν κρητῆρας ἐπεστέψαντο ποτοῖο,

c'est-à-dire, mot à mot, *pueri coronaverunt crateras potu.*

62 *Elle a renfermé sept montagnes dans ses murs.* Les sept montagnes renfermées dans Rome étoient : 1°. le mont Palatin, *Palazzo maggiore*; 2°. le mont Quirinal, *monte Cavallo*; 3°. le mont Célius, *monte di San-Giovanni Laterano*; 4°. le mont Capitole, *Campidoglio*; 5°. le mont Aventin, *monte di Santa Sabina*; 6°. le mont Esquilin, *monte di Santa*

Maria Maggiore; 7°. le mont Viminal, *Viminalis*. Outre ces montagnes, il y a aujourd'hui celle de *gl' Ortuli* ou *della Santa Trinità*, ainsi appelée de la belle église des Minimes, contiguë au jardin du grand duc de Toscane; une autre montagne est celle du Vatican, si renommée par l'église de saint Pierre, et par le magnifique palais du pape; le Janicule ou le *Montorio*; enfin le *Testaceo*, qui a été formé de vases de terre brisés.

Comme l'esprit aime naturellement à comparer, je vais mettre ici sous les yeux du lecteur un bel endroit du second livre de *Lucrèce* sur le bonheur de la vie champêtre. J'y joindrai un autre morceau tiré du *Prædium rusticum* du P. Vanière.

Si non aurea sunt juvenum simulacra per ædes
Lampadas igniferas manibus retinentia dextris,
Lumina nocturnis epulis ut suppeditentur;
Nec domus, argento fulgens auroque, renidet;
Nec citharis reboant laqueata aurataque templa;
Quin tamen inter se prostrati in gramine molli,
Propter aquæ rivum, sub ramis arboris altæ,
Non magnis opibus jucunde corpora curant,
Præsertim cum tempestas arridet, et anni
Tempora conspergunt viridantes floribus herbas.
Nec calidæ citius decedunt corpore febres,
Textilibus si in picturis ostroque rubenti
Jactaris, quam si plebeia in veste cubandum est.

Nous n'avons que de misérables traductions de *Lucrèce* en françois, dont l'une est de l'abbé de Marolles, et l'autre du baron des Coutures. Je vais,

en attendant celle d'un homme d'esprit qui y travaille depuis long-temps, essayer de rendre ces vers en notre langue.

Si l'on ne voit point dans leurs maisons de ces figures d'or qui représentent de jeunes esclaves dont les bras chargés de lumières éclairent leurs soupers, si l'or et l'argent n'y brillent point de toutes parts, si chez eux des salons magnifiques et des lambris dorés ne retentissent point d'une harmonieuse symphonie; assemblés au bord d'un ruisseau, couchés à l'ombre d'un grand arbre, sur un tendre gazon, ils font entre eux des repas agréables à peu de frais, sur-tout si c'est dans cette saison riante que les prairies sont émaillées de fleurs. La brûlante fièvre ne tourmente pas moins sur un superbe lit de pourpre que sur un lit d'étoffe commune, etc.

Ex libro secundo PRÆDII RUSTICI.

Ille suos hominum fortunatissimus agros
Diligat, obscuro positus qui rure colonus,
Exiguus voti, parvoque assuetus, edaces
Aut curas aut spes animo non pascit inanes.
Non hunc sollicitat dominandi sæva libido,
Ut leges alibi cupiat quam rure suisque
Arboribus dare: non amor irrequietus habendi,
Ut medios auri sit egentior inter acervos,
Usque novis inhians opibus sine fine parandis:
Non studium fastuque tumens doctrina superbo,
Ut quid scire velit quam recte vivere, pastos
Quam curare boves, quam nosse faventia terris
Sidera, ventorum mores, et tempora messis.

Ille nec invidiæ patet, aut livore vicissim
Carpitur occulto; nec jam popularibus auris

Evehitur; summo nec honorum culmine lapsus,
Monstratur fragilis documentum triste favoris.
Non metuit lites dubias, sortesque severi
Judicis, indomitas animæ non vindicis iras:
Non alios, non se timet ipsum : non sua mœror
Gaudia, non epulas fastidia lenta sequuntur.

Agrestes operas obit indefessus; humoque
Semina nunc mandat, nunc debita dona reposcit.
Inde vigor membris, et nescia vita podagræ
Morborumque parit quos desidiosa voluptas:
Dulcius hinc ori sapit esca, labore diurnam
Obsonante famem : faciles in cespite duro
Hinc veniunt somni, lecto quos dives ab aureo
Nequicquam profugos invitat, mollia pernox
Strata super vigiles curas et membra volutans.

An præstat, rupto naturæ fœdere, terris
Quem Deus absciderat fragili rate currere pontum,
Et levibus cum re vitam committere ventis,
Atque alio, volucrum ritu, sub sole jacentes
Ire redire plagas, animamque impendere lucro?
An cupidus famæ quis fortunatior urbem
Incolit, et circumvolitans ingrata potentum
Limina, vel servis ipsis blanditur, emitque
Imperium misero famulatu, perque pudendum
Dedecus ad summos iter investigat honores;
Vel rerum vacuos per mille negotia soles
Condit, et officiis consumit inanibus ævum?

Vendere num satius clamorem, operaque forensi
Insontes una defendere voce reosque;
Causidici vel ad arbitrium rixantis acerbe
Tristibus affigi soliis, alienaque propter
Jurgia privatis animum subducere rebus?

Crudeli pietate datis num credere nummis
His etiam invisum quibus auxiliabere fœnus;
Aut ex militia prædam cepisse cruentam,
Et lacrymis luctuque virum ditescere malle,
Quam spoliis ab humo sine vi, sine crimine, raptis?

Felices equidem, ruris si commoda norint,
Virgilius * canit agricolas : at sidera nosse
Mallet, et occultas naturæ accedere partes.
Egregiam vero sortem, qua rebus in usum
Lætitiæ natis animum cruciaret, et orbes
Anxius æthereos cœli scrutator obiret,
In varias cogens, instar ducis, astra cohortes,
Dum fruitur stellis et amica nocte colonus!

Hic læto sub sole boves per prata vagantes
Aspicit, et terræ florentis imagine gaudet :
Ille, acuens vitro speculari lumina, floris
Quæritat in gremio, putrive cadavere, nudis
Quæ nequeunt oculis animalia parva videri.

Rusticus, herboso residens in littore rivi,
Non caput et cæcas sub humo rimatus aquarum
Ancipiti ratione vias, accersit ab alto
Perpetuos pelago fontes : sed concavat ambas
In pateram palmas sitiens, dulcemve liquorem
Ore bibit prono, lympham miratus euntem;
Seu strepat obstantes vix eluctatus arenas
Rivus inops; pleno sive ambitiosior alveo
Insultet ripis, atque obvia saxa lacessat :
Nam neque qua pluviæ, qua sint ab origine fontes,
Nosse suum est, sed qua rivos agat arte per hortum,
Et quibus instantem signis præsagiat imbrem.

* Une pareille citation est bien plate dans un poëme. Virgile ne nomme jamais Hésiode ni Théocrite : il dit, *le poëte d'Ascra*, *le berger de Sicile*.

Nescit in humanis quorsum nunc frigore membris,
Nunc alternanti febris deseviat æstu ;
Sed quibus auxiliis et qua curabitur arte
Non latet : et quamquam medicus nihil amplius addat
Post sectas ferro venas fusumque cruorem,
Imaque malvarum missos in viscera succos,
Et contra varios eadem data pharmaca morbos;
Ille salutiferis febres et vulnera sanat
Stirpibus aut foliis, neque sensu torquet amaro
Labra, nec epotis premit intestina venenis.

Le laboureur est le plus heureux de tous les hommes, et il doit chérir son état. Retiré dans une campagne obscure, et accoutumé à vivre de peu, il sait borner ses desirs. Il chasse loin de lui les chagrins dévorans, ainsi que les vaines espérances. L'ambition ne le tourmente point, et il se met peu en peine de donner la loi ailleurs que dans son champ et dans ses vergers. Il n'est point brûlé de la soif inquiète des richesses, pour être plus pauvre au milieu de monceaux d'or incapables de le rassasier. Il préfère à l'étude et au savoir fastueux l'art de bien vivre, de gouverner ses troupeaux, de connoitre les astres favorables à la terre, la nature des vents, et les temps propres pour la moisson.

A l'abri des traits de l'envie, une jalousie secrète ne le consume pas. On ne le voit point, porté sur le vent de la faveur, monter au faîte des honneurs, pour en tomber avec éclat, et donner un triste exemple de la fragilité des grandeurs humaines. Il ne redoute ni les procès douteux, ni les décisions d'un juge sévère, ni les fureurs de l'implacable vengeance. Il ne craint personne, et ne se craint point lui-même. Ses joies ne sont point suivies de l'affreuse tristesse, ni ses repas du triste dégoût.

Occupé sans relâche des travaux de la campagne, tantôt il

ensemence sa terre, et tantôt il en recueille les présens dus à ses peines. C'est par là qu'il acquiert cette santé vigoureuse qui brave la goutte et tous les autres maux que la voluptueuse indolence traîne à sa suite. C'est par là que son appétit, aiguisé par le travail, trouve les mets dont il se nourrit plus agréables. Sans autre lit que la terre, il goûte les douceurs du sommeil, de ce sommeil fugitif que le riche, couché sur l'or et sur la pourpre, appelle vainement, tandis que les chagrins qui l'assiègent veillent toute la nuit près de lui.

Vaut-il mieux, au mépris des lois de la nature, parcourir sur un fragile vaisseau les vastes mers que Dieu a séparées du continent, confier sa vie et sa fortune à l'inconstance des vents, vivre tour à tour dans des climats divers, comme les oiseaux de passage, et dévouer son ame au vil intérêt? Celui qui habite les villes est-il plus heureux, lui qui se tourmente pour se faire un nom, qui assiège sans cesse les portes des grands, qui flatte jusqu'à leurs domestiques, qui par un indigne esclavage achète un poste avantageux, qui veut parvenir aux honneurs par la voie la plus honteuse, et qui, toujours occupé de choses frivoles, passe réellement sa vie à ne rien faire?

Est-il plus doux de vendre ses clameurs au barreau, et d'y défendre d'une même voix le crime et l'innocence, ou d'être assis sur un triste siège, d'y exercer le pénible emploi de juge, et de négliger ses propres affaires pour celles des autres? Vaudroit-il mieux, par une cruelle complaisance, prêter son argent à usure, et exercer un métier odieux à ceux mêmes qu'il soulage? Enfin, est-il plus glorieux de suivre le parti des armes, de vivre de meurtres, de rapines, de sang et de larmes, que des dépouilles qu'on peut enlever à la terre sans crime et sans violence?

Heureux les laboureurs, s'écrie le poète de Mantoue, s'ils

connoissoient le bonheur de leur condition ! Cependant il préfère à leurs occupations l'étude du ciel et la connoissance des routes mystérieuses de la nature. Est-ce donc un sort digne d'envie de se tourmenter dans le desir de connoître ce qui n'est fait que pour en jouir, d'observer le cours de ces globes immenses qui roulent sur nos têtes, et de les ranger, pour ainsi dire, en bataille dans son esprit? Exempt de ces soins, le laboureur jouit tranquillement d'une délicieuse nuit d'été, et du magnifique spectacle des étoiles.

Il voit dans une belle journée ses troupeaux errer dans les prairies, et il promène ses regards enchantés sur des champs parés de verdure et de fleurs; tandis que le physicien, aiguisant sa vue avec le microscope, cherche tantôt dans le sein d'une fleur, tantôt dans un cadavre infect, de petits animaux que la nature dérobe à ses yeux.

Le laboureur, couché sur le bord d'un ruisseau, ne cherche point l'origine des fontaines, ni leurs routes secrètes dans les entrailles de la terre : il ne les fait point venir de la mer. Content d'y puiser, il boit ou dans le creux de sa main, ou même il en approche sa bouche, et il admire le courant de l'eau, soit qu'un ruisseau coule à petit bruit sur le sable, soit qu'un torrent se déborde avec fracas, et renverse tout ce qui s'oppose à son passage. Que lui importe de connoître la source des pluies et des fontaines, s'il ne sait l'art de dériver l'eau d'un champ voisin, et s'il ne connoît les signes qui lui annoncent la pluie?

Il ignore comment le froid ou le chaud allume la fièvre dans le corps humain; mais il sait par quel moyen on la guérit. Tandis que le docte médecin ordonne savamment l'ouverture de la veine, ou des purgations, et cent remèdes semblables pour cent maladies différentes, le laboureur soulage tous ses maux par des racines et des herbes salutaires qu'il connoît : il

ne donne point la torture à son palais par des potions amères, et il ne s'empoisonne point pour recouvrer la santé.

Le défaut de ce morceau est d'être trop long. Il n'y a point d'état qu'on ne puisse ainsi louer, en rabaissant tous les autres. Ces sortes d'inductions sont usées.

GEORGICORUM

LIBER TERTIUS.

Te quoque, magna Pales, et te, memorande, canemus,
Pastor ab Amphryso; vos, sylvæ, amnesque Lycæi.
Cetera quæ vacuas tenuissent carmina mentes,
Omnia jam vulgata: quis aut Eurysthea durum,
Aut illaudati nescit Busiridis aras?
Cui non dictus Hylas puer, et latonia Delos,
Hippodameque, humeroque Pelops insignis eburno,
Acer equis? Tentanda via est, qua me quoque possim
Tollere humo, victorque virum volitare per ora.
Primus ego in patriam mecum (modo vita supersit)
Aonio rediens deducam vertice musas.
Primus idumæas referam tibi, Mantua, palmas;
Et viridi in campo templum de marmore ponam,
Propter aquam, tardis ingens ubi flexibus errat
Mincius, et tenera prætexit arundine ripas.
In medio mihi Cæsar erit, templumque tenebit.
Illi victor ego, et tyrio conspectus in ostro,
Centum quadrijugos agitabo ad flumina currus.
Cuncta mihi, Alpheum linquens lucosque Molorchi,
Cursibus et crudo decernet Græcia cestu.
Ipse caput tonsæ foliis ornatus olivæ



Ad puteos, aut alta greges ad stagna jubeto
Currentem ilignis potare canalibus undam :
Lib. III. V. 329.

J. M. Moreau le J.e del. Delvaux Sculpsit

GÉORGIQUES,

LIVRE TROISIÈME.

Vénérable Palès, et toi, illustre pasteur d'Amphryse [1], vous serez aussi célébrés dans mes vers. Bois et fontaines du mont Lycée, c'est vous que je vais chanter. Tous les autres sujets de poésie qui pouvoient plaire autrefois par leur nouveauté, sont maintenant usés. Qui ne connoît pas l'impitoyable Eurysthée, et les sanglans autels du détestable Busiris [2]? Qui est-ce qui n'a pas chanté l'aventure d'Hylas [3], Latone dans l'isle de Délos, Hippodamie, et Pélops, si célèbre par son épaule d'ivoire [4], et par son adresse à conduire un char? Il faut aujourd'hui que je me fraie une nouvelle route, où je puisse me distinguer à mon tour, et faire voler mon nom de bouche en bouche. Pourvu que le ciel prolonge mes jours, je retournerai dans ma patrie, et j'y emmenerai avec moi les nymphes de l'Hélicon [5]. O Mantoue, je serai le premier que tu verras chargé de palmes cueillies dans l'Idumée [6]. J'éleverai un temple de marbre [7] dans tes vertes campagnes, où le Mincio serpente lentement au milieu des tendres roseaux qu'il fait croître sur son rivage. La statue de César sera placée au milieu de ce temple, dont il sera la divinité. C'est là que dans la pompe d'un triomphateur, et revêtu d'une robe de pourpre, je ferai voler, en son honneur, sur les bords du fleuve, cent chars à quatre chevaux de front. Déja toute la Grèce abandonne les rives de l'Alphée et les bois de Némée,

pour assister à mes jeux, et y voir les combats de la course et du ceste. La tête ceinte d'une couronne d'olivier, je distribuerai les prix aux vainqueurs. Déja l'on s'avance en cérémonie vers le temple, et l'on immole des taureaux. Les jeux scéniques s'apprêtent; le théâtre change de décorations, et les captifs bretons lèvent la toile, qui offre aux yeux les victoires remportées sur leur nation [8]. Au frontispice du temple on verra représentés en or et en ivoire les combats livrés aux Gangarides [9], les exploits de leur auguste vainqueur, et le Nil enflé par le poids de nos vaisseaux de guerre. Les colonnes seront formées de l'airain enlevé à nos ennemis [10]. J'y ajouterai les villes de l'Asie conquises, l'Arménien repoussé [11], le Parthe mettant son espoir dans sa fuite, enfin l'orient et l'occident soumis par les armes de César. Le marbre de Paros, sculpté par une docte main, fera revivre l'illustre race d'Assaracus, issue de Jupiter. Tros son père, et Apollon, qui a bâti les murs de Troie, paroîtront animés. L'Envie infortunée [12] redoutera les Furies vengeresses, le noir Cocyte, les serpens d'Ixion [13], son éternelle roue, et l'affreux rocher de Sisyphe.

En attendant vous m'ordonnez, illustre Mécène, de suivre les dryades dans les bois, et de chanter les forêts inconnues à nos muses latines. Sans vous mon esprit ne peut rien entreprendre d'élevé. Triomphons d'une lâche paresse : les cris du mont Cithéron [14], les chiens du Taygète, les chevaux d'Épidaure et la voix des échos m'appellent. Cependant je me disposerai bientôt à peindre les sanglantes batailles

Dona feram. Jam nunc solemnes ducere pompas
Ad delubra juvat, cæsosque videre juvencos:
Vel scena ut versis discedat frontibus, utque
Purpurea intexti tollant aulæa Britanni.
In foribus pugnam ex auro solidoque elephanto
Gangaridum faciam, victorisque arma Quirini;
Atque hic undantem bello magnumque fluentem
Nilum, ac navali surgentes ære columnas.
Addam urbes Asiæ domitas, pulsumque Niphaten,
Fidentemque fuga Parthum versisque sagittis,
Et duo rapta manu diverso ex hoste tropæa,
Bisque triumphatas utroque ab littore gentes.
Stabunt et parii lapides, spirantia signa,
Assaraci proles, demissæque ab Jove gentis
Nomina, Trosque parens, et Trojæ Cynthius auctor.
Invidia infelix Furias amnemque severum
Cocyti metuet, tortosque Ixionis angues,
Immanemque rotam, et non exsuperabile saxum.
Interea dryadum sylvas saltusque sequamur
Intactos, tua, Mecœnas, haud mollia jussa.
Te sine nil altum mens inchoat. En age, segnes
Rumpe moras; vocat ingenti clamore Cithæron,
Taygetique canes, domitrixque Epidaurus equorum;
Et vox assensu nemorum ingeminata remugit.
Mox tamen ardentes accingar dicere pugnas

Cæsaris, et nomen fama tot ferre per annos
Tithoni prima quot abest ab origine Cæsar.

Seu quis, olympiacæ miratus præmia palmæ,
Pascit equos, seu quis fortes ad aratra juvencos,
Corpora præcipue matrum legat. Optima torvæ
Forma bovis, cui turpe caput, cui plurima cervix,
Et crurum tenus a mento palearia pendent;
Tum longo nullus lateri modus; omnia magna,
Pes etiam; et camuris hirtæ sub cornibus aures.
Nec mihi displiceat maculis insignis et albo,
Aut juga detrectans, interdumque aspera cornu,
Et faciem tauro propior; quæque ardua tota,
Et gradiens ima verrit vestigia cauda.
Ætas Lucinam justosque pati hymenæos
Desinit ante decem, post quatuor incipit annos:
Cetera nec fœturæ habilis, nec fortis aratris.
Interea, superat gregibus dum læta juventas,
Solve mares; mitte in Venerem pecuaria primus,
Atque aliam ex alia generando suffice prolem.
Optima quæque dies miseris mortalibus ævi
Prima fugit: subeunt morbi, tristisque senectus,
Et labor, et duræ rapit inclementia mortis.
Semper erunt quarum mutari corpora malis;
Semper enim refice: ac, ne post amissa requiras,
Anteveni, et sobolem armento sortire quotannis.

de César, et à faire vivre son nom autant d'années qu'il s'en est écoulé depuis la naissance du vieux Tithon.

Soit qu'on élève des chevaux pour les jeux olympiques, ou des taureaux pour le labourage, on doit sur-tout bien choisir les mères, afin d'avoir une bonne race. Les vaches les plus estimées ont le regard farouche, la tête grossière, le cou épais, le fanon pendant jusqu'aux genoux, le corps long, le pied large; en un mot, tout grand; avec les oreilles hérissées de poil et les cornes recourbées. J'aime encore ces vaches tachetées de blanc, qui secouent le joug, qui de temps en temps menacent de la corne et tiennent du taureau, qui portent la tête haute, et dont la longue queue balaie la poussière. Les vaches commencent à porter après quatre ans, et elles cessent avant qu'elles en aient dix : dans tout autre âge elles sont inhabiles à la génération comme au labourage. Faites-leur donc voir des mâles tandis qu'elles sont jeunes; soyez le premier à les exciter aux travaux de Vénus, et qu'elles ne cessent de peupler vos étables. Hélas! les plus beaux jours de la vie sont les premiers qui s'écoulent : ils sont bientôt suivis des affreuses maladies, de la triste vieillesse, des souffrances et de l'impitoyable mort. Il est toujours dans les étables des bestiaux devenus inutiles, dont il est à propos de se défaire. Renouvelez souvent votre troupeau; et pour prévenir sa ruine, tous les ans fournissez-vous de génisses.

Il ne faut pas moins d'attention dans le choix des

chevaux. Appliquez-vous à bien connoître ceux que vous destinez à multiplier leur espèce. On fait cas des chevaux bais-bruns et des gris-pommelés, et on méprise ceux de poil blanc et alezan clair. Un jeune coursier de bonne race marche fièrement dans la plaine, et y fait briller ses jarrets souples et déliés : il est le premier à s'élancer dans la carrière ; il ose tenter le passage des plus rapides fleuves ; il marche sans crainte sur un pont inconnu : rien ne l'épouvante. Son encolure est droite, et sa tête petite : il a peu de ventre, la croupe large, et les muscles du poitrail élevés. Entend-il de loin le bruit des armes : inquiet, impatient, il ne peut rester en place ; il dresse ses oreilles ; tous ses membres s'agitent ; le feu semble sortir de ses narines ; sa crinière épaisse flotte sur son épaule droite ; la double épine de son dos paroît se mouvoir : il frappe la terre, qui retentit au loin sous ses pieds. Tel fut le cheval Cyllare [15], que Pollux sut domter ; tels furent ceux de Mars [16] et d'Achille, si célébrés par les poètes de la Grèce ; tel enfin parut l'amoureux Saturne [17], lorsque, surpris par Cybèle, il s'enfuit tout à coup sous la forme d'un cheval, et remplit le mont Pélion de ses hennissemens. Lorsque l'âge ou les maladies auront rendu le cheval foible et pesant, renfermez-le dans l'écurie ; ménagez sa caducité, qui n'a rien qui le déshonore. La vieillesse glacée est inhabile aux exercices de Vénus : tous ses efforts sont impuissans. Si quelquefois elle est engagée dans un combat, son ardeur est comme un grand feu de paille qui s'éteint bientôt. Que votre principale attention dans le choix que vous

Nec non et pecori est idem delectus equino.
Tu modo, quos in spem statues submittere gentis,
Præcipuum jam inde a teneris impende laborem.
Continuo pecoris generosi pullus in arvis
Altius ingreditur, et mollia crura reponit:
Primus et ire viam et fluvios tentare minaces
Audet, et ignoto sese committere ponti:
Nec vanos horret strepitus. Illi ardua cervix,
Argutumque caput, brevis alvus, obesaque terga;
Luxuriatque toris animosum pectus. Honesti
Spadices, glaucique; color deterrimus albis,
Et gilvo. Tum, si qua sonum procul arma dedere;
Stare loco nescit, micat auribus, et tremit artus,
Collectumque premens volvit sub naribus ignem.
Densa juba, et dextro jactata recumbit in armo.
At duplex agitur per lumbos spina: cavatque
Tellurem, et solido graviter sonat ungula cornu.
Talis amyclæi domitus Pollucis habenis
Cyllarus, et quorum graii meminere poetæ
Martis equi bijuges, et magni currus Achillis:
Talis et ipse jubam cervice effudit equina
Conjugis adventu pernix Saturnus, et altum
Pelion hinnitu fugiens implevit acuto.
Hunc quoque, ubi aut morbo gravis aut jam segnior annis
Deficit, abde domo; nec turpi ignosce senectæ.
Frigidus in Venerem senior, frustraque laborem
Ingratum trahit; et, si quando ad prœlia ventum est,

Ut quondam in stipulis magnus sine viribus ignis,
Incassum furit. Ergo animos ævumque notabis
Præcipue; hinc alias artes, prolemque parentum,
Et quis cuique dolor victo, quæ gloria palmæ.
Nonne vides, cum præcipiti certamine campum
Corripuere, ruuntque effusi carcere currus;
Cum spes arrectæ juvenum, exsultantiaque haurit
Corda pavor pulsans? illi instant verbere torto,
Et proni dant lora; volat vi fervidus axis:
Jamque humiles, jamque elati sublime videntur
Aera per vacuum ferri, atque assurgere in auras.
Nec mora, nec requies; at fulvæ nimbus arenæ
Tollitur; humescunt spumis flatuque sequentum:
Tantus amor laudum, tantæ est victoria curæ!
Primus Erichthonius currus et quatuor ausus
Jungere equos, rapidusque rotis insistere victor.
Frena pelethronii Lapithæ gyrosque dedere,
Impositi dorso; atque equitem docuere sub armis
Insultare solo, et gressus glomerare superbos.
Æquus uterque labor: æque juvenemque magistri
Exquirunt, calidumque animis et cursibus acrem;
Quamvis sæpe fuga versos ille egerit hostes,
Et patriam Epirum referat, fortesque Mycenas,
Neptunique ipsa deducat origine gentem.
His animadversis, instant sub tempus, et omnes
Impendunt curas denso distendere pingui
Quem legere ducem et pecori dixere maritum:

ferez d'un cheval dont vous voulez avoir de la race, soit donc d'examiner son origine, son âge, sa vigueur et toutes ses qualités; sur-tout s'il est sensible à la gloire de vaincre et à la honte d'être vaincu. Lorsque, dans les combats de la course, deux rapides chars s'élancent dans la carrière, voyez comme leurs jeunes conducteurs, armés d'un fouet menaçant, espérant de vaincre, tremblant d'être vaincus, se penchent sur leurs coursiers, leur abandonnent les rênes, tantôt se courbent, tantôt se dressent, et paroissent prendre leur essor pour fendre le vaste espace des airs. L'essieu s'allume, le char vole; un nuage de poussière le dérobe aux regards; les coursiers vainqueurs sont mouillés de l'écume et de l'humide haleine de ceux qui s'efforcent de les atteindre : telle est dans tous les cœurs la passion de la gloire et la soif de vaincre!

Érichthon a le premier inventé les chars [18]. Il osa y atteler quatre chevaux de front; et, porté sur des roues, il sut voler dans la plaine. Les Lapithes trouvèrent l'art de monter les chevaux [19], et de les rendre dociles au frein. Ils apprirent au cavalier armé à marcher fièrement, à faire des voltes et des caracoles. L'exercice du char et celui du manège sont également difficiles, et demandent l'un et l'autre des chevaux jeunes, ardens et légers. On dédaigne ceux qui n'ont pas ces qualités, eussent-ils cent fois poursuivi des ennemis vaincus, fussent-ils d'Épire ou de Mycènes, ou issus du cheval que d'un coup de son trident Neptune fit sortir de la terre.

Lorsque les vaches sont en âge de porter, on commence par engraisser le taureau qui doit les couvrir,

On le nourrit d'herbes tendres, et on lui donne du son mêlé avec de l'eau, afin qu'il en soutienne mieux les travaux de Vénus, et que les veaux qui en doivent naître ne se ressentent point de la maigreur de leur père famélique. On fait le contraire à l'égard des mères : on tâche de les rendre maigres; et lorsque la volupté commence à leur faire sentir ses premiers aiguillons, on les prive de fourrage, on les éloigne des fontaines; on les exerce, on les fatigue pendant la chaleur du jour, tandis que le grain gémit sous le fléau, et que les pailles brisées volent au gré des vents. On les traite de la sorte, de peur que la graisse ne leur rende les parties de la génération trop étroites et ne bouche les voies, et afin qu'elles aient plus d'ardeur pour l'acte vénérien, et que la liqueur séminale pénètre plus aisément.

Lorsque les mères sont pleines, on doit négliger les pères : toute l'attention doit être pour elles. Qu'on ne s'avise point de les mettre sous le joug : qu'on les empêche de sauter, de courir dans les plaines, et de traverser les fleuves à la nage : qu'on les mette dans de gras pâturages, au milieu des bois, et le long des rivières bordées de mousse, de gazon et de rochers, afin qu'elles puissent s'y reposer à l'ombre.

Dans les bois des monts Silare et Alburne, est une mouche que les Latins nomment *asilus* et les Grecs *œstros*. Cette mouche redoutable effraie les troupeaux par son bourdonnement, et les met en fuite. Alors tout retentit de mugissemens dans les forêts et sur les rives du Tanagre [20]. Ce cruel insecte fut autrefois l'instrument de la vengeance de Junon contre

Pubentesque secant herbas, fluviosque ministrant,
Farraque, ne blando nequeat superesse labori,
Invalidique patrum referant jejunia nati.
Ipsa autem macie tenuant armenta volentes:
Atque, ubi concubitus primos jam nota voluptas
Sollicitat, frondesque negant, et fontibus arcent;
Sæpe etiam cursu quatiunt, et sole fatigant,
Cum graviter tunsis gemit area frugibus, et cum
Surgentem ad zephyrum paleæ jactantur inanes.
Hoc faciunt, nimio ne luxu obtusior usus
Sit genitali arvo, et sulcos oblimet inertes;
Sed rapiat sitiens venerem, interiusque recondat.
Rursus cura patrum cadere et succedere matrum
Incipit, exactis gravidæ cum mensibus errant.
Non illas gravibus quisquam juga ducere plaustris,
Non saltu superare viam sit passus, et acri
Carpere prata fuga, fluviosque innare rapaces;
Saltibus in vacuis pascant, et plena secundum
Flumina, muscus ubi, et viridissima gramine ripa,
Speluncæque tegant, et saxea procubet umbra.
Est lucos Silari circa ilicibusque virentem
Plurimus Alburnum volitans, cui nomen asilo
Romanum est, œstrum Graii vertere vocantes;
Asper, acerba sonans; quo tota exterrita sylvis
Diffugiunt armenta; furit mugitibus æther
Concussus, sylvæque, et sicci ripa Tanagri.
Hoc quondam monstro horribiles exercuit iras

Inachiæ Juno pestem meditata juvencæ.
Hunc quoque (nam mediis fervoribus acrior instat)
Arcebis gravido pecori, armentaque pasces
Sole recens orto, aut noctem ducentibus astris.

Post partum, cura in vitulos traducitur omnis;
Continuoque notas et nomina gentis inurunt;
Et quos, aut pecori malint submittere habendo,
Aut aris servare sacros, aut scindere terram,
Et campum horrentem fractis invertere glebis:
Cetera pascuntur virides armenta per herbas.
Tu quos ad studium atque usum formabis agrestem,
Jam vitulos hortare, viamque insiste domandi,
Dum faciles animi juvenum, dum mobilis ætas.
Ac primum laxos tenui de vimine circlos
Cervici subnecte; dehinc, ubi libera colla
Servitio assuerint, ipsis e torquibus aptos
Junge pares, et coge gradum conferre juvencos;
Atque illis jam sæpe rotæ ducantur inanes
Per terram, et summo vestigia pulvere signent.
Post valido nitens sub pondere faginus axis
Instrepat, et junctos temo trahat æreus orbes.
Interea pubi indomitæ non gramina tantum,
Nec vescas salicum frondes, ulvamque palustrem,
Sed frumenta manu carpes sata: nec tibi fœtæ,
More patrum, nivea implebunt mulctralia vaccæ;
Sed tota in dulces consument ubera natos.

la fille d'Inachus, changée en vache [21]. Garantissez de ce terrible fléau les femelles de vos troupeaux qui sont pleines. Sa fureur est sur-tout à craindre dans la chaleur du jour. Ainsi faites-les paître le matin au lever du soleil, et le soir quand le retour des étoiles amène la nuit.

Lorsque les vaches ont mis bas, c'est vers leurs veaux que vous devez tourner vos soins. Vous les marquerez d'abord d'un fer chaud pour en distinguer la race, pour reconnoître ceux que vous destinez à peupler le troupeau, à servir de victimes dans les sacrifices, ou à labourer la terre. Pour les génisses, il suffit de les laisser paître : mais à l'égard des jeunes taureaux que vous réservez pour les travaux de l'agriculture, il faut les exciter et les domter de bonne heure, tandis qu'ils sont encore dans un âge docile. Faites d'abord flotter sur leur cou un collier d'osier : dès qu'ils seront accoutumés à cette espèce de joug, joignez ensemble deux taureaux de même grandeur, et faites-les marcher d'un pas égal; faites-leur tirer souvent des charrettes vuides : qu'ils volent, et que leurs pas soient à peine marqués sur la poussière. Ne craignez point de leur faire traîner ensuite des charges pesantes qui fassent gémir l'essieu. Cependant nourrissez ces jeunes taureaux encore indomtés, non seulement de menu fourrage, de vesce, de feuilles de saules et d'herbes de marais, mais d'un peu de bled verd. A l'égard des vaches qui ont des veaux, n'allez pas les traire, comme nos pères faisoient autrefois : conservez aux veaux tout le lait de leurs mères.

Si vous voulez élever des chevaux pour la guerre et pour briller dans les champs de Mars, ou pour faire voler de rapides chars sur les bords du fleuve Alphée[22], près de la forêt consacrée à Jupiter, accoutumez de bonne heure vos jeunes coursiers à voir des combats ; faites-leur entendre souvent le son de la trompette guerrière, le bruit des armes, des harnois et des chariots : qu'ils aiment sur-tout à être flattés par leurs maîtres, et qu'ils soient sensibles aux applaudissemens. Lorsqu'ils sont sévrés, il faut commencer à les dresser, et dès leur plus tendre jeunesse les accoutumer au frein, tandis qu'ils sont encore foibles, craintifs et sans expérience. Lorsque le poulain aura trois ans, apprenez-lui à aller au pas, puis à faire des voltes et des courbettes fatigantes ; ensuite à galoper à bride abattue, à voler dans la plaine, et à toucher à peine la terre de ses pieds légers : semblable à l'aquilon, qui, soufflant des régions hyperborées, chasse devant lui les frimas et les nuages secs * de l'aride Scythie ; son haleine fait flotter les hautes moissons dans les campagnes ; les forêts retentissent de ses sifflemens ; les vagues s'élèvent, et les flots agités battent les rivages : il vole çà et là, et il balaie dans sa course la terre et les mers.

Un cheval ainsi dressé brillera un jour dans la vaste carrière des jeux olympiques **. Couvert de sueur et

* Le poète appelle ces nuages *arida nubila*, parce qu'ils ne se résolvent jamais en pluies, tant que le vent du nord les chasse.

** Les jeux olympiques se célébroient dans l'Élide, *ad Elei campi metas.*

Sin ad bella magis studium, turmasque feroces,
Aut Alphea rotis prælabi flumina Pisæ,
Et Jovis in luco currus agitare volantes;
Primus equi labor est animos atque arma videre
Bellantum, lituosque pati, tractuque gementem
Ferre rotam, et stabulo frenos audire sonantes,
Tum magis atque magis blandis gaudere magistri
Laudibus, et plausæ sonitum cervicis amare.
Atque hæc jam primo depulsus ab ubere matris
Audeat, inque vicem det mollibus ora capistris
Invalidus, etiamque tremens, etiam inscius ævi.
At, tribus exactis, ubi quarta accesserit æstas,
Carpere mox gyrum incipiat, gradibusque sonare
Compositis, sinuetque alterna volumina crurum,
Sitque laboranti similis; tum cursibus auras
Tum vocet; ac per aperta volans, ceu liber habenis,
Æquora, vix summa vestigia ponat arena.
Qualis hyperboreis aquilo cum densus ab oris
Incubuit, Scythiæque hiemes atque arida differt
Nubila: tum segetes altæ campique natantes
Lenibus horrescunt flabris, summæque sonorem
Dant sylvæ, longique urgent ad littora fluctus:
Ille volat, simul arva fuga, simul æquora verrens.

Hic vel ad Elei metas et maxima campi
Sudabit spatia, et spumas aget ore cruentas;
Belgica vel molli melius feret esseda collo.

Tum demum crassa magnum farragine corpus
Crescere jam domitis sinito: namque ante domandum
Ingentes tollent animos; prensique negabunt
Verbera lenta pati, et duris parere lupatis.

Sed non ulla magis vires industria firmat,
Quam venerem et cæci stimulos avertere amoris,
Sive boum, sive est cui gratior usus equorum.
Atque ideo tauros procul atque in sola relegant
Pascua, post montem oppositum, et trans flumina lata;
Aut intus clausos satura ad præsepia servant.
Carpit enim vires paulatim uritque videndo
Femina, nec nemorum patitur meminisse nec herbæ.
Dulcibus illa quidem illecebris et sæpe superbos
Cornibus inter se subigit decernere amantes.
Pascitur in magna sylva formosa juvenca:
Illi alternantes multa vi prœlia miscent
Vulneribus crebris; lavit ater corpora sanguis,
Versaque in obnixos urgentur cornua vasto
Cum gemitu: reboant sylvæque et longus olympus.
Nec mos bellantes una stabulare; sed alter
Victus abit, longeque ignotis exulat oris,
Multa gemens ignominiam, plagasque superbi
Victoris, tum quos amisit inultus amores;
Et stabula aspectans regnis excessit avitis.
Ergo omni cura vires exercet, et inter
Dura jacet pernox instrato saxa cubili,

d'une sanglante écume, il parcourra légèrement cet espace, et d'un pas vainqueur franchira la borne; ou bien, attelé à un char belgique *, il se signalera dans les combats. Au reste, on peut sans inconvénient lui donner alors la plus forte nourriture. Avant ce temps là, si on le nourrissoit trop, il seroit indomtable, et il n'obéiroit ni à la main ni au fouet du cavalier.

Mais il n'est point de moyen plus sûr de conserver la vigueur, soit des chevaux, soit des taureaux, que de réprimer leur ardeur pour les plaisirs de Vénus. Il faut donc faire paître les jeunes taureaux dans des endroits écartés et séparés par des montagnes ou des rivières du reste du troupeau, ou bien les tenir enfermés dans l'étable : car la vue de la femelle les brûle et les dessèche; les bois et les herbages ne sont plus rien pour eux. Tandis que la belle génisse paît tranquillement dans une vaste forêt, ses charmes allument souvent la guerre entre ses amans. Ils se battent à coups de corne, et se font mille blessures; le sang coule le long de leurs flancs : le ciel et tous les bois d'alentour retentissent de leurs douloureux mugissemens. Après le combat, le vaincu ne retourne point à l'étable; il jette un dernier regard sur son ancienne demeure : il s'éloigne et s'exile lui-même; il va dans des lieux inconnus déplorer sa défaite et sa honte, et regretter la perte de ses amours. Mais l'ardeur de la vengeance le suit en tous lieux. La nuit couché sur des rochers, le jour se nourrissant

* On ignore comment ces chars étoient faits : aucun ancien auteur ne nous en a laissé la description. César parle de l'*essedum* des Bretons, *Bell. Gall.* liv. IV.

de feuillages et de joncs, il s'essaie, il s'exerce, il s'excite à la colère; il heurte les arbres, il perce l'air de ses cornes; il fait voler la poussière, et prélude ainsi pour un nouveau combat. Lorsqu'il se sent assez de forces, et qu'il se voit en état de prendre sa revanche, il part, et, transporté d'une nouvelle ardeur, il se précipite tout-à-coup sur son rival, qui l'avoit oublié. C'est ainsi qu'on voit venir de loin une vague écumante, qui, haute comme une montagne, se roule à grand bruit vers le rivage, franchit les rochers, et tombe tout-à-coup. La mer en est émue jusques dans ses profonds abymes, et ses ondes bouillonnantes soulèvent un sable noir enseveli dans ses gouffres. Tous les êtres de la nature, les hommes, les bêtes féroces, les troupeaux, les poissons, les oiseaux, sont en proie aux fureurs de l'amour : une même flamme les dévore tous. La lionne, oubliant ses lionceaux, ne cause jamais de plus grands ravages dans les campagnes que lorsqu'elle commence à sentir les feux de Vénus: jamais les ours, les sangliers et les tigres ne sont plus à craindre. Malheur à ceux qui errent alors dans les déserts de la Libye! Voyez comme les chevaux frissonnent de tous leurs membres, s'ils viennent seulement à sentir l'odeur d'une cavale [23]. Les freins, les fouets, les rochers, les précipices, ces rapides torrens qui entraînent dans leur cours les débris des montagnes, ne peuvent les retenir. Le sanglier amoureux aiguise ses défenses [24], foule aux pieds sa bauge, se frotte contre le tronc des arbres, et tâche de se mettre en état de triompher de tous ses rivaux. Mais de quoi n'est pas capable un jeune homme que le

Frondibus hirsutis et carice pastus acuta:
Et tentat sese, atque irasci in cornua discit,
Arboris obnixus trunco; ventosque lacessit
Ictibus, et sparsa ad pugnam proludit arena.
Post, ubi collectum robur viresque refectæ,
Signa movet, præcepsque oblitum fertur in hostem:
Fluctus ut, in medio cœpit cum albescere ponto,
Longius ex altoque sinum trahit; utque, volutus
Ad terras, immane sonat per saxa, neque ipso
Monte minor procumbit; at ima exæstuat unda
Vorticibus, nigramque alte subjectat arenam.
Omne adeo genus in terris hominumque, ferarumque,
Et genus æquoreum, pecudes, pictæque volucres,
In furias ignemque ruunt: amor omnibus idem.
Tempore non alio catulorum oblita leæna
Sævior erravit campis: nec funera vulgo
Tam multa informes ursi stragemque dedere
Per sylvas: tum sævus aper, tum pessima tigris:
Heu! male tum Libyæ solis erratur in agris.
Nonne vides ut tota tremor pertentet equorum
Corpora, si tantum notas odor attulit auras?
Ac neque eos jam frena virum, neque verbera sæva,
Non scopuli, rupesque cavæ, atque objecta retardant
Flumina correptos unda torquentia montes.
Ipse ruit, dentesque sabellicus exacuit sus,
Et pede prosubigit terram, fricat arbore costas,
Atque hinc atque illinc humeros ad vulnera durat.

Quid juvenis magnum cui versat in ossibus ignem
Durus amor? nempe abruptis turbata procellis
Nocte natat cæca serus freta : quem super ingens
Porta tonat cœli, et scopulis illisa reclamant
Æquora; nec miseri possunt revocare parentes,
Nec moritura super crudeli funere virgo.
Quid lynces Bacchi variæ, et genus acre luporum,
Atque canum? quid, quæ imbelles dant prœlia cervi?

Scilicet ante omnes furor est insignis equarum :
Et mentem Venus ipsa dedit, quo tempore Glauci
Potniades malis membra absumpsere quadrigæ.
Illas ducit amor trans Gargara, transque sonantem
Ascanium; superant montes, et flumina tranant:
Continuoque avidis ubi subdita flamma medullis,
Vere magis (quia vere calor redit ossibus), illæ,
Ore omnes versæ in zephyrum, stant rupibus altis,
Exceptantque leves auras; et sæpe, sine ullis
Conjugiis, vento gravidæ (mirabile dictu)
Saxa per et scopulos et depressas convalles
Diffugiunt, non, eure, tuos, neque solis ad ortus,
In boream, caurumque, aut unde nigerrimus auster
Nascitur, et pluvio contristat frigore cœlum.
Hic demum, hippomanes vero quod nomine dicunt
Pastores, lentum destillat ab inguine virus :
Hippomanes, quod sæpe malæ legere novercæ,
Miscueruntque herbas, et non innoxia verba.

cruel amour dévore? Il ose, dans la nuit la plus obscure, traverser un bras de mer à la nage[25] : ni l'orage qui gronde sur sa tête *, ni les flots irrités qui se brisent avec fracas contre les rochers, ni la douleur de ses parens, ni le désespoir de son amante, s'il venoit à périr, rien ne peut l'arrêter. Quelle est la fureur des lynx de Bacchus[26], des loups, des chiens, et même des timides cerfs, que cette passion rend belliqueux?

Mais rien n'égale les emportemens des cavales. Vénus leur inspira cette rage, lorsque Glaucus fut déchiré par les quatre jumens qui tiroient son char[27]. Les montagnes les plus escarpées, les fleuves les plus rapides, ne les arrêtent point; elles franchissent le mont Gargare, et passent à la nage le torrent d'Ascagne[28]. Dès que ce feu s'allume dans leurs veines, sur-tout au printemps (car c'est dans cette saison que la chaleur animale se ranime), elles grimpent sur les rochers : là, tournées vers le soleil couchant, elles respirent l'air que le zéphyre leur apporte; et ce qui doit étonner, elles sont fécondées par ce vent[29]. Aussitôt elles se précipitent dans les vallons, et courent sur les rochers, sans jamais se tourner ni vers le soleil levant, ni au septentrion, ni au midi. Alors on voit distiller de leurs parties naturelles ce poison que les bergers nomment *hippomanes;* poison dont se sert souvent une belle-mère barbare, en y mêlant certaines herbes, et en prononçant des paroles ma-

* Il y a dans le texte, *Porta tonat cœli.* C'est la porte du palais de Jupiter. Lucrèce dit, *Cœli tonitralia templa;* et Silius, liv. 1, *Tonat alti regia cœli.*

giques. Mais tandis que je m'amuse à montrer le pouvoir de l'amour, le temps irréparable s'enfuit.

J'ai assez parlé des grands troupeaux : il s'agit maintenant des chèvres et des brebis. O vous, robustes habitans des campagnes, occupez-vous du soin de les élever, et songez que votre honneur en dépend. Je sais combien il est difficile d'exprimer noblement de si petites choses, de traiter noblement cette matière, et de lui donner de la dignité. Mais, entraîné par l'amour des muses, j'aime à me frayer des routes écartées, et je veux arriver par un sentier inconnu à la fontaine sacrée du Permesse. Vénérable Palès, c'est maintenant que je t'invoque ; j'ai besoin de ton secours : daigne fortifier ma voix.

Je veux d'abord que durant l'hiver vous reteniez vos brebis dans la bergerie, où vous leur fournirez de l'herbe jusqu'au retour du printemps. Ne manquez pas d'étendre sous elles de la paille et de la fougère, de peur que le froid n'incommode ces animaux délicats, et ne leur cause de tristes maladies, telles que la gale ou la goutte. Je veux aussi que vous donniez aux chèvres des feuilles d'arboisier, et de l'eau fraîche : que leurs étables soient à couvert des vents du nord, et exposés au midi. Tenez-les ainsi renfermées jusques vers la fin de l'hiver, lorsque le soleil commence à sortir du verseau [30].

Les chèvres ne méritent pas moins d'attention que les brebis, et l'on n'en tire pas moins de profit : elles ne donnent pas à la vérité cette laine que la précieuse teinture de Tyr embellit d'une couleur éclatante [31] ; mais outre qu'elles sont plus fécondes, ce sont des

Sed fugit interea, fugit irreparabile tempus,
Singula dum capti circumvectamur amore.

Hoc satis armentis. Superat pars altera curæ
Lanigeros agitare greges hirtasque capellas:
Hic labor; hinc laudem fortes sperate coloni.
Nec sum animi dubius verbis ea vincere magnum
Quam sit, et angustis hunc addere rebus honorem.
Sed me Parnassi deserta per ardua dulcis
Raptat amor: juvat ire jugis qua nulla priorum
Castaliam molli devertitur orbita clivo.
Nunc, veneranda Pales, magno nunc ore sonandum.

Incipiens, stabulis edico in mollibus herbam
Carpere oves, dum mox frondosa reducitur æstas;
Et multa duram stipula filicumque maniplis
Sternere subter humum, glacies ne frigida lædat
Molle pecus, scabiemque ferat, turpesque podagras.
Post, hinc digressus, jubeo frondentia capris
Arbuta sufficere, et fluvios præbere recentes;
Et stabula a ventis hiberno opponere soli
Ad medium conversa diem, cum frigidus olim
Jam cadit, extremoque irrorat aquarius anno.

Hæ quoque non cura nobis leviore tuendæ;
Nec minor usus erit, quamvis milesia magno
Vellera mutentur, tyrios incocta rubores.
Densior hinc soboles, hinc largi copia lactis.

Quo magis exhausto spumaverit ubere mulctra,
Læta magis pressis manabunt flumina mammis.
Nec minus interea barbas incanaque menta
Cinyphii tondent hirci, sætasque comantes,
Usum in castrorum, et miseris velamina nautis.
Pascuntur vero sylvas, et summa Lycæi,
Horrentesque rubos, et amantes ardua dumos;
Atque ipsæ memores redeunt in tecta, suosque
Ducunt, et gravido superant vix ubere limen.
Ergo omni studio glaciem ventosque nivales,
Quo minus est illis curæ mortalis egestas,
Avertes; victumque feres et virgea lætus
Pabula, nec tota claudes fœnilia bruma.

At vero, zephyris cum læta vocantibus æstas
In saltus utrumque gregem atque in pascua mittet,
Luciferi primo cum sidere frigida rura
Carpamus, dum mane novum, dum gramina canent,
Et ros in tenera pecori gratissimus herba.
Inde, ubi quarta sitim cœli collegerit hora,
Et cantu querulæ rumpent arbusta cicadæ,
Ad puteos aut alta greges ad stagna jubeto
Currentem ilignis potare canalibus undam:
Æstibus at mediis umbrosam exquirere vallem,
Sicubi magna Jovis antiquo robore quercus
Ingentes tendat ramos, aut sicubi nigrum
Ilicibus crebris sacra nemus accubet umbra:

sources intarissables de lait. De leurs longs poils et de la barbe des mâles on fait des habits pour les soldats et pour les matelots. D'ailleurs on les nourrit aisément ; elles paissent dans les bois et sur le sommet des rochers, où elles broutent les ronces et les buissons : le soir elles reviennent au bercail sans conducteurs, et y ramènent leurs chevreaux ; elles sont alors si chargées de lait, qu'à peine elles peuvent franchir le seuil de la porte. Soyez donc attentifs à les préserver des vents froids et de la gelée, d'autant plus qu'elles sont incapables de se garantir elles-mêmes des injures du temps et de se procurer leurs besoins. L'hiver ayez soin de leur fournir dans leurs étables des branches qu'elles puissent brouter, et que vos greniers remplis de foin soient toujours ouverts pour elles.

Mais, lorsque les zéphyrs annoncent le retour du printemps, menez vos brebis et vos chèvres dans les pâturages et dans les bois ; faites-les sortir de leurs étables dès que l'étoile du matin commence à paroître, tandis que la rosée, qui leur est si agréable, blanchit encore les tendres herbes. Quatre heures après le lever du soleil, quand tous les bois retentissent du bruit importun des cigales, quand la soif commence à tourmenter les troupeaux, conduisez les vôtres à l'eau d'un puits, ou à ces auges de bois où coule l'eau échappée d'un étang. Au milieu du jour mettez-les à l'ombre dans un sombre vallon, ou sous le feuillage épais d'un vieux chêne, ou dans ces bois sacrés inaccessibles à la chaleur du midi. Faites-les boire et paître encore sur le soir, lorsque l'étoile du

berger commence à rafraîchir l'air, que la lune répand une agréable humidité sur les bois, et que les rivages de la mer retentissent du chant des alcyons[32], et les buissons du ramage des rossignols[33].

Que dirai-je des pasteurs de la Libye, de leurs pacages, et de leurs cabanes éparses dans les champs? Souvent ils tiennent jour et nuit, et pendant des mois entiers, leurs troupeaux hors de l'étable : ils les conduisent dans de vastes déserts, où il n'est pour eux aucune retraite. Le berger africain parcourt ces pays immenses[34] avec sa cabane, ses provisions, son chien fidèle[35], ses armes et son carquois : tel que le soldat romain, qui marche chargé d'un poids énorme[36], pour se présenter tout à coup à l'ennemi étonné, qui ne l'attend point.

Les pasteurs de la Scythie suivent une méthode différente. Ces peuples, dont les uns habitent les bords du Palus Méotis[37]; les autres sont situés sur les rivages du Danube qui roule des sables d'or, ou vers le mont Rhodope qui s'étend jusques sous le pole, tous ces peuples septentrionaux ont coutume de tenir leurs troupeaux renfermés dans les étables. Là on ne voit ni herbes dans les campagnes[38], ni feuilles sur les arbres. La terre, tristement couverte de montagnes de neige, gémit sous sept coudées de glace. Il y règne un hiver éternel : c'est le séjour du vent caurus. Jamais le soleil n'y dissipe les brouillards, soit que son char monte au plus haut degré de l'olympe, soit qu'il se précipite dans l'océan teint de ses feux. Là le cours du fleuve le plus rapide est tout à coup suspendu par des glaces qui enchaînent ses flots.

Tum tenues dare rursus aquas, et pascere rursus,
Solis ad occasum, cum frigidus aera vesper
Temperat, et saltus reficit jam roscida luna,
Littoraque alcyonem resonant, et acanthida dumi.
Quid tibi pastores Libyæ, quid pascua versu
Prosequar, et raris habitata mapalia tectis?
Sæpe diem noctemque, et totum ex ordine mensem,
Pascitur itque pecus longa in deserta sine ullis
Hospitiis : tantum campi jacet. Omnia secum
Armentarius afer agit, tectumque, laremque,
Armaque, amyclæumque canem, cressamque pharetram.
Non secus ac patriis acer Romanus in armis
Injusto sub fasce viam cum carpit, et hosti
Ante exspectatum positis stat in agmine castris.
At non qua Scythiæ gentes, mæotiaque unda,
Turbidus et torquens flaventes Hister arenas,
Quaque redit medium Rhodope porrecta sub axem.
Illic clausa tenent stabulis armenta; neque ullæ
Aut herbæ campo apparent, aut arbore frondes:
Sed jacet aggeribus niveis informis et alto
Terra gelu late, septemque assurgit in ulnas;
Semper hiems, semper spirantes frigora cauri.
Tum sol pallentes haud umquam discutit umbras;
Nec cum invectus equis altum petit æthera, nec cum
Præcipitem oceani rubro lavit æquore currum.
Concrescunt subitæ currenti in flumine crustæ,
Undaque jam tergo ferratos sustinet orbes,

Puppibus illa prius patulis, nunc hospita plaustris:
Æraque dissiliunt vulgo, vestesque rigescunt
Indutæ, cæduntque securibus humida vina,
Et totæ solidam in glaciem vertere lacunæ,
Stiriaque impexis induruit horrida barbis.
Interea toto non secius aere ningit:
Intereunt pecudes; stant circumfusa pruinis
Corpora magna boum; confertoque agmine cervi
Torpent mole nova, et summis vix cornibus exstant.
Hos non immissis canibus, non cassibus ullis,
Puniceæve agitant pavidos formidine pennæ;
Sed frustra oppositum trudentes pectore montem
Comminus obtruncant ferro, graviterque rudentes
Cædunt, et magno læti clamore reportant.

Ipsi in defossis specubus secura sub alta
Otia agunt terra, congestaque robora totasque
Advolvere focis ulmos, ignique dedere.
Hic noctem ludo ducunt, et pocula læti
Fermento atque acidis imitantur vitea sorbis.
Talis hyperboreo septem subjecta trioni
Gens effrena virum rhiphæo tunditur euro,
Et pecudum fulvis velatur corpora sætis.

Si tibi lanitium curæ, primum aspera sylva,
Lappæque tribulique absint; fuge pabula læta;
Continuoque greges villis lege mollibus albos.

Leur solide surface soutient alors le poids des chariots, et les traîneaux y prennent la place des navires. Souvent l'excès du froid fend l'airain et glace les vêtemens. On coupe avec la hache le vin gelé dans les tonneaux : les eaux dormantes sont converties en crystal; tout, jusqu'à la barbe de ces peuples, est hérissé de glaçons. Les troupeaux périssent ensevelis sous la neige: les cerfs succombent sous cette masse; à peine le bout de leur ramure paroît-il. Pour les prendre on n'a besoin alors ni de chiens, ni de toiles, ni de flèches; on les tue de près; tandis que désespérés ils s'efforcent vainement d'écarter ces montagnes de neige qui les environnent, et de sortir de leur prison : les barbares, poussant de grands cris, se saisissent de leur proie, qu'ils emportent joyeusement dans leurs cavernes.

Ces peuples vivent sous terre *, dans des antres, où ils coulent des jours heureux. Ils brûlent des troncs d'arbres et des ormes entiers pour se garantir du froid : ils passent les nuits à jouer, et à boire d'une liqueur qui imite le vin, faite avec du froment et des fruits sauvages [39]. C'est ainsi qu'ils vivent sans lois et sans police, vêtus de peaux de bêtes féroces, en butte aux vents qui tombent des monts Rhiphées.

Si vous voulez avoir des laines parfaites, gardez-vous de conduire vos brebis dans des lieux couverts d'épines et de ronces, ni dans des pâturages trop gras. Ne composez votre troupeau que de brebis dont la toison soit blanche et fine. Quelque blanche que

* Les peuples qui vivent sous terre s'appellent Troglodytes. Il y en a dans tous les pays.

soit celle d'un belier, s'il a la langue noire rejetez-le, de peur que les agneaux qui naîtroient de lui ne fussent marqués de noir : cherchez-en un autre pour le mettre dans votre troupeau. O Diane, s'il est permis de le croire, ce fut sous la figure d'un belier blanc [40] que le dieu d'Arcadie éblouit vos yeux, et vous entraîna dans le fond d'un bois, où vous daignâtes répondre à ses vœux.

Quiconque veut tirer de ses troupeaux du lait en abondance, doit garnir ses étables de cytise, de lotos, et d'herbes dont les sels irritent la soif des chèvres. Plus elles boivent, plus leurs mamelles s'emplissent : d'ailleurs le suc de ces herbes donne un goût excellent à leur lait. Plusieurs ont coutume de sevrer les chevreaux, et pour cet effet ils leur mettent des muselières garnies de pointes de fer. Il faut faire cailler durant la nuit le lait qu'on a tiré le matin et dans la chaleur du jour : pour celui qu'on a tiré le soir, il ne le faut faire cailler que le lendemain au lever du soleil ; alors le berger va le porter à la ville dans des paniers d'osier, ou bien il le sale un peu, et le conserve pour l'hiver.

Que les chiens destinés à la garde de vos troupeaux ne soient pas le dernier objet de vos soins. Ceux de Sparte si légers à la course, et ceux d'Épire, vous les nourrirez d'une pâte faite avec du petit lait. Sous ces gardiens attentifs et fidèles, vous n'aurez à craindre ni l'incursion des loups, ni les voleurs de nuit, ni les surprises des brigands d'Ibérie [41]. Vous pourrez tantôt forcer à la course les ânes sauvages si timides, les lièvres, les daims, et tantôt relancer

Illum autem, quamvis aries sit candidus ipse,
Nigra subest udo tantum cui lingua palato
Rejice, ne maculis infuscet vellera pullis
Nascentum; plenoque alium circumspice campo.
Munere sic niveo lanæ, si credere dignum est,
Pan, deus Arcadiæ, captam te, Luna, fefellit,
In nemora alta vocans: nec tu aspernata vocantem.

At cui lactis amor, cytisum, lotosque frequentes
Ipse manu, salsasque ferat præsepibus herbas.
Hinc et amant fluvios magis, ac magis ubera tendunt,
Et salis occultum referunt in lacte saporem.
Multi jam excretos prohibent a matribus hædos,
Primaque ferratis præfigunt ora capistris.
Quod surgente die mulsere, horisque diurnis,
Nocte premunt; quod jam tenebris et sole cadente,
Sub lucem exportans calathis adit oppida pastor;
Aut parco sale contingunt, hiemique reponunt.

Nec tibi cura canum fuerit postrema; sed una
Veloces Spartæ catulos, acremque molossum,
Pasce sero pingui: numquam custodibus illis
Nocturnum stabulis furem, incursusque luporum,
Aut impacatos a tergo horrebis Hiberos.
Sæpe etiam cursu timidos agitabis onagros,
Et canibus leporem, canibus venabere damas:
Sæpe volutabris pulsos sylvestribus apros

Latratu turbabis agens, montesque per altos
Ingentem clamore premes ad retia cervum.

Disce et odoratam stabulis accendere cedrum,
Galbaneoque agitare graves nidore chelydros.
Sæpe sub immotis præsepibus aut mala tactu
Vipera delituit, cœlumque exterrita fugit;
Aut tecto assuetus coluber succedere et umbræ,
Pestis acerba boum, pecorique aspergere virus,
Fovit humum. Cape saxa manu, cape robora, pastor,
Tollentemque minas et sibila colla tumentem
Dejice : jamque fuga timidum caput abdidit alte,
Cum medii nexus extremæque agmina caudæ
Solvuntur, tardosque trahit sinus ultimus orbes.

Est etiam ille malus calabris in saltibus anguis,
Squamea convolvens sublato pectore terga,
Atque notis longam maculosus grandibus alvum,
Qui, dum amnes ulli rumpuntur fontibus, et dum
Vere madent udo terræ ac pluvialibus austris,
Stagna colit, ripisque habitans hic piscibus atram
Improbus ingluviem ranisque loquacibus explet.
Postquam exhausta palus, terræque ardore dehiscunt,
Exsilit in siccum, et flammantia lumina torquens
Sævit agris, asperque siti, atque exterritus æstu.
Ne mihi tum molles sub dio carpere somnos,
Neu dorso nemoris libeat jacuisse per herbas,

un sanglier dans sa bauge, ou faire entrer dans vos toiles un cerf épouvanté par vos cris.

Ayez soin de parfumer vos étables de l'odeur du cèdre et du galbanum; c'est le moyen d'en éloigner les serpens. La vipère [42], dont le seul attouchement est funeste, se cache souvent sous la crêche d'une étable pour fuir la lumière qui la trouble : la couleuvre, qui aime à être à couvert et à l'ombre, vient pareillement s'y réfugier. Ces reptiles sont la peste des troupeaux, qu'ils infectent de leur venin. Berger, arme-toi de pierres et de bâtons, et poursuis ces dangereux ennemis : ne sois effrayé ni de leurs sifflemens ni de leurs menaces; déja ils prennent la fuite et cachent leur tête dans des trous : mais on voit encore les anneaux de leurs corps tortueux; les plis tardifs de leur longue queue sont encore à découvert.

Il est dans les bois de la Calabre un serpent des plus dangereux [43] : couvert d'écailles, il rampe fièrement, dresse sa tête, et offre un ventre long et tacheté. Quand les rivières sont débordées, quand les terres sont abreuvées des pluies du printemps, il habite les marais, où il dévore les poissons et se rassasie de grenouilles : mais lorsque les étangs sont desséchés, et qu'un soleil brûlant entr'ouvre la terre de toutes parts, il s'élance dans les champs arides; il roule ses yeux enflammés; la chaleur et la soif le rendent furieux. Que le ciel me préserve de me livrer alors au doux sommeil en pleine campagne, ou de me coucher sur l'herbe à l'ombre d'un bois, lorsque ce serpent dépouillé de sa peau, abandonnant ses petits ou ses œufs [44], et rampant hors de son trou, vient

offrir sa tête rajeunie aux rayons du soleil, et darder sa langue à trois pointes [45].

Je vous expliquerai maintenant les causes et les signes des maladies qui affligent les troupeaux. Souvent une honteuse gale infecte les brebis, lorsque la pluie ou le froid les ont pénétrées, ou lorsque, nouvellement tondues, elles ont sué sans s'être lavées, ou enfin lorsque leur peau a été déchirée par les ronces et les épines. C'est pour prévenir ce mal que les bergers ont coutume de les baigner dans des ruisseaux, et qu'ils plongent les beliers dans des rivières, où ils nagent en suivant le fil de l'eau. Le remède de cette maladie est un onguent composé de marc d'huile d'olive, de l'écume de l'argent [46], de soufre vif, de poix et de cire grasse : on y joint le suc d'oignons de mer, l'ellébore * et le bitume noir. Mais le meilleur remède est de faire une incision, et de scarifier l'endroit ulcéré. Plus le mal est caché, plus il s'entretient et s'augmente, sur-tout si le pasteur tranquille en néglige la guérison, et s'il se contente d'implorer pieusement le secours des dieux. Lorsque le poison a pénétré jusqu'aux os, et que la brebis est en proie à une brûlante fièvre, une saignée au pied en éteindra le feu. C'est la méthode des Bisaltes [47] et des Gélons, errans dans la Gothie déserte et sur le mont Rhodope, de ces peuples qui boivent du lait mêlé avec le sang de leurs chevaux.

* Les anciens faisoient un grand usage de l'ellébore. *Tam promiscuum*, dit Pline, *ut plerique, studiorum gratia, ad pervidenda acrius quæ commentabantur, sæpius sumptitaverint.* (Liv. XXV, cap. V.)

Cum positis novus exuviis, nitidusque juventa,
Volvitur, aut, catulos tectis aut ova relinquens,
Arduus ad solem, et linguis micat ore trisulcis.
Morborum quoque te causas et signa docebo.
Turpis oves tentat scabies, ubi frigidus imber
Altius ad vivum persedit, et horrida cano
Bruma gelu; vel cum tonsis illotus adhæsit
Sudor, et hirsuti secuerunt corpora vepres.
Dulcibus idcirco fluviis pecus omne magistri
Perfundunt; udisque aries in gurgite villis
Mersatur, missusque secundo defluit amni:
Aut tonsum tristi contingunt corpus amurca,
Et spumas miscent argenti, vivaque sulfura,
Idæasque pices, et pingues unguine ceras,
Scillamque, helleborosque graves, nigrumque bitumen.
Non tamen ulla magis præsens fortuna laborum est,
Quam si quis ferro potuit rescindere summum
Ulceris os: alitur vitium, vivitque tegendo,
Dum medicas adhibere manus ad vulnera pastor
Abnegat, et meliora deos sedet omina poscens.
Quin etiam, ima dolor balantum lapsus ad ossa
Cum furit, atque artus depascitur arida febris,
Profuit incensos æstus avertere, et inter
Ima ferire pedis salientem sanguine venam,
Bisaltæ quo more solent, acerque Gelonus,
Cum fugit in Rhodopen, atque in deserta Getarum;
Et lac concretum cum sanguine potat equino.

Quam procul aut molli succedere sæpius umbræ
Videris, aut summas carpentem ignavius herbas,
Extremamque sequi, aut medio procumbere campo
Pascentem, et seræ solam decedere nocti;
Continuo culpam ferro compesce, priusquam
Dira per incautum serpant contagia vulgus.
Non tam creber agens hiemem ruit æquore turbo,
Quam multæ pecudum pestes : nec singula morbi
Corpora corripiunt, sed tota æstiva repente,
Spemque gregemque simul, cunctamque ab origine ge

Tum sciat, aerias Alpes et norica si quis
Castella in tumulis, et Iapydis arva Timavi,
Nunc quoque post tanto videat, desertaque regna
Pastorum, et longe saltus lateque vacantes.

Hic quondam morbo cœli miseranda coorta est
Tempestas, totoque autumni incanduit æstu,
Et genus omne neci pecudum dedit, omne ferarum,
Corrupitque lacus, infecit pabula tabo.
Nec via mortis erat simplex; sed ubi ignea venis
Omnibus acta sitis miseros adduxerat artus,
Rursus abundabat fluidus liquor, omniaque in se
Ossa minutatim morbo collapsa trahebat.
Sæpe in honore deum medio stans hostia ad aram,
Lanea dum nivea circumdatur infula vitta,
Inter cunctantes cecidit moribunda ministros.

Si vous voyez quelqu'une de vos brebis se retirer souvent à l'ombre, brouter avec nonchalance l'extrémité des herbes, marcher toujours derrière les autres, se coucher au milieu des pâturages, et revenir seule et lentement à la bergerie, employez le fer pour guérir son mal, avant que la contagion se répande sur tout votre troupeau [48]. La mer n'est pas plus exposée aux tempêtes que les animaux aux maladies : elles n'attaquent pas seulement quelques bêtes en particulier; elles ravageront tout un troupeau, et ruineront toutes les espérances d'un malheureux berger.

Si vous voulez voir un pareil désastre, parcourez les Alpes juliennes, les bourgs fortifiés de la Noricie, et les champs de l'Iapydie [49], arrosés des eaux du Timave. Dans ces tristes contrées, où régna autrefois une affreuse mortalité, les pâturages et les bois sont encore aujourd'hui de vastes solitudes.

La contagion vint de l'air corrompu par les chaleurs excessives de l'automne. Les fontaines et tous les herbages furent empoisonnés, et un venin mortel se glissa dans le sang de tous les animaux et même des bêtes féroces. Tous périssoient, et leur mort n'étoit point ordinaire : une ardente soif desséchoit leurs veines et tous leurs membres; leur sang n'étoit plus qu'une lymphe âcre, qui rongeoit leurs os déja consumés par la maladie. Souvent la victime prête à être immolée au pied de l'autel, et déja ceinte de la bandelette sacrée [50], expiroit entre les mains du sacrificateur, trop lent à la frapper. Si le prêtre en immoloit quelqu'une, l'infection ne permettoit pas d'en mettre les entrailles sur l'autel pour y être brûlées,

et l'auspice n'en pouvoit tirer aucun présage. A peine lui avoit-on donné le coup mortel, que la terre paroissoit teinte d'un sang noirâtre. Les jeunes taureaux mouroient au milieu des plus gras pâturages, ou venoient rendre les derniers soupirs dans leurs étables abondamment pourvues de toute sorte de fourrages. Les chiens les plus doux étoient en proie à la rage; la toux violente, jointe à l'enflure de la gorge, faisoit perdre la respiration aux pourceaux. Ces superbes coursiers si souvent vainqueurs dans les combats de la course, abattus par le mal, dédaignoient l'herbe des prairies et l'eau des fontaines : ils frappoient la terre de leur pied languissant, et baissoient leurs tristes oreilles : leur peau dénuée de suc étoit collée sur leurs os; ils paroissoient baignés d'une sueur dont la cause étoit inconnue, et qui devenoit bientôt la froide sueur de la mort. Tels étoient les premiers symptômes de la maladie dont ils étoient attaqués : mais ses progrès étoient encore plus terribles; leurs yeux s'enflammoient, et ils ne respiroient qu'avec peine; ils poussoient de profonds gémissemens, et leurs flancs étoient agités de battemens continuels. Un sang noir couloit de leurs narines, et leur langue enflée comprimoit tous les vaisseaux de la gorge. D'abord on tenta avec quelque succès de leur faire avaler du vin par le moyen d'une corne, et l'on crut ce remède efficace et unique : mais bientôt il devint funeste aux animaux malades; et se convertissant en poison, il les rendit furieux jusqu'à se déchirer eux-mêmes. (Grands dieux, préservez Rome d'une telle fureur, inspirez-la plutôt à ses ennemis!)

Aut si quam ferro mactaverat ante sacerdos,
Inde neque impositis ardent altaria fibris,
Nec responsa potest consultus reddere vates;
Ac vix suppositi tinguntur sanguine cultri,
Summaque jejuna sanie infuscatur arena.
Hinc lætis vituli vulgo moriuntur in herbis,
Et dulces animas plena ad præsepia reddunt.
Hinc canibus blandis rabies venit; et quatit ægros
Tussis anhela sues, ac faucibus angit obesis.
Labitur infelix studiorum atque immemor herbæ
Victor equus, fontesque avertitur, et pede terram
Crebra ferit: demissæ aures; incertus ibidem
Sudor, et ille quidem morituris frigidus: aret
Pellis, et ad tactum tractanti dura resistit.
Hæc ante exitium primis dant signa diebus:
Sin in processu cœpit crudescere morbus,
Tum vero ardentes oculi, atque attractus ab alto
Spiritus interdum gemitu gravis; imaque longo
Ilia singultu tendunt; it naribus ater
Sanguis, et obsessas fauces premit aspera lingua.
Profuit inserto latices infundere cornu
Lenæos: ea visa salus morientibus una.
Mox erat hoc ipsum exitio, furiisque refecti
Ardebant; ipsique suos jam morte sub ægra
(Di meliora piis, erroremque hostibus illum!)
Discissos nudis laniabant dentibus artus.

Ecce autem duro fumans sub vomere taurus
Concidit, et mixtum spumis vomit ore cruorem,
Extremosque ciet gemitus : it tristis arator,
Mœrentem abjungens fraterna morte juvencum,
Atque opere in medio defixa relinquit aratra.

Non umbræ altorum nemorum, non mollia possunt
Prata movere animum, non qui per saxa volutus
Purior electro campum petit amnis : at ima
Solvuntur latera, atque oculos stupor urget inertes,
Ad terramque fluit devexo pondere cervix.
Quid labor aut benefacta juvant? quid vomere terras
Invertisse graves? atqui non massica Bacchi
Munera, non illis epulæ nocuere repostæ:
Frondibus et victu pascuntur simplicis herbæ;
Pocula sunt fontes liquidi, atque exercita cursu
Flumina; nec somnos abrumpit cura salubres.

Tempore non alio dicunt regionibus illis
Quæsitas ad sacra boves Junonis, et uris
Imparibus ductos alta ad donaria currus.
Ergo ægre rastris terram rimantur, et ipsis
Unguibus infodiunt fruges, montesque per altos
Contenta cervice trahunt stridentia plaustra.

Non lupus insidias explorat ovilia circum,

D'une autre part, on voyoit un taureau fumant sous le joug tomber tout-à-coup, vomir du sang et de l'écume, et rendre les derniers soupirs. Le triste laboureur laissoit sa charrue et son travail, et dételoit son taureau affligé de la mort de son compagnon.

Ni le salutaire ombrage des bois, ni l'agréable verdure des prairies, ni l'onde pure des ruisseaux coulans sur du gravier et serpentans dans les campagnes, ne pouvoient réjouir les troupeaux foibles et languissans. On voyoit leurs flancs creusés, leurs yeux éteints, et leur tête penchée succomber sous son propre poids. C'est en vain que leur travail pénible avoit enrichi leur maître, qui ne les pouvoit soulager. Cependant ni l'excès du vin Massique, ni l'abondance des mets exquis [51], ne leur avoient point causé ce mal redoutable. Les feuilles des arbres, l'herbe des prairies, avoient été leur seule nourriture : leur breuvage n'étoit que l'eau transparente des fontaines, ou celle des rivières que leur cours épure. Leur sommeil n'avoit point été troublé par d'affreuses inquiétudes.

Ce fut alors, dit-on, qu'on chercha [52] dans ces contrées deux bœufs pareils pour conduire au temple de Junon un chariot chargé de présens pour la déesse, et qu'on fut obligé de le faire traîner par des buffles de différente grandeur [53]. Dans la disette de bœufs et de chevaux, le laboureur se vit réduit à remuer son champ avec la bêche et le rateau, à faire avec sa main des sillons pour enfouir la semence dans la terre, et à traîner lui-même, chargé d'un collier, ses charrettes jusqu'au haut des montagnes.

Alors le loup ne tendoit plus d'embûches aux trou-

peaux, et ne tâchoit point de surprendre les bergeries pendant la nuit : un autre mal que la faim le tourmentoit. Le daim timide, le cerf fugitif, ne redoutoient plus les chiens, et sans crainte approchoient des maisons. Les eaux de la mer se ressentirent de la contagion. On vit les poissons, et les monstres qu'elle porte dans son sein, flotter près de ses rivages, ou, poussés par le flot, demeurer étendus sur le sable, tels que d'infortunés matelots qui ont fait naufrage. Les veaux marins entroient dans les fleuves, dont les eaux leur étoient inconnues. La vipère même et tous les serpens, hérissant leurs écailles, expiroient dans leurs trous, tandis que les oiseaux, victimes de l'infection de l'air, périssoient au milieu des nues, et tomboient morts sur la terre. Ce fut en vain qu'on fit changer de pâturages aux troupeaux : tous les remèdes, loin de guérir, devinrent nuisibles, et la force du mal triompha de toute la science des Chiron et des Mélampe [54]. La pâle Tisiphone, échappée des enfers, causoit tous ces affreux ravages : précédée des maladies et de la peur, elle parcouroit les campagnes, et se rendoit de jour en jour plus redoutable. Les rivages desséchés et les montagnes arides ne retentissoient que du triste bêlement des brebis, et du lamentable mugissement des taureaux. La cruelle furie sans cesse entassoit dans les champs et dans les étables les cadavres infects des animaux empoisonnés, que l'on enterroit ensuite dans des fosses profondes : car on ne pouvoit faire aucun usage de leurs peaux; ni l'eau ni le feu ne pouvoient les purifier. On ne s'avisoit point non plus de vouloir profiter de la

Nec gregibus nocturnus obambulat; acrior illum
Cura domat: timidi damæ cervique fugaces
Nunc interque canes et circum tecta vagantur.
Jam maris immensi prolem et genus omne natantum
Littore in extremo, ceu naufraga corpora, fluctus
Proluit: insolitæ fugiunt in flumina phocæ.
Interit et curvis frustra defensa latebris
Vipera, et attoniti squamis adstantibus hydri.
Ipsis est aer avibus non æquus, et illæ
Præcipites alta vitam sub nube relinquunt.
Præterea, nec jam mutari pabula refert,
Quæsitæque nocent artes: cessere magistri,
Phillyrides Chiron, amythaoniusque Melampus.
Sævit et in lucem stygiis emissa tenebris
Pallida Tisiphone, morbos agit ante metumque,
Inque dies avidum surgens caput altius effert.
Balatu pecorum et crebris mugitibus amnes,
Arentesque sonant ripæ, collesque supini.
Jamque catervatim dat stragem, atque aggerat ipsis
In stabulis turpi dilapsa cadavera tabo,
Donec humo tegere ac foveis abscondere discunt.
Nam neque erat coriis usus; nec viscera quisquam
Aut undis abolere potest, aut vincere flamma;
Nec tondere quidem morbo illuvieque peresa

Vellera; nec telas possunt attingere putres.
Verum etiam invisos si quis tentarat amictus,
Ardentes papulæ atque immundus olentia sudor
Membra sequebatur: nec longo deinde moranti
Tempore contactos artus sacer ignis edebat.

toison des brebis que la contagion avoit fait périr. Si quelques-unes de ces laines avoient été travaillées, personne n'osoit y toucher, ni encore moins s'en revêtir. Quiconque étoit assez imprudent pour le faire voyoit à l'instant son corps couvert de pustules ardentes, et inondé d'une sueur infecte; et bientôt il se sentoit consumé par un feu dévorant que rien ne pouvoit éteindre [55].

REMARQUES

SUR

LE TROISIÈME LIVRE

DES GÉORGIQUES.

Ce troisième livre des Géorgiques est, à mon gré, le plus parfait de cet ouvrage, et celui où il y a le plus de vraie poésie. On y trouve moins de préceptes que de descriptions, avec des digressions très-belles. Nos modernes y verront la différence qu'il y a entre le style noble et pompeux, et le style boursoufflé et emphatique. Ce n'est point ici une *muse hydropique*, pour me servir de l'expression du plus grand de nos poètes, que nous avons perdu, et dont la postérité, en admirant ses ouvrages, nous reprochera le triste sort. Le sujet de ce livre sont les animaux qui servent à l'agriculture, les chevaux, les bœufs, les vaches; ensuite les troupeaux de chèvres et de moutons, et les chiens qui les gardent; puis les maladies auxquelles ces animaux sont sujets: ce qui donne occasion à l'auteur de décrire une peste qui régna autrefois parmi les animaux; description qui est l'épilogue du livre. Le temple imaginaire, les cérémonies et les jeux institués en l'honneur d'Auguste; la course des chevaux, les amours des taureaux, et cette passion chez les jeunes gens; les rigueurs du froid dans la Scythie, et enfin la contagion répandue parmi les animaux : tels sont les ornemens de ce troisième livre des Géorgiques, bien différens des froids épisodes de quelques-uns de nos poètes modernes, qui ont publié en latin des poèmes didactiques.

[1] *Vénérable Palès, et toi, illustre pasteur d'Amphryse.* Virgile invoque Palès, déesse des bergers, qui présidoit aux pâturages. On lui offroit du lait dans les sacrifices en son honneur; et ses fêtes, qui s'appeloient *Palilia*, se célébroient

le 12 des calendes de mai, c'est-à-dire, le 19 avril, jour auquel on croyoit que Romulus avoit commencé à bâtir la ville de Rome. Le poète invoque aussi le berger d'Amphryse, c'est-à-dire, Apollon, qui sur les bords du fleuve Amphryse, selon la fable, garda les troupeaux d'Admète, roi de Thessalie. Callimaque fait entendre, dans une de ses hymnes, que ce dieu ne s'étoit chargé de cet emploi que parce qu'il étoit devenu amoureux de ce jeune prince, qui étoit fort beau; mais, selon la commune mythologie, ce fut une peine que Jupiter lui imposa pour avoir tué des Cyclopes.

[2] *L'impitoyable Eurysthée et les sanglans autels du détestable Busiris.* Eurysthée, roi de Mycènes, fils d'Amphitryon et d'Alcmène, par l'ordre de Junon, ordonna à Hercule son frère, qu'elle haïssoit, des travaux pénibles et périlleux. C'est pourquoi Virgile l'appelle *Eurysthea durum.* A l'égard de Busiris, ce fut un roi d'Égypte très-cruel, qui immoloit à ses dieux les étrangers qui venoient dans ses états. Hercule y étant arrivé, l'égorgea lui-même, avec son fils Amphidamas et ses ministres, au pied des mêmes autels. L'épithète d'*illaudati*, que Virgile lui donne, veut dire qu'il n'avoit aucune qualité louable. *Illaudatus* signifie *qu'on ne peut louer,* comme *invictus* signifie *invincible.* Si l'épithète paroît trop foible, qu'on fasse réflexion que les plus méchans princes ont eu des panégyristes, et que c'est peindre fortement un méchant roi que de dire de lui que personne n'a eu le front de le louer.

[3] *Qui est-ce qui n'a pas chanté l'aventure d'Hylas?* Hylas, jeune homme très-beau, dont Hercule fut amoureux. Dans le voyage des Argonautes en Colchide, les nymphes, éprises de sa beauté, l'enlevèrent près d'une fontaine où il étoit allé puiser de l'eau. Ses compagnons, qui l'adoroient, désespérés de sa perte, firent retentir les rivages de leurs cris.

Hylan nautæ quo fonte relictum
Clamassent; ut littus, HYLA, HYLA, omne sonaret. (Ecl. VI.)

[4] *Hippodamie, et Pélops, si célèbre par son épaule d'ivoire et par son adresse à conduire un char.* Hippodamie étoit fille d'Œnomaüs, roi d'Élide. L'oracle ayant prédit au père qu'il seroit tué un jour par son gendre, il déclara que celui-là seul épouseroit sa fille, qui pourroit le vaincre à la course des chars; mais que s'il étoit vaincu, il seroit mis à mort. Il avoit des chevaux admirables, engendrés par le vent, et qui en avoient la vîtesse. Treize princes périrent dans cet exercice: le quatorzième fut plus heureux. Pélops, fils de Tantale, ayant corrompu l'écuyer du roi, qui mit au char de son maître un essieu qui se rompit, Œnomaüs tomba, et sa chûte lui fit perdre la vie. Pélops épousa Hippodamie. Ce Pélops, fils de Tantale, avoit une épaule d'ivoire. Voyez le *Dictionn. de la fable* de M. Chompré, qui raconte différemment l'histoire d'Hippodamie et d'Œnomaüs.

[5] *J'y emmenerai avec moi les nymphes de l'Hélicon.* Virgile ne veut pas dire par ces mots qu'il est le premier poète romain, mais le premier poète de Mantoue. Lucrèce, liv. 1, v. 118, dit d'Ennius:

> Qui primus amœno
> Detulit ex Helicone perenni fronde coronam
> Per gentes italas.

Il dit ensuite de lui-même et de ses vers, dans le même livre:

> Avia Pieridum peragro loca, nullius ante
> Trita solo: juvat integros accedere fontes,
> Atque haurire; juvatque novos decerpere flores,
> Insignemque meo capiti petere inde coronam,
> Unde prius nulli velarint tempora musæ:
> Primum quod magnis doceo de rebus, et arctis
> Relligionum animos nodis exsolvere pergo;
> Deinde quod obscura de re tam lucida pango
> Carmina, musæo contingens cuncta lepore.

[6] *O Mantoue, je serai le premier que tu verras chargé de palmes cueillies dans l'Idumée.* Les palmes iduméennes

signifient figurément de magnifiques palmes. L'Idumée, province de Syrie, étoit célèbre pour ses palmiers. En prenant ces palmes au sens propre, il paroît que le poète ajouta ces vers à son poëme dans le voyage qu'il fit en Orient.

[7] *J'éleverai un temple de marbre, etc.* Ce temple, que Virgile promet de bâtir en l'honneur d'Auguste, avec des fêtes, est une idée poétique fort belle. Il y avoit dans la Grèce quatre sortes de jeux : les olympiques, les pythiens, les isthmiens, et les néméens. Les jeux olympiques qui duroient cinq jours, se célébroient près de la ville d'Olympie tous les quatre ans. De là viennent les olympiades. Les vainqueurs y obtenoient une couronne d'olivier. Les jeux pythiens étoient en l'honneur d'Apollon : le vainqueur étoit couronné de laurier. Les isthmiens étoient en l'honneur de Neptune, et les néméens en l'honneur d'Hercule. Tous les vainqueurs portoient des palmes à la main. L'*Alphée* étoit une rivière d'Élide dans le Péloponnèse, près de la ville d'Olympie. Les bois de Molorque désignent les jeux néméens. Virgile ne parle ici que de deux jeux : des jeux d'Olympie, et de ceux de Némée. Le *ceste* étoit un gantelet armé de fer.

[8] *Les captifs bretons levent la toile, qui offre aux yeux les victoires remportées sur leur nation.* Ce vers,

Purpurea intexti tollant aulæa Britanni,

qui est fort obscur, a besoin d'explication. 1°. *Aulæa* est la même chose que ce que les Grecs appeloient *peripetasmata*, de grands voiles, des rideaux, des tapisseries. Pline nous apprend que les Romains donnèrent ce nom aux tapisseries, lorsqu'Attale, roi de Pergame, eut institué le peuple romain héritier de ses états et de tous ses biens. Parmi les meubles de son palais, il y avoit des tapisseries magnifiques brodées d'or. Ainsi *aulæa ab aula*. C'est à la richesse des meubles d'Attale qu'Horace fait allusion dans sa première ode, par ces mots, *Attalicis conditionibus*. 2°. Les Bretons avoient été vaincus deux fois par Jule-César, et non par Octavien, comme Servius

le dit. Jule-César fit deux descentes dans leur isle; et ayant reçu d'eux des ôtages, et fait esclaves plusieurs de cette nation, il les envoya à Rome, et l'on prétend qu'ils furent employés au service du théâtre. 3°. Le mot *intexti* veut dire que les victoires remportées sur les Bretons par Jule-César étoient représentées sur ces tapisseries.

[9] *Les combats livrés aux Gangarides.* Ce sont les peuples indiens, situés sur les bords du Gange.

[10] *Les colonnes seront formées de l'airain enlevé à nos ennemis.* Virgile fait allusion à la victoire qu'Octave remporta sur Marc-Antoine et Cléopatre près d'Alexandrie, par la défection de ceux de leur parti, l'an de Rome 724. Servius dit que des proues des navires égyptiens, Octave fit faire quatre colonnes d'airain.

[11] *L'Arménien repoussé.* Il y a dans le texte, *pulsumque Niphaten.* Le *Niphate* étoit une montagne d'Arménie : ainsi le *Niphate repoussé* signifie la victoire d'Octave sur les Arméniens. Que le nom d'une montagne soit employé pour celui des peuples qui l'habitent, nous en avons un bel exemple dans le livre x de l'*Énéide*, v. 13:

Alpes immittet apertas.

Le mot de *Quirinus* signifie en cet endroit Octave. C'est une flatterie du poète. *Quirinus* est proprement le surnom de Romulus. Il avoit été délibéré dans le sénat si l'on donneroit à Octave le nom du fondateur de Rome. Au reste, Octave ne vainquit jamais les peuples du Gange, ni les Parthes, ni les Arabes, si ce n'est peut-être dans les combats d'Actium et d'Alexandrie contre Marc-Antoine, qui avoit dans son armée des Arabes, des Indiens et des Parthes.

[12] *L'Envie infortunée, etc.* Octave ne pouvoit manquer d'avoir alors beaucoup d'ennemis secrets parmi les anciens partisans de Sexte-Pompée et de Marc-Antoine.

[13] *Les serpens d'Ixion, etc.* Selon la fable, *Ixion* étoit fils de Phlégyas, roi des Lapithes dans la Thessalie. Il devint amoureux de Junon, et crut jouir d'elle sous l'apparence d'une nuée qui la représentoit. Ce fut un tour que Jupiter lui joua. Cependant les Centaures naquirent de cette aventure, et Ixion se vanta d'avoir eu les faveurs de la reine des dieux. Pour le punir, Jupiter le foudroya. Son supplice dans les enfers fut d'être attaché avec des serpens à une roue qui tournoit sans cesse. *Sisyphe,* fils d'Éole, étoit un fameux chef de voleurs dans l'Attique, que Thésée tua. Son supplice dans les enfers fut de rouler sans cesse une meule depuis le bas d'une montagne jusqu'au sommet, d'où elle retomboit dans la vallée.

[14] *Les cris du mont Cithéron, etc.* Virgile fait ici mention des montagnes les plus célèbres, soit pour les bœufs, soit pour les chiens de chasse, soit pour les chevaux. Le *Cithéron* étoit dans la Béotie, pays de la Grèce, qui tiroit son nom du grand nombre de bœufs qu'il nourrissoit. Le *Taygète* étoit dans la Laconie. A l'égard d'*Épidaure,* c'étoit une ville du Péloponnèse dans l'Argie. Les chevaux de ce pays étoient renommés, ainsi que ceux de Mycènes et d'Épire. Aussi Virgile, en parlant d'un beau cheval, dit plus bas:

Et patriam Epirum referat, fortesque Mycenas.

[15] *Tel fut le cheval Cyllare, etc.* Le *Cyllare* fut le cheval de Pollux, fameux cavalier. D'autres poètes ne lui donnent que la qualité de bon athlète, et attribuent à son frère Castor celle de bien manier un cheval. Selon Valère Flaccus et Claudien, le cheval *Cyllare* étoit celui que Castor montoit. Pollux est appelé *amyclæus,* d'Amycles, ville de la Laconie, où il étoit né.

[16] *Tels furent ceux de Mars, etc.* Les chevaux de Mars se nommoient, selon Servius, Δεῖμος et Φόβος, la *Crainte* et la *Terreur;* mais ces noms, qui se trouvent dans Homère, sont

ceux des cochers de Mars, et non de ses chevaux:

Ἵππους κέλετο Δεῖμόντε Φόβοντε
Ζευγνύμεν. (Iliad. liv. XV.)

A l'égard des chevaux immortels d'Achille, engendrés par le Zéphyre et par la harpie Podarge, ils se nommoient *Balios* et *Xantos*.

[17] *Tel parut l'amoureux Saturne, etc.* Saturne étant devenu amoureux de Phillyre, fille de l'Océan, fut surpris avec elle par sa femme Ops ou Rhéa: il se sauva, sous la figure d'un cheval, sur le mont Pélion. Phillyre eut de lui le fameux Centaure Chiron.

[18] *Érichthon a le premier inventé les chars.* Érichthon a passé pour l'inventeur des chars à quatre chevaux. Pline dit, liv. VII, chap. LVI: *Bigas prima junxit Phrygum natio, quadrigas Erichthonius.*

[19] *Les Lapithes trouvèrent l'art de monter les chevaux.* Virgile suppose que les Lapithes furent les premiers qui domtèrent et montèrent les chevaux. Les poètes ne sont pas d'accord sur cet article. Pline dit, liv. VII, chap. LVI, *qu'un Péléthronien inventa le frein et la selle des chevaux, et que les Thessaliens appelés Centaures, voisins du mont Pélion, combattent à cheval.* Les Lapithes étoient voisins des Centaures. Péléthron étoit une ville du pays des Lapithes.

[20] *Dans les bois des monts Silare, etc.* Le *Silare*, aujourd'hui nommé *il Selo*, étoit un fleuve de la Lucanie. L'*Alburne* en étoit une montagne, aujourd'hui *Alburno*. Le Tanagre, qu'on nomme aujourd'hui *il Negro*, y prend sa source. C'est une petite rivière, qui est souvent à sec dans l'été. Aussi Virgile dit *sicci ripa Tanagri.*

[21] *Ce cruel insecte fut autrefois l'instrument de la ven-*

geance de Junon contre la fille d'Inachus, etc. Voyez le *Dictionnaire de la fable* de M. Chompré, sur l'histoire d'Io fille d'Inachus roi d'Argos, sa métamorphose en vache, et la piquure du taon qui la fit courir jusqu'en Égypte, où ayant recouvré sa première forme, elle épousa le roi Osiris, et fut dans la suite adorée des Égyptiens sous le nom d'Isis.

[22] *Sur les bords du fleuve Alphée, etc.* L'Alphée, fleuve de l'Élide dans le Péloponnèse, près d'Olympie. Pise étoit ou une ville ou une fontaine du même pays.

[23] *S'ils viennent seulement à sentir l'odeur d'une cavale.* Il y a dans le texte, *notas odor attulit auras.* En bonne physique, c'est l'air qui apporte l'odeur. Mais les poètes sont dispensés du langage exact. L'odeur d'un corps fait que l'air se charge de ses corpuscules : ainsi cette odeur apporte au nez, pour ainsi dire, un air odoriférant : *odor attulit auras.*

[24] *Le sanglier amoureux aiguise ses défenses.* Il y a dans le texte, *sabellicus sus,* un *sanglier sabin (dentesque sabellicus exacuit sus).* Quelques-uns l'entendent d'un pourceau domestique.

[25] *Il ose, dans la nuit la plus obscure, traverser un bras de mer à la nage.* Virgile fait ici allusion à l'aventure de Léandre et de Héro. Léandre, amoureux de Héro, pour l'aller trouver, passoit souvent à la nage dans la nuit le détroit de l'Hellespont (les Dardanelles) : car il demeuroit dans la ville d'Abydos d'un côté du détroit, et elle faisoit son séjour de l'autre côté, dans la ville de Sestos.

[26] *Des lynx de Bacchus, etc.* Ce sont des tigres qui traînent ordinairement le char de Bacchus chez les poètes : ici ce sont des lynx, espèce de loups cerviers, dont il est parlé dans la huitième églogue.

[27] *Lorsque Glaucus fut déchiré par les quatre jumens qui tiroient son char.* Glaucus, né à Potnia, village de Béotie, étoit fils de Sisyphe. Ayant voulu empêcher ses jumens d'être sautées par des étalons, croyant les rendre par là plus vigoureuses et plus légères à la course, il fut puni par Vénus, qui rendit ses cavales si furieuses, qu'elles mirent en pièces leur maître.

[28] *Elles franchissent le mont Gargare, et passent à la nage le torrent d'Ascagne.* L'*Ascagne* étoit un fleuve de Bithynie, en Asie, et le *Gargare* une partie du mont Ida : c'étoit aussi le nom d'une ville dans la Troade. La montagne et le fleuve représentent ici poétiquement toutes les montagnes et toutes les rivières.

[29] *Elles sont fécondées par ce vent.* Solin, Columelle, Varron, assurent qu'il y a des cavales dans la Lusitanie, vers Lisbonne, que le vent seul fait engendrer. Justin, plus sensé qu'eux, traite cela de fable (livre XLIV), et explique le fait dans le sens figuré. Virgile suit ici l'opinion d'Aristote, et prétend que le vent produit dans les cavales de ce pays-là un virus appelé *hippomanes ;* ce qui n'est pas moins fabuleux. Les poètes doivent adopter les préjugés vulgaires, lorsqu'ils leur fournissent de belles images. Comme il est ici fait mention de vents différens, je dirai une fois pour toutes que le zéphyr est le vent d'ouest, le borée le vent de nord, l'*auster* le vent de sud, l'*eurus* le vent d'est, et le *corus* ou *caurus* le vent de nord-ouest.

[30] *Lorsque le soleil commence à sortir du verseau.* Il y a dans le texte,

Extremoque irrorat aquarius anno.

Les poètes ont feint que Ganymède, fils de Tros, fut enlevé au ciel par Jupiter, qui, épris de sa rare beauté, se transforma en aigle. Jupiter lui donna l'emploi d'Hébé dans le ciel, qui

étoit de verser du nectar aux dieux. Il fut dans la suite changé en cette constellation appelée *aquarius*. Voyez *Énéide*, liv. v, v. 252.

[31] *Cette laine que la précieuse teinture de Tyr embellit d'une couleur éclatante*. Il y a dans le texte,

Quamvis milesia magno
Vellera mutentur, tyrios incocta rubores.

Milet étoit une ville sur les confins de l'Ionie et de la Carie, où il y avoit de fameuses manufactures de laine. Cinyphe, dont il est fait mention ensuite, est un fleuve d'Afrique, près du pays des Garamantes, sur les bords duquel on voyoit des boucs très-chargés de poil. *Incana menta* signifient des mentons blancs. Au liv. VI de l'*Énéide*, v. 810, *Incanaque menta regis romani*.

[32] *Les rivages de la mer retentissent du chant des alcyons, etc.* Céyx, fils de Lucifer, roi de Trachinie, étant allé consulter l'oracle de Claros, fit naufrage dans la mer Égée. Sa femme Alcyone, fille d'Éole, ayant vu le corps de son mari, que la mer avoit rejeté sur le rivage, se jeta sur lui pour l'embrasser. Ils furent l'un et l'autre changés en oiseaux qu'on appelle alcyons. Tous les ans, lorsque le temps de leur accouplement est venu, la mer est calme durant sept, onze ou quatorze jours. Ces jours s'appellent pour cela *dies alcyonii*, et arrivent vers le solstice d'hiver. C'est pour cela que Virgile appelle ces oiseaux, *dilectæ Thetidi*.

[33] *Acanthis* signifie proprement un chardonneret. Mais comme ils ne chantent point la nuit, il s'agit ici des rossignols. C'est le sentiment de plusieurs interprètes, qui disent qu'*acanthis* signifie aussi un rossignol.

[34] *Le berger africain parcourt ces pays immenses, etc.* Ces bergers étoient Nomades ou Numides. On appelle Nomades tous les peuples qui n'ont point de demeure fixe, comme les

Scythes, et encore aujourd'hui plusieurs nations tartares. Les Germains étoient autrefois Nomades. Voyez Tacite, *de moribus Germanorum.* Voyez aussi l'*Histoire des Celtes*, de M. Pelloutier.

[35] *Avec son chien fidèle.* Il y a dans le texte, *amyclæumque canem.* Amycles étoit une ville de Laconie, dont les chiens de chasse étoient renommés. J'en ai fait mention ci-devant, au sujet du vers 89 de ce même livre,

> Talis amyclæi domitus Pollucis habenis
> Cyllarus.

[36] *Le soldat romain, qui marche chargé d'un poids énorme, etc.* Végèce, liv. I, dit que le fardeau que les soldats romains portoient ordinairement dans leur marche, étoit de 60 livres. Ciceron dit, *Tuscul.* liv. II, n°. 37 : *Qui labor, et quantus agminis ? ferre plus dimidiati mensis cibaria, ferre si quid ad usum velint, ferre vallum. Nam scutum, gladium, galeam, in onere nostri milites non plus numerant quam humeros, lacertos, manus.* Voici comme s'exprime à ce sujet M. le président de Montesquieu dans son excellent livre *de la Grandeur et de la Décadence des Romains.* « Pour que les Romains pussent avoir des armes plus pesantes que celles des autres hommes, il falloit qu'ils se rendissent plus qu'hommes : c'est ce qu'ils firent par un travail continuel qui augmentoit leur force, et par des exercices qui leur donnoient de l'adresse, laquelle n'est autre chose qu'une juste dispensation des forces que l'on a. Nous remarquons aujourd'hui que nos armées périssent beaucoup par le travail immodéré des soldats (sur-tout par le fouillement des terres), et cependant c'étoit par un travail immense que les Romains se conservoient. La raison en est, je crois, que leurs fatigues étoient continuelles, au lieu que nos soldats passent sans cesse d'un travail extrême à une extrême oisiveté ; ce qui est la chose du monde la plus propre à les faire périr. On accoutumoit les soldats romains à aller le pas militaire, c'est-à-dire, à

« faire en cinq heures vingt milles, et quelquefois vingt-« quatre. Pendant ces marches, on leur faisoit porter des poids « de 60 livres. On les entretenoit dans l'habitude de courir « et de sauter tout armés : ils prenoient dans leurs exercices « des épées, des javelots, des flèches, d'une pesanteur double « des armes ordinaires ; et ces exercices étoient continuels ». Voyez dans *Tite-Live*, liv. XXVI, les exercices que Scipion l'Africain fit faire aux soldats après la prise de Carthage la neuve, ou Carthagène. Marius, malgré sa vieillesse, alloit tous les jours au Champ de Mars. Pompée, à l'âge de cinquante-huit ans, alloit combattre tout armé avec les jeunes gens ; il montoit à cheval, couroit à bride abattue, et lançoit des javelots. (Plutarque, *Vies de Marius et de Pompée.*) « Ce « n'étoit pas seulement dans le camp, poursuit le même au-« teur, qu'étoit l'école militaire : il y avoit dans la ville un « lieu où les citoyens alloient s'exercer ; c'étoit le Champ de « Mars. Après le travail, ils se jetoient dans le Tibre, pour « s'entretenir dans l'habitude de nager, et nettoyer la pous-« sière et la sueur ». Quelques-uns ont condamné ce travail outré des Romains, et l'excès de leurs exercices, sur-tout des fardeaux qu'ils portoient dans leurs marches. L'*injusto sub fasce*, qu'on lit ici, semble mettre Virgile de leur côté. Mais la plupart des interprètes croient qu'*injusto* ne signifie en cet endroit que *duro*. Quoi qu'il en soit, il y avoit à Rome des jeunes gens à qui ces pénibles exercices ne plaisoient pas, et qui aimoient mieux vivre comme la plupart de nos jeunes seigneurs. Tel étoit le jeune Sybaris, à qui Horace fait ces reproches :

Cur apricum
Oderit campum, patiens pulveris atque solis ?
Cur neque militaris
Inter æquales æquitet, gallica nec lupatis
Temperet ora frænis ?
Cur timet flavum Tiberim tangere ? Cur olivum
Sanguine viperino
Cautius vitat, neque jam livida gestat armis
Brachia, sæpe disco,
Sæpe trans finem jaculo nobilis expedito ?

[37] *Les bords du Palus Méotis.* On l'appelle aujourd'hui *la mer Blanche.* Elle est située au-delà du Pont-Euxin, dont elle est séparée par le Bosphore cimmérien. Le Tanaïs y décharge ses eaux.

[38] *Là on ne voit ni herbes dans les campagnes, etc.* Il ne faut pas prendre à la lettre ce que Virgile dit ici du pays de la Scythie. Les anciens connoissoient peu les pays septentrionaux, et exagéroient la rigueur de ces climats. Avant que les Romains eussent pénétré par leurs conquêtes dans les Gaules et dans la Germanie, ils croyoient que le froid y étoit insupportable. Ici Virgile prétend que dans la Scythie et vers le lac Méotis, c'est-à-dire, dans la Tartarie méridionale, et même à l'embouchure du Danube et dans la Thrace, où est le mont Rhodope, l'herbe ne croît point dans les prairies, que les arbres sont sans feuilles, que le pays est sans cesse couvert de neiges, et qu'il y a jusqu'à sept coudées de glace sur la terre; qu'il y règne un hiver perpétuel; que le soleil n'y luit jamais, mais que les peuples y sont dans une nuit éternelle; que le vin y gèle dans les tonneaux, etc. Le poète auroit dû placer une partie de ces choses dans la Sarmatie la plus reculée, et alors il n'y auroit point eu d'erreur dans ce détail, du moins il y en auroit eu peu. Du reste il faut toujours supposer ici une exagération poétique, et croire que Virgile n'a jamais prétendu que ce qu'il raconte des pays hyperboréens durât toute l'année. Comment ces peuples septentrionaux auroient-ils nourri leurs bestiaux dans les étables, si leurs terres n'avoient porté aucune herbe, et leurs arbres aucune feuille? A l'égard de la hauteur des glaces et de la durée des neiges durant toute l'année dans les pays voisins du pôle, c'est une chose constante par la relation des voyageurs. Quoiqu'il y fasse fort chaud dans la saison de l'*été*, les neiges et les glaces subsistent toujours dans les bois et sur les montagnes. Les suppositions hyperboliques sont favorables à la poésie : c'est au philosophe et au savant à combattre les erreurs populaires; c'est au poète à les adopter, quand elles

lui fournissent des images. C'est ainsi que le P. Vanière, dans son *Prædium rusticum*, liv. III, raconte les effets merveilleux de la *pierre serpentine*.

[39] *Une liqueur qui imite le vin, faite avec du froment et des fruits sauvages.* Le vers latin exprime les deux liqueurs ordinaires dans les pays septentrionaux, où la vigne ne croît point. La liqueur fermentée, *fermentum*, c'est la bière; le jus exprimé des fruits acides, qui imite le vin (*acidis imitantur vitea sorbis*), ce sont les différentes sortes de cidres.

[40] *O Diane.... ce fut sous la figure d'un belier blanc, etc.* On raconte différemment cette fable de Pan et de Diane. On prétend que le dieu Pan, transformé en un beau belier blanc, s'égara dans une forêt, et fut suivi par la déesse, à qui il plut; qu'alors Pan reprit sa forme ordinaire, et contenta sa passion. La fable est tirée de Nicandre, ancien auteur, qui a écrit des géorgiques, et dont Quintilien dit que Virgile a emprunté beaucoup de choses.

[41] *Ni les surprises des brigands d'Ibérie.* Les Ibères ou Espagnols passoient pour de grands voleurs. Justin en parle, liv. XLIV, et dit que les femmes ont soin du ménage et de la culture des terres; que pour les hommes, ils portent les armes, et *vivent de brigandage.* Les Ibères tirent leur nom du fleuve *Hiberus* : c'est l'Èbre. Il y avoit aussi des Ibères entre la Colchide et l'Ibérie, et l'on suppose une transmigration de ces peuples dans l'Espagne, à laquelle on dit qu'ils donnèrent leur nom. Mais l'auroient-ils aussi donné au fleuve du pays? Cela n'est pas vraisemblable.

[42] *La vipère, dont, etc.* La vipère est ainsi appelée, dit-on, *quasi vivipara*, parce que, suivant Aristote, dans son *Histoire des animaux*, liv. I, chap. VI, c'est le seul de tous les serpens qui soit vivipare, tous les autres étant ovipares, comme les oiseaux et les poissons.

[43] *Un serpent des plus dangereux.* Ce serpent amphibie s'appelle *chersydrus.* Pline en parle. Solin dit qu'il y en a beaucoup dans la Calabre.

[44] *Abandonnant ses petits ou ses œufs, etc.* Virgile paroît ici douter si le chersydre est un serpent ovipare ou vivipare,

Aut catulos tectis aut ova relinquens.

Le mot de *catuli* signifie proprement de petits chiens, et, par translation, les petits de toutes sortes d'animaux quadrupèdes et autres.

[45] *Et darder sa langue à trois pointes.* Aristote, qui avoit fait une étude particulière de la nature et des propriétés des animaux, dit au liv. II *des animaux,* chap. XVII, que leur langue a *deux pointes.* Tous les physiciens ne leur en connoissent pas davantage; mais tous les poètes leur en trouvent trois, et ils appellent leur langue *trifidam.* Ovide dit, *Métam.* liv. III, v. 34,

Tresque vibrant linguæ.

Il est certain que tous les serpens n'ont qu'une langue, qu'ils dardent avec beaucoup de vîtesse, en sorte qu'on croit qu'ils en ont plusieurs.

[46] *De l'écume de l'argent.* C'est la litbarge, qui est un mélange de l'écume de l'argent et de celle du plomb (en latin *lithargyrium),* que l'on trouve dans les mines. *Amurca* est le sédiment, la lie de l'huile. *Squilla* ou *scilla* est un genre d'oignon ou de bulbe. L'*ellébore,* appelé autrement *veratrum,* passa d'abord pour un remède dangereux; on s'y accoutuma dans la suite. Il est bon pour le mal de tête, fait vomir, et purge par l'éternuement. Le *bitume* est un limon, une graisse de la terre, qui s'enflamme aisément, et qui approche de la nature du soufre. Il y a ici un vers dactylique, *vivaque sulfura,* semblable au vers 69 d liv. II:

Inseritur vero et fœtu nucis arbutus horrida.

La dernière syllabe de ces sortes de vers se doit élider avec la première du vers suivant.

47 *C'est la méthode des Bisaltes.* Les Bisaltes étoient situés entre la Thrace et la Macédoine : il y avoit encore d'autres Bisaltes qui étoient Sarmates. Les Gélons étoient Scythes et de la Mésie, voisins des Agathyrses et des Thraces. Les Gètes et les Daces habitoient les bords du Pont-Euxin. Quelques-uns croient cependant que les Gètes étoient les peuples de la Gothie, et les mêmes que les Goths.

48 *Avant que la contagion se répande sur tout votre troupeau.* Il y a dans le texte, *tota æstiva.* C'est une expression figurée, tirée des camps d'été des Romains. *Tota æstiva* signifie donc que la contagion se communique à toutes les brebis de la contrée.

49 *Les bourgs fortifiés de la Noricie, et les champs de l'Iapydie.* L'Iapydie est le Frioul ou la Carniole. L'Iapydie étoit dans le pays de Naples. Le *Timave* est un petit fleuve du Frioul, qui, après avoir coulé dans une petite étendue de pays, va se jeter dans la mer Adriatique. On l'appelle encore aujourd'hui *il Timavo.* Il s'agit ici des *Alpes juliennes,* ainsi appelées parce que Jule-César s'y ouvrit un passage ; elles sont dans la Carniole et le Frioul. La *Noricie* est la Bavière.

50 *Déja ceinte de la bandelette sacrée, etc.* On voit encore aujourd'hui, sur des antiques, de ces bandelettes de laine qui entourent la tête des victimes : ce qui s'appeloit *infula.* Les deux bouts de la bandelette tomboient des deux côtés de la tête.

Lucrèce dit au sujet d'Iphigénie prête à être immolée :

> Infula virgineos circumdata comptus
> Ex utraque pari malarum parte profusa est.

51 *L'abondance des mets exquis, etc.* Il y a dans le texte,

epulæ repostæ, des repas où l'on servoit successivement une grande quantité de mets.

[52] *Ce fut alors qu'on chercha, etc.* Cicéron raconte, d'après Hérodote, que Cydippe, prêtresse de Junon, eut deux fils, nommés Cléobis et Biton ; qu'étant, à cause d'une fête, obligée d'aller au temple, dont elle étoit éloignée, ses deux fils, au défaut de bœufs dont elle manquoit, l'y traînèrent. La prêtresse, pour récompenser ses deux fils, demanda à la déesse ce qu'elle jugeroit leur devoir être plus avantageux. Ils moururent l'un et l'autre la nuit suivante. Telle fut leur récompense. Virgile transporte dans le Frioul cet événement arrivé dans la Grèce. Les fables sont du domaine des poëtes ; ils changent la scène et les circonstances comme il leur plaît.

[53] *Par des buffles de différente grandeur.* Le buffle est une espèce de bœuf sauvage, plus grand que les bœufs domestiques : on s'en sert pour le labourage, lorsqu'on les a apprivoisés et dressés.

[54] *La science des Chiron et des Mélampe.* Chiron et Mélampe représentent ici tous les médecins. C'est ainsi qu'on pourroit exprimer aujourd'hui toute la chirurgie sous les noms de la *Peyronie*, de *Petit*, de *Morand*, de *Foubert*, etc. On a dit que Mélampe avoit inventé l'art de guérir par les purgations : on a dit aussi qu'il avoit guéri le cerveau des filles de Prœtus, qui se croyoient des génisses.

[55] *Par un feu dévorant que rien ne pouvoit éteindre.* Il y a dans le texte, *sacer ignis* : c'est le nom de la maladie contagieuse dont il s'agit. Nous l'appelons vulgairement, *le feu Saint-Antoine,* parce que sous le pontificat d'Urbain II, l'an 1093, l'ordre religieux et hospitalier de Saint-Antoine de Viennois fut institué, afin de soulager ceux qui étoient attaqués de la maladie du *feu sacré.* Elle fit de grands ravages en France dans les onzième et douzième siècles. Le feu sacré

rendoit les membres auxquels il s'attachoit secs et noirs, comme s'ils eussent été brûlés. On voit encore, dit-on, de ces membres desséchés dans l'hôpital du bourg Saint-Antoine en Dauphiné, où est l'abbaye chef-d'ordre de la congrégation de ce nom. Cette affreuse maladie est peinte à la fin du sixième livre de Lucrèce, où il s'agit de la fameuse peste de l'Attique, décrite par Thucydide.

ATTICÆ PESTIS DESCRIPTIO.

Ex libro sexto Lucretii, de Rerum Natura; *edit. Oxon. 1695.*

Hæc ratio quondam morborum, et mortifer æstus
Finibu' cecropiis funestos reddidit agros,
Vastavitque vias, exhausit civibus urbem.
Nam penitus veniens Ægypti e finibus ortus,
Aera permensus multum camposque natantes,
Incubuit tandem populo Pandionis : omnes
Inde catervatim morbo mortique dabantur.
Principio, caput incensum fervore gerebant,
Et duplices oculos suffusa luce rubentes.
Sudabant etiam fauces intrinsecus atro
Sanguine, et ulceribus vocis via septa coibat;
Atque animi interpres manabat lingua cruore,
Debilitata malis, motu gravis, aspera tactu :
Inde, ubi per fauces pectus compleratt, et ipsum
Morbida vis in cor mœstum confluxerat ægris,
Omnia tum vero vitai claustra lababant.
Spiritus ore foras tetrum volvebat odorem,
Rancida quo perolent projecta cadavera ritu;
Atque animi prorsum vires totius, et omne
Languebat corpus, lethi jam limine in ipso.
Intolerabilibusque malis erat anxius angor
Assidue comes, et gemitu commixta querela,
Singultusque frequens noctem per sæpe diemque

Corripere assidue nervos, et membra coactans,
Dissolvebat eos, defessos ante, fatigans.
Nec nimio cuiquam posses ardore tueri
Corporis in summo summam ferviscere partem;
Sed potius tepidum manibus proponere tactum,
Et simul ulceribus quasi inustis omne rubere
Corpus, ut est per membra sacer cum diditur ignis.
Intima pars homini vero flagravit ad ossa:
Flagravit stomacho flamma, ut fornacibus intus.
Nil adeo posset cuiquam leve tenueque membris
Vertere in utilitatem: ad ventum et frigora semper,
In fluvios partim gelidos ardentia morbo
Membra dabant, nudum jacientes corpus in undas;
Multi præcipites lymphis putealibus alte
Inciderunt, ipso venientes ore patente.
Insedabiliter sitis arida corpora mersans
Æquabat multum parvis humoribus imbrem.
Nec requies erat ulla mali: defessa jacebant
Corpora. Mussabat tacito medicina timore:
Quippe patentia cum totas ardentia noctes
Lumina versarent oculorum expertia somno.
  Multaque præterea mortis tum signa dabantur:
Perturbata animi mens in mœrore metuque,
Triste supercilium, furiosus vultus et acer,
Sollicitæ porro plenæque sonoribus aures;
Creber spiritus, aut ingens raroque coortus,
Sudorisque madens per collum splendidus humos;
Tenuia sputa, minuta, croci contincta colore,
Salsaque per fauces raucas vix edita tussi.
In manibus vero nervi trahier, tremere artus;
A pedibusque minutatim succedere frigus
Non dubitabat: item ad supremum denique tempus
Compressæ nares, nasi primoris acumen
Tenue, cavati oculi, cava tempora; frigida pellis,

Duraque; inhorrebat rictum; frons tenta minebat.
Nec nimio rigida post strati morte jacebant:
Octavoque fere candenti lumine solis,
Aut etiam nona reddebant lampade vitam.
Quorum si quis, ut est, vitarat funera lethi
Ulceribus tetris et nigra proluvie alvi,
Posterius tamen hunc tabes lethumque manebat,
Aut etiam multus capitis cum sæpe dolore
Corruptus sanguis plenis ex naribus ibat:
Huc hominis totæ vires, corpusque fluebat.
Profluvium porro qui tetri sanguinis acre
Exierat, tamen in nervos huic morbus et artus
Ibat, et in partes genitales corporis ipsas.
Et graviter partim metuentes limina lethi,
Vivebant ferro privati parte virili;
Et manibus sine nonnulli pedibusque manebant
In vita tamen, et perdebant lumina partim:
Usque adeo mortis metus his incesserat acer.
Atque etiam quosdam cepere oblivia rerum
Cunctarum, neque se possent cognoscere ut ipsi.
Multaque humi cum inhumata jacerent corpora supra
Corporibus, tamen alituum genus atque ferarum
Aut procul absiliebat, ut acrem exiret odorem;
Aut, ubi gustarat, languebat morte propinqua.
Nec tamen omnino temere illis solibus ulla
Comparebat avis, nec noctibu' sæcla ferarum
Exibant sylvis; languebant pleraque morbo,
Et moriebantur: cum primis fida canum vis
Strata viis animam ponebat in omnibus ægram;
Extorquebat enim vitam vis morbida membris.
Incomitata rapi certabant funera vasta.
Nec ratio remedi communis certa dabatur:
Nam quod alis dederat vitales aeris auras
Volvere in ore licere, et cœli templa tueri,

Hoc aliis erat exitio, lethumque parabat.
Illud in his rebus miserandum et magnopere unum
Ærumnabile erat, quod, ubi se quisque videbat
Implicitum moıbo, morti damnatus ut esset,
Deficiens animo mœsto cum corde jacebat,
Funera respectans, animam et mittebat ibidem.
Idque vel in primis cumulabat funere funus:
Quippe etenim nullo cessabant tempore apisci
Ex aliis alios avidi contagia morbi.
Nam quicumque suos fugitabant visere ad ægros,
Vitai nimium cupidi, mortisque timentes,
Pœnibat paulo post turpi morte malaque
Desertos, opis expertes, incuria mactans,
Lanigeras tamquam pecudes, et bucera sæcla.
Qui fuerant autem præsto, contagibus ibant,
Atque labore, pudor quem tum cogebat obire,
Blandaque lassorum vox mixta voce querelæ.
Optimus hoc lethi genus ergo quisque subibat,
Inque aliis alium populum sepelire suorum
Certantes, lacrymis lassi luctuque redibant.
Inde bonam partem in lectum mœrore dabantur;
Nec poterat quisquam reperiri quem neque morbus,
Nec mors, nec luctus tentaret tempore tali.
Præterea, jam pastor, et armentarius omnis,
Et robustus item curvi moderator aratri,
Languebant, penitusque casis contrusa jacebant
Corpora, paupertate et morbo dedita morti.
Exanimis pueris super exanimata parentum
Corpora nonnumquam posses, retroque videre
Matribus et patribus natos super edere vitam.
Nec minimam partem ex agris ægroris in urbem
Confluxit, languens quem contulit agricolarum
Copia, conveniens ex omni morbida parti.
Omnia complebant loca tectaque: quo mage eos tum

Confertos ita acervatim mors accumulabat.
Multa siti prostrata viam per, proque voluta
Corpora silanos ad aquarum strata jacebant,
Interclusa anima nimia ab dulcedine aquai.
Multaque per populi passim loca prompta viasque
Languida semianimo tum corpore membra videres,
Horrida pædore, et pannis cooperta, perire
Corporis illuvie : pellis super ossibus una,
Ulceribus tetris prope jam sordique sepulta.
Omnia denique sancta deum delubra replerat
Corporibus mors exanimis, onerataque passim
Cuncta cadaveribus cœlestum templa manebant :
Hospitibus loca quæ complerant æditüentes.
Nec jam relligio divum nec numina magni
Pendebantur; enim præsens dolor exsuperabat.
Nec mos ille sepulturæ remanebat in urbe,
Ut prius hic populus semper consuerat humari :
Perturbatus enim totus trepidabat, et unus
Quisque suum pro re consortem mœstus humabat.
Multaque vis subita, et paupertas horrida suasit :
Namque suos consanguineos aliena rogorum
Insuper instructa ingenti clamore locabant,
Subdebantque faces, multo cum sanguine sæpe
Rixantes potius quam corpora desererentur.

Voici comme un homme d'esprit de mes amis a traduit ce morceau. Le public verra avec plaisir cet échantillon de la traduction qu'il doit publier de tout le poëme de Lucrèce.

L'ATTIQUE fut autrefois ravagée par un fléau de cette nature, qui désola les campagnes et dépeupla la capitale. La contagion, née sur les frontières de l'Égypte, traversa des espaces immenses d'air et d'eau, et s'arrêta enfin sur les murs

d'Athènes. Tous les habitans à la fois devinrent la proie de la maladie et de la mort. La tête étoit d'abord embrasée ; les yeux étoient rouges et étincelans ; un sang noir remplissoit l'intérieur de la gorge, et les ulcères interceptoient la voix ; la langue, cette interprète de la pensée, rude au toucher, foible et sanglante, étoit presque sans mouvement. Lorsque le poison tomboit sur la poitrine et attaquoit le cœur, c'en étoit fait de la vie. L'haleine répandoit une odeur semblable à celle des cadavres infects : toutes les forces de l'esprit et du corps abattues présageoient le trépas. Ces maux épouvantables étoient accompagnés d'inquiétude, de plaintes et de gémissemens. La violence des convulsions tourmentoit jour et nuit les malades, et, retirant leurs nerfs et tous leurs membres, les agitoit cruellement et les accabloit de lassitude. Cependant on ne sentoit qu'une chaleur tempérée aux extrémités du corps, qui d'ailleurs étoit dévoré par de brûlans ulcères, comme il arrive toujours dans la maladie du feu sacré ; mais on étoit consumé intérieurement, et l'estomac ressembloit à une fournaise. Le plus léger vêtement étoit insupportable, et on ne cherchoit qu'à se rafraîchir. Les uns se jetoient tout nuds dans les rivières, les autres se précipitoient dans des puits la bouche ouverte : mais l'aride soif qui les tourmentoit n'étoit pas plus appaisée au milieu d'un grand fleuve que par une goutte d'eau. Le mal insatiable ne laissoit aucun repos : les corps étoient étendus çà et là. La médecine, interdite et tremblante, se taisoit à la vue des malades, dont les yeux enflammés étoient fermés nuit et jour au sommeil.

Plusieurs autres symptômes annonçoient la mort : la frayeur, la tristesse, le sourcil froncé, le visage furieux, des tintemens continuels aux oreilles, la respiration tantôt fréquente et tantôt lente, le cou baigné de gouttes de sueur ; une salive âcre et jaune qui pouvoit à peine sortir de la bouche, malgré les efforts d'une gorge enrouée et d'une toux violente. Les nerfs des mains se retiroient, tous les membres frisson-

noient, et le froid gagnoit insensiblement depuis les pieds jusqu'aux autres parties du corps. Lorsque les derniers momens approchoient, on voyoit les narines se resserrer, la pointe du nez s'alonger, les yeux s'enfoncer, les tempes se creuser, la peau devenir froide et dure, la bouche s'ouvrir d'une manière horrible, et le front s'élargir : le malade expiroit enfin le huitième ou le neuvième jour. Si quelqu'un résistoit à la force du mal par un flux de ventre qui lui faisoit rendre des matières noires, il n'en étoit pas moins la proie de la gangrène et de la mort. Un sang corrompu couloit en abondance de ses narines, accompagné d'un violent mal de tête : par là toutes ses forces se dissipoient. S'il n'éprouvoit point ce flux de sang, le poison se glissoit bientôt dans les nerfs et dans tous les membres, et attaquoit jusqu'aux organes de la génération. Quelques-uns, dans la crainte de la mort, souffroient que le fer leur fît perdre leur sexe *; d'autres, pour conserver leurs jours, se laissoient couper les bras et les pieds, et cerner les yeux : tant ces malheureux étoient frappés de la crainte du trépas. D'autres perdoient tellement la mémoire, qu'ils ne pouvoient se reconnoitre eux-mêmes.

Quoiqu'il y eût par-tout un horrible amas de cadavres privés de sépulture, les oiseaux et les bêtes féroces en évitoient l'odeur; ou s'ils osoient y toucher, la mort les frappoit à l'instant. Aucun oiseau ne paroissoit impunément pendant le jour, et dans la nuit les bêtes ne sortoient point de leurs forêts : la plupart étoient attaquées de la maladie et mouroient. On voyoit sur-tout les chiens fidèles finir leurs tristes jours au milieu des rues, où le poison infernal leur arrachoit la vie. On ne rencontroit par-tout que funérailles sans pompe et sans convoi. Cependant il n'y avoit aucun remède général : celui qui sauvoit les uns faisoit périr les autres. Ce qui étoit

* Le traducteur Descoutures, qui a traité Lucrèce à peu près comme le P. Catrou a traité Virgile, rend ainsi cet endroit : « Il y en avoit beaucoup que « la peur de la mort forçoit de s'ôter par le fer LES MARQUES FERTILES « DE LEUR SEXE ».

plus déplorable, est que, dans le lieu même où l'on se sentoit frappé, on s'abandonnoit au désespoir, on se couchoit tristement par terre, et l'on y rendoit souvent le dernier soupir. Le nombre des morts se multiplioit à l'infini: l'avide contagion passoit rapidement des uns aux autres. Ceux qui, par amour pour la vie, refusoient de voir leurs amis, éprouvoient bientôt le même sort: une mort honteuse et cruelle étoit le prix de leur dureté, et on les laissoit périr eux-mêmes, dénués de tout secours, ainsi que des bêtes. Cependant le mal ne respectoit pas davantage ceux que la honte ou les voix plaintives des mourans appeloient à leur secours. Tous les gens de bien s'exposoient au danger; et après s'être disputé par une noble émulation le devoir d'ensevelir leurs proches, rentrant dans leurs maisons, accablés de douleur, ils étoient bientôt les victimes de leur courage: tous périssoient tôt ou tard, ou par la contagion, ou par le chagrin. Le berger et le robuste laboureur languissoient dans leurs cabanes, victimes de la maladie et de la misère. Vous eussiez vu le père tomber mort sur le corps de son fils expirant, et les enfans rendre les derniers soupirs entre les bras de ceux qui leur avoient donné le jour.

Ce furent en partie les habitans de la campagne qui répandirent la contagion dans la ville, en s'y jetant en foule, et en y apportant le poison dont ils étoient atteints: ils remplissoient toutes les maisons, et la mort les entassoit les uns sur les autres. Plusieurs, dévorés par la soif, étoient couchés près des fontaines publiques, où l'abondance des eaux qu'ils buvoient les suffoquoit; d'autres, à demi morts, étoient étendus au milieu des rues. Une horrible infection s'exhaloit de leurs corps putréfiés, que des lambeaux déchirés couvroient à peine; une peau sèche et toute ulcérée s'étendoit sur leurs os. Enfin la mort avoit rempli les temples des dieux de cadavres entassés: ceux qui veilloient à la garde de ces lieux saints n'en pouvoient défendre l'entrée. On ne respectoit alors ni les dieux

ni leur culte : tous les sentimens faisoient place à la douleur et à la consternation. Il ne s'agissoit plus alors d'observer la pieuse coutume d'ensevelir les morts : tout étoit dans une affreuse confusion, et chacun inhumoit son ami comme il le pouvoit. La nécessité même et l'indigence firent commettre à ce sujet plusieurs actions blâmables : on jetoit ses proches dans des bûchers dressés pour d'autres, d'où naissoient de sanglantes querelles qui coûtoient souvent la vie.

GEORGICORUM

LIBER QUARTUS.

Protinus aerii mellis cœlestia dona
Exsequar: hanc etiam, Mecœnas, aspice partem.
Admiranda tibi levium spectacula rerum,
Magnanimosque duces, totiusque ordine gentis
Mores, et studia, et populos, et prœlia dicam.
In tenui labor; at tenuis non gloria, si quem
Numina læva sinunt, auditque vocatus Apollo.

Principio sedes apibus statioque petenda,
Quo neque sit ventis aditus (nam pabula venti
Ferre domum prohibent), neque oves hædique petulci
Floribus insultent, aut errans bucula campo
Decutiat rorem, et surgentes atterat herbas.
Absint et picti squalentia terga lacerti
Pinguibus a stabulis, meropesque, aliæque volucres,
Et manibus Procne pectus signata cruentis:
Omnia nam late vastant, ipsasque volantes
Ore ferunt, dulcem nidis immitibus escam.
At liquidi fontes et stagna virentia musco
Adsint, et tenuis fugiens per gramina rivus,
Palmaque vestibulum aut ingens oleaster inumbret;
Ut, cum prima novi ducent examina reges
Vere suo, ludetque favis emissa juventus,



Multa querens, atque hac affatus voce parentem:
Mater Cyrene, mater,

Georg. Lib. IV. V. 320.

J. M. Moreau le J.ne del. *N. Ponce, sculp. An quarto.*

GÉORGIQUES,

LIVRE QUATRIÈME.

Je chanterai maintenant le miel, ce présent des cieux, dont la rosée est le principe [1]. O Mécène, jette encore les yeux sur cette partie de mon ouvrage : j'offre à tes regards de petits objets, mais dignes de ton admiration. Je vais peindre les mœurs et les travaux d'un peuple actif : je parlerai de ses guerres, de ses combats et de ses braves capitaines. Le sujet n'est pas grand ; mais la gloire le sera, si le ciel le permet, et si Apollon, que l'auteur invoque, daigne le favoriser.

Il faut d'abord choisir aux abeilles une demeure à l'abri des vents ; car ils les empêchent de sortir pour aller chercher des vivres. Que les brebis, que les boucs téméraires respectent les fleurs d'alentour, et que la génisse errant çà et là ne foule point l'herbe naissante, et n'en fasse point tomber la rosée. Que le lésard, la guêpe, l'hirondelle [2] et d'autres oiseaux n'approchent point des ruches : ils y portent le ravage ; et lorsque les abeilles volent, ils les enlèvent pour la pâture de leurs petits. Mais qu'il y ait aux environs de claires fontaines, des étangs bordés de mousse, des ruisseaux fuyant dans les prairies, et qu'un palmier ou un sauvage olivier ombragent leur demeure, afin que quand les nouveaux chefs des jeunes essaims commenceront au printemps à se mettre

en campagne, les bords d'un ruisseau voisin les invitent à se rafraîchir, et l'ombre d'un épais feuillage à se reposer. Soit que l'eau soit dormante, soit qu'elle coule dans les prairies, jetez-y de grosses pierres ou des branches de saules, qui servent de pont et d'asyle à vos mouches, et où elles puissent étendre et sécher leurs ailes, lorsqu'un vent impétueux les aura dispersées ou fait tomber dans l'eau. Que la lavande, la sarriette, les violettes et le serpolet croissent autour des ruches. Que, construites d'osier ou d'écorces d'arbres, elles soient parfumées de ces fortes odeurs, et que l'entrée en soit toujours étroite. Dans l'hiver le grand froid gèle le miel, et dans l'été la chaleur le fond. L'un et l'autre est également à craindre pour les abeilles; et ce n'est pas en vain qu'elles s'empressent de boucher soigneusement toutes les fentes de leur logement avec une espèce de glu composée du suc des herbes et des fleurs[3] : c'est aussi pour cela qu'elles ont toujours une provision de liqueur plus visqueuse que la résine même du mont Ida. On prétend aussi que, pour se garantir des injures de l'air, elles se creusent quelquefois une demeure sous terre : on en a trouvé souvent dans des trous de pierres poreuses, ou dans de vieux troncs d'arbres. Quoi qu'il en soit, prenez la peine d'enduire vous-même leurs ruches de terre grasse, et de les couvrir de quelques feuillages. S'il est des ifs aux environs, hâtez-vous de les arracher; et ne vous avisez jamais de faire cuire des écrevisses près de leur demeure[4]. Éloignez aussi vos abeilles de tout marais profond, de toute eau bour-

Vicina invitet decedere ripa calori,
Obviaque hospitiis teneat frondentibus arbos.
In medium, seu stabit iners, seu profluet humor,
Transversas salices et grandia conjice saxa;
Pontibus ut crebris possint consistere, et alas
Pandere ad æstivum solem, si forte morantes
Sparserit, aut præceps neptuno immerserit eurus.
Hæc circum casiæ virides, et olentia late
Serpylla, et graviter spirantis copia thymbræ
Floreat; irriguumque bibant violaria fontem.
Ipsa autem, seu corticibus tibi suta cavatis,
Seu lento fuerint alvearia vimine texta,
Angustos habeant aditus: nam frigore mella
Cogit hiems, eademque calor liquefacta remittit.
Utraque vis apibus pariter metuenda: neque illæ
Nequicquam in tectis certatim tenuia cera
Spiramenta linunt, fucoque et floribus oras
Explent, collectumque hæc ipsa ad munera gluten
Et visco et phrygiæ servant pice lentius Idæ.
Sæpe etiam effossis, si vera est fama, latebris
Sub terra fovere larem; penitusque repertæ
Pumicibusque cavis, exesæque arboris antro.
Tu tamen e levi rimosa cubilia limo
Unge fovens circum, et raras super injice frondes,
Neu propius tectis taxum sine, neve rubentes
Ure foco cancros; altæ neu crede paludi,

Aut ubi odor cœni gravis, aut ubi concava pulsu
Saxa sonant, vocisque offensa resultat imago.
  Quod superest, ubi pulsam hiemem sol aureus egit
Sub terras, cœlumque æstiva luce reclusit,
Illæ continuo saltus sylvasque peragrant,
Purpureosque metunt flores, et flumina libant
Summa leves. Hinc nescio qua dulcedine lætæ
Progeniem nidosque fovent: hinc arte recentes
Excudunt ceras, et mella tenacia fingunt.
  Hinc ubi jam emissum caveis ad sidera cœli
Nare per æstatem liquidam suspexeris agmen,
Obscuramque trahi vento mirabere nubem,
Contemplator; aquas dulces et frondea semper
Tecta petunt: huc tu jussos asperge sapores,
Trita melisphylla, et cerinthæ ignobile gramen:
Tinnitusque cie, et Matris quate cymbala circum.
Ipsæ consident medicatis sedibus, ipsæ
Intima more suo sese in cunabula condent.
  Sin autem ad pugnam exierint (nam sæpe duobus
Regibus incessit magno discordia motu),
Continuoque animos vulgi et trepidantia bello
Corda licet longe præsciscere; namque morantes
Martius ille æris rauci canor increpat, et vox
Auditur fractos sonitus imitata tubarum.
Tum trepidæ inter se coeunt, pennisque coruscant;
Spiculaque exacuunt rostris, aptantque lacertos;

beuse et de mauvaise odeur, et sur-tout de ces rochers retentissans où l'écho répète les sons divers dont ils sont frappés.

Lorsqu'un nouveau soleil, embellissant de ses rayons le vaste espace des cieux [5], a relégué les frimas dans l'autre hémisphère, aussitôt les abeilles prennent l'essor : elles se répandent sur les arbres et sur les buissons ; elles vont butiner sur les fleurs, et raser la surface des eaux, où elles se désaltèrent. La vue des campagnes rajeunies leur inspire une joie qu'elles rapportent dans leurs cellules, où elles travaillent à la multiplication de leur espèce, et forment une nouvelle cire et un nouveau miel.

Dans un beau jour d'été, quand vous verrez un essaim sortir de sa retraite, s'élever dans les airs, et former une espèce de nuée voltigeante au gré des vents, si vous y faites attention, vous remarquerez qu'elles cherchent les bords d'un ruisseau et l'ombre des arbres. Faites-leur alors sentir l'odeur de la mélisse et de la pâquette broyées ensemble : elles ne manqueront pas de s'arrêter dans le lieu que vous aurez ainsi parfumé. Si vous faites ensuite du bruit en frappant sur des vases d'airain [6], vous les ferez aussitôt rentrer dans leurs ruches.

Elles en sortent aussi quelquefois, transportées de l'ardeur de combattre : car souvent il arrive que deux rois dans la même ruche [7] excitent une guerre civile. On peut prévoir ces mouvemens séditieux : quand la discorde s'allume parmi elles, un bourdonnement semblable au son de la trompette est le signal de la guerre. Ce bruit martial réveille les moins belliqueuses :

toutes s'assemblent et battent des ailes; elles aiguisent leurs dards [8] avec leurs trompes, et se préparent au combat. On voit alors chaque parti s'attrouper autour de son chef [9], et le placer au centre de l'armée. Elles semblent se défier réciproquement par de grands cris. Enfin, dès que le jour leur paroît assez beau pour se mettre en campagne, elles sortent de leur camp, et un grand bruit se répand dans les airs. Bientôt on s'attaque; les unes fondent sur les autres; on s'enfonce, on se mêle : c'est des deux côtés un affreux carnage. Vous voyez tomber les morts et les blessés, comme la grêle tombe du ciel, ou comme le gland pleut d'un chêne secoué. Les deux rois, que leurs ailes distinguent, voltigent au milieu de leurs bataillons. Ils ont un grand cœur dans un petit corps : aucun ne cède à son ennemi, jusqu'à ce que la victoire soit décidée par une entière déroute. Malgré cette ardeur guerrière, jetez-leur un peu de poussière; le combat cesse.

Lorsque les deux chefs se seront retirés, faites mourir le vaincu, qui ne feroit que consumer le miel: que le vainqueur règne seul. Comme il y a deux sortes d'abeilles, celui que vous devez laisser vivre a le corps couvert d'écailles dorées et brillantes; il est mieux fait et plus fort : l'autre, que vous devez immoler, a le ventre plus gros; il est pesant, lâche et paresseux.

Comme les princes des abeilles sont différens, il y a aussi de la différence dans le peuple. Quelques mouches sont vilaines, et ressemblent à de la poussière détrempée avec la salive d'un voyageur altéré; les autres sont luisantes, dorées et tachetées. Cette

Et circa regem atque ipsa ad prætoria densæ
Miscentur, magnisque vocant clamoribus hostem.
Ergo, ubi ver nactæ sudum camposque patentes,
Erumpunt portis; concurritur; æthere in alto
Fit sonitus; magnum mixtæ glomerantur in orbem,
Præcipitesque cadunt: non densior aere grando,
Nec de concussa tantum pluit ilice glandis.
Ipsi per medias acies, insignibus alis,
Ingentes animos angusto in pectore versant:
Usque adeo obnixi non cedere, dum gravis, aut hos,
Aut hos, versa fuga victor dare terga subegit.
Hi motus animorum atque hæc certamina tanta
Pulveris exigui jactu compressa quiescent.
  Verum ubi ductores acie revocaveris ambo,
Deterior qui visus, eum, ne prodigus obsit,
Dede neci; melior vacua sine regnet in aula.
Alter erit maculis auro squalentibus ardens
(Nam duo sunt genera); hic melior, insignis et ore,
Et rutilis clarus squamis: ille horridus alter
Desidia, latamque trahens inglorius alvum.
  Ut binæ regum facies, ita corpora plebis:
Namque aliæ turpes horrent, ceu pulvere ab alto
Cum venit, et sicco terram spuit ore viator
Aridus; elucent aliæ, et fulgore coruscant,
Ardentes auro, et paribus lita corpora guttis.
Hæc potior soboles: hinc cœli tempore certo

Dulcia mella premes; nec tantum dulcia, quantum
Et liquida, et durum bacchi domitura saporem.
At cum incerta volant cœloque examina ludunt,
Contemnuntque favos, et frigida tecta relinquunt,
Instabiles animos ludo prohibebis inani.
Nec magnus prohibere labor; tu regibus alas
Eripe: non illis quisquam cunctantibus altum
Ire iter, aut castris audebit vellere signa.
Invitent croceis halantes floribus horti;
Et custos furum atque avium, cum falce saligna,
Hellespontiaci servet tutela Priapi.
Ipse thymum, pinosque ferens de montibus altis,
Tecta serat late circum, cui talia curæ;
Ipse labore manum duro terat; ipse feraces
Figat humo plantas, et amicos irriget imbres.
Atque equidem, extremo ni jam sub fine laborum
Vela traham, et terris festinem advertere proram,
Forsitan et pingues hortos quæ cura colendi
Ornaret canerem, biferique rosaria Pæsti;
Quoque modo potis gauderent intyba rivis,
Et virides apio ripæ, tortusque per herbam
Cresceret in ventrem cucumis; nec sera comantem
Narcissum, aut flexi tacuissem vimen acanthi,
Pallentesque ederas, et amantes littora myrtos.
Namque sub Œbaliæ memini me turribus arcis,
Qua niger humectat flaventia culta Galæsus,

dernière espèce est la meilleure : elle donne un excellent miel dans la saison, un miel doux et encore plus fluide, propre à corriger la dureté du vin [10].

Si vos abeilles sortent de leurs ruches, dégoûtées du travail; si, dédaignant leurs rayons, elles fuient leur triste demeure, et perdent le temps à voltiger aux environs, vous devez leur interdire cet amusement: ce qui n'est pas difficile. Ayez soin d'arracher les ailes aux chefs de ces mouches : lorsqu'ils demeureront renfermés dans le camp, jamais les troupes n'oseront lever les enseignes, ni se mettre en campagne. Que les fleurs les plus odoriférantes les invitent à se reposer sur elles, et que le dieu de Lampsaque, armé d'une faux [11], les préserve des voleurs et des oiseaux. Que celui qui préside à vos ruches ne manque pas de semer du thym aux environs; qu'il y plante des pins et d'autres arbres; qu'il n'épargne point sa peine, et n'oublie pas de les arroser.

Si je n'étois pas presque à la fin de ma course, si je ne commençois pas à plier déja mes voiles, près d'arriver au port, peut-être enseignerois-je ici l'art de cultiver les jardins : je chanterois les parterres de la Lucanie, où deux fois chaque année les rosiers fleurissent [12]; j'enseignerois la manière d'arroser les légumes; je peindrois des eaux bordées de persil, le concombre croissant sur l'herbe où il est couché, le narcisse, l'acanthe, le lierre blanc, et le myrte qui se plaît au bord des fontaines.

Près de la superbe ville de Tarente [13], dans cette contrée fertile qu'arrose le Galèse, je me souviens d'avoir vu autrefois un vieillard de Cilicie, possesseur

d'une terre abandonnée, qui n'étoit propre ni pour le labourage, ni pour le pâturage, ni pour le vignoble. Cependant il avoit fait de ce terrain ingrat un jardin agréable, où il semoit quelques légumes bordés de lys, de verveine et de pavots. Ce jardin étoit son royaume : il y trouvoit toute l'opulence des rois. Lorsque le soir il rentroit dans sa maison, il couvroit sa table frugale de simples mets, que son jardin et son travail lui fournissoient. Les premières fleurs du printemps, les premiers fruits de l'automne, naissoient pour lui. Lorsque les rigueurs de l'hiver fendoient les pierres et suspendoient le cours des fleuves, il émondoit déja ses acanthes, déja il jouissoit du printemps, et se plaignoit de la lenteur de l'été. Il voyoit le premier ses abeilles se multiplier, et il étoit le premier à tirer le miel de ses ruches. Son jardin étoit orné de pins et de tilleuls : ses arbres fruitiers portoient en automne autant de fruits qu'au printemps ils avoient porté de fleurs. Il savoit transplanter et aligner des ormeaux déja avancés[14], des poiriers, des pruniers greffés sur l'épine, déja portant des fruits, et des planes déja touffus, à l'ombre desquels il régaloit ses amis. Mais les bornes de mon sujet ne me permettent pas de m'arrêter plus long-temps sur cette peinture, que je laisse à d'autres à finir.

Je vais dire maintenant les qualités singulières que Jupiter accorda aux abeilles, pour reconnoître les soins qu'elles prirent de nourrir le roi du ciel dans l'antre du mont Dicté, où le son des cymbales des Corybantes les assembla autour de son berceau. Une ruche est une ville où tous les enfans des citoyens

Corycium vidisse senem, cui pauca relicti
Jugera ruris erant; nec fertilis illa juvencis,
Nec pecori opportuna seges, nec commoda baccho.
Hic rarum tamen in dumis olus, albaque circum
Lilia, verbenasque premens, vescumque papaver,
Regum æquabat opes animis; seraque revertens
Nocte domum, dapibus mensas onerabat inemptis.
Primus vere rosam, atque autumno carpere poma;
Et cum tristis hiems etiamnum frigore saxa
Rumperet, et glacie cursus frenaret aquarum,
Ille comam mollis jam tum tondebat acanthi,
Æstatem increpitans seram, zephyrosque morantes.
Ergo apibus fœtis idem atque examine multo
Primus abundare, et spumantia cogere pressis
Mella favis : illi tiliæ, atque uberrima pinus:
Quotque in flore novo pomis se fertilis arbos
Induerat, totidem autumno matura tenebat.
Ille etiam seras in versum distulit ulmos,
Eduramque pirum, et spinos jam pruna ferentes,
Jamque ministrantem platanum potantibus umbras.
Verum hæc ipse equidem, spatiis exclusus iniquis,
Prætereo, atque aliis post me memoranda relinquo.
Nunc age, naturas apibus quas Jupiter ipse
Addidit, expediam : pro qua mercede, canoros
Curetum sonitus crepitantiaque æra secutæ,
Dictæo cœli regem pavere sub antro.

Solæ communes natos, consortia tecta
Urbis habent, magnisque agitant sub legibus ævum;
Et patriam solæ, et certos novere penates.
Venturæque hiemis memores, æstate laborem
Experiuntur, et in medium quæsita reponunt.
Namque aliæ victu invigilant, et fœdere pacto
Exercentur agris: pars intra sæpta domorum
Narcissi lacrymam, et lentum de cortice gluten,
Prima favis ponunt fundamina; deinde tenaces
Suspendunt ceras: aliæ, spem gentis, adultos
Educunt fœtus: aliæ purissima mella
Stipant, et liquido distendunt nectare cellas.
Sunt quibus ad portas cecidit custodia sorti:
Inque vicem speculantur aquas et nubila cœli;
Ant onera accipiunt venientum; aut, agmine facto,
Ignavum fucos pecus a præsepibus arcent.
Fervet opus, redolentque thymo fragrantia mella.
Ac veluti lentis Cyclopes fulmina massis
Cum properant; alii taurinis follibus auras
Accipiunt, redduntque; alii stridentia tingunt
Æra lacu; gemit impositis incudibus Ætna:
Illi inter sese magna vi brachia tollunt
In numerum, versantque tenaci forcipe ferrum.
Non aliter, si parva licet componere magnis,
Cecropias innatus apes amor urget habendi,
Munere quamque suo. Grandævis oppida curæ,

appartiennent à la république. Seules de tous les animaux les abeilles élèvent leurs enfans en commun; seules elles ont une patrie et une demeure fixe. Logées sous le même toit, elles forment une espèce de communauté, où elles vivent sous des lois qu'elles observent exactement. Leur prévoyance les rend laborieuses durant l'été, et leur fait amasser des provisions pour l'hiver. Les unes sont chargées d'aller chercher des vivres; les autres sont sédentaires, et leur devoir est de travailler dans l'intérieur de la maison. Là, pour fondement de leurs rayons [15], elles étendent le suc du narcisse, et de la gomme cueillie sur l'écorce des arbres : elles construisent ensuite les compartimens de cire, dont elles forment plusieurs étages : elles y entassent le miel, et remplissent de ce nectar les alvéoles. D'autres prennent soin de l'éducation de la jeunesse, l'espérance de la république; d'autres sont en faction à la porte de la ruche, et tour à tour en sentinelle, pour observer les vents et la pluie : tantôt elles reçoivent les fardeaux de celles qui, chargées de butin, viennent des champs; tantôt elles se joignent ensemble, et donnent la chasse aux paresseux frêlons. Toutes travaillent sans relâche à la fabrication du miel, et tout l'air d'alentour est embaumé de l'odeur du thym. C'est ainsi que les Cyclopes forgent la foudre de Jupiter : les uns gouvernent les soufflets, les autres font rougir le fer dans les fourneaux; ceux-ci donnent la trempe au métal [16]; ceux-là lèvent tour à tour leurs bras chargés de lourds marteaux, et les laissent tomber en cadence sur le fer embrasé, que leurs tenailles ne cessent de retourner;

l'Etna retentit des coups redoublés qui font gémir les enclumes. S'il est permis de comparer les petites choses aux grandes, telle est l'ardeur naturelle et le travail des abeilles [17], chacune dans son poste. Les anciennes président à l'intérieur de la ruche; elles ont soin de la construction des alvéoles et de la manufacture des rayons : les jeunes vont dans les champs, et reviennent le soir chargées de poussières cueillies sur le thym, l'arboisier, les saules, la lavande, le safran, les hyacinthes et les tilleuls. Toutes dans le même temps cessent et recommencent de travailler. Dès le matin elles sortent ensemble : lorsque l'étoile du soir les avertit de quitter les champs, elles retournent sous leur toit pour s'y reposer. Un bourdonnement général autour de la ruche est le signal de la retraite. A peine sont-elles rentrées chacune dans leurs loges, que le bruit cesse. Un profond silence règne alors, et elles se livrent au sommeil durant toute la nuit. Si le temps paroît menacer de pluie, ou s'il fait du vent, jamais elles ne s'éloigneront de leurs demeures; jamais elles ne prendront l'essor : contentes de tenter de petites excursions, elles se tiendront, pour ainsi dire, sous leurs murailles, et iront se désaltérer dans un ruisseau prochain. Souvent elles se chargent de quelques grains de sable [18], qui leur servent comme de lest pour se soutenir dans l'air et résister au vent, à l'exemple des vaisseaux, qu'on charge ainsi afin qu'ils puissent résister aux flots.

Une chose admirable dans les abeilles est qu'elles perpétuent leur espèce sans s'unir, sans s'énerver

Et munire favos, et dædala fingere tecta.
At fessæ multa referunt se nocte minores,
Crura thymo plenæ : pascuntur et arbuta passim,
Et glaucas salices, casiamque, crocumque rubentem,
Et pinguem tiliam, et ferrugineos hyacinthos.
Omnibus una quies operum, labor omnibus unus.
Mane ruunt portis; nusquam mora : rursus easdem
Vesper ubi e pastu tandem decedere campis
Admonuit; tum tecta petunt, tum corpora curant.
Fit sonitus, mussantque oras et limina circum.
Post, ubi jam thalamis se composuere, siletur
In noctem, fessosque sopor suus occupat artus.
Nec vero a stabulis pluvia impendente recedunt
Longius, aut credunt cœlo, adventantibus euris;
Sed circum tutæ sub mœnibus urbis aquantur,
Excursusque breves tentant; et sæpe lapillos,
Ut cymbæ instabiles fluctu jactante saburram,
Tollunt; his sese per inania nubila librant.

Illum adeo placuisse apibus mirabere morem,
Quod nec concubitu indulgent, nec corpora segnes
In venerem solvunt, aut fœtus nixibus edunt :
Verum ipsæ e foliis natos et suavibus herbis
Ore legunt; ipsæ regem parvosque quirites

Sufficiunt; aulasque et cerea regna refingunt.
Sæpe etiam duris errando in cotibus alas
Attrivere, ultroque animam sub fasce dedere:
Tantus amor florum, et generandi gloria mellis.

Ergo ipsas quamvis angusti terminus ævi
Excipiat (neque enim plus septima ducitur æstas),
At genus immortale manet, multosque per annos
Stat fortuna domus, et avi numerantur avorum.
Præterea regem non sic Ægyptus, et ingens
Lydia, nec populi Parthorum, aut medus Hydaspes,
Observant. Rege incolumi, mens omnibus una est:
Amisso, rupere fidem; constructaque mella
Diripuere ipsæ, et crates solvere favorum.
Ille operum custos; illum admirantur; et omnes
Circumstant fremitu denso, stipantque frequentes;
Et sæpe attollunt humeris, et corpora bello
Objectant, pulchramque petunt per vulnera mortem.
His quidam signis, atque hæc exempla secuti,
Esse apibus partem divinæ mentis, et haustus
Ætherios, dixere: deum namque ire per omnes
Terrasque, tractusque maris, cœlumque profundum:
Hinc pecudes, armenta, viros, genus omne ferarum,
Quemque sibi tenues nascentem arcessere vitas:

par les exercices de Vénus, et sans enfanter avec effort. Elles recueillent sur les fleurs et sur les herbes, avec leurs trompes, la semence qui les reproduit : par ce moyen elles se donnent de nouveaux citoyens et un nouveau roi [19] pour rebâtir leurs maisons et soutenir leur empire. Dans leurs courses il leur arrive souvent de rompre leurs ailes en volant rapidement près des rochers, et quelquefois d'expirer sous le fardeau qu'elles portent : tant elles ont d'ardeur pour le butin et pour le travail.

Quelque courte que soit leur vie, qui ne va guère au-delà de sept ans, elles sont en quelque sorte immortelles, puisque leur race ne s'éteint point, et que, durant une longue suite d'années, elle subsiste par une chaîne éternelle de générations successives. L'Égypte, la Lydie, les Parthes, les Mèdes [20], révèrent moins leur souverain que les abeilles ne respectent leur roi. Tant qu'il vit, la concorde règne parmi elles : est-il mort, il n'y a plus d'ordre dans leur république; elles dissipent le miel qu'elles ont amassé; elles brisent leurs rayons et détruisent leurs édifices. Le roi préside à leurs ouvrages : elles l'admirent, elles s'assemblent autour de lui, elles l'accompagnent en bourdonnant, et lui rendent toute sorte d'honneurs : souvent même elles le portent sur leurs épaules, et dans les combats elles affrontent la mort pour lui sauver la vie. Quelques-uns, frappés de ces inclinations et de cette conduite des abeilles, ont cru qu'elles avoient de la raison, et que leur ame étoit une portion de l'ame universelle [21], de cette ame immense répandue en tous lieux, dans les airs, sur la terre et dans la mer; de

cette ame à laquelle participent non seulement les humains, mais encore tout ce qui respire dans l'univers : elle subsiste après la dissolution des corps, et ne meurt point; elle se réunit à son principe, et s'envole au ciel, où elle se place parmi les astres.

Lorsque vous voudrez tirer de vos ruches le trésor que les abeilles y auront amassé, que votre bouche les arrose d'une eau tiède : en même temps présentez-leur de la paille enflammée et fumante. Deux fois chaque année elles remplissent leurs ruches de miel, et deux fois on en fait la récolte : la première, lorsque les pléiades commencent à sortir de l'océan [22] et paroissent sur l'horizon ; la seconde, lorsque cette constellation, fuyant le signe des poissons, se plonge tristement dans la mer. Cet enlèvement de l'ouvrage des abeilles ne manque jamais de les mettre en fureur : elles se jettent sur le ravisseur, et le percent de leur aiguillon, qu'elles laissent dans la plaie, et meurent ainsi en se vengeant [23].

Si vous craignez dans la saison de l'automne qu'un rigoureux hiver ne désole vos ruches et n'y cause la famine, ayez pitié de leurs habitans : laissez-leur une partie de leur miel, dont ils se nourriront; mais enlevez toute la cire qui leur est inutile, et ayez soin de parfumer leur demeure de l'odeur du thym : par ce moyen vous éloignerez les cloportes, les lésards, les bourdons qui se nourrissent aux dépens des abeilles, et les frêlons qui viennent les attaquer avec des forces supérieures ; vous les délivrerez aussi des teignes qui rongent leurs ruches, et sur-tout de l'insecte haï de Minerve, de l'araignée [24], qui tend sa toile à leur

Scilicet huc reddi deinde ac resoluta referri
Omnia : nec morti esse locum; sed viva volare
Sideris in numerum, atque alto succedere cœlo.

Si quando sedem angustam servataque mella
Thesauris relines; prius haustus sparsus aquarum
Ore fove, fumosque manu prætende sequaces.
Bis gravidos cogunt fœtus, duo tempora messis:
Taygete simul os terris ostendit honestum
Pleias, et oceani spretos pede repulit amnes;
Aut eadem sidus fugiens ubi piscis aquosi
Tristior hibernas cœlo descendit in undas.
Illis ira modum supra est, læsæque venenum
Morsibus inspirant, et spicula cæca relinquunt
Affixæ venis, animasque in vulnere ponunt.

Sin duram metues hiemem, parcesque futuro,
Contusosque animos et res miserabere fractas;
At suffire thymo, cerasque recidere inanes,
Quis dubitet? nam sæpe favos ignotus adedit
Stellio, et lucifugis congesta cubilia blattis,
Immunisque sedens aliena ad pabula fucus,
Aut asper crabro imparibus se immiscuit armis,
Aut dirum tineæ genus, aut invisa Minervæ
Laxos in foribus suspendit aranea casses.
Quo magis exhaustæ fuerint, hoc acrius omnes

Incumbent generis lapsi sarcire ruinas,
Complebuntque foros, et floribus horrea texent.
Si vero (quoniam casus apibus quoque nostros
Vita tulit) tristi languebunt corpora morbo,
Quod jam non dubiis poteris cognoscere signis:
Continuo est ægris alius color; horrida vultum
Deformat macies: tum corpora luce carentum
Exportant tectis, et tristia funera ducunt;
Aut illæ pedibus connexæ ad limina pendent;
Aut intus clausis cunctantur in ædibus omnes,
Ignavæque fame, et contracto frigore pigræ;
Tum sonus auditur gravior, tractimque susurrant:
Frigidus ut quondam sylvis immurmurat auster,
Ut mare sollicitum stridit refluentibus undis,
Æstuat ut clausis rapidus fornacibus ignis.
Hic jam galbaneos suadebo incendere odores,
Mellaque arundineis inferre canalibus, ultro
Hortantem, et fessas ad pabula nota vocantem.
Proderit et tunsum gallæ admiscere saporem,
Arentesque rosas, aut igni pinguia multo
Defruta, vel psythia passos de vite racemos,
Cecropiumque thymum, et grave olentia centaurea.
Est etiam flos in pratis, cui nomen amello
Fecere agricolæ, facilis quærentibus herba;
Namque uno ingentem tollit de cespite sylvam,
Aureus ipse, sed in foliis, quæ plurima circum

porte pour les surprendre. Enfin, plus vous leur aurez enlevé de miel et de cire, plus vous les rendrez laborieuses et empressées à réparer les pertes de leur république, à remporter dans leurs magasins les dépouilles des fleurs, et à enrichir leurs rayons d'une nouvelle récolte.

Les abeilles sont, comme nous, sujettes aux maladies. Voici à quels signes vous reconnoîtrez que vos mouches sont malades. Elles changent de couleur; elles paroissent maigres; vous les voyez porter souvent hors de la ruche des abeilles mortes, et leur faire une espèce de funérailles : quelquefois elles se tiennent suspendues par les pieds à la porte de la ruche, ou elles y restent sans avoir le desir d'en sortir; paresseuses et engourdies, elles ne se soucient point de nourriture : leur bourdonnement sourd et entrecoupé ressemble ou au murmure du vent dans les forêts, ou au bruit des flots lorsque la mer se retire, ou à celui de la flamme captive dans une fournaise. Pour guérir vos mouches malades, je vous conseille de brûler du galbanum autour de la ruche, de remplir de miel des roseaux, et de faire un certain bruit pour les inviter à venir s'en nourrir. Il sera bon aussi de leur présenter de la noix de galle pilée, des roses sèches, du raisiné bien cuit, des grappes de raisins, du thym et de la centaurée. Il est encore dans les champs une plante que l'on appelle *amellum*, et que l'on trouve aisément : une seule racine en produit une grande quantité; sa fleur est de couleur d'or, et ses feuilles de violet pourpre. Souvent on en forme des guirlandes dont on pare les autels. Le goût de cette

plante est âpre. Les bergers la cueillent dans les vallées, et sur les bords du fleuve Mella. Faites-en bouillir les racines dans du vin parfumé, et mettez-les dans des corbeilles à l'entrée de vos ruches.

Cependant, si la race de vos abeilles vient tout-à-coup à périr sans ressource, je vais vous apprendre un secret, et révéler la mémorable découverte d'un berger arcadien, qui du sang corrompu d'un taureau égorgé fit naître autrefois un essaim de nouvelles mouches. Je dirai ce qu'on raconte de ce fait merveilleux, et j'en commencerai le récit dès sa première origine. Dans ces contrées [25] que le Nil, descendant de l'Éthiopie, fertilise par le débordement de ses eaux, où un peuple heureux parcourt les campagnes dans des gondoles peintes, où ce fleuve limonneux, après avoir arrosé les pays voisins de la Perse, engraisse les champs de la basse Égypte, et va se perdre dans la mer par sept embouchures; dans ces riches contrées, l'art dont il s'agit est en usage : c'est la seule ressource pour renouveler la race des abeilles. On élève d'abord un petit bâtiment étroit, couvert de tuiles, et percé de quatre fenêtres opposées qui reçoivent le jour obliquement. Alors on choisit un jeune taureau de deux ans, que l'on saisit malgré sa résistance; on lui bouche les narines, et on l'empêche de respirer; ensuite on le bat, et on le fait mourir sous les coups redoublés : on lui conserve néanmoins sa peau; et dans cet état on l'enferme dans le lieu préparé, et on le couche sur de la ramée, du thym et de la lavande. Cela se pratique dès le commencement du printemps, avant la naissance des fleurs

Funduntur, violæ sublucet purpura nigræ.
Sæpe deum nexis ornatæ torquibus aræ.
Asper in ore sapor. Tonsis in vallibus illum
Pastores, et curva legunt prope flumina Mellæ.
Hujus odorato radices incoque baccho,
Pabulaque in foribus plenis appone canistris.
    Sed si quem proles subito defecerit omnis,
Nec genus unde novæ stirpis revocetur habebit,
Tempus et arcadii memoranda inventa magistri
Pandere, quoque modo cæsis jam sæpe juvencis
Insincerus apes tulerit cruor. Altius omnem
Expediam, prima repetens ab origine, famam.
Nam qua pellæi gens fortunata Canopi
Accolit effuso stagnantem flumine Nilum,
Et circum pictis vehitur sua rura faselis,
Quaque pharetratæ vicinia Persidis urget,
Et viridem Ægyptum nigra fœcundat arena,
Et diversa ruens septem discurrit in ora
Usque coloratis amnis devexus ab Indis,
Omnis in hac certam regio jacit arte salutem.
Exiguus primum, atque ipsos contractus ad usus,
Eligitur locus : hunc angustique imbrice tecti
Parietibusque premunt arctis; et quatuor addunt,
Quatuor a ventis obliqua luce fenestras.
Tum vitulus, bima curvans jam cornua fronte,
Quæritur : huic geminæ nares et spiritus oris
Multa reluctanti obstruitur, plagisque perempto
Tunsa per integram solvuntur viscera pellem.

Sic positum in clauso linquunt; et ramea costis
Subjiciunt fragmenta, thymum, casiasque recentes.
Hoc geritur, zephyris primum impellentibus undas,
Ante novis rubeant quam prata coloribus, ante
Garrula quam tignis nidum suspendat hirundo.
Interea teneris tepefactus in ossibus humor
Æstuat; et visenda modis animalia miris,
Trunca pedum primo, mox et stridentia pennis,
Miscentur, tenuemque magis magis aera carpunt:
Donec, ut æstivis effusus nubibus imber,
Erupere; aut ut, nervo pulsante, sagittæ,
Prima leves ineunt si quando prœlia Parthi.
Quis deus hanc, musæ, quis nobis extudit artem?
Unde nova ingressus hominum experientia cepit?
Pastor Aristæus, fugiens peneia Tempe,
Amissis, ut fama, apibus morboque fameque,
Tristis ad extremi sacrum caput adstitit amnis,
Multa querens, atque hac affatus voce parentem:
Mater Cyrene, mater, quæ gurgitis hujus
Ima tenes, quid me præclara stirpe deorum
(Si modo, quem perhibes, pater est thymbræus Apollo)
Invisum fatis genuisti? aut quo tibi nostri
Pulsus amor? quid me cœlum sperare jubebas?
En etiam hunc ipsum vitæ mortalis honorem,
Quem mihi vix frugum et pecudum custodia solers
Omnia tentanti extuderat, te matre, relinquo.
Quin age, et ipsa manu felices erue sylvas,

dans les prairies, avant que l'hirondelle ait construit son nid. Cependant les liqueurs s'échauffent et fermentent dans le corps du jeune animal : par un prodige étonnant, on en voit sortir une foule d'insectes informes, sans pieds, mais avec des ailes, et qui essaient de voler : bientôt c'est un essaim de mouches qui prend l'essor, et s'échappe dans les airs. Leur nombre égale les gouttes de pluie qui tombent des nues dans un orage d'été, ou les flèches que lancent les Parthes dans le commencement d'un combat. O muses, quel dieu enseigna aux mortels ce secret admirable? Qui a fait le premier cette singulière expérience?

Le berger Aristée, ayant, dit-on, perdu toutes ses abeilles par la maladie et par la famine, abandonna la vallée de Tempé qu'arrose le Pénée; et remontant jusqu'à la source du fleuve, il s'y arrêta. Là, désolé de sa perte, il poussa des gémissemens, et adressa ces mots à sa mère : Cyrène, vous qui habitez au fond de ces eaux, Cyrène ma mère, s'il est vrai, comme vous me l'avez dit, qu'Apollon est mon père, que me sert cette illustre origine, puisque le destin m'est si contraire? pourquoi suis-je du sang des dieux? qu'est devenue votre tendresse pour moi? falloit-il me faire espérer d'être un jour au nombre des habitans du ciel? Le seul bien où je mettois ma gloire sur la terre, ce bien, l'objet de tant de peines, que je m'étois procuré au milieu de tous les travaux de l'agriculture et du soin pénible de mes troupeaux, je le perds ce bien, et vous êtes ma mère! Puisque vous êtes si peu sensible à la gloire de votre fils,

arrachez vous-même les arbres que j'ai plantés, livrez mes champs à la flamme, brûlez mes bergeries, détruisez mes moissons, coupez toutes mes vignes.

Cyrène, du fond de sa grotte, entendit le son de la voix d'Aristée. Elle avoit alors auprès d'elle plusieurs nymphes, qui filoient de la laine fine teinte en vert; telles que Drymo, Xantho, Ligée, Phyllodoce, dont les cheveux épars flottoient sur leurs épaules d'albâtre; Nésée, Spio, Thalie, Cymodoce; Cydippe, qui étoit encore fille, et la blonde Lycorias, qui venoit pour la première fois d'éprouver les douleurs de Lucine; Clio et sa sœur Béroé (ces deux filles de l'Océan étoient couvertes de peaux d'hermine, attachées par des agraffes d'or), Éphyre, Opis, Déiopée fille d'Asius, et l'agile Aréthuse, nouvelle naïade, qui avoit depuis peu renoncé aux exercices de Diane. La nymphe Clymène, au milieu d'elles, les entretenoit des vaines précautions de Vulcain, des galantes ruses de Mars, qui avoit trompé sa vigilance, et de mille autres aventures amoureuses de la troupe céleste depuis la naissance du monde. Tandis que les nymphes, charmées de ces récits, écoutoient attentivement sans quitter leurs fuseaux, les plaintes d'Aristée vinrent pour la seconde fois frapper les oreilles de Cyrène. Tout le cercle fut ému. Aréthuse se lève la première, et pour regarder met sa belle tête hors de l'eau. O ma sœur, s'écria-t-elle, ce n'est pas vainement que vous êtes alarmée des cris que vous avez entendus : votre cher fils Aristée est sur le bord de ce fleuve, où il verse des pleurs, et se plaint de votre cruauté. Qu'il vienne, qu'il approche, dit

Fer stabulis inimicum ignem, atque interfice messes,
Ure sata, et validam in vites molire bipennem,
Tanta meæ si te ceperunt tædia laudis.
At mater sonitum thalamo sub fluminis alti
Sensit. Eam circum milesia vellera nymphæ
Carpebant, hyali saturo fucata colore:
Drymoque, Xanthoque, Ligeaque, Phyllodoceque,
Cæsariem effusæ nitidam per candida colla;
Nesææ, Spioque, Thaliaque, Cymodoceque;
Cydippeque, et flava Lycorias, altera virgo,
Altera tum primos Lucinæ experta labores;
Clioque, et Beroe soror, oceanitides ambæ,
Ambæ auro, pictis incinctæ pellibus ambæ;
Atque Ephyre, atque Opis, et asia Deiopeia;
Et tandem positis velox Arethusa sagittis.
Inter quas curam Clymene narrabat inanem
Vulcani, Martisque dolos et dulcia furta,
Aque chao densos divum numerabat amores.
Carmine quo captæ dum fusis mollia pensa
Devolvunt, iterum maternas impulit aures
Luctus Aristæi, vitreisque sedilibus omnes
Obstupuere: sed ante alias Arethusa sorores
Prospiciens, summa flavum caput extulit unda.
Et procul: O gemitu non frustra exterrita tanto,
Cyrene soror, ipse tibi, tua maxima cura,
Tristis Aristæus Penei genitoris ad undam
Stat lacrymans, et te crudelem nomine dicit.

Huic percussa nova mentem formidine mater,
Duc age, duc ad nos, fas illi limina divum
Tangere, ait. Simul alta jubet discedere late
Flumina, qua juvenis gressus inferret : at illum
Curvata in montis faciem circumstetit unda,
Accepitque sinu vasto, misitque sub amnem.
Jamque domum mirans genitricis, et humida regna,
Speluncisque lacus clausos, lucosque sonantes,
Ibat; et, ingenti motu stupefactus aquarum,
Omnia sub magna labentia flumina terra
Spectabat diversa locis, Phasimque, Lycumque,
Et caput unde altus primum se erumpit Enipeus,
Unde pater tiberinus, et unde aniena fluenta,
Saxosumque sonans Hypanis, mysusque Caicus,
Et gemina auratus taurino cornua vultu
Eridanus, quo non alius per pinguia culta
In mare purpureum violentior effluit amnis.
Postquam est in thalami pendentia pumice tecta
Perventum, et nati fletus cognovit inanes
Cyrene, manibus liquidos dant ordine fontes
Germanæ, tonsisque ferunt mantelia villis:
Pars epulis onerant mensas, et plena reponunt
Pocula; panchæis adolescunt ignibus aræ.
Et mater : Cape mæonii carchesia bacchi,
Oceano libemus, ait. Simul ipsa precatur
Oceanumque patrem rerum, nymphasque sorores,
Centum quæ sylvas, centum quæ flumina servant.

Cyrène saisie d'une nouvelle crainte : amenez-moi mon fils; tous les palais des dieux lui sont ouverts. Soudain elle commande aux flots de se séparer, et d'ouvrir un libre passage. Aristée fut reçu dans le sein du fleuve, entre deux espèces de montagnes, et il descendit jusqu'au fond des eaux. Il admire la superbe demeure de sa mère et son humide empire; il voit avec étonnement les vastes réservoirs que les rochers enferment, et les racines des forêts que le mouvement des eaux et le bruit des sources font retentir; il voit couler dans les entrailles de la terre tous ces grands fleuves qui sortent de son sein et se répandent sur sa surface : le Phase, le Lycus, l'Énipée, le Tibre, l'Anio, le bruyant Hypanis, le Caïque, et enfin le Pô, ce fleuve dont le front est armé de deux cornes dorées, semblables à celles d'un taureau, et qui, après avoir baigné de fertiles campagnes, se précipite dans la mer avec plus de rapidité que tous les autres fleuves [26]. Lorsqu'Aristée fut entré dans le palais de sa mère, dont la voûte étoit formée de rocailles, et qu'elle eut connu le sujet frivole de son affliction, les nymphes ses sœurs s'empressèrent de le servir : les unes lui versent de l'eau sur les mains, et lui présentent des serviettes pour les essuyer; d'autres couvrent la table, et d'autres le buffet : en même temps on brûle des parfums [27]. Alors Cyrène lui dit : Mon fils, prenez cette coupe, et répandez ce vin de Lydie en l'honneur de l'Océan. Pendant la libation elle invoqua ce puissant dieu, le père de toutes choses [28], avec les dryades et les naïades. Trois fois elle répandit la liqueur sur le

brasier, et trois fois la flamme s'éleva jusqu'à la voûte [29]. Rassurée par cet heureux présage, elle tint ce discours à son fils:

Mon fils, dit-elle, il y a dans la mer carpathienne un fameux devin, nommée Protée [30], qui parcourt les flots sur un char attelé de chevaux à deux pieds [31]. Il s'avance actuellement vers l'Émathie, et va revoir Pallène, où il est né. Les nymphes de la mer et le vieux Nérée lui-même [32] ont beaucoup d'égards pour ce devin, qui connoît le passé, le présent et l'avenir. C'est un don de Neptune, qui par cette faveur a voulu récompenser le soin qu'il prend de faire paître au fond de la mer ses troupeaux marins. Il faut, mon fils, que vous tâchiez de lier ce Protée, afin qu'il vous découvre la cause de votre malheur, et le moyen de le réparer. Si vous n'usez de violence, il ne vous dira rien, et toutes vos prières seront inutiles : sachez donc l'enchaîner, et le serrer étroitement; alors toutes ses ruses seront vaines. Je veux vous guider moi-même. Lorsque le soleil aura atteint le milieu de sa course, que les herbes seront sèches, et les troupeaux retirés à l'ombre des bois, je vous conduirai à la grotte où le vieillard, las d'avoir nagé, se reposera. Vous le trouverez endormi, et vous le surprendrez aisément. Dès qu'il se sentira saisi et lié, il s'efforcera de vous échapper en vous faisant illusion. Vous le verrez tantôt sous la forme d'un sanglier hérissé, d'un tigre furieux, d'un dragon armé d'écailles, d'un lion terrible; tantôt il vous paroîtra comme un tourbillon de flamme, ou comme une eau qui coule; et sous l'une ou l'autre apparence il sem-

Ter liquido ardentem perfudit nectare Vestam;
Ter flamma ad summum tecti subjecta reluxit.
Omine quo firmans animum, sic incipit ipsa:
  Est in Carpathio Neptuni gurgite vates,
Cæruleus Proteus, magnum qui piscibus æquor
Et juncto bipedum curru metitur equorum.
Hic nunc Emathiæ portus patriamque revisit
Pallenen: hunc et nymphæ veneramur, et ipse
Grandævus Nereus; novit namque omnia vates,
Quæ sint, quæ fuerint, quæ mox ventura trahantur.
Quippe ita Neptuno visum est, immania cujus
Armenta et turpes pascit sub gurgite phocas.
Hic tibi, nate, prius vinclis capiendus, ut omnem
Expediat morbi causam eventusque secundet.
Nam sine vi non ulla dabit præcepta, neque illum
Orando flectes: vim duram et vincula capto
Tende; doli circum hæc demum frangentur inanes.
Ipsa ego te, medios cum sol accenderit æstus,
Cum sitiunt herbæ, et pecori jam gratior umbra est,
In secreta senis ducam, quo fessus ab undis
Se recipit, facile ut somno aggrediare jacentem.
Verum ubi correptum manibus vinclisque tenebis,
Tum variæ eludent species atque ora ferarum:
Fiet enim subito sus horridus, atraque tigris,
Squamosusque draco, et fulva cervice leæna;
Aut acrem flammæ sonitum dabit, atque ita vinclis
Excidet, aut in aquas tenues dilapsus abibit.

Sed quanto ille magis formas se vertet in omnes,
Tanto, nate, magis contende tenacia vincla;
Donec talis erit mutato corpore qualem
Videris incœpto tegeret cum lumina somno.
  Hæc ait, et liquidum ambrosiæ diffundit odorem,
Quo totum nati corpus perduxit : at illi
Dulcis compositis spiravit crinibus aura,
Atque habilis membris venit vigor. Est specus ingens
Exesi latere in montis, quo plurima vento
Cogitur, inque sinus scindit sese unda reductos,
Deprensis olim statio tutissima nautis :
Intus se vasti Proteus tegit objice saxi.
Hic juvenem in latebris aversum a lumine nympha
Collocat : ipsa procul nebulis obscura resistit.
Jam rapidus torrens sitientes sirius Indos
Ardebat, cœlo et medium sol igneus orbem
Hauserat; arebant herbæ, et cava flumina siccis
Faucibus ad limum radii tepefacta coquebant;
Cum Proteus consueta petens e fluctibus antra
Ibat : eum vasti circum gens humida ponti
Exsultans rorem late dispersit amarum.
Sternunt se somno diversæ in littore phocæ.
Ipse, velut stabuli custos in montibus olim,
Vesper ubi e pastu vitulos ad tecta reducit,
Auditisque lupos acuunt balatibus agni,
Considit scopulo medius, numerumque recenset.
Cujus Aristæo quoniam est oblata facultas,

blera se dérober. Mais plus il prendra de figures diverses, plus vous serrerez ses liens, jusqu'à ce qu'il ait repris celle qu'il avoit d'abord lorsque vous le surprîtes dans le sommeil.

Après avoir donné cette instruction à son fils, elle répandit sur lui une essence d'ambrosie, qui parfuma ses cheveux et tout son corps d'une odeur divine, et lui donna une nouvelle vigueur. Dans les flancs d'un rocher miné par les flots est un antre profond : là se brisent les vagues ; et les eaux de la mer, se partageant, forment deux anses qui embrassent le rocher, et mettent les vaisseaux surpris par la tempête à l'abri des vents orageux. C'est sous ce rocher que Protée s'étoit retiré. Cyrène y place son fils dans l'endroit le plus obscur ; et enveloppée d'un nuage qui la déroboit aux regards, elle s'éloigne de ce lieu. Déja cette constellation qui brûle l'Indien avoit répandu ses feux dans les airs ; déjà le soleil, parvenu au plus haut degré de sa carrière, avoit desséché les herbes, et échauffé le lit des plus profondes rivières, lorsque Protée, sortant du sein des eaux, s'approcha de cet antre, sa retraite ordinaire, suivi de ses troupeaux bondissans, qui de toutes parts faisoient voler l'onde amère. Tandis que ses veaux marins s'étendoient en divers endroits le long du rivage pour s'y livrer au sommeil [33], Protée s'assit vers le milieu du rocher pour les compter, comme fait un berger lorsque l'étoile de Vénus, signal de la retraite de ses troupeaux, les chasse vers leur étable, et que le bêlement des tendres agneaux fait sortir les loups du fond des bois. A peine le vieux Protée commençoit

à se coucher, qu'Aristée, profitant de l'occasion favorable, se jeta sur lui en poussant un cri, et lui lia les mains. Protée eut recours à son artifice ordinaire; il se transforme en feu, en eau, en bête féroce [34] : mais, voyant que tout son art étoit inutile, et qu'il ne pouvoit s'échapper, il reprit sa forme naturelle; et d'une voix humaine il parla ainsi à son vainqueur : Jeune téméraire, qui t'a conduit en ces lieux? que prétends-tu? Vous le savez, divin Protée, répondit le berger; vous le savez, puisque rien ne vous est caché. Mais cessez de vouloir vous dérober à mes yeux : c'est par l'ordre du ciel que je viens ici pour vous consulter dans ma triste situation. Protée lança sur lui un regard terrible : retenant néanmoins sa colère peinte dans ses yeux, il lui parla ainsi :

C'est un dieu qui exerce sur toi sa vengeance : tu portes la peine d'un grand crime. Le déplorable Orphée, si les destins l'eussent permis, t'auroit encore plus maltraité. C'est son courroux que tu éprouves; c'est sa chère Eurydice qu'il venge : le châtiment n'égale point le forfait. Eurydice, que tu poursuivois, fuyoit le long d'un fleuve : elle n'apperçut point un serpent redoutable, caché sous l'herbe; elle en fut piquée, et perdit la vie. Les dryades éplorées firent retentir de leurs cris les montagnes d'alentour : les monts Rhodope et Pangée en furent émus; toute la Thrace consacrée au dieu Mars, le pays des Gètes [35], les contrées de l'Hèbre et d'Orithye, versèrent des larmes. Le triste Orphée, fuyant le commerce des hommes, tâchoit par le son de sa lyre

Vix defessa senem passus componere membra,
Cum clamore ruit magno, manicisque jacentem
Occupat. Ille, suæ contra non immemor artis,
Omnia transformat sese in miracula rerum,
Ignemque, horribilemque feram, fluviumque liquentem.
Verum, ubi nulla fugam reperit pellacia, victus
In sese redit, atque hominis tandem ore locutus:
Nam quis te, juvenum confidentissime, nostras
Jussit adire domos? quidve hinc petis? inquit. At ille:
Scis, Proteu, scis ipse; neque est te fallere cuiquam:
Sed tu desine velle; deum præcepta secuti
Venimus huc lapsis quæsitum oracula rebus.
Tantum effatus. Ad hæc vates vi denique multa
Ardentes oculos intorsit lumine glauco,
Et, graviter frendens, sic fatis ora resolvit:
Non te nullius exercent numinis iræ;
Magna luis commissa: tibi has miserabilis Orpheus
Haud quaquam ob meritum pœnas (ni fata resistant)
Suscitat, et rapta graviter pro conjuge sævit.
Illa quidem, dum te fugeret per flumina præceps,
Immanem ante pedes hydrum moritura puella
Servantem ripas alta non vidit in herba.
At chorus æqualis dryadum clamore supremos
Implerunt montes: flerunt rhodopeiæ arces,
Altaque Pangæa, et Rhesi mavortia tellus,
Atque Getæ, atque Hebrus, et Actias Orithyia.

Ipse, cava solans ægrum testudine amorem,
Te, dulcis conjux, te solo in littore secum,
Te, veniente die, te, decedente, canebat.
Tænarias etiam fauces, alta ostia Ditis,
Et caligantem nigra formidine lucum,
Ingressus, manesque adiit, regemque tremendum,
Nesciaque humanis precibus mansuescere corda.
At cantu commotæ Erebi de sedibus imis
Umbræ ibant tenues, simulacraque luce carentum;
Quam multa in foliis avium se millia condunt,
Vesper ubi, aut hibernus agit de montibus imber:
Matres, atque viri, defunctaque corpora vita
Magnanimum heroum, pueri, innuptæque puellæ,
Impositique rogis juvenes ante ora parentum;
Quos circum limus niger, et deformis arundo
Cocyti, tardaque palus inamabilis unda
Alligat, et novies Styx interfusa coercet.
Quin ipsæ stupuere domus, atque intima lethi
Tartara, cæruleosque implexæ crinibus angues
Eumenides, tenuitque inhians tria Cerberus ora,
Atque ixionii vento rota constitit orbis.
Jamque pedem referens casus evaserat omnes,
Redditaque Eurydice superas veniebat ad auras,
Pone sequens, namque hanc dederat Proserpina legem
Cum subita incautum dementia cepit amantem,
Ignoscenda quidem, scirent si ignoscere manes.

de soulager sa douleur. Nuit et jour sur un rivage désert, chère épouse, il déploroit ta perte. Il osa même descendre dans les gouffres du Ténare [36], pénétrer dans le royaume profond de Pluton, y traverser ces forêts ténébreuses où règne un éternel effroi, s'approcher du terrible monarque des morts, et aborder ces lugubres divinités que les prières des mortels n'ont jamais fléchies.

Cependant toutes les ombres, frappées de ses accords, sortirent de leurs profondes retraites. Une foule de spectres s'assembla autour de lui, en aussi grand nombre que, sur la fin du jour, ou au commencement d'un orage menaçant, on voit les oiseaux se réfugier sous les feuillages. Cette troupe confuse étoit composée d'hommes, de femmes, de héros magnanimes, de jeunes garçons, de jeunes filles, dont les corps avoient été mis sur le bûcher à la vue de leurs tristes parens. Les eaux noires et limonneuses du Cocyte, un marais bourbeux, et le fleuve odieux du Styx, qui se replie neuf fois sur lui-même, sont les barrières impénétrables qui retiennent les ombres dans cet affreux séjour.

Cependant les sons de la lyre d'Orphée pénétrèrent dans les plus profondes demeures du Tartare, et en surprirent tous les pâles habitans : les oreilles même des furies, dont les têtes sont armées de serpens, en furent charmées : le Cerbère, fermant ses trois gueules, cessa d'aboyer, et le mouvement de la roue d'Ixion fut suspendu. Échappé de tous les dangers, Orphée revenoit sur la terre ; Eurydice, qui lui avoit été rendue, marchoit après lui vers le séjour de la

lumière : mais la reine des enfers lui avoit défendu de tourner la tête, et de jeter les yeux sur son épouse. Cependant un mouvement subit, dont il ne fut point le maître, lui fit oublier la loi : faute pardonnable, si les enfers savoient pardonner [37]. Il s'arrêta; et lorsqu'il étoit sur le point de revoir la lumière, vaincu par son ardeur, il voulut voir sa chère Eurydice. Il perdit en un instant tout le fruit de ses peines : son traité avec l'impitoyable tyran des ombres fut rompu, et les étangs de l'Averne retentirent par trois fois d'un bruit affreux. Hélas! s'écria la malheureuse Eurydice, qui nous arrache ainsi l'un à l'autre? Quelle barbarie! Le cruel destin me rappelle dans le sombre empire des morts; le sommeil du trépas ferme pour toujours mes yeux à la lumière. Adieu, cher époux : c'est en vain que je vous tends les bras; je ne suis plus à vous; on m'entraîne dans les ténèbres éternelles. Elle dit, et disparut comme une légère vapeur. Orphée courut après elle pour la rejoindre et lui parler. Vains efforts! il ne la revit plus. Le nocher de la fatale barque ne lui permit point de repasser l'Achéron. Que fera-t-il dans cette triste conjoncture? Que deviendra-t-il, après avoir deux fois perdu sa chère épouse? Essaiera-t-il encore de toucher les divinités infernales? Il n'est plus temps : l'ombre d'Eurydice est déja embarquée sur le Styx.

On dit que le malheureux époux passa sept mois entiers au pied d'un rocher, sur les rives désertes du Strymon, à pleurer sans cesse, et à faire retentir les antres de ses gémissemens. Au son de sa voix plaintive, mariée avec la lyre, les tigres parurent

Restitit, Eurydicenque suam jam luce sub ipsa,
Immemor, heu! victusque animi, respexit. Ibi omnis
Effusus labor, atque immitis rupta tyranni
Fœdera, terque fragor stagnis auditus avernis.
Illa, Quis et me, inquit, miseram, et te perdidit, Orpheu?
Quis tantus furor? en iterum crudelia retro
Fata vocant, conditque natantia lumina somnus.
Jamque vale : feror ingenti circumdata nocte,
Invalidasque tibi tendens, heu! non tua, palmas.
Dixit, et ex oculis subito, ceu fumus in auras
Commixtus tenues, fugit diversa : neque illum
Prensantem nequicquam umbras, et multa volentem
Dicere, præterea vidit; nec portitor Orci
Amplius objectam passus transire paludem.
Quid faceret? quo se rapta bis conjuge ferret?
Quo fletu manes, qua numina voce moveret?
Illa quidem stygia nabat jam frigida cymba.

Septem illum totos perhibent ex ordine menses
Rupe sub aeria, deserti ad Strymonis undam,
Flevisse, et gelidis hæc evolvisse sub antris,
Mulcentem tigres, et agentem carmine quercus.
Qualis populea mœrens Philomela sub umbra
Amissos queritur fœtus, quos durus arator
Observans nido implumes detraxit; at illa
Flet noctem, ramoque sedens miserabile carmen

Integrat, et mœstis late loca questibus implet.
Nulla venus, non ulli animum flexere hymenæi.
Solus hyperboreas glacies, Tanaimque nivalem,
Arvaque rhiphæis numquam viduata pruinis,
Lustrabat, raptam Eurydicen atque irrita Ditis
Dona querens. Spretæ Ciconum quo munere matres,
Inter sacra deum nocturnique orgia Bacchi,
Discerptum latos juvenem sparsere per agros.
Tum quoque marmorea caput a cervice revulsum
Gurgite cum medio portans œagrius Hebrus
Volveret, Eurydicen vox ipsa et frigida lingua,
Ah! miseram Eurydicen! anima fugiente, vocabat;
Eurydicen toto referebant flumine ripæ.

Hæc Proteus: et se jactu dedit æquor in altum;
Quaque dedit, spumantem undam sub vortice torsit.
At non Cyrene, namque ultro affata timentem:
Nate, licet tristes animo deponere curas.
Hæc omnis morbi causa: hinc miserabile nymphæ,
Cum quibus illa choros lucis agitabat in altis,
Exitium misere apibus. Tu munera supplex
Tende petens pacem, et faciles venerare napæas;
Namque dabunt veniam votis, irasque remittent.
Sed modus orandi qui sit, prius ordine dicam.
Quatuor eximios præstanti corpore tauros,
Qui tibi nunc viridis depascunt summa Lycæi,

s'adoucir, et les chênes se mouvoir en cadence. Ainsi la triste Philomèle, désolée de la perte de ses petits, qu'un barbare oiseleur lui a enlevés, passe les nuits dans les bois à gémir, et fait retentir de ses plaintes tous les lieux d'alentour. Depuis cette funeste aventure, Orphée fut insensible aux charmes de l'amour et aux douceurs de l'hymen. Solitaire, au milieu des glaces de la Scythie, il erroit sur les bords du Tanaïs et autour des monts Rhiphées, environnés d'éternels frimas. Là, se rappelant toujours sa chère Eurydice, il déploroit sa disgrace, et les vaines faveurs du dieu des enfers. Cependant les femmes de Thrace, qu'il avoit dédaignées, exercèrent sur lui leur cruelle vengeance dans les jours solemnels des orgies. Transportées de la fureur de Bacchus, elles se jetèrent sur lui, le déchirèrent, dispersèrent ses membres dans les campagnes, et jetèrent sa tête dans l'Hèbre: tandis qu'elle flottoit, on entendit sa langue prononcer encore le nom d'Eurydice, et les échos du rivage le répéter.

A ces mots Protée s'élança dans les flots écumans, et disparut. Cyrène voyant Aristée effrayé de son discours, ne l'abandonna point. Mon fils, lui dit-elle, vous pouvez à présent vous consoler : vous connoissez la cause de votre malheur. Les nymphes, compagnes d'Eurydice, qui dansoient avec elle dans les forêts, se sont vengées sur vos abeilles, qu'elles ont fait périr. Offrez à ces déesses indulgentes des vœux et des sacrifices dans leur temple : votre soumission pourra calmer leur courroux et obtenir votre grace. Mais sachez de quelle manière vous devez les invo-

quer. Dans vos troupeaux qui paissent sur le mont Lycée, choisissez quatre beaux taureaux, et quatre génisses qui n'aient point encore porté le joug : élevez ensuite aux nymphes quatre autels, sur lesquels vous répandrez le sang de vos victimes; et après les avoir immolées, laissez-les au milieu de la forêt. Au bout de neuf jours [38], vous vous rendrez au lieu du sacrifice, dans la même forêt où vous aviez laissé vos victimes. Alors vous offrirez à Orphée des pavots, et vous sacrifierez à Eurydice une génisse avec une brebis noire.

Aristée exécuta fidèlement les ordres de sa mère. Il se rend au temple des nymphes, et fait dresser quatre autels, comme on le lui avoit prescrit : il y conduit quatre taureaux choisis, et autant de génisses, telles qu'on les lui avoit marquées. Ayant laissé neuf jours s'écouler, il retourna au même lieu, et appaisa les mânes d'Orphée. Alors parut un nouveau prodige : on entend d'abord un essaim d'abeilles bourdonner dans le ventre des taureaux immolés; on les voit ensuite percer les flancs de ces mêmes taureaux, prendre leur essor dans les airs, former un nuage, et s'aller reposer sur un arbre, en forme de grappe de raisin.

Tels sont les vers que je chantois [39] sur la culture des champs, et sur le soin des arbres et des troupeaux, tandis que César foudroyoit les peuples de l'Euphrate, tandis qu'il dictoit ses lois à des nations qui se soumettoient d'elles-mêmes à son empire, et que par ses exploits il se préparoit à être un jour au

Delige, et intacta totidem cervice juvencas.
Quatuor his aras alta ad delubra dearum
Constitue, et sacrum jugulis demitte cruorem,
Corporaque ipsa boum frondoso desere luco.
Post, ubi nona suos aurora ostenderit ortus,
Inferias Orphei lethæa papavera mittes,
Placatam Eurydicen vitula venerabere cæsa,
Et nigram mactabis ovem, lucumque revises.

Haud mora, continuo matris præcepta facessit:
Ad delubra venit; monstratas excitat aras;
Quatuor eximios præstanti corpore tauros
Ducit, et intacta totidem cervice juvencas.
Post, ubi nona suos aurora induxerat ortus,
Inferias Orphei mittit, lucumque revisit.
Hic vero subitum ac dictu mirabile monstrum
Aspiciunt, liquefacta boum per viscera toto
Stridere apes utero, et ruptis effervere costis,
Immensasque trahi nubes, jamque arbore summa
Confluere, et lentis uvam demittere ramis.

Hæc super arvorum cultu pecorumque canebam,
Et super arboribus, Cæsar dum magnus ad altum
Fulminat Euphraten bello, victorque volentes
Per populos dat jura, viamque affectat olympo.

Illo Virgilium me tempore dulcis alebat
Parthenope, studiis florentem ignobilis oti;
Carmina qui lusi pastorum, audaxque juventa,
Tityre, te patulæ cecini sub tegmine fagi.

rang des dieux. J'étois alors dans le délicieux pays de Naples, où je jouissois, dans une retraite obscure, d'un doux loisir que je consacrois aux muses. C'est ce Virgile qui dans sa jeunesse osa chanter sur le ton des bergers, et te représenter, ô Tityre, couché sous l'épais feuillage d'un hêtre.

REMARQUES

SUR

LE QUATRIÈME LIVRE

DES GÉORGIQUES.

Ce quatrième livre est ordinairement mis au-dessus des autres livres du poeme des *Géorgiques:* il offre par-tout des images riantes et des préceptes qui renferment moins de ces détails que nos mœurs nous font regarder comme bas et grossiers. Cependant on n'y trouve point de ces morceaux d'une poésie sublime qui embellissent les autres livres, et qui relèvent ce qu'il peut y avoir de petit.

Voici en peu de mots l'analyse de ce quatrième livre. Il s'agit d'abord du logement des abeilles; ensuite de leur nourriture, de leurs essaims et de leurs combats; puis des différentes abeilles, et de leur espèce de police; des temps où elles font le miel; de leurs maladies, et de la manière de repeupler les ruches lorsque toutes les mouches ont péri. Suit la fable d'Aristée, comprenant celle d'Orphée et d'Eurydice; épisode qui vaut un poeme, et qui, soit pour la précision et l'élégance du récit, soit pour la vivacité et la vérité du sentiment, est peut-être au-dessus de tout ce qui nous reste de la poésie ancienne.

Il est bien singulier que celui qui a compilé depuis peu les beaux endroits des *Géorgiques* de Virgile pour l'usage des collèges, n'ait pas jugé à propos de donner place dans son recueil à cette belle fable. Est-ce parce qu'il s'agit d'un homme qui aime trop tendrement sa femme, et qui a trop de douleur de l'avoir perdue? On ne conçoit pas la délicatesse du scrupuleux compilateur.

[a] *Je chanterai maintenant le miel, ce présent des cieux, dont la rosée est le principe.* Le P. Catrou traduit ainsi ce

commencement : « *Sans autre préambule*, je vais parler du « miel, ce présent des dieux, *et qui nous tombe de l'air* ». Virgile représente par cette épithète, *aerii*, la physique des anciens, qui supposoit que le miel venoit de l'air ou des astres. *Sive ille est cœli sudor*, dit Pline, *sive quædam siderum saliva, sive purgantis se aeris succus*. Ils croyoient donc que le miel étoit ou une espèce de salive des astres, ou une dépuration de l'air. Le *Discours sur les abeilles*, qu'on verra à la suite de ces remarques, expliquera l'origine et la formation du miel. La rosée, ou l'air humide, n'est pas plus le principe du miel que de toutes les autres productions de la terre. M. Dryden traduit ainsi ce même commencement:

> The gifts of heav'n my following song pursues,
> Aerial honey, and ambrosial dews.

C'est-à-dire, « Je célèbre, dans le chant qui suit, les présens « du ciel, le miel aérien, et les rosées d'ambrosie ». Qu'est-ce que le miel *aérien*? On pourroit dire qu'*aerii mellis* signifie que le miel fut d'abord trouvé au haut des grands arbres, sur les rochers et les hautes montagnes, où les abeilles le composoient. Mais je ne crois pas que ce soit l'idée de Virgile.

[2] *L'hirondelle, et d'autres oiseaux, etc.* Je n'ai point rendu littéralement,

> Et manibus Procne pectus signata cruentis.

Cette périphrase figurée ne signifie qu'une hirondelle. Voyez la fable de *Procné* dans les remarques sur la VI.[e] églogue. L'hirondelle porte des taches rouges sur la poitrine : c'est ce qui a fait imaginer la fable de Procné.

[3] *Une espèce de glu composée du suc des herbes et des fleurs.* Dans le texte il y a *fucoque et floribus oras explent*. L'herbe appelée *fucus* étoit employée à la teinture, et à la peinture du visage des femmes. Le P. Catrou a jugé à propos d'exprimer ainsi dans sa traduction ce seul mot *fuco* : « Les abeilles,

« dit-il, bouchent les petits trous avec *une certaine herbe* « *qui teint en rouge, et qui sert aux femmes à se farder* ». Ce n'est pas traduire que d'insérer des commentaires dans un texte. A l'égard du soin qu'ont les abeilles de boucher tous les trous de leurs ruches, voici ce qu'en dit M. de Réaumur (tome v de l'*Histoire des abeilles*, préf. page xxvj) : « L'ha- « bitation des abeilles doit être très-close ; pour toutes ou- « vertures elle ne doit avoir que celles qui leur permettent « d'entrer et de sortir librement : celles par où d'autres in- « sectes pourroient s'introduire trop aisément, les fentes par « où l'eau et le vent pourroient passer, auroient des suites à « craindre. Les abeilles le savent : au moins elles savent bou- « cher toutes ces ouvertures et ces fentes ; elles savent même « que la cire n'est pas la matière la plus propre à y être « employée. Elles connoissent une espèce de résine qu'elles « trouvent toute faite sur certains arbres, qui a plus de téna- « cité que la cire : elles vont s'en charger ; elles la portent « sur leurs jambes postérieures, en petites pelottes semblables « à celles de la cire brute : mais elles n'ont pas besoin de la « manger, ni de lui donner aucune préparation. Dès qu'une « de celles qui s'en sont chargées est entrée dans la ruche, « plusieurs de ses compagnes se rendent successivement auprès « d'elle ; chacune prend une petite masse, un petit grain de « la résine entre ses dents, et va sur le champ le poser dans « l'endroit qui a besoin d'être bouché. Les abeilles se servent « aussi de la même matière pour enduire la plus grande « partie des parois de leur ruche. Cette résine a une odeur « aromatique assez agréable. Nous lui conservons le nom de « *propolis*, qui lui a été donné par les anciens ».

[4] *S'il est des ifs aux environs, hâtez-vous de les arracher; et ne vous avisez jamais de faire cuire des écrevisses près de leur demeure.* On prétend que le miel seroit amer si les abeilles alloient se reposer sur des ifs. Aussi dans la IX[e] églogue un berger fait ce souhait :

Sic tua cyrneas fugiant examina taxos!

A l'égard des écrevisses, Pline dit que l'odeur de la cuisson des écrevisses est mortelle à ces mouches : *Cancrorum odore, si quis juxta coquat, apes exanimantur.* M. de Réaumur ne dit rien de ces particularités, non plus que de plusieurs autres, dans son ouvrage sur les abeilles, parce qu'il traite la matière en physicien naturaliste, et non en rustique économe.

[5] *Lorsqu'un nouveau soleil, embellissant de ses rayons le vaste espace des cieux.* Il y a dans le texte, *æstiva luce,* qui signifie les beaux jours du printemps qui approchent de ceux de l'été. *Æstas* a souvent ce sens-là dans les poètes.

[6] *Si vous faites du bruit en frappant sur des vases d'airain, etc.* Il y a des provinces où l'on fait ce bruit sur des bassins de cuivre. Je ne sais si l'origine de cet usage n'est pas une ancienne superstition pratiquée dans la fête de Cybèle, où l'on faisoit un bruit semblable, en mémoire du bruit que firent les Corybantes pour sauver la vie à Jupiter au berceau, que son père Saturne vouloit dévorer. Selon la fable, les abeilles nourrirent de leur miel Jupiter enfant, caché dans l'antre des monts Dicté ou Ida. Pour récompenser ses nourrices, le dieu les doua d'une intelligence singulière. Voyez plus bas, vers 150 :

Pro qua mercede, canoros
Curetum sonitus, etc.

[7] *Deux rois dans la même ruche, etc.* Il n'y a plus aujourd'hui de rois parmi les abeilles : ce sont des reines. Voyez le *Discours* qui est à la suite de ces remarques.

[8] *Elles aiguisent leurs dards, etc.* Virgile représente ici les combats des abeilles comme ceux des hommes, et y emploie les termes militaires. Il est assez plaisant de voir le P. Catrou prendre ces termes au sens propre, et traduire *aptantque lacertos* par ces mots : *Elles préparent leurs cuisses au combat.* Au sujet de ces combats, voyez le *Discours.* Virgile erre

d'après Aristote, à l'égard de la distinction de ces deux rois et de leur double espèce. Aristote, qui a fait de si curieuses observations sur les animaux, ne sait ce qu'il dit quand il parle des abeilles, non plus que Pline.

[9] *On voit alors chaque parti s'attrouper autour de son chef.* Il y a dans le texte, *ad prætoria densæ miscentur.* Chez les Romains la tente du général s'appeloit *prætorium.* Voyez Nieuport, liv. v.

[10] *Un miel .... propre à corriger la dureté du vin.* L'usage des anciens étoit de mettre du miel dans le vin. Horace dit,

Aufidius forti miscebat mella falerno.

Selon Pline, ce mêlange se faisoit lorsque le vin sortoit du pressoir, et ils appeloient le vin ainsi frelaté, *mulsum, vinum melle conditum*, du raisiné.

[11] *Le dieu de Lampsaque armé d'une faux, etc.* Priape est appelé par Virgile *Hellespontiacus*, parce qu'il passoit pour être né à Lampsaque dans l'Hellespont, et que les peuples de ce pays-là lui rendoient un culte particulier. On donnoit à Priape une faucille de bois de saule, *falce saligna*, afin de faire peur aux oiseaux. On prétendoit aussi que sa statue, placée ordinairement dans les jardins, les préservoit des voleurs. C'est pour cela que Virgile l'appelle *custos furum atque avium.* Saturne étoit représenté aussi avec une faucille.

[12] *Où deux fois chaque année les rosiers fleurissent.* La ville de *Pæstum* n'est plus aujourd'hui qu'un village appelé *Pesti*, dans la Lucanie, c'est-à-dire, dans la Calabre. Ce pays étoit autrefois célèbre pour ses belles roses, qui croissoient deux fois dans l'année : *Biferique rosaria Pæsti.*

[13] *Près de la superbe ville de Tarente, etc.* Tarente est ici appelée *Œbalia*, du nom d'Œbalus, compagnon de

Phalante, venu de Lacédémone dans la Lucanie, où il établit une colonie et bâtit la ville de Tarente. Le Galèse, appelé aujourd'hui *Galeso,* coule dans la Calabre, et se décharge dans la mer près de Tarente. *Corycium senem.* Coryce étoit une ville de la Cilicie, aujourd'hui nommée *Cureo,* dans la province de Caramanie, vis-à-vis l'isle de Chypre.

[14] *Il savoit transplanter et aligner des ormeaux déja avancés, etc.* Virgile dit que ce vieillard avoit planté dans son jardin des ormes déja avancés, *seras ulmos,* et qu'il les avoit plantés en ligne droite, *in versum.* Ce mot de *versus* est le terme propre pour exprimer cet alignement, et Pline l'emploie dans ce sens.

[15] *Là, pour fondement de leurs rayons, etc.* Il y a dans le texte, *prima favis ponunt fundamina.* La signification propre de *favus* est la cellule, l'alvéole de la mouche, qui est de figure hexagonale ou pyramidale : c'est ce qui fait que Vitruve appelle *favus* un hexagone.

[16] *Ceux-ci donnent la trempe au métal.* Le mot *æra* du texte signifie du fer. Les poètes appellent souvent le fer *æs,* et confondent ainsi le fer et l'airain. Il y en a plusieurs exemples.

[17] *Telle est l'ardeur naturelle et le travail des abeilles, etc.* Virgile appelle ces mouches *cecropias*, c'est-à-dire, athéniennes, de Cécrops, premier roi d'Athènes. Les abeilles du mont Hymette, dans l'Attique, étoient renommées.

[18] *Souvent elles se chargent de quelques grains de sable, etc.* Aristote, Pline, et plusieurs autres naturalistes, ont dit, comme Virgile, que les abeilles se chargent de grains de sable, et s'en servent comme de lest pour résister au vent. C'est une erreur : elles apportent ce sable pour la construction de leurs rayons. Voyez le premier *Mémoire de M. de Réaumur sur les*

abeilles, tome v de l'*Histoire des insectes*. Une opinion qui n'est pas moins fausse, est ce que Virgile ajoute, *quod nec concubitu indulgent, etc.* Plusieurs auteurs anciens ont cru, ou au moins soupçonné, que ces mouches recueilloient sur les fleurs la semence de leurs œufs. Voyez le *Discours* qui suit. Pline dit, *Apum coitus visus est numquam* (liv. XI, XVI). Cependant M. de Réaumur a vu, ou au moins a cru voir, cet accouplement. Voyez ses *Mémoires sur les abeilles*. Au reste le sentiment de Virgile sur la propagation des abeilles a été adopté par Lactance, par saint Ambroise et autres pères de l'église, qui ont proposé aux vierges chrétiennes ce rare exemple de chasteté.

[19] *Elles se donnent de nouveaux citoyens et un nouveau roi.* L'expression de Virgile, *ipsæ regem parvosque quirites sufficiunt*, est ingénieuse. Chaque année, dit-il, il nait sur les feuilles des arbres un roi et de petits Romains.

[20] *L'Égypte, la Lydie, les Parthes, les Mèdes, révèrent moins leur roi, etc.* La Lydie, dont Sardes étoit la capitale, s'appelle aujourd'hui la Corasie. La Parthie étoit une contrée de la Perse, dont les Parthes, peuple originaire de Scythie, s'emparèrent, et à laquelle ils donnèrent leur nom. Les Mèdes occupoient un pays entre l'Arménie, l'Assyrie et la mer caspienne, que l'on appelle aujourd'hui *le Schirvan*. Le vaste empire des Mèdes passa aux Perses. Ces peuples orientaux avoient pour leur roi un respect servile, et lui rendoient une espèce de culte. Faut-il s'étonner du despotisme qui y règne encore? gouvernement dont l'humanité doit rougir, source de rebellions et de désordres, comme tant d'exemples le prouvent. Une puissance bornée par la raison et par les lois est plus tranquille, plus affermie, et dans un sens plus grande, qu'une puissance arbitraire et sans bornes.

[21] *Une portion de l'ame universelle.* Virgile expose ici, en passant, sa doctrine sur les ames, conformément à ce qu'il

explique plus au long dans le VI.e livre de l'*Énéide*. C'est celle de plusieurs anciens philosophes, et qui s'accorde assez avec celle de Pythagore et de Pline, et plus encore avec celle de Platon. C'est sur ce système que Spinosa a formé le sien. Ce n'est pas ici le lieu de le réfuter. Il est proscrit par la révélation, dont la vérité est prouvée. Selon cette opinion de Virgile, tout ce qui vit et a vécu vivra toujours, parce que l'ame des hommes et celle des bêtes font une partie de la divinité. En conséquence, toute ame particulière, étant une portion de cette ame universelle, ne peut périr : elle passe ou dans les astres, ou dans les corps de divers animaux, modifiés pour la recevoir.

[22] *Lorsque les pléiades commencent à sortir de l'océan.* Les pléiades se levent vers le milieu du mois de mai, et elles se couchent vers le 18 d'octobre. Ce sont les deux temps, selon Virgile, de faire la récolte du miel. Il s'agit du lever cosmique au mois de mai, et de leur coucher cosmique au mois d'octobre. Au reste, dans ces paroles, *lorsque cette constellation, fuyant le signe des poissons, se plonge tristement dans la mer*, le docte P. Pétau prétend qu'il y a une erreur d'astronomie.

[23] *Elles se jettent sur le ravisseur, et le percent de leur aiguillon, qu'elles laissent dans la plaie, et meurent ainsi en se vengeant.* Le P. Catrou dit sur cet endroit, « que les « nouvelles observations démentent ce sentiment de *toute* « *l'antiquité*. Il n'est pas vrai, ajoute-t-il, que les abeilles « meurent *toutes les fois* qu'elles ont piqué. Elles peuvent « vivre sans aiguillon, et leur reine *n'en a jamais* ». 1°. Virgile ne dit point ici que les abeilles meurent *toutes les fois* qu'elles piquent, et *toute l'antiquité* ne l'a point dit; mais seulement qu'elles meurent souvent en dardant leur aiguillon, parce qu'elles font alors un effort qui rompt quelquefois le boyau auquel il est attaché. 2°. Il est faux que les abeilles puissent *vivre sans aiguillon*. 3°. Il est faux encore que *leur*

reine n'en ait point. Celui de la reine est plus long; mais comme elle est pacifique, elle ne le darde que rarement et lorsqu'elle est fort excitée. Voyez les *Mémoires de M. de Réaumur*, celui de M. Maraldi, et le livre de M. Simon sur la *République des abeilles*. N'y a-t-il pas assez d'erreurs dans ce livre de Virgile, qui a suivi les préjugés de son siècle au sujet des abeilles? Faut-il qu'un commentateur y en ajoute de nouvelles?

[24] *De l'insecte haï de Minerve, de l'araignée, etc.* Virgile appelle l'araignée *invisa Minervæ*, parce que, selon la fable, Arachné, s'étant vantée de filer mieux que Minerve, fut changée en cet insecte que nous appelons araignée.

[25] *Dans ces contrées que le Nil, descendant de l'Éthiopie, fertilise, etc.* Cet endroit de Virgile a toujours embarrassé les interprètes. Il s'agit de la basse Égypte, où étoit la ville de Canopus, qui a donné son nom à une des principales embouchures du Nil. Alexandre le Grand, né à Pella, capitale des Macédoniens, bâtit sur cette embouchure la ville d'Alexandrie, et pour cette raison le poète appelle ce pays *Canopum pellæum*. Mais quel sens donner à ces deux vers?

Quaque pharetratæ vicinia Persidis urget,
Et viridem Ægyptum nigra fœcundat arena,

Le Nil est-il dans le voisinage de la Perse? L'Arabie est entre la Perse et l'Égypte. D'ailleurs peut-il couler de l'Inde dans l'Égypte? L'interprétation que le P. Hardouin a donnée à ce passage est risible. M. Huet a seul levé la difficulté. 1°. Il ne s'agit point ici, comme le prétend le P. Hardouin, de deux fleuves confondus par Virgile, mais du Nil seulement. 2°. Il n'est question que de la basse Égypte. Les Romains donnoient le nom d'Inde à tous les pays du midi situés au-delà des bornes de leur empire, et principalement à l'Éthiopie. Ovide, Appien, Hygin, appellent Inde tous les pays méridionaux de l'Afrique. Annibal commanda à ses Indiens, dit Appien, d'attaquer le camp de Claudius. De plus, Hérodote

distingue les Indiens du nord, qui étoient en Asie, d'avec ceux du sud en Afrique, qui sont les Éthiopiens. Ainsi ce vers,

Usque coloratis amnis devexus ab Indis,

doit s'entendre de l'Éthiopie, où le Nil prend sa source. Dire, comme le P. Hardouin, qu'il s'agit ici du fleuve Indus, c'est faire dire à Virgile que le fleuve Indus vient du pays des Indiens; ce qui est absurde. Dit-on que le Pô vient du pays des Italiens, et la Tamise du pays des Anglois? Il reste une difficulté dans ces mots, *vicinia Persidis urget*. On ne peut la résoudre qu'en supposant une colonie de Perses dans la haute Égypte. Salluste fait mention de cette colonie, sur la foi des livres puniques. « J'ai appris, dit-il, d'un livre écrit « dans la langue punique, qui avoit appartenu au roi Hiemp- « sal, et que je me suis fait interpréter, quelles nations habi- « tèrent d'abord en Afrique, et quels peuples s'y établirent « dans la suite ». Il explique en cet endroit comment un grand nombre de Perses passa en Afrique et prit le nom de Numides, parce qu'ils changeoient souvent de demeure, ou plutôt qu'ils n'en avoient point de fixe : car *Numidæ* et *Nomades* ont le même sens. Or le nom de *Nomades* étoit celui des peuples errans. Ils s'établirent enfin en Afrique près de l'Egypte. Telle est l'interprétation naturelle de ces mots, *vicinia Persidis urget*. Le mot *vicinia*, selon cette interprétation, peut être pris, soit au nominatif singulier *vicinia*, soit à l'accusatif pluriel du neutre *vicinium*; ce qui forme le même sens. Virgile s'est plu à semer dans ses ouvrages, et sur-tout dans ses Géorgiques, des traits d'érudition historique et géographique; c'est ce qui le rend quelquefois obscur pour nous.

[26] *Avec plus de rapidité que tous les autres fleuves.* Voilà bien des fleuves dont le poète fait mention. C'est une hardiesse extrêmement poétique que de supposer que tant de rivières avoient leur réservoir dans celui du Pénée, même le Tibre, l'Éridan et le Teverone, fleuves d'Italie. Quoi qu'il

en soit, je vais dire quel étoit le cours de tous ces fleuves. Le fleuve du Phase traverse la Colchide et se décharge dans le Pont-Euxin. Le Lycus, fleuve de la Scythie, se jette dans le Palus Méotis. L'Enipée coule dans la Thessalie et dans une partie de la Macédoine, traverse la plaine de Pharsale, et décharge ses eaux dans le Pénée, ce fleuve-là même où Virgile suppose que l'Énipée prend sa source. Le *Hypanis*, aujourd'hui *le Bog*, coule dans la Volhinie et la Podolie. Le *Caïque* prend sa source dans la Mysie ou Mœsie; après avoir arrosé la Troade, il se décharge dans la mer Égée. L'*Éridan*, ou le *Pô*, est un fleuve d'Italie. Un savant de l'académie des belles-lettres prétend qu'il y avoit deux fleuves de ce nom, l'un en Italie, l'autre dans les pays du nord, qui est la Vistule. Il fonde son opinion sur l'ambre, que quelques auteurs anciens ont dit se trouver sur les bords de l'Éridan. « Or, « dit-il, il ne se trouve point d'ambre sur les bords de l'Éridan « ou du Pô en Italie, mais bien sur les bords de la Vistule; « ainsi ce fleuve portoit autrefois le nom d'Éridan ». On peut lui répondre : Les Grecs disoient l'*ambre de l'Éridan*, comme nous disons le *tabac de Hollande*. Il ne croît point d'ambre sur les bords du Pô, comme il ne croît point de tabac en Hollande; cependant, parce que le bon tabac des isles de l'Amérique nous est fourni par les Hollandois, nous l'avons appelé tabac de Hollande : de même l'*electrum* ne croît point en Italie; mais les négocians italiens le faisant venir du nord, et l'embarquant sur le Pô pour le transporter dans la Grèce par la mer Adriatique, les Grecs s'imaginèrent qu'il croissoit sur les bords de ce fleuve. C'est ce que M. Bellanger, traducteur de Denys d'Halicarnasse, et l'un des hommes de ce siècle les plus versés dans la connoissance de l'antiquité et des auteurs grecs, fera voir en détail dans les doctes commentaires qui doivent accompagner sa fidèle traduction d'Hérodote, qui sera mise incessamment sous presse. Au reste, Virgile appelle l'Éridan, *gemina auratus taurino cornua vultu*. C'étoit apparemment ainsi qu'on représentoit ce fleuve, à cause des nombreux troupeaux de bœufs qui pais-

soient sur ses bords, et qui enrichissoient extrêmement le pays, ou plutôt à cause de ses diverses embouchures. Il arrose le Piémont, le Milanez, le Mantouan et le Ferrarois, d'où il se jette dans le golfe de Venise, que Virgile appelle *purpureum*. On sait que *purpureum* ne signifie pas toujours la couleur de pourpre : il a quelquefois la signification de *candidus*.

[27] *En même temps on brûle des parfums.* Il y a dans le texte, *panchæis ignibus*, c'est-à-dire, des parfums que l'on brûloit. Ces parfums étoient d'Arabie, qui est le pays du monde où il y a le plus de plantes aromatiques. La Panchaïe étoit une province de l'Arabie. On peut se rappeler ce vers du second livre des Géorgiques :

Totaque turiferis Panchaia pinguis arenis.

[28] *Ce puissant dieu, le père de toutes choses.* L'Océan est ici appelé le père de toutes choses, suivant la doctrine du philosophe Thalès, qui enseignoit que l'eau étoit la matière première dont tous les corps étoient composés.

[29] *Trois fois la flamme s'éleva jusqu'à la voûte.* C'étoit un augure favorable quand le feu ne s'éteignoit point par les libations, et qu'au contraire elles ne faisoient que le ranimer et exciter la flamme. Voyez la fin de la VIII.e églogue.

[30] *Un fameux devin, nommé Protée.* On a dit que ces diverses formes que Protée savoit prendre, signifient que ce fut un prince dissimulé et profond politique. Voyez la Mythologie de l'abbé Banier.

[31] *Sur un char attelé de chevaux à deux pieds.* Il y a dans le texte, *bipedum equorum*. C'est que ces chevaux marins n'avoient réellement que les deux pieds de devant : le reste de leur corps se terminoit en poisson. C'est ainsi qu'ils sont représentés dans les anciens monumens.

[32] *Le vieux Nérée lui-même, etc.* Nérée étoit proprement le dieu de la Méditerranée : selon la fable, il étoit fils d'Océanus et de Téthys. Neptune étoit le dieu de toutes les eaux en général, même des fleuves.

[33] *Tandis que ses veaux marins s'étendoient .... le long du rivage pour s'y livrer au sommeil.* Les veaux marins, animaux amphibies, dorment sur les rivages de la mer, et dorment profondément. Juvénal, en voulant peindre une chose capable de réveiller un dormeur, dit :

Eripiant somnum Druso, vitulisque marinis.

[34] *Il se transforme en feu, en eau, en bête féroce.* Rousseau commence ainsi son ode au comte du Luc :

Tel que le vieux pasteur des troupeaux de Neptune,
Protée, à qui le Ciel, père de la Fortune,
Ne cache aucuns secrets,
Sous diverse figure, arbre, flamme, fontaine,
S'efforce d'échapper à la vue incertaine
Des mortels indiscrets.

[35] *Le pays des Gètes, etc.* On croit que les Gètes habitoient le pays de Valachie et de Moldavie ; mais comme ces peuples étoient Nomades, c'est-à-dire errans, on ne peut assigner précisément leur demeure. Voyez l'*Histoire des Celtes* par M. Pelloutier.

[36] *Il osa même descendre dans les gouffres du Ténare.* Le Ténare étoit un port de l'Achaïe. Il y avoit près de cette ville un abyme, qu'on s'imaginoit être un soupirail des enfers, dont l'Érèbe passoit pour le lieu le plus profond et le plus sombre. Le Tartare étoit celui où les coupables étoient tourmentés. Rousseau *(ibid.)* peint ainsi la descente d'Orphée aux enfers :

C'est par-là qu'un mortel, forçant les rives sombres,
Au superbe tyran qui règne sur les ombres

Fit respecter sa voix.
Heureux, si, trop épris d'une beauté rendue,
Par un excès d'amour il ne l'eût point perdue
Une seconde fois!

[37] *Faute pardonnable, si les enfers savoient pardonner.* Dans le *Culex*, mauvais poëme, indigne de Virgile, et à qui on l'attribue peut-être mal à propos, on trouve cette même pensée, mais exprimée foiblement.

Dignus amor venia, parvum si Tartara vellent
Peccatum ignovisse.

[38] *Au bout de neuf jours, etc.* C'étoit toujours le neuvième jour qu'on faisoit un sacrifice aux mânes d'un mort. On leur offroit des *pavots* pour les appaiser, parce que le pavot fait dormir. Ces sacrifices étoient toujours d'animaux *noirs*. C'est pour cela que Cyrène dit à son fils Aristée:

Post, ubi nona suos aurora ostenderit ortus,
Inferias Orphei lethæa papavera mittes,
Placatam Eurydicen vitula venerabere cæsa,
Et nigram mactabis ovem.

Il faut remarquer qu'*Orphei* est ici au datif grec.

[39] *Tels sont les vers que je chantois, etc.* Cet épilogue des Géorgiques a été imité par M. de Ségrais à la fin de ses poésies.

Ainsi, foulant aux pieds l'honneur imaginaire,
L'avare faim de l'or, et l'erreur du vulgaire,
Même sans concevoir la noble vanité
Qui naît du doux penser de l'immortalité,
Aux bords délicieux de nos claires fontaines
Je chantois mes plaisirs, je soupirois mes peines,
Et goûtois en repos de célestes douceurs,
Plus possédé d'amour qu'inspiré des neuf sœurs,
Pendant que mon grand roi, la gloire des monarques,
Affranchissoit son nom de l'empire des Parques,
Étoit l'appui des bons, la terreur des pervers,
Et l'objet qu'Apollon eût choisi pour ses vers;

Pendant que frémissoient à sa seule parole
La Discorde françoise et l'Envie espagnole,
Et que du premier coup de son sceptre fameux
On les vit à ses pieds trébucher toutes deux.
Louis, du genre humain les nouvelles délices,
Si je m'étois senti les muses plus propices,
Je n'aurois point voulu de champ moins spacieux
Que tes rares exploits, que tes faits glorieux.

J'ai cru devoir placer à la fin de ces remarques quelques morceaux du poëme du P. Vanière qui concernent les abeilles. Le poète ayant été heureusement guidé par les observations de M. Maraldi, insérées parmi les mémoires de l'académie royale des sciences, novembre 1712, n'a point adopté les erreurs des anciens; et s'il est ici au-dessous de Virgile du côté de la poésie et de l'imagination, il l'emporte du côté de la physique et de la vérité. Cependant, lorsque le flambeau du docte physicien lui manque, il tombe aussitôt dans l'erreur, parce qu'il se fie aux naturalistes de l'antiquité. Pline dit, par exemple, liv. XI, c. XVII, que le roi des abeilles n'a point d'aiguillon, ou que s'il en a un il ne peut s'en servir : *Rex vel nullum habet aculeum, vel usum ejus ei natura negavit.* Le P. Vanière, en changeant avec raison le nom de roi en celui de reine, adopte la première partie de la proposition disjonctive de Pline, et dit nettement que la reine des abeilles n'a point du tout d'aiguillon : ce qui est faux, comme le grand naturaliste de notre siècle, M. de Réaumur, l'a découvert par ses observations. Comme M. Maraldi s'est trompé lui-même sur quelques articles, par exemple sur la matière

que les abeilles recueillent sur les fleurs pour en composer le miel et la cire, le P. Vanière s'est trompé aussi sur ces choses. Il m'a paru inutile de traduire en françois les morceaux que je vais citer : le discours qui suit doit suffire pour en donner une parfaite intelligence à ceux qui ont quelque connoissance de la langue latine.

Excerpta ex libro XIV Prædii Rustici.

Apum varii labores.

Rure domique sagax agmen cum sole diurnum
Æquat opus : molli reficit nox corpora somno.
At roseis ubi vecta rotis Aurora laborum
Admonuit, vetulæ (somni quæ parcior ætas)
Evigilant, et signa canunt plaudentibus alis,
Quo juvenum rumpant pigram stridore quietem.
Emicat, et reliquum penna vibrante juventus
Excutiens somnum, se prædæ accingit agresti.
Ac veluti quo bella vocant canor æris inertes
Exstimulat turmas, et in horrida prœlia mittit;
Non aliter, strepitu sonitus imitante tubarum,
Florigeros se turba rapax hortàtur in agros.
Protinus erumpunt portis; casiamque thymumque
Omnibus ut circum populentur latius arvis,
In diversa volant, acri quo nare sagaces
Invitant odor et certæ spes blanda rapinæ.
Si cui forte seges felix et copia florum
Ditior occurrit, reliquas per inane volantes
In partem vocat; et numero recreante laborem,
Acrius incumbunt, ut ab omni flore legatur
Melleus effluxit calicem qui sudor ad imum.
Nectareo cum plena tumet vesicula succo,

Qua flavos, velut utre, ferunt in tecta liquores,
Floribus insidunt iterum, ceramque recidunt,
Quæ foliis, villi vel pulveris instar, adhæret.

Munditiæ studium in alveari.

At neque munditiæ magnas par cura per urbes
Privatasque domos : nil sordis in ædibus, alvi
Proluvies nec fœda jacet; consumptaque morte
Si qua peribit apis, multis subeuntibus ultro
Triste ministerium, tectis exangue cadaver
Exportant, odor infestus ne polluat ædes.
Excubias vigilum fallens, impune penates
Cum semel intrasset limax cornutus, eosque
Turparet fluidæ crasso lentore salivæ,
Obstupuere domi gerulum, stimulisque frequentes
Invasere fero retrahentem corpus ab ictu,
Seque suæ vallo testæ spumisque tegentem:
Irrita jam cum tela forent, apis advocat artes
Ingeniosa suas, et ceræ prodiga totam
Incrustat cochleam, monstrum fatale recondens
Hoc veluti tumulo, ne tetrum afflaret odorem.

Apum regina.

Et fieri quod posse neges, tot femina natas
Una parit. Regem veteres dixere : sed acres
Inter Amazonidum veluti regina catervas
Imperium exercet, scythicos dominata per agros;
Plebeias sic inter apes dux femina regnat,
Quam colit et miro vulgus dignatur honore.
Ut major foret imperii reverentia, membris
Majorem natura modum dedit : albida frontem
Distinctam maculis decorant insignia regni,
Et micat in pennis color aureus. Unica toto
De grege nulla gerit diro metuenda veneno

Tela, laboriferam regat ut sine sanguine gentem,
Nec terrore sibi, fido sed amore, sodales
Subjectas habeat. Spes et fortuna penatum
Illius ex vita pendent : opera omnia cessant,
Regina languente; dolens plebs assidet ægræ :
Et si fata ferant ut morbo concidat, uno
Exequias luctu decorant, nec funera ducunt;
Exanimum circa corpus glomerantur in orbem,
Et tristes querulo gemitus dant murmure, donec
Has quoque vel tollat mœror, causamve dolorum
Auferat ex oculis manus officiosa cadaver.
Ultima reginæ post fata, juvencula princeps
Matris in imperium succedit læta, novoque
Cincta satellitio, vacua dominatur in aula.

Apum examina.

Ævi flore nitens tectis regina sub iisdem
Crevit, et imperio jam sese intelligit ortam;
Regnandamque alibi meditatur cogere gentem.
Ergo multisonis civilia classica pennis
Mane dies aliquot canit, hortaturque sodales
Ut vetus hospitium fugiant, sua signa secutæ.
Reginam circumstat apum plebs tota canentem:
Hanc oculis, hanc ore bibunt, dulcedine bombi
Et rutulis captæ pennis blandaque juventa.
Cerea confuso strepitu studiisque faventum
Tecta sonant : illis nec florea rura diebus
Pervolitant, nec mella legunt, urgentve labores
Intra tecta suos; vitæ concordia plebem
Nil antiqua movet, privatis publica cedit
Res studiis : trepidat domus interiore tumultu,
Et fremit ad portas incondita turba volantum.
Ut cum bella tument civilia, fœdere necdum
Abrupto coeunt cives, et in arma feruntur;
Sed dubias gliscens studia in contraria mentes

Sollicitat, tacitosque serit discordia motus.
Instaurat regina sonos, iterumque sodales
Præcipitare fugam monet; inclinataque vulgi
Pectora si videat, tum denique signa revellens
Egreditur prior, et vocat agmina fida suarum.....
Non procul hinc viridi junctæ super arbore sidunt,
Innectuntque pedes pedibus, tumidique racemi
Agmen in effigiem lento stat pensile ramo.
Inde gravi vocat alarum stridore sodales,
Incertas animi satiusne relinquere nidos
Et saturum præsepe, novis an fidere regnis.

Apes civili dissidio occurrunt.

Exitium et tantas vulgo gens provida rerum
Antevenit clades : nam dum virguncula nullo
Septa satellitio servit regina parentis
Imperio, necdum meditatur condere regnum
Ipsa sibi, sociamque fugæ deducere turmam,
Hanc tacita nece clam tollunt, gentisque ruinam
Unius interitu redimunt; quo more tyrannos
Barbaricos inter manet hæres unus in aula,
Divisi ne bella gerant civilia fratres.

Fuci ab apibus interimuntur.

Non secus ac urbem propior cum territat hostis,
Obsidio ne longa famem ferat, oppida vulgi
Fece levant, mittuntque foras quod inutile bello est:
Sic, ubi pulsat hiems jam proxima, frigore pigram
Obsessura domi gentem, præsepibus arcent
Interimuntque mares; et quæ pia turba sororum
Exequias celebrat, cæsos ad limina fucos
Projicit, extremo seu non dignatur honore
Funeris ignavum pecus, aut spectare peremptum
Vindictaque frui post fata novissima gaudet.

Comparatio apum cum Paraguensi populo.

Antiquæ mentem subeat pietatis imago,
Cum sua Christiadæ sic in commune ferentes
Omnia, condebant placidos sine crimine soles.
Et veteris ne vana putes præconia famæ:
Nunc etiam mare trans altum jacet angulus orbis,
Quem qui norit, apum credat me nomine gentis
Illius ingenium et varios celebrasse labores....

Cette description des mœurs du Paraguai est trop longue pour l'insérer ici. D'ailleurs l'épisode est assez froid. On peut voir, par l'échantillon que je viens de mettre sous les yeux du lecteur, quel est le goût de la poésie didactique du P. Vanière. Il me semble que quoique le détail de la république des abeilles soit plus exact dans le *Prædium Rusticum* que dans le quatrième livre des Géorgiques, il y a dans celui-ci bien plus de chaleur et d'agrément. Or, en fait de poésie, d'agréables erreurs valent mieux que d'ennuyeuses vérités.

DISCOURS

SUR

LES ABEILLES.

Comme Virgile, dans ce quatrième livre de ses Géorgiques, a suivi les opinions de son siècle touchant les abeilles, et que les jeunes gens y pourroient puiser de fausses connoissances, je crois devoir placer ici un petit discours sur cette matière, conforme en partie au mémoire de M. Maraldi, inséré dans le tome de l'académie des sciences pour l'année 1712, et tiré des mémoires sur le même sujet par M. de Réaumur, qui forment la plus grande partie du tome v de son excellent ouvrage sur l'*Histoire des insectes*. Ce discours ne sera même, à proprement parler, qu'un abrégé des choses principales contenues dans ses neuf mémoires sur les abeilles.

Si l'on en croit plusieurs auteurs qui ont écrit sur les abeilles, leur intelligence égale ou surpasse celle des hommes. Elles ont toutes les vertus morales: leurs mœurs l'emportent sur les nôtres, et leur police est un parfait modèle du gouvernement monarchique. Cependant quelque merveilleuse que soit la conduite des abeilles, lorsqu'on les examine de près, il y a bien à rabattre de toutes ces idées.

Chaque ruche contient trois sortes de mouches dans un certain temps de l'année; et dans les autres temps, seulement deux sortes. Il y a d'abord les

abeilles qui sont les travailleuses, et qui n'ont point de sexe; ce sont celles qui forment les gâteaux de cire, et qui les remplissent de miel. M. de Réaumur les appelle *les ouvrières*. Il y a ensuite les mâles appelés *bourdons*, beaucoup plus gros que les autres abeilles. On ne peut les voir dans une ruche que pendant un ou deux mois de l'année, pour la raison que je dirai dans la suite, et leur nombre est dix fois plus petit que celui des ouvrières. Ce n'est que pendant quelques jours de chaque année qu'on peut trouver dans une ruche plusieurs femelles : dans tous les autres temps il n'y en a qu'une seule, mais si féconde, que le logement ne suffit plus au bout de l'année pour contenir tout le peuple qu'elle met au monde, et qui monte quelquefois à plus de quarante mille mouches, tant mâles que femelles et ouvrières. Cette mère ne sort presque jamais; et à peine peut-elle voler, parce que ses ailes sont fort courtes. Elle est plus longue et moins grosse que les mâles. C'est elle que les anciens ont appelée le roi des abeilles : mais elle a depuis perdu son sexe masculin; aujourd'hui c'est une reine. Les autres abeilles paroissent la respecter et lui rendre toutes sortes d'offices : elles lui offrent du miel, la lèchent, la brossent, l'accompagnent par tout où elle va : elles ne volent, n'agissent, ne travaillent que pour elle.

Si l'on partage un essaim en deux ruches, les mouches de l'une, où elles étoient en plus grand nombre, mais sans mère, cessent à l'instant de travailler; elles cessent même de manger, et elles périssent : à peine daignent-elles sortir de leurs ruches; et si elles en

sortent, elles n'y rapportent rien. Celles au contraire qui ont été enfermées avec la mère dans l'autre ruche, continuent de travailler. C'est ce qui a été bien vérifié par des expériences incontestables. Redonnez une mère à celles qui en avoient été privées : voilà tous les travaux qui recommencent; elles semblent toutes reprendre une nouvelle vie. Les abeilles ne sont même laborieuses qu'à proportion de la fécondité de leur mère. Cependant elles ne contribuent en rien à sa fécondité : destinées seulement à être, pour ainsi dire, les nourrices de ses enfans, elles s'intéressent pour les vers que leur reine pond, et qui doivent devenir abeilles comme elles. C'est la seule espérance de voir naître d'elle beaucoup d'abeilles qui les anime à faire des rayons de cire et des cellules pour les loger, et à y mettre des provisions de miel pour les nourrir : dès qu'elles n'ont plus cette espérance, elles ne se mettent plus en peine de travailler, ni même de vivre.

C'est la trompe des abeilles qui cueille sur les fleurs une certaine liqueur miellée, renfermée dans des espèces de glandes, que les abeilles ont connues de tout temps, et que les botanistes ne connoissent que depuis peu. Cette trompe n'agit point à la manière des pompes : c'est une sorte de langue longue et velue, qui, en léchant la fleur, se charge d'une liqueur qu'elle conduit jusqu'à une bouche assez grande. Il y a des dents dans cette bouche, qui façonnent la cire que l'abeille cueille seulement sur les fleurs des plantes et non ailleurs. Les fleurs ont des filets qu'on appelle étamines : ces étamines, qui sont jaunes dans

un lis, brunes dans une tulipe, etc. laissent sur les doigts, lorsqu'on y touche, une poussière qui est de leur couleur. Chaque grain de ces poussières est un globule plus ou moins sphérique ou alongé, et tous ces grains dans une même plante ont la même figure, et une figure différente dans une différente plante, comme M. Geoffroy l'a fait voir dans son mémoire inséré parmi ceux de l'académie des sciences, année 1711.

Ce sont ces poussières qui font la matière de la cire : c'est en quelque sorte de la cire brute et commencée. La partie antérieure de la mouche, son corselet, ses jambes, et plusieurs autres endroits de son corps, sont chargés de poils qui, vus au microscope, ressemblent à une tige de plante qui porte des feuilles de deux côtés opposés et du haut en bas. Une portion d'une écaille de la mouche, garnie de poils, paroît, au microscope, un gazon garni de mousse. L'abeille, après avoir demeuré quelque temps sur des fleurs, devient bientôt toute poudrée, c'est-à-dire, couverte de la poussière des fleurs sur lesquelles elle s'est arrêtée. La pénultième partie de chacune de ses jambes est comme une brosse : la mouche passe alternativement ces brosses sur son corps, pour faire deux petits tas de la poussière qui y est attachée. Il y a dans la face intérieure de la troisième des parties de chaque jambe de la dernière paire, une cavité bordée de gros poils, qui forme une espèce de poche ou de corbeille : c'est dans cette cavité que les jambes de la seconde paire mettent les poussières ramassées en un petit tas, et qui pressées deviennent une espèce

de pelotte. L'abeille vole successivement d'une fleur à une autre, jusqu'à ce qu'elle ait fait sa récolte entière, et qu'elle se sente chargée suffisamment, dans les poches de ses deux jambes, de deux pelottes d'un poids égal : alors elle part et retourne à la ruche, où elle dépose la cire brute dont elle est chargée.

Ce qu'on appelle l'aiguillon de l'abeille est une pointe écailleuse, très-fine, qui est l'étui de deux dards beaucoup plus fins encore. Près de la base de cet aiguillon est une vessie pleine d'une liqueur très-claire et très-caustique. Une petite goutte de cette liqueur mise sur la langue y produit une espèce de brûlure. Si on se fait une piquure légère avec la pointe d'une petite épingle, et qu'on y introduise un peu de la liqueur de l'aiguillon de l'abeille, cette petite blessure devient très-douloureuse. L'usage que les abeilles font de cette arme, est d'empêcher des insectes de dérober leur cire et leur miel, et de se défendre elles-mêmes contre d'autres insectes qui les dévoreroient. Mais il vient un temps où ce dard s'exerce d'une manière bien barbare.

Lorsque la mère abeille, la reine de la ruche, a été fécondée, les mâles deviennent inutiles et à charge à la république par leur oisiveté. Les ouvrières, ces mouches actives, ces nourrices tendres, qui les avoient élevés avec tant de soin sous la forme de vers, et qui même depuis leur transformation avoient bien vécu avec eux, deviennent tout-à-coup leurs cruelles ennemies : elles les égorgent tous : en deux ou trois jours, il y en a quelquefois plus de mille de tués, et bientôt il n'en reste pas un seul dans la

ruche. Ces pauvres mâles, quoique plus gros que les ouvrières, ne peuvent se défendre, parce qu'*ils* sont sans armes, et que la nature ne leur a point donné d'aiguillon.

Les abeilles en général sont querelleuses, et bien souvent les ouvrières se battent entre elles. Tantôt on en voit deux qui forment ensemble une espèce de duel, et qui cherchent réciproquement à s'ôter la vie; ce qui n'est pas facile, étant l'une et l'autre bien cuirassées : cependant le plus souvent l'une des deux succombe, et l'abeille victorieuse lui fait mordre la poussière. Quelquefois trois ou quatre abeilles en attaquent une seule, non dans le dessein de l'assassiner, mais seulement pour l'obliger à leur faire part de son miel : si elle y consent, aussitôt ses ennemies se réconcilient avec elle, et sucent tour à tour le miel qu'elle a obligeamment dégorgé dans sa trompe en leur faveur.

Voici un autre sujet de querelle. Lorsque les mouches d'un essaim vont en étourdies se loger dans une ruche qui appartient à d'autres mouches, il ne manque jamais de s'allumer une guerre : on combat *pro aris et focis*, et on tâche de s'opposer à l'invasion. De moment en moment on voit sortir de la ruche une abeille chargée des dépouilles de son ennemie morte ou expirante, qu'elle va porter quelquefois assez loin. Ces combats durent ordinairement jusqu'à la nuit, et il reste souvent plusieurs milliers de mouches sur le champ de bataille. Au reste, il en coûte quelquefois la vie à l'abeille meurtrière : si elle laisse son aiguillon dans la plaie, elle expire elle-même.

La reine de ces mouches est armée d'un aiguillon plus grand que celui des autres. Cependant quelques anciens ont cru qu'elle n'en avoit point. Il est certain qu'elle en fait peu d'usage, parce qu'elle est née pacifique. On peut la tenir entre les doigts sans qu'elle cherche à piquer. Cette reine, ainsi que les mâles, est dépourvue des parties qui servent à recueillir la cire brute sur les étamines des fleurs, et à la façonner. Ces parties lui auroient été inutiles, puisqu'elle ne travaille point.

Mais quels sont ces travaux des abeilles dans l'intérieur de la ruche? Chacun de leurs gâteaux de cire est composé de deux rangs de cellules hexagones: sur une de ses faces se trouvent les ouvertures de toutes les cellules d'un rang, et sur la face opposée les ouvertures des cellules de l'autre rang. « Pappus, dit « M. de Réaumur, célèbre parmi les géomètres an« ciens, qui connoissoit les avantages des cellules de « figure hexagone, qui savoit que de toutes les cel« lules de capacité égale qui peuvent être ajustées « les unes contre les autres sans laisser de vuide « entre elles, les hexagones sont celles qui peuvent « être faites avec moins de matière; Pappus, dis-je, a « regardé les abeilles comme de grandes géomètres. « Mais il eût eu une bien plus haute idée de leur géo« métrie, s'il eût su que la construction du fond de « chacune de ces cellules sembloit supposer qu'elles « avoient résolu un problème dont la solution n'au« roit pu être trouvée par les géomètres de son temps, « une solution à laquelle on ne peut arriver que par « l'analyse des infiniment petits. Celui au moins qui

« les a si bien instruites, a résolu pour elles le pro-
« blême dont nous voulons parler, et que nous allons
« exposer. Le fond de chaque cellule n'est pas plat;
« il est pyramidal, et formé par trois petits losanges
« ou rhombes * de cire semblables et égaux. Cette
« figure pyramidale permet aux fonds des cellules des
« deux faces opposées de s'ajuster les uns contre les
« autres aussi exactement que les corps des cellules
« s'ajustent, c'est-à-dire, sans laisser de vuide. Mais
« les abeilles avoient à choisir entre une infinité de
« rhombes différens, qui peuvent former des pyra-
« mides plus écrasées ou plus alongées, et également
« propres à s'appliquer les unes contre les autres sans
« laisser de vuide. Les rhombes pour lesquels elles se
« sont déterminées, ont deux angles opposés, chacun
« d'environ cent dix degrés, et les deux autres chacun
« d'environ soixante-dix degrés. Quelles sont les rai-
« sons de la préférence donnée à ces rhombes? J'ai
« soupçonné que l'épargne de la cire en pouvoit être
« une, et j'ai proposé à M. Kœnig, capable de ré-
« soudre les problêmes les plus difficiles, de déter-
« miner entre les cellules hexagones de même capa-
« cité, et à fond pyramidal composé de trois rhombes
« égaux et semblables, quels devoient être les angles
« des rhombes au moyen desquels la quantité de ma-
« tière ou de cire employée seroit la plus petite qu'il est
« possible; et il a trouvé que les rhombes demandés
« sont précisément ceux que les abeilles ont choisis ».

* Parallélogramme ou figure quadrangulaire, qui a les quatre côtés égaux et parallèles, deux angles opposés aigus, et les deux autres obtus.

Swammerdam et M. Maraldi ont cru que les abeilles recueilloient sur les étamines des fleurs de la cire toute formée, qui n'étoit autre chose, selon eux, que les poussières de ces étamines, qu'elles avoient soin de pêtrir avec leurs jambes, après l'avoir humectée de quelque liqueur. Mais M. de Réaumur a prouvé, par des observations certaines, que la conversion de cette cire commencée en cire formée se fait comme la conversion des alimens en chyle, c'est-à-dire, que c'est dans les intestins des abeilles, et dans un de leurs deux estomacs, que la cire se forme. Après qu'elles ont mangé et digéré cette cire brute, elles font retourner vers leur bouche la véritable cire qui en a été extraite : leur langue sert à la conduire dehors, et à la placer où elle doit être employée par leurs dents pour former une cellule. Dans un instant cette matière se sèche et se durcit, comme la liqueur qui sort des filières des chenilles et des vers à soie, et qui devient un fil de soie sur le champ. Avec quelle adresse les mouches mettent cette cire en œuvre! c'est un spectacle des plus curieux.

La génération des abeilles a été jusqu'ici un problême parmi les savans. Leur multiplication dans une ruche est due à une seule mère : cette mère a été connue des anciens sous le faux titre de roi des abeilles, parce qu'ils ne savoient pas qu'elle étoit femelle, et que tous ses sujets étoient ou ses frères ou ses enfans. Ils lui ont donné toutes les connoissances, toute la prévoyance et toutes les vertus nécessaires pour gouverner un peuple nombreux avec une sagesse profonde et avec un empire absolu. C'étoit, selon

eux, sous ses lois et sous son bon plaisir que les mouches se mettoient en campagne, pour faire provision de cire et de miel; que d'autres construisoient des alvéoles dans l'intérieur de la ruche, que d'autres les remplissoient de miel, d'autres muroient avec de la cire les alvéoles pleins; que celles-ci étoient chargées de la police de la ruche et d'y entretenir l'ordre et la propreté, que celles-là étoient commises à la garde de la porte, que quelques-unes étoient chargées en particulier d'avoir soin des vers destinés à devenir mouches. Une tête de mouche, dit agréablement M. de Réaumur, qui suffiroit à tant de vues différentes, seroit une forte tête, une tête admirable. Mais celle de la mère abeille est exempte de tous ces soins : si elle règne, c'est sur des sujets qui savent à chaque instant ce que le bien de leur société exige d'elles, et qui le font. La seule fonction de leur reine est de pondre des œufs innombrables : c'est ce qui la leur rend si respectable et si chère.

La plupart des anciens, comme je l'ai dit, croyoient que cette mère abeille étoit un mâle, et même le seul mâle de la ruche, et ils lui donnoient le nom de roi. Pline cependant et d'autres auteurs de l'antiquité ont soupçonné qu'elle étoit femelle, et qu'elle mettoit au jour d'autres mouches de sa sorte pour régner après elle. Malgré cela Moufet, auteur moderne, n'a pas laissé d'adopter l'ancienne erreur, et Swammerdam est le premier qui l'a combattue par des preuves invincibles. Les anciens s'imaginoient aussi que les abeilles, comme tous les insectes, pouvoient naître de corruption (le P. Kircher, jésuite, a

voulu justifier cette impertinente opinion), en sorte que la chair corrompue d'un taureau pouvoit se transformer en un essaim, et que les abeilles qui naissoient de cette manière étoient les plus estimables. Cette opinion a donné lieu à la fable d'Aristée, l'ornement du quatrième livre des Géorgiques de Virgile. Un lion corrompu, selon eux, fournissoit les plus courageuses, et c'étoit de la tête de ce noble animal que les rois devoient naître : les vaches et les veaux ne donnoient que de foibles mouches, etc. Si nous eussions vécu dans leur siècle (dit fort judicieusement l'auteur dont j'emprunte le récit de ces extravagances), nous aurions rêvé comme eux; et s'ils venoient dans le nôtre, ils raisonneroient comme nous, et peut-être mieux encore (pourvu qu'ils ne fussent pas des Kircher).

Mais que d'opinions différentes parmi eux par rapport au sexe des abeilles! Les uns ont regardé les abeilles ordinaires, celles qui travaillent, comme des mâles; d'autres comme des femelles qui produisoient des abeilles de leur sexe. Un Anglois, auteur d'un livre intitulé *Monarchia feminina*, est du sentiment de ceux qui ont prétendu que les reines donnoient naissance à des reines, et que les abeilles communes étoient les mères de leurs semblables, et des faux bourdons qui sont les mâles. Il y a eu encore bien d'autres opinions par rapport aux sexes de ces mouches, et il n'y a point de combinaisons qui n'aient été faites à ce sujet.

On n'a pas moins varié à l'égard de la façon dont on a prétendu qu'elles engendroient. Aristote assure

qu'une idée assez répandue de son temps étoit que les abeilles ne mettoient au jour ni œufs ni vers. Virgile a suivi cette opinion, en disant qu'elles ignorent également les plaisirs de l'amour et les douleurs de l'enfantement, et que les mouches naissent du suc des fleurs. Elles vont, disoit-on de son temps, chercher sur les fleurs une matière qu'elles rapportent dans leur ruche, après l'avoir rendue propre à devenir semence de vers destinés à être abeilles. Un auteur moderne s'est avisé d'adopter ce ridicule sentiment, et de l'appuyer même de quelques misérables raisonnemens. Cette cire brute, selon lui, que les abeilles apportent dans les petites poches de leurs jambes, est vivifiée dans la ruche; et comme les vers de certaines mouches, dit-il, *naissent de chair pourrie,* (quel physicien!) de même les vers qui doivent devenir mouches naissent de la matière à cire.

Quelque grand que soit le nombre des abeilles qui naissent dans une ruche pendant le cours d'une année, elles n'ont toutes qu'une même mère, qui, sans se mêler du détail du gouvernement, n'est sans cesse occupée qu'à pondre : elle est la mère de toutes les abeilles ouvrières qui n'ont point de sexe, des abeilles femelles, et des abeilles mâles appelés bourdons. On trouve dans ceux-ci plusieurs réservoirs de liqueur laiteuse, et l'on découvre plusieurs parties analogues à celles des mâles des autres insectes. A l'égard des abeilles ouvrières, on n'a jamais pu découvrir dans leur corps ni œufs, ni vaisseaux propres à les contenir, ni aucune des parties qui indiquent et carac-

térisent le mâle. Elles ne contribuent donc en rien à la génération des abeilles.

Au reste, les républiques des guêpes, comme celles des abeilles, sont composées de trois sortes de mouches (comme M. de Réaumur l'a fait voir dans un mémoire inséré parmi ceux de l'académie des sciences, de l'année 1719), savoir, de guêpes ouvrières, de guêpes mâles et de guêpes femelles. Les guêpes ouvrières composent le gros d'un guêpier. Quoiqu'on y trouve en certain temps plusieurs mères, leur nombre est toujours petit; et le nombre des mâles, inférieur à celui des ouvrières, est beaucoup plus grand que celui des mères.

Voici comme la mère abeille a coutume de pondre: elle entre à reculons et à demi corps dans une cellule vuide, et y dépose un œuf dans le fond; incontinent elle en sort pour aller faire précisément la même chose dans la cellule voisine. Lorsque cette reine fait ces fonctions, elle est presque toujours accompagnée de quelques courtisans, qui, chaque fois qu'elle sort d'une cellule, lui lèchent respectueusement ses derniers anneaux. La cellule qui convient au ver destiné à devenir mouche ouvrière, seroit trop petite pour un ver mâle et pour un ver femelle, parce qu'après leur transformation ces vers deviennent des mouches beaucoup plus grandes que les autres, le mâle plus gros, la femelle plus longue. Il semble que les abeilles ouvrières soient instruites de cette différence, car elles font trois sortes de cellules; et ce qu'il y a d'étonnant, est que la mère sait quel est l'embryon contenu dans l'œuf qu'elle va pondre.

C'est dans les plus petites cellules qu'elle dépose l'œuf d'où doit naître une mouche ouvrière : elle loge dans une cellule hexagone plus grande l'œuf dont un mâle doit éclore ; et l'œuf dont le ver sera un jour une abeille femelle, cet œuf royal, si je puis parler ainsi, la mère abeille ne manque jamais de l'aller déposer dans une cellule digne de lui, et qui diffère des autres par sa grandeur et par sa configuration. Ces abeilles nées pour régner sont traitées avec distinction dès l'instant de leur naissance, et même avant de naître. « Les ouvrières, dit M. de Réaumur, abandonnent leur architecture ordinaire, quand il s'agit « de faire une habitation où une femelle prendra son « accroissement. Ce n'est pas là le temps où elles « songent à profiter des avantages que leur offrent « les alvéoles hexagones à fond pyramidal pour économiser la cire : rien ne leur coûte alors ; elles emploient plus de cire pour une seule cellule destinée « à être le berceau d'une reine, que pour cent ou « cent cinquante cellules ordinaires ». On peut s'en fier aux observations et à la sagacité de ce célèbre naturaliste sur cela, comme sur tout ce qu'il a publié touchant les insectes, et sur ces mouches en particulier. « Cette cellule, ajoute-t-il, n'est pas, comme « les autres, faite à pans ; elle est oblongue et arrondie, ayant plus de diamètre dans le fond, et devenant toujours plus étroite jusqu'à son ouverture. « L'extérieur en est orné d'une espèce de guillochis ; « c'est un palais en comparaison des autres cellules ».

Lorsque les mâles sont éclos, et devenus faux-bourdons par leur transformation, la reine se trouve

dans sa ruche comme dans une espèce de serrail masculin. Ces mâles naissent en très-grand nombre, et sont destinés ou à une nouvelle fécondation de leur mère, ou à celle de leurs sœurs. Comme la mère abeille se tient presque toujours renfermée dans l'intérieur de la ruche, on n'a jamais pu parvenir à voir aucun accouplement : ce grand nombre de mâles a fait même juger qu'il n'y en avoit point, et que leur seule fonction étoit de répandre sur les œufs une liqueur laiteuse et vivifiante, à la manière des poissons mâles. Cependant ce n'est que pendant un ou deux mois que cette mère abeille vit avec eux : tout le reste de l'année il n'y en a plus, et néanmoins elle ne cesse pas de pondre des œufs féconds. Swammerdam a cru que l'odeur seule des mâles vivifioit la mère abeille. « Il faut avouer, dit M. de Réaumur, « que le grand nombre de mâles fait une difficulté « contre l'accouplement : s'ils étoient tous aussi ar- « dens que le sont ceux des autres insectes, la fe- « melle en deviendroit à plaindre; elle ne trouveroit « pas les momens de repos qui lui sont essentiels. « Des observations que j'ai faites sur des mères, dont « chacune a été mise seule avec un mâle, lèvent « la difficulté : elles m'ont appris un renversement « d'ordre qui étoit nécessaire, dès qu'il avoit été ré- « glé que chaque mère auroit à sa disposition tant « de mâles : ceux qui lui ont été donnés sont les plus « froids, les plus indifférens de tous les mâles du « monde. C'est à cette reine si chérie par les ou- « vrières, accoutumée à être servie et prévenue en « tout par celles-ci; c'est à cette reine, dis-je, à faire

« sa cour au mâle qui lui plaît, et à le tirer de son « état de froideur. Enfin, quoique je ne sois pas sûr « d'avoir vu un accouplement complet, j'ai vu au « moins une espèce d'accouplement; et quand il n'y « auroit que ce que j'ai vu, c'en seroit assez pour « que tout se passât par rapport à la fécondation des « œufs des abeilles comme par rapport à celle des « œufs des oiseaux : les accouplemens de ceux-ci « sont souvent plus courts que ceux que la mère « abeille m'a montrés. »

Il y a une grande analogie entre les abeilles et les guêpes : or on voit les mâles guêpes s'accoupler avec des femelles guêpes. Il est donc à croire que malgré la difficulté de voir l'accouplement des abeilles, qui se fait dans l'intérieur de la ruche, les mâles s'y accouplent aussi avec les femelles.

Ce n'est point sur de vaines conjectures, mais sur des observations certaines, que tout ce qu'on vient de lire au sujet des abeilles est établi. Il n'y a qu'une seule mère dans une seule ruche pendant plus d'onze mois de l'année, et il n'y a pas un mâle pendant plus de neuf à dix mois. Pour s'en assurer, on peut sans inconvénient examiner chaque mouche en différentes saisons de l'année. Voici un moyen dont M. de Réaumur s'est servi pour faire cet examen. Après avoir observé que des abeilles qui, pour être tombées dans l'eau, sembloient parfaitement mortes, pouvoient recouvrer la vie, lorsqu'après avoir été séchées on les réchauffoit; après s'être assuré que des abeilles tenues même sous l'eau durant plusieurs heures comme mortes, pouvoient être ranimées, il a plongé

dans l'eau des ruches avec toutes leurs abeilles. Aussitôt elles ont paru noyées et sans aucun mouvement: on les a pêchées ensuite avec des écumoires, et on les a étendues sur une table. L'observateur les a pu alors examiner toutes une à une, comme si elles eussent été réellement mortes. Or il a toujours trouvé par cette expérience qu'il n'y avoit qu'une mère dans chaque ruche, et qu'il n'y avoit aucun mâle. Il a fait ensuite essuyer les mouches, et il les a mises dans des poudriers pour les sécher; puis il les a approchées d'un feu modéré, pour achever de les sécher, et bientôt il les a mises en état de rentrer dans leur ruche, et d'y reprendre leur travail ordinaire. M. de Réaumur assure qu'il a fait fort souvent cette opération. L'unité d'une mère dans chaque ruche, et la privation entière de tout mâle durant plus de neuf mois de l'année, sont donc démontrées; et pour en douter après cela, il faut être stupide ou follement incrédule.

Il y a quelquefois deux, trois et jusqu'à quatre œufs dans la même cellule; ce qui n'arrive que lorsque les ouvrières n'ont pu suffire à construire autant de cellules que la fécondité de la mère en exigeoit. Quatre vers, et même deux, périroient dans un logement destiné à être dans la suite occupé et rempli par un seul : aussi les abeilles ouvrières ont soin d'ôter les œufs surnuméraires de chaque cellule. L'unique œuf qui doit rester et devenir ver est collé contre le fond par son petit bout : c'est celui qui, étant l'aîné, doit seul éclore à l'exclusion de ses cadets. Cependant il en reste quelquefois plusieurs

dans la même loge, et ils y deviennent vers et nymphes.

Un jour ou deux après que l'œuf a été déposé, il en sort un ver, qui est bientôt l'objet des tendres soins des ouvrières : chaque jour elles lui fournissent plusieurs fois l'aliment nécessaire; elles tiennent le fond de sa cellule couvert d'une couche d'une espèce de bouillie blanche dont il se nourrit, et sur laquelle il se tient roulé. En moins de six à sept jours il parvient à son dernier terme d'accroissement. Les abeilles cessent alors de lui fournir de la nourriture : elles murent la porte de son logement avec de la cire. Alors le ver se déploie, s'étend, et commence à travailler : il tapisse de soie les murailles de sa cellule; et bientôt il se métamorphose en nymphe. Les vers femelles ont toujours une cellule neuve et faite exprès. Enfin, environ vingt jours après que l'œuf a été pondu, la nouvelle abeille paroît au jour : après s'être dégagée de ses enveloppes de nymphe, dont elle étoit comme emmaillottée, elle ronge avec ses dents les portes de sa prison, et sort. Aussitôt d'officieuses mouches se présentent pour la recevoir. Comme elle est fort humide, elles la sèchent avec leur trompe : bientôt ses ailes s'affermissent, et dès le même jour elle est en état de sortir de la ruche, et d'aller avec les autres mouches faire la récolte de la cire et du miel.

Au retour du printemps le nombre des mouches se trouve augmenté à un point que leur habitation devient trop étroite pour les contenir toutes. Alors une partie de la ruche se détermine à l'abandonner, et à aller s'établir ailleurs : cette nouvelle colonie

d'abeilles s'appelle un essaim. Jamais il ne sortiroit d'essaims des ruches, si toutes les mouches nouvellement nées étoient des ouvrières. Il faut qu'une femelle, une reine, puisse être à la tête de la colonie, et que cette reine ne soit point vierge; sans cela la patrie ne se forme point : mais dès qu'il y a des femelles nées, et qu'une d'elles est fécondée, bientôt un essaim prend le parti de quitter sa patrie. Le soir et durant toute la nuit on entend un bourdonnement extraordinaire dans la ruche, quelques jours avant le départ : il est quelquefois annoncé le matin du jour où il doit arriver l'après-midi. Si dans un beau jour on observe peu de mouvement à la porte d'une ruche très-peuplée, et si peu de celles qui en sortent y rapportent de la cire brute, c'est un signe que l'après-midi il partira un essaim de cette ruche. Les mouches qui doivent abandonner la ruche ce jour-là, ne prennent pas la peine de travailler le matin, ni d'y apporter de la cire; et celles qui doivent rester, témoins de l'agitation de leurs compagnes, ou affligées peut-être de leur départ, demeurent dans l'inaction. Dans un instant on voit sortir de la ruche une foule d'abeilles, qui forment dans l'air une espèce de nuage. Après avoir voltigé quelques minutes au-dessus d'un arbre, elles vont toutes se reposer sur une de ses branches : alors on les fait tomber dans une ruche de la manière que l'on sait.

Il arrive quelquefois que plusieurs femelles nouvellement nées se trouvent dans une ruche. Lorsque la colonie commence à se former, deux, trois, ou même quatre femelles s'y joignent : mais il n'en reste

qu'une dans la troupe, et les surnuméraires sont bientôt mises à mort; l'essaim conserve celle qui est la plus prête à pondre, et qui par sa grosseur promet une plus nombreuse postérité. Souvent dès le premier jour elle dépose des œufs dans les nouveaux alvéoles de la nouvelle ruche. Les femelles, sœurs de la jeune reine, qui sont restées dans l'ancienne ruche, n'ont pas un sort plus heureux que les surnuméraires de l'essaim : elles sont toutes égorgées. On suit pour la femelle royale des abeilles les maximes de l'empire ottoman : on y trouve même cette conformité; c'est que la vie est quelquefois conservée à deux ou trois abeilles femelles : mais cela n'arrive que lorsque la ruche peut fournir deux ou trois essaims.

Voilà à peu près ce que M. de Réaumur, auteur de l'ouvrage le plus savant et le plus judicieux qui ait paru sur les abeilles, enseigne sur ce sujet. Il est étonnant que depuis la publication de cet ouvrage, et de ceux de MM. Swammerdam et Maraldi, qui l'ont précédé, il se soit trouvé un auteur moderne qui, quoiqu'il ait lu le livre de M. de Réaumur, dont souvent il fait mention dans le sien, ait osé rappeler presque toutes les erreurs des anciens et les adopter, comme des opinions vraisemblables. Je parle du livre de *la République des abeilles*, imprimé chez Thiboust, 1741.

L'auteur, M. Simon, qui s'annonce avocat, et paroissien de M. le curé de Saint-Sulpice, à qui il a dédié son ouvrage, débite fort sérieusement que la famille royale des abeilles est composée de mâles et de femelles; qu'il en est de même des abeilles ouvrières

et des faux-bourdons; en sorte que ce sont trois espèces de mouches, dont chacune a ses mâles et ses femelles : ainsi il y a toujours, selon lui, un roi et une reine au moins dans une ruche. Il a lu, dit-il, les mémoires de M. de Réaumur, et ils ne l'ont point fait changer de sentiment. Il en faut conclure, ou qu'il ne les a point entendus, ou qu'il est très-attaché à ses opinions, ou qu'il s'est imaginé que toutes les observations de Swammerdam, de Maraldi et de M. de Réaumur, étoient fausses. Du reste, s'il est fort peu versé dans la physique des abeilles, il paroît très-habile dans l'art de les gouverner et de les mettre à profit. Dans le fond, c'est ce qu'il y a de plus important à savoir sur cette matière. Aussi M. de Réaumur a-t-il composé un mémoire particulier, où il examine les moyens de multiplier les abeilles, et de les rendre encore plus utiles qu'elles ne le sont.

On pourroit, selon lui, mettre plus à profit le petit nombre d'abeilles femelles qui naissent chaque année dans une ruche : on devroit sur-tout empêcher qu'il n'en pérît chaque année autant qu'il en périt ordinairement. L'usage est de faire mourir celles qui ont bien rempli leurs ruches de cire et de miel : il faudroit, si on l'en croit, proscrire par un réglement une pratique si préjudiciable.

Les abeilles ont beaucoup d'ennemis, tels que les rats de jardin et plusieurs oiseaux, sur-tout les hirondelles. Les guêpes et les frêlons ne les épargnent point. Elles sont d'ailleurs sujettes à des maladies : mais le froid et la faim sont leurs plus grands fléaux, et font que depuis la fin de l'automne jusqu'au prin-

temps il en périt beaucoup. Tant qu'elles ne sont qu'engourdies de froid, elles peuvent vivre sans manger; mais un grand froid les fait mourir. Si pendant l'hiver on les tient dans un lieu un peu chaud, leurs provisions sont bientôt consumées, et elles sont réduites à mourir de faim. Cependant l'air qui seroit doux pour des ruches très-peuplées, est trop froid pour celles qui le sont peu, et il les fait périr. M. de Réaumur enseigne les moyens de remédier à tous ces inconvéniens, et ces moyens sont faciles et naturels.

Un usage établi en Égypte de tout temps, et qui y subsiste encore, est de faire voyager des bateaux pleins de ruches le long des bords du Nil. Dans la Grèce on transportoit autrefois en Attique les abeilles, lorsqu'elles n'avoient plus de fleurs en Achaïe. Cette pratique a été suivie dans bien d'autres pays, et a été renouvelée en France par le maître d'une blanchisserie de cire dans la Beauce. Quand les abeilles de six à sept cents ruches qu'il possède ne trouvent plus de fleurs et de nourriture dans le lieu où il demeure, il les fait transporter ailleurs, vers la forêt d'Orléans, ou dans la Sologne, selon que l'année a été sèche ou pluvieuse. Avec de pareils soins, dit M. de Réaumur, on parviendra à multiplier les abeilles dans le royaume, et à leur faire faire de plus abondantes récoltes de cire et de miel. Mille motifs nous engagent à nous intéresser pour elles, sans parler de celui qu'allègue gravement l'auteur du livre de *la République des abeilles*. Nous devons, selon lui, révérer et chérir les abeilles, parce qu'elles fournissent des cierges pour l'église.

Sans être logicien ni physicien, on peut être bon économe : c'est ce qui fait que l'on trouve d'utiles réflexions dans le livre dont je viens de parler. Le soin des abeilles, dit l'auteur, *est un badinage récréatif et un amusement lucratif* pour ceux qui ont du bien à la campagne, où il y ait des pâturages gras, des bois, des prairies arrosées de ruisseaux, des terres de bon rapport, des arbres fruitiers et des fleurs de toute espèce en abondance : car les abeilles ne réussissent point dans les terrains arides, secs, sablonneux, et dénués de fleurs. Le temps qu'elles emploient à chercher de la nourriture et de la matière à cire loin de leur demeure, est un temps perdu pour elles : elles ne peuvent amasser que fort peu de provisions dans des voyages de si long cours, si souvent réitérés et si pénibles, où elles courent d'ailleurs de grands dangers.

Quelques personnes, continue-t-il, prétendent que les abeilles sont préjudiciables aux fruits naissans, lorsqu'elles sucent dans les calices des fleurs et en tirent cette liqueur précieuse avec laquelle elles forment le miel; liqueur qui est le suc nourricier de ces fruits naissans, *dont elles privent l'embryon ou pistil, qui est le germe ou le fœtus, pour ainsi dire, de la production des arbres et des plantes.* Sans nous arrêter à ces expressions impropres, voyons ce qu'il répond à cette objection.

« Je conviendrai de bonne foi, dit-il, que la « suppression totale de ce suc nourricier pourroit « causer de l'altération et même la destruction du « fruit qui commence à se nouer, si les abeilles n'en

« usoient avec discrétion, et ne l'enlevoient seulement « peu à peu, et si la nature bienfaisante ne remédioit « promptement à cet inconvénient, en rendant, peu « après ce larcin des abeilles, la même quantité de « sève ou de liqueur nourricière aux fruits naissans, « soit par le moyen des filières, qui sont les canaux « par où ils tirent leur nourriture de la terre, soit par « le moyen des rosées abondantes et des *nuitées* « *fraîches*, qui sont tempérées alors, selon l'exigence « ou besoin de ces embryons tendres et délicats..... « Mais comme je suis obligé, poursuit-il, sans con- « tredit de prendre la défense des abeilles dans cette « imputation, qui pourroit préjudicier à leur réputa- « tion et à l'estime qu'on a pour elles, je me crois « dans la nécessité de prouver qu'elles sont plus pro- « fitables que nuisibles *à ces fruits délicats, qu'on* « *peut dire à nourrice*..... Je réponds donc actuel- « lement, *avec solidité que je crois plus que plau-* « *sible*, que les abeilles sont en cela plus utiles que « nuisibles ». Le butin, selon lui, qu'elles emportent, loin d'être préjudiciable aux fruits naissans, leur est un remède très-salutaire, *et même nécessaire à leur formation*. (Apparemment que dans les contrées où il n'y a point d'abeilles les fruits ne se *forment* point.) La raison de l'auteur est que cette liqueur trop abondante, et reproduite chaque jour et même à chaque moment dans le calice de la fleur, pourroit, sans le prompt remède que les abeilles y apportent, *noyer le pistil* et le faire *périr*. Il fait entendre que lorsque l'objection lui fut proposée la première fois, elle l'embarrassa; mais qu'après y avoir long-temps réfléchi,

il a enfin trouvé cette admirable solution, par laquelle on voit qu'il est absolument nécessaire d'avoir des abeilles : sans quoi *le pistil* des fleurs est *noyé* et en danger de *périr*, et les fruits naissans ne se *forment* point; car les abeilles sont *nécessaires à leur formation.* Il ajoute qu'on est bien obligé à l'*attention* et à la *discrétion* de l'abeille, qui n'enlève que peu à peu le superflu de cette liqueur abondante. Il veut qu'on sache que c'est *à l'érudition très-profonde et à la pénétration peu commune de son respectable Mécène*, qui lui a fait cette objection, que le public est redevable de sa belle et *curieuse digression* sur l'utilité et la *nécessité* des abeilles pour *les fruits naissans*, et pour la conservation des fleurs, qui *périroient* sans leur *attention* et leur *discrétion.*

Quoiqu'il y ait dans le livre dont il s'agit d'autres raisonnemens de cette force, on ne laisse pas de trouver dans le cours de l'ouvrage certaines expériences que l'auteur a faites lui-même, par rapport à la manière de gouverner les ruches, et dont tout rustique économe peut profiter; car il assure qu'il a possédé jusqu'à cinq cents ruches.

Il nous apprend, par exemple, que lorsque le miel vient à manquer aux abeilles dans l'hiver, et qu'elles sont en danger de périr de faim, ce qui arrive assez souvent, on peut les nourrir d'avoine ou de sucre, ou d'avoine seulement, dont on couvre la planche sur laquelle la ruche est posée. On peut aussi mettre du miel dans une assiette creuse, placée dans la ruche, et couverte d'un papier épais, soutenu sur de petites branches, et percé de plusieurs trous, au travers des-

quels les abeilles puissent sucer le lait sans risque de s'engluer. Mais l'auteur, bon juge sur cette matière, préfère l'avoine et le sucre comme le moyen le plus facile, le plus efficace, et qui lui a toujours réussi.

Virgile prétend que les abeilles vivent jusqu'à sept ans.

Neque enim plus septima ducitur æstas.

Notre avocat n'est pas de ce sentiment, et il croit qu'elles ne vivent pas plus de trois ans; mais que comme les ruches se renouvellent tous les ans par le moyen des essaims, une ruche peut durer dix années.

Il a trouvé un moyen sûr, selon lui, de se guérir de la piquure des abeilles : il consiste à tirer promptement de la plaie l'aiguillon que l'abeille y a laissé, ensuite à laver l'endroit piqué avec de l'eau fraîche, et à y appliquer une compresse trempée dans de l'eau, qu'il faut tenir quelque temps sur la piquure. L'expérience lui a fait connoître, dit-il, que c'est de tous les remèdes le plus prompt et le plus efficace.

Une chose bien singulière qu'il nous apprend, page 123, est que l'aiguillon des abeilles, quoique séparé de leur corps, ne laisse pas de pénétrer et de s'introduire dans les chairs, si on l'applique sur quelque partie du corps que ce soit. « J'en ai, dit-il, fait « l'expérience plusieurs fois. Expliquer, ajoute-t-il, « comment et par quelle *vertu inhérente* à l'aiguillon « détaché cela peut se faire, c'est ce que je laisse à « la décision des savans ». Cet aiguillon, selon lui, introduit de cette façon, porte le poison et la douleur aussi loin que s'il étoit dardé par une abeille vivante,

et la piquure est également suivie de l'enflure. Si un autre que notre auteur avoit fait cette observation, on pourroit prendre la peine de chercher la cause de cet effet surprenant : pour lui, il se contente de le comparer au phénomène du pivert d'eau, « qui, sus- « pendu, dit-il, par un fil attaché à son bec, a la vertu « de se mouvoir, quoique mort et sec : enfermé her- « métiquement, il sert de boussole pour indiquer les « vents ; de façon qu'il se trouve avoir toujours le « ventre tourné du côté d'où le vent vient ». Avant de rendre raison de ces expériences, il faudroit commencer par les constater.

Quoique les ruches vitrées soient aujourd'hui fort à la mode, l'auteur préfère avec raison à celles-là et à toute autre espèce de ruches celles de paille, comme les plus utiles et les plus durables. Elles sont plus chaudes durant l'hiver, et conservent un air tempéré durant l'été.

Nam frigore mella
Cogit hiems, eademque calor liquefacta remittit.

Du reste, il conseille sagement de mettre les premiers essaims du mois de mai dans de grandes ruches, et de loger les essaims tardifs dans de plus petites. Les ruches vitrées ne conviennent qu'à ceux qui veulent avoir le plaisir de voir les abeilles travailler.

Je pourrois recueillir ici plusieurs autres observations utiles de M. Simon; telles que celles qui concernent l'exposition des ruchiers; la nécessité et le temps de changer les abeilles de ruches; les moyens d'obliger les essaims paresseux de se séparer de leur

mère ruche, et d'empêcher un essaim d'y rentrer après s'en être séparé; la manière de loger deux et trois essaims foibles dans une même ruche; la manière de séparer deux essaims sortis en même temps, qui se sont joints en l'air, ou qui se sont attachés à la même place; les moyens de conserver les essaims lorsqu'il survient des temps pluvieux, aussitôt après qu'ils sont sortis de leur mère ruche; le secret d'empêcher une ruche d'essaimer trop souvent; l'art de connoître les bonnes abeilles, lorsqu'on en veut acheter; la façon et le temps de les transporter; les moyens de profiter des abeilles sans les étouffer, et la façon de tirer la cire et le miel des ruches sans les détruire, etc. Tout ce que M. Simon enseigne sur ces différens articles est digne d'un économe judicieux et expérimenté. Mais comme son livre, ainsi qu'il le dit lui-même, page 243, et comme il paroît bien, a été plutôt fait pour des villageois que pour des personnes lettrées, il ne me conviendroit pas d'entrer ici dans tous ces détails rustiques : ce que j'ai dit jusqu'ici suffit pour donner une idée générale de la nature et des propriétés des abeilles, et pour préserver la jeunesse des préjugés populaires touchant ces admirables insectes.

Fin du tome premier.

